

SOLITUDES IMAGINÉES

LANGUES, ROMANS NATIONAUX ET TERRITOIRES LITTÉRAIRES AU QUÉBEC

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

SAMUEL MERCIER

SEPTEMBRE 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur Dominique Garand pour avoir été présent tout au long de ce projet et pour avoir été un interlocuteur redoutable. J'aimerais témoigner de ma reconnaissance envers le département d'études littéraires de l'UQAM, de même qu'envers le département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, qui m'ont permis d'enseigner. Je voudrais, par l'occasion, remercier mes étudiants, sans qui plusieurs de ces réflexions n'auraient pas vu le jour. Je tiens surtout à souligner mon immense gratitude envers le département d'anglais de l'Université Concordia, mais plus particulièrement envers Jason Camlot et l'équipe de SpokenWeb, qui m'ont permis de vivre durant la dernière année de rédaction tout en menant mes recherches. La confiance que vous avez eue en moi me touche encore. Je tiens à remercier mes proches : Aude et Émil, pour avoir été là, simplement. Mes parents, Alain et Josée, dont l'aide a été précieuse durant ce long périple. Nadia Ali-Khodja, qui m'a aidé de tant de façons. Emmanuelle Walter dont l'œil de journaliste aura permis de corriger mes tics d'universitaire. Pierre Lavoie, pour avoir trouvé le titre de cette thèse. Jean-Benjamin Milot pour son appui indéfectible. Sébastien McLaughlin, pour ses suggestions et ses relectures. J'aimerais remercier Mark Fortier, Mathieu Perron, Jean-François Nadeau, Ralph Elawani, Martine-Emmanuelle Lapointe, qui ont tous eu à supporter à un moment ou à un autre des versions préliminaires de ce texte. Merci à ma sœur Pier-Anne et à David Bellemare. Merci à Fabrice Masson-Goulet. Je remercie aussi Annabelle Moreau et l'équipe de *Lettres Québécoises*. Je voudrais saluer également les équipes du Richler Library Project et du COHDS, en particulier Chalsley Taylor et Piyusha Chatterjee. Merci à la Société des Amis de Jacques Ferron, surtout à Julien Vallières pour son aide. Je tiens à remercier Marcel Olscamp, Jacques Pelletier, la regrettée Yolande Simard-Perrault, Kristian Gravenor, de même que Louise Gareau-Des Bois, qui ont pris le temps de répondre à mes questions. Merci aux archivistes de BANQ et à la Fondation Lionel-Groulx. Je tiens à remercier les départements de littérature du collège Ahuntsic et du cégep de Saint-Laurent pour m'avoir ouvert leurs portes. Merci, finalement, au Conseil de Recherche en Sciences Humaines et aux Fonds de Recherche du Québec - Société et Culture pour leur aide financière.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Une histoire croisée : problèmes méthodologiques et délimitation du corpus.....	5
Des théories des nationalismes à l'étude des processus de nationalisation	10
L'espace littéraire : une notion floue	13
Une notion mathématique et scientifique.....	14
Blanchot et Bachelard : l'espace intérieur.....	15
Henri Lefebvre et la production de l'espace.....	18
Une étude des territorialités	19
Chapitre 1 : Une histoire croisée des frontières littéraires	23
Questions de limologie.....	25
Une mise à distance problématique	33
La Conquête de Lionel Groulx.....	36
Théories des nationalismes et imaginaire de la « Conquête »	46
De la nation à la race	51
Les histoires littéraires et la division linguistique.....	53
Histoires littéraires canadiennes et division linguistique.....	59
Conclusion : une histoire littéraire québécoise croisée	67
Chapitre 2 : deux solitudes, une même trame	72
Mise en contexte : Groulx et MacLennan.....	73
Quelques définitions : race et racisme.....	81
La question du racisme dans L'Appel de la race.....	84

Race et personnages dans <i>Two Solitudes</i>	94
L'Appel de la race et la peur de l'hybridation	108
<i>Two Solitudes</i> : entre monde et territoire.....	115
Territoire de la dépossession	118
Terre, urbanité et territoire.....	121
Conclusion : une ethnosémiotique du barrage.....	124
<i>Chapitre 3 : Espace, territoire et révolution</i>	128
Questions de réception : Aquin et l'émergence d'une littérature nationale	132
Questions de réception : Cohen, faux écrivain à scandale	138
Deux films, deux perspectives	142
De Parti Pris à la Foster Poetry Conference.....	146
Révolution et subjectivité.....	153
Références aquiniennes dans <i>Beautiful Losers</i>	157
Mobilité et immobilité dans <i>Prochain Épisode</i>	159
Héros en mouvement : de James Bond à <i>Prochain Épisode</i>	165
Mobilité automobile dans <i>Prochain Épisode</i>	168
<i>Beautiful Losers</i> et le triomphe automobile	173
<i>Prochain Épisode</i> et la question coloniale.....	190
L'historiographie postcoloniale de <i>Beautiful Losers</i>	198
D'une décolonisation, l'autre	205
Une dernière promenade montréalaise	210
<i>Chapitre 4 : Let us compare mythologies</i>	214
Brève histoire de la réception de Ferron : les débuts.....	215

Du théâtre au conte	219
Les deux premiers dossiers	222
Ferron posthume.....	225
Ferron crépusculaire.....	228
Le dossier Liberté : vers une relecture	231
La réception richlérienne	233
De La Chaise du maréchal ferrant à Solomon Gursky Was Here.....	241
Deux incipits, deux territoires.....	253
Autochtonisation et territoire	254
Cartographies richlériennes et imaginaires du Nord.....	265
Deux tavernes : deux rapports à l'espace	273
Conclusion.....	288
Bibliographie.....	294

RÉSUMÉ

Les romans nationaux en anglais et en français au Québec mettent en scène un même espace littéraire. S'ils sont séparés en des territoires littéraires distincts, cela ne tient pas à des critères intrinsèques aux textes ou à leur imaginaire, mais bien à la nationalisation des corpus. Les histoires littéraires du XIX^e siècle au Québec et au Canada ont d'abord fait reposer les frontières des corpus sur des bases ethniques et linguistiques, mais le nationalisme québécois a déplacé ces enjeux vers des questions territoriales au fil du XX^e siècle, sans toutefois abandonner entièrement le référent ethnique. La lecture croisée de *L'Appel de la race* (1922) de Lionel Groulx et de *Two Solitudes* (1945) de Hugh MacLennan montre l'impasse des romans nationaux en anglais et en français dans leurs exclusions et leurs oppositions mutuelles avant la Révolution tranquille. Dans les années 1960, des romans comme *Prochain Épisode* (1965) d'Hubert Aquin et *Beautiful Losers* (1966) de Leonard Cohen tâchent de sortir de la dualité ethnique, mais restent aux prises avec les enjeux coloniaux qui l'ont imposée. Ces romans n'en comportent pas moins une similarité importante dans le territoire qu'ils imaginent réciproquement. La réinterprétation des mythes de fondation dans *La Chaise du maréchal ferrant* (1972) de Jacques Ferron et *Solomon Gursky Was Here* (1989) de Mordecai Richler permet de mieux comprendre comment les territorialisations créent un espace de tension dont l'horizon est la globalité. L'imaginaire des deux solitudes sert, par conséquent, à créer des corpus séparés artificiellement afin de correspondre à des nationalisations concurrentes de la littérature. Toutefois, cette thèse montre qu'il est possible, et même souhaitable, de penser ces cadres aux croisements des transferts et des catégories qui font de la littérature québécoise un espace en tension dont la portée ne devrait pas être limitée par la méthodologie de l'histoire littéraire.

Mots-clés : Littérature anglo-québécoise, histoire croisée, nationalisme, roman national, territoire et territorialité, espace littéraire, Lionel Groulx, Hugh MacLennan, Hubert Aquin, Leonard Cohen, Jacques Ferron, Mordecai Richler.

INTRODUCTION

Vivre c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner

– George Perec, *Espèces d'espaces*, 1974.

En 1997, la *Commission de toponymie du Québec* a lancé un vaste projet nommé le *Jardin au bout du monde* pour célébrer les 20 ans de la Charte de la langue française : il s'agissait de baptiser cent-une îles du réservoir de Caniapiscau du nom d'autant d'œuvres littéraires. Rarement, dans l'histoire de la province, avait-on vu pareil déploiement onomastique et littéraire, et les fonctionnaires de la Commission avaient tâché de faire le travail de manière inclusive :

Environ 85% des auteurs sont d'origine franco-québécoise, les autres sont soit anglo-québécois, autochtones ou rattachés aux communautés établies plus récemment au Québec (Brésil, Chine, Iraq, Haïti, Italie, par exemple). Tous les noms retenus pour commémorer les vingt ans de la Charte sont en français; deux d'entre eux constituent des traductions puisées dans la version française publiée au Québec d'ouvrages écrits en anglais à l'origine¹.

Le réservoir de Caniapiscau et ses îles sont une invention humaine. Créés entre 1976 et 1983 par l'inondation du bassin versant de la rivière du même nom dans le cadre d'un projet hydroélectrique lié au complexe de la Baie James, ils se situent au cœur de ce que les Cris appellent Eeyou Istchee, « la terre du peuple ». Pour les chasseurs cris, les îles du réservoir de Caniapiscau étaient autant de points de repères, d'anciennes collines qui balisaient le chemin jusqu'aux troupeaux de caribous. Dans une lettre adressée à Louise Beaudoin, ministre de la culture et des communications et ministre responsable de l'application de la Charte de la Langue française, Matthew Coon Come, à l'époque chef du Grand Conseil des Cris, écrivait : « C'est comme si les dommages causés à la terre étaient célébrés avec de la poésie [...] »².

¹ *Le Jardin Au Bout du Monde. Poème géographique*, Commission de toponymie du Québec, 1997.

² Cité dans Caroline Desbiens, « Le Jardin au Bout du Monde : terre, texte et production du paysage à la Baie James », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 38, n° 1, 2008, p. 8.

De Byzance à Constantinople à Istanbul, les groupes humains ont toujours utilisé la toponymie comme une manière de souligner leurs conquêtes. L'Amérique ne fait pas exception à cette règle, et sa colonisation aura été, avant même l'établissement des premières populations d'origine européenne, une histoire de désignation. *Le Jardin au bout du monde* a cependant de particulier qu'il s'agit d'une entreprise fondée sur la littérature :

Par la magie de ces noms, l'espace anonyme, il y a peu encore, prend la parole. Un espace cartographique volubile, débordant d'images. Des images qui surgissent non seulement à la lecture des noms individuellement, mais encore à la faveur de l'interpellation entre elles de leurs inscriptions³.

L'espace déjà nommé par les Cris est qualifié d'« anonyme », sa position au cœur du territoire de cette nation pour sa part de « bout du monde », comme si le Sud venait effacer l'espace autochtone pour y accoler ses signifiants. D'ailleurs, une rivière, qui avait alors déjà été renommée rivière René-Lévesque débouchait désormais sur l'île « Point de Mire », le titre de l'émission présentée par l'ancien premier ministre du Québec alors qu'il était journaliste. Difficile de voir s'exprimer de manière aussi flagrante le projet de nationalisation et de territorialisation linguistique et spatiale de la littérature québécoise, telle que pensée par l'État. Plus encore, le choix des textes d'après-guerre était justifié par la « modernité » du projet. Comme l'explique la Commission de toponymie : « Cette littérature témoigne de l'accession de la société québécoise traditionnelle à un statut d'État moderne qui enrichit son identité en intégrant les héritages culturels successifs⁴. » Le pôle francophone servirait donc de point d'ancrage à cette « intégration » et la littérature en serait le fer de lance. Comment comprendre un tel volontarisme et une telle intention de marquer le territoire à partir du littéraire ?

La diversité de l'espace littéraire québécois a souvent été réduite, par les discours sur la littérature, mais surtout par les institutions, à cette perspective franco-centrée dont l'horizon est la téléologie nationale. Inscire la Charte de la langue française dans le territoire par le biais d'œuvres littéraires est bien sûr un geste tardif d'appropriation coloniale, mais il montre surtout

³ *Le Jardin Au Bout du Monde. Poème géographique.*

⁴ *Ibid.*

à quel point les relations entre langue et territoire sont imbriquées dans la province. La loi du 14 février 1920, qui crée la Commission de géographie de Québec pour remplacer la défunte Commission géographique de la Province de Québec (elle-même établie en 1912), est d'ailleurs claire : « N'accepter qu'avec réserve les noms géographiques formés de mots sauvages et rejeter autant que possible ceux de ces noms dont l'orthographe ou la prononciation sont difficiles ou dont la signification est douteuse⁵. » Durant cette période, la Commission dépend du ministère des Terres et des forêts, mais elle sera remplacée en 1977 avec la mise en place de la Charte de la langue française. Désormais, la Commission de géographie devient la Commission de toponymie, placée sous l'égide de l'Office Québécois de la Langue Française (OQLF). Difficile d'imaginer meilleure illustration de la territorialisation linguistique qui s'est mise en place autour de cette époque. Bien sûr, en 1977, le remplacement des termes autochtones n'est plus aussi systématique, ni même à l'ordre du jour. Au contraire, la Commission a pour mandat de respecter ces désignations le plus possible. Il en va différemment avec la toponymie anglaise, qui sera plus souvent modifiée pour rétablir les désignations françaises lorsqu'elles précédaient.

Ces démarches sont à l'image de ce qui adviendra de la littérature au Québec à la même époque. Sans parler des textes autochtones, encore peu nombreux et difficiles à étudier dans la longue durée, l'identification entre langue et littérature est à l'image de l'identification qui se produit entre langue et territorialité dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Cette thèse visera donc à comprendre la manière dont s'est jouée cette territorialisation à partir des relations entre textes en anglais et textes en français, sans pour autant perdre de vue l'existence d'autres langues sur le territoire. Elle cherchera, de plus, à entrevoir les limitations de telles démarches ou approches territoriales. Tantôt repris au compte d'un nationalisme canadien, tantôt réintégrés dans le récit québécois, les textes en anglais du Québec sont un cas d'école pour quiconque s'intéresse à la récupération des œuvres par les récits d'identification. Comment, en effet, penser la diversité de la littérature québécoise autrement qu'en confrontant ses limites établies

⁵ Cité dans Philippe Charland, « Les toponymes se cachent pour revivre : la longue aventure de la toponymie autochtone », *Circuit*, n° 111, Printemps 2011, p. 12.

par les nationalisations du littéraire et ses territorialisations, qu'elles soient ethniques, linguistiques ou étatiques ?

Le but de cette thèse est de montrer que les romans en anglais et en français au Québec mettent en scène un même espace littéraire et que, s'ils sont séparés en des territoires littéraires distincts, cela ne tient pas à des critères intrinsèques aux textes ou à leur imaginaire, mais bien à la nationalisation des corpus. Afin de le prouver, je commencerai, dans le premier chapitre, par m'intéresser à l'historiographie des littératures québécoise et canadienne en étudiant principalement la territorialisation linguistique des corpus littéraires, ce chapitre aura pour point d'orgue l'analyse de deux histoires littéraires, celle d'E.D. Blodgett⁶ pour le Canada et celle de Michel Biron, François Dumont et d'Élisabeth Nardout-Lafarge⁷ pour le Québec. Je ferai, dans les chapitres suivants, la lecture croisée de six romans nationaux : *L'Appel de la Race* (1922) de Lionel Groulx et *Two Solitudes* (1945) de Hugh MacLennan, *Prochain Épisode* (1965) d'Hubert Aquin et *Beautiful Losers* (1966) de Leonard Cohen et, en dernier lieu, *La Chaise du maréchal ferrant* (1972) de Jacques Ferron et *Solomon Gursky Was Here* (1989) de Mordecai Richler. Ces romans ont tous la particularité d'avoir été reçus (ou souvent même conçus) comme des romans nationaux. La première partie de chaque chapitre sera dès lors consacrée à l'histoire de la réception de ces œuvres afin de comprendre et d'exposer les enjeux de leur nationalisation. La seconde partie de chaque chapitre sera quant à elle constituée d'une lecture croisée des œuvres pour montrer en quoi, même lorsqu'ils imaginent un territoire national, et même lorsqu'ils s'opposent, ces textes développent un espace littéraire commun.

Ces notions de « nationalisation », d'« histoire croisée », de « territorialisation » et d'« espace littéraire » méritent d'être mieux définies, j'en conviens, et le reste de cette introduction servira à mettre la table pour la suite de la démonstration. Avant d'en arriver à ce

⁶ E. D. Blodgett, *Five-part Invention : a History of Literary History in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, 400 p.

⁷ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 700 p.

point, toutefois, j'aimerais rappeler les enjeux soulevés par la délimitation d'un corpus. Pourquoi, en effet, travailler à partir des romans nationaux ?

Une histoire croisée : problèmes méthodologiques et délimitation du corpus

Une des critiques fréquentes formulées à l'encontre du comparatisme est que, dans sa volonté idéale de penser la *Weltliteratur*, la discipline s'est entêtée à perpétuer des catégories d'analyse – les cadres nationaux –, qui viennent irrémédiablement teinter les résultats de toute comparaison. Plusieurs pistes de sortie à ce problème d'infrastructure méthodologique ont été imaginées depuis plus d'un demi-siècle, qu'il s'agisse de réviser les catégories Occident/Orient chez Edward Saïd⁸ ou de chercher à contourner ces catégories par l'étude des représentations subalternes chez Gayatri Chakravorty Spivak⁹. L'histoire croisée, telle que théorisée par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann¹⁰, naît de ces remises en question de l'universalisme européen en tentant de son côté de faire le pont entre le comparatisme et les études de transfert. D'un côté, le comparatisme est souvent critiqué pour son aveuglement face à ses propres cadres. Comparer littératures canadienne et québécoise suppose, par exemple, que ces cadres, le Canada et le Québec, préexistent et sont distincts l'un de l'autre. De l'autre, les études de transfert sont souvent critiquées pour leur attachement à des phénomènes mineurs qui ne représenteraient pas tout à fait les cadres qu'ils tentent de déconstruire. En effet, ces études s'intéressent plus particulièrement aux phénomènes marginaux, aux zones limitrophes, aux cas particuliers de migrations ou de métissages. La solution proposée par Werner et Zimmermann est donc d'opérer un croisement entre les deux approches, c'est-à-dire d'avoir à la fois une démarche qui pose les cadres et les étudie dans leur historicité et une démarche qui s'intéresse au cas particulier, tout en l'inscrivant dans un travail réflexif. Comme l'expliquent les chercheurs : « [l'histoire croisée] pose le problème de sa propre historicité à partir d'une triple

⁸ Edward W. Said, *Orientalism*, 1st Vintage Books ed, New York, Vintage Books, 1979, 368 p.

⁹ Rosalind C. Morris et Gayatri Chakravorty Spivak (dir.), *Can the subaltern speak? reflections on the history of an idea*, New York, Columbia University Press, 2010, 318 p.

¹⁰ Michael Jurgen Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n° 1, 2003, p. 7-36.

procédure d'historicisation : de l'objet, des catégories d'analyse et des rapports entre le chercheur et l'objet¹¹ ». Cette démarche, même si elle a été pensée par des sociologues pour des objets relationnels, peut être appliquée à l'histoire culturelle. Cette thèse sera donc une histoire croisée des nationalisations du littéraire au Québec et des représentations nationales dans les romans en anglais et en français sur ce territoire. Le point de croisement de mes analyses sera par conséquent situé dans un espace littéraire que je tenterai au mieux de saisir.

La réflexivité de cette démarche se développera tout au long de la démonstration, mais il importe à ce moment de souligner deux éléments. D'une part, je n'ai pas pu m'abstraire d'une perspective héritée des études québécoises, de par ma formation, mes interlocuteurs et la langue dans laquelle j'écris. Le cadre de cette thèse demeure la littérature du Québec, même si une grande part est faite à l'historiographie et aux représentations canadiennes de la littérature. D'autre part, le choix du corpus de romans nationaux vient d'une démarche résolument polémique. Elle vise à confronter une tendance lourde en histoire et dans les sciences sociales, héritée d'une certaine lecture des travaux tardifs de Fernand Dumont, qui met l'accent sur la « référence » nationale ou la « majorité historique » francophone dans le but d'en souligner à la fois la spécificité et la prépondérance dans les objets d'étude. Le choix des romans nationaux comme objet avait donc l'avantage d'aller au cœur de la question, mais comportait aussi sa part de problèmes.

En effet, il serait possible de faire tout un autre travail sur l'antiroman national, et ce travail aurait pour avantage de laisser une plus grande place à la littérature des femmes ou des minorités. Qu'il s'agisse du *Survenant* (1945) de Geneviève Guèvremont, d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) de Marie-Claire Blais, de *Kamouraska* (1970) d'Anne Hébert, de *Je suis une maudite sauvagesse* d'An Antane Kapesh, de la *Québécoise* (1983) de Régine Robin ou d'exemples anglophones comme *Place d'Armes* (1967), roman queer de Scott Symons, ou *Heroine* (1987) de Gail Scott, il existe une tradition d'œuvres contestataires du récit national énoncées à partir de perspectives qui en ont été généralement évacuées. Katherine Ann Roberts

¹¹ *Ibid.*, p. 10.

a d'ailleurs su montrer, dans sa thèse *Le roman national des femmes au Québec*¹², comment les enjeux de genre s'étaient souvent inscrits en dissidence par rapport aux récits nationaux. Même chose du côté de Mary Jean Green pour qui :

In its various consecrated and familiar forms, considered to embody collective cultural values, the Quebec identity narrative offered women writers a protective framework within which they were able not only to make their voices heard but to tell another story, a story of feminine dispossession and desire that often questioned the very cultural values the form was thought to convey¹³.

[Dans la variété de ses formes consacrées et familières, au sens où il incarnait des valeurs culturelles collectives, le récit identitaire québécois offrait aux écrivaines un cadre protecteur au sein duquel elles pouvaient rendre leurs voix audibles afin de raconter une autre histoire : une histoire de dépossession et de désir au féminin qui remettait souvent en question ces mêmes valeurs culturelles qu'on croyait portées par la forme¹⁴.]

D'une même manière, Isabelle Boisclair a mis de l'avant les enjeux souvent partagés des textes féminins de la Révolution tranquille, qui mettent en scène la transition politique en train de se raconter, bien sûr, mais qui l'ancrent résolument dans une perspective liée au genre¹⁵. Malgré les vœux formulés de manière à peine voilée par le Conseil du Statut de la Femme en 1978 dans une circulaire intitulée *Pour les Québécoises : égalité et indépendance*¹⁶, l'intersection entre nationalisme et féminisme reste difficile durant la période, comme l'explique Diane Lamoureux dans son texte « Nationalisme et féminisme : impasse et coïncidences¹⁷ ». Un examen du corpus nous entraîne d'ailleurs à retrouver très peu de romans nationaux féminins identifiés ou déclarés comme tels durant la période 1960-1990. À la limite, peut-être serait-il

¹² Katherine Ann Roberts, « Le roman national des femmes au Québec (1891-1984) », Kingston, Queen's University, 1999, 220 f.

¹³ Mary Jean Matthews Green, *Women and narrative identity [ressource électronique] : rewriting the Quebec national text*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2009, p. 4.

¹⁴ Sauf indication contraire, toutes les traductions de cette thèse sont des traductions libres.

¹⁵ Isabelle Boisclair, « Roman national ou récit féminin? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 2, n° 1, 1999, p. 97-115.

¹⁶ Québec (Province) (dir.), *Pour les québécoises: égalité et indépendance*, Québec, Le Conseil du Statut de la femme, 1978, 381 p.

¹⁷ Diane Lamoureux, « Nationalisme et féminisme : impasses et coïncidences », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 43-59.

possible d'identifier comme tels des romans peu connus comme *L'Itinéraire* (1966) de Simone Landry-Guillet ou *Le Bois pourri* (1971) d'Andrée Maillet. Quant aux œuvres plus lues et commentées comme celles de Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Mavis Gallant, Anne Hébert, Louky Bersianik, Nicole Brossard, Gail Scott ou France Théorêt, il faudrait forcer pour les faire entrer dans la case du roman national.

Les années 1920 à 1940 sont, quant à elles, beaucoup plus fertiles en la matière. *Comme jadis...* (1925) de Magali Michelet est un digne héritier romanesque de la pensée de Lionel Groulx tout comme *La Terre se venge* (1932) d'Eugénie Chenel. Aucun de ces livres n'a connu de réédition ou de fortune critique. Il en va un peu différemment pour *La sève immortelle* de Laure Conan, publié de manière posthume en 1925, mais le livre tombera rapidement dans l'oubli, contrairement à son *Angéline de Montbrun* (1882), parfois décrit comme le premier roman psychologique de la littérature québécoise. Du côté de la littérature jeunesse, *Le rêve de Petit Pierre* (1925) par Madame Conrad Bastien (de son vrai nom Cécile Maillé) est dédié « aux chers petits Canadiens » et verse dans l'édification nationale tout comme *Fées de la terre canadienne* (1928) de Maxine. Il serait également possible d'attribuer à Marie-Claire Daveluy, auteure des *Aventures de Perrine et Charlot* (1923-1958), un impact beaucoup plus considérable sur la transmission d'un certain récit héroïque de la nation que celui qu'a pu avoir un historien comme Lionel Groulx. Étant donné la faible production de l'époque, il ne s'agit pas d'un nombre anecdotique d'occurrences. Celles-ci sont d'autant plus évidentes du côté de la poésie féminine qui reprend souvent les grands thèmes nationalistes de l'époque comme c'est le cas chez Blanche Lamontagne-Beaugard, Éva Circé-Côté et Laurette Malo. Du côté anglophone, il est possible de constater une même présence féminine dans le roman national, mais qui apparaît cette fois dès le XIX^e siècle en étant inaugurée par Roseanna Eleanor Leprohon et son *The Manor House of De Villerai: A Tale of Canada Under the French* (1861). Il appert alors que la mise en place d'un nouveau nationalisme au Canada et au Québec dans la deuxième moitié du XX^e siècle correspondra à la dissociation des enjeux nationaux et des enjeux de genre, qui restent toujours imbriqués, comme l'a montré Boisclair, mais qui ne sont plus lus de manière conjointe. D'ailleurs, aucun des livres mentionnés, à part ceux de Conan et de Leprohon, ne connaîtront de réédition. Il serait possible de persifler que cela s'expliquerait par des raisons

esthétiques puisqu'il s'agit de très mauvais livres, mais ce serait oublier que des romans comme ceux de Groulx ou de MacLennan ont aussi été identifiés comme des « mauvais livres » par leurs critiques les plus bienveillants sans que cela n'affecte pour autant leur réédition.

Il faut donc tenir compte du caractère incomplet d'une réflexion fondée sur les catégories du national qui se concentre sur la longue durée et la réception. Il ne faut pas négliger non plus le fait qu'une contre-histoire des représentations nationales au Québec reste encore largement à faire. Comme l'énonçait Tara Zahra dans son texte « Imagined Noncommunities¹⁸ », l'histoire et l'étude des nationalismes ont toujours eu ce problème évident de ne s'intéresser qu'aux sujets actifs de l'identification communautaire en ignorant le plus souvent l'écrasante majorité des indifférents ou des dissidents. Se concentrer sur l'identification nationale des romans a alors pour risque de faire écho à ce qui a souvent été négligé par les critiques : les romans psychologiques, les romans de mœurs, les romans familiaux, les romans populaires, des catégories souvent accolées, parfois de manière très discutable, aux romans de femmes.

Il y aurait donc une possibilité de mener cette étude ciblée du roman national chez les femmes, mais force est de constater que l'impact de ces textes n'a pas été le même. Pour comprendre cette différence, il faudra plonger au cœur des romans nationaux et de leur réception. Comme l'expliquent Laurence de Cocke, Mathilde Larrère et Guillaume Mazeau dans leur essai *L'histoire comme émancipation*, le devoir de l'historien envers les laissés-pour-compte ne saurait se réduire uniquement au travail sur les subalternes :

D'une certaine façon, ce glissement de l'histoire du point de vue des dominés à l'histoire des dominations que revendique Gérard Noiriel est du même ordre que le passage de l'histoire des femmes à l'histoire du genre. Avec l'apport des *gender studies* – qui questionnent la construction de la masculinité, remettant en cause la neutralité de l'universalisme –, l'histoire des femmes n'est plus l'histoire *séparatiste* qu'elle avait pu être à ses débuts. On étudie désormais les relations sociales, culturelles, politiques entre hommes et femmes, on interroge leur place et leur rôle dans la société, la cité, la famille, le couple, ce qui permet d'infinies nuances dépassant le diptyque femmes victimes ou

¹⁸ Tara Zahra, « Imagined Noncommunities: National Indifference as a Category of Analysis », *Slavic Review*, vol. 69, n° 1, 2010, p. 93–119.

héroïques vs homme dominant – une approche utile à ceux qui voudraient s’émanciper des injonctions aliénantes de virilité¹⁹.

En s’appuyant sur le vaste travail de Gérard Noiriel dans son *Histoire populaire de la France*²⁰, les auteurs mettent de l’avant une démarche historique qui, si elle ne peut accepter de réduire à l’invisibilité une part importante de l’humanité, doit tout de même se pencher sur ce qui permet de mettre en place les processus de domination. Par conséquent, même si la littérature des femmes n’est pas représentée dans le corpus de cette thèse, les questions de genre, de virilité et de féminité traversent la totalité des textes. Il en va de même pour les questions entourant l’autochtonisation, qui sont tout autant liées aux notions de genre, de langue et de territoire telles qu’elles se présentent dans les romans nationaux étudiés. Le but n’est donc pas de nier le rôle joué par les femmes ou les Autochtones dans l’émergence et l’évolution du nationalisme au Québec, mais bien de montrer, dans les prochains chapitres, que les pratiques du roman national, et surtout la nationalisation des romans par la critique ont été des pratiques genrées et ethnicisées, et ce, de plusieurs façons, parfois semblables et parfois divergentes. Une étude qui se concentrerait uniquement sur les antiromans nationaux mentionnés ci-haut serait par conséquent tout à fait compatible et complémentaire à ce travail.

Des théories des nationalismes à l’étude des processus de nationalisation

Cette thèse s’appuiera, bien sûr, sur les travaux des pionniers des théories des nationalismes tels qu’Ernest Gellner²¹, Benedict Anderson²², John Breuilly²³, Eric Hobsbawm²⁴,

¹⁹ Laurence de Cock, Mathilde Larrère, Guillaume Mazeau, et al., *L’histoire comme émancipation*, Marseille, Agone, coll. « Contre-feux », 2019, 138 p.

²⁰ Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France: de la guerre de Cent Ans à nos jours*, Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2018, 829 p.

²¹ Ernest Gellner, *Nations and Nationalism.*, Ithaca, Cornell Univ Press, 2009, 208 p.

²² Benedict Anderson, *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, 4. impression, London, Verso, 1987, 160 p.

²³ John Breuilly, *Nationalism and the state*, 2nd ed, Manchester, Manchester University Press, 1993, 474 p.

²⁴ E. J Hobsbawm, *Nations and nationalism since 1780: programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Anthony D. Smith²⁵ et Miroslav Hroch²⁶. Cependant, les études des nationalismes ont largement évolué depuis leur développement dans la deuxième moitié du XXe siècle. Les débats des années 1990 auront surtout été consacrés à des questions définitoires d'où ont émergé deux camps, les « modernistes » à la suite de Gellner et d'Anderson, par exemple, pour qui la nation était un phénomène relativement récent à l'échelle historique, et l'« ethno-symbolisme », à la suite d'Anthony D. Smith, pour qui l'ethnicité précédait la formulation des nationalismes. Dans plus récent livre, le sociologue Frédéric-Guillaume Dufour plaide, en accord avec les travaux de Rodgers Brubaker, pour un abandon de ces grandes querelles définitoires afin de consacrer nos efforts à l'étude des processus de nationalisation. Les termes ethnies, race et nation sont des catégories qui posent problème, et la plupart des malentendus théoriques relèvent de définitions contradictoires qui servent davantage les agendas politiques des chercheurs que la compréhension des phénomènes. Comme Brubaker, Dufour met donc de l'avant une sociologie des processus : « Un des points de départ d'une analyse sociopolitique et organisationnelle du nationalisme et de l'ethnicité est de rompre avec l'ontologie macrosubjectiviste selon laquelle ce serait des "nations" ou des "ethnies" qui agissent, ressentent, se mobilisent, se souviennent, se réveillent, etc²⁷. » En droite ligne avec cette orientation de recherche, ma thèse ne s'intéressera donc pas aux littératures québécoise ou canadienne en tant que telles, mais bien à la québécoisation et à la canadiennisation de la littérature, tant dans les textes que dans leur réception. L'idée n'est donc pas de développer une typologie ou de viser une compréhension des groupes (Canadiens, Québécois, Anglo-Québécois...) en supposant qu'ils existent comme entités stables et autonomes, mais d'étudier ce que Brubaker nomme leur « groupisation » dans les pratiques romanesques.

²⁵ Anthony D. Smith, *The ethnic origins of nations*, 17. [reprint], Malden, Mass., Blackwell, 2008, 312 p.

²⁶ Miroslav Hroch, *Social preconditions of national revival in Europe a comparative analysis of the social composition of patriotic groups among the smaller European nations*, Cambridge, Angleterre, Cambridge University Press, 1985.

²⁷ Frédéric Guillaume Dufour, *La sociologie du nationalisme. Relations, cognition, comparaisons et processus*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Politeia », 2019, p. 12.

En ce sens, le rapport au social de cette thèse sera plus près de ce que la sociocritique, telle que théorisée par Pierre Popovic, a défini comme l'« imaginaire social²⁸ ». Il s'agira dès lors de se concentrer sur l'étude des représentations et non sur l'étude des institutions. Des travaux comme ceux de Maurice Lemire²⁹, Denis Saint-Jacques³⁰ ou Lucie Robert³¹ se sont déjà attardés à montrer comment s'est constitué le champ littéraire au Québec et comment ce dernier s'est autonomisé à mesure que se créaient ses institutions nationales. Le but n'est pas de nier l'importance institutionnelle dans la configuration des cadres nationaux, leur portée est bien réelle, mais elle ne suffit pas pour autant à comprendre entièrement les rapports complexes entre territoire, langue, littérature et nation.

Dès lors, il convient de rappeler que ce travail, même s'il repose en partie sur des théories constructivistes comme celles d'Anderson, n'est pas pour autant une table rase. Au contraire, si le nationalisme invente la nation et sa littérature, elles n'en demeurent pas moins des catégories opérantes pour une part importante de la population. Comme le rappelle Dufour, ce n'est pas parce que ces catégories sont *imaginées* qu'elles sont *imaginaires*. Par exemple, cette thèse s'adresse à des professeurs et des étudiants qui œuvrent dans le domaine des études québécoises. Montrer le processus d'invention de ces cadres ne revient pas à les abolir. Au contraire, l'institution littéraire exerce une force opérante sur la nature de mon propos et sur ses destinataires. Je n'entretiens que de timides espoirs quant à l'inclusion potentielle de textes anglophones dans les cursus collégiaux et universitaires, mais ce travail d'élargissement de la littérature québécoise est intimement lié aux contraintes nationales qui surdéterminent l'objet de recherche et d'enseignement.

²⁸ Pierre Popovic, *La mélancolie des Misérables: essai de sociocritique*, Montréal (Québec), Le Quartanier, coll. « Collection Erres essais », 2013, p. 15-54.

²⁹ Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire québécois, 1764-1867: essai*, Montréal, Québec, L'Hexagone, coll. « Collection Essais littéraires », n° 16, 1993, 280 p.

³⁰ Denis Saint-Jacques et Alain Viala, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales*, vol. 49, n° 2, 1994, p. 394-406.

³¹ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », n° 28, 1989, 272 p.

L'espace littéraire : une notion floue

En plus de se concentrer sur la nationalisation des textes, les analyses qui feront l'objet de cette thèse reposeront sur deux concepts difficiles à définir : l'espace et le territoire. Ainsi, il est possible de dire que mon étude portera sur la manière dont se territorialisent la langue et le nationalisme dans les romans nationaux. Il ne s'agit pas pour autant de travail de géocritique ou de géopoétique.

Le terme « espace » est un emprunt tardif (XII^e siècle) au latin *spatium*. Dans son acception latine, le terme désigne un terrain déterminé (un stade, par exemple) ou encore un intervalle temporel, et il sera d'abord utilisé en français pour désigner un laps de temps comme dans l'expression « en l'espace d'un mois ». À cette première utilisation en tant que délimitation temporelle s'ajoutera, à partir du XIV^e siècle, celle d'une distance déterminée dont on garde encore la trace dans une définition comme celle de l'espace d'imprimerie.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'emploi scientifique et philosophique du terme se généralise, notamment à la suite de la pensée cartésienne, et le terme en vient à désigner, selon la définition du *Dictionnaire historique de la langue française*, le « milieu dans lequel ont lieu les phénomènes observés », qu'il s'agisse d'espace céleste ou mathématique. Cet emploi pose problème au sens où il inaugure - du moins si l'on s'en tient à son entrée dans le vocabulaire français et anglais - un des débats les plus tenaces de la philosophie occidentale, dont les ramifications s'étendent jusqu'à la physique et à la théorie de la connaissance contemporaines.

Si je limite ici cet impact à l'« entrée dans le vocabulaire », c'est qu'il est possible de retrouver les traces de ce débat entourant la nature de la notion d'espace chez Aristote pour qui - bien que les termes grecs *chora* (χώρα) et *topos* (τόπος) ne recourent qu'en partie la conception contemporaine d'*espace* - tout mouvement se conçoit en rapport à un centre, et ultimement par rapport au centre de l'univers. Sans vouloir entrer trop en détail dans la pensée aristotélicienne, il convient de noter cette particularité qui se retrouvera dans les différentes

conceptions - même partielles - de l'espace : ce rapport au mouvement, déjà présent d'ailleurs dans les paradoxes de Zénon d'Élée.

Une notion mathématique et scientifique

C'est Kant qui introduit l'idée d'un espace (*Raum*) en tant que catégorie *a priori* de l'esprit. Avec le temps (*Zeit*), ces deux concepts de l'entendement sont les conditions par lesquelles tout objet peut être appréhendé. Alors que la pensée cartésienne (tout comme celle de Leibniz à laquelle Kant répondait plus directement dans la *Critique*) décrivait l'espace comme un en-dehors où se déployait l'univers, la pensée kantienne déplace la notion en en faisant le cadre du fonctionnement de la pensée.

À partir de ce moment s'élabore le conflit qui marquera à peu près tous les débats entre une définition relativiste et une définition idéaliste de la notion d'espace. Si les ramifications de ces débats ont assez peu de lien avec la présente réflexion (en effet, il ne s'agit pas de faire une thèse en physique ou en mathématiques), le contexte dans lequel il se développe, lui, est primordial pour comprendre comment la notion a pu être récupérée par les sciences sociales. Les débats philosophiques entourant la notion espace ont, en effet, leur importance. Il faut, par exemple, noter l'impact considérable de la physique newtonienne et des théories de l'espace-temps pour comprendre leur place dans le discours des sciences sociales.

Un des changements épistémiques majeurs dans le domaine de la physique se déroule au XX^e siècle alors que la théorie de la relativité d'Albert Einstein est énoncée et met en place la conception d'un espace qui ne serait plus absolu, mais relatif. Cette relativité n'a bien sûr rien à voir avec la subjectivité - comme chez Kant -, mais le passage de ces notions dans le discours public aura un impact sur leur adoption subséquente dans d'autres domaines. L'ajout à cette théorie de la notion d'un « continuum espace-temps » par Hermann Minkowski aura, elle aussi, une influence sur les représentations. Il est sans doute plus probable, quoique cela demanderait encore quelques vérifications, que le vecteur du passage de ces théories entre la physique et les sciences humaines ait été davantage les représentations médiatiques,

cinématographiques et littéraires, notamment à travers la science-fiction, qu'une réelle compréhension des enjeux derrière la relativité spécifique ou générale.

D'espace, il est beaucoup question aujourd'hui en sciences humaines. Qu'il s'agisse d'expressions comme l'espace social, francophone, national, public ou littéraire, il ne faut pas perdre de vue l'origine physique et philosophique du terme qui, avant même de désigner ce *lieu* où se déroulerait un phénomène, désigne tantôt une catégorie de l'esprit, tantôt une abstraction permettant de concevoir des modèles mathématiques et physiques.

À partir de ces constatations, il est possible d'esquisser les contours d'une définition de l'espace en tant que *lieu non-délimité où se déroulerait un phénomène ou un ensemble de phénomènes*. Le débat philosophique entourant la notion, à savoir si ce lieu est une production de l'esprit (idéalisme) ou existe en-dehors de ce dernier (matérialisme) ou bien encore s'il ne s'agit que d'une convention, comme l'avancé Henri Poincaré, (conventionnalisme), ne sera évidemment pas résolu dans ces pages.

Il s'agit surtout de comprendre que cette définition reste essentiellement métaphorique dans le cas d'un phénomène comme la littérature. Le *lieu* d'un tel objet d'étude n'est pas en soi *quelque part* dans le monde empirique. Il s'agit d'un concept abstrait aux limites historicisables, mais impossible à fixer a priori (l'objet lui-même ne pouvant être situé comme le serait une fonction dans l'espace du plan cartésien, par exemple). C'est donc en partie par la métaphore que la spatialité est empruntée pour décrire les phénomènes littéraires qui, s'ils se déploient dans le monde réel, ne se comportent pas intuitivement comme des objets au sens où une science comme la physique peut les concevoir.

Blanchot et Bachelard : l'espace intérieur

Nous devons à Maurice Blanchot l'une des premières apparitions de la notion d'« espace littéraire » dans son livre du même nom publié en 1955. Pour Blanchot, cet espace est à comprendre comme une forme d'autonomie de la littérature par rapport au monde dans

« l'espace ouvert par la création³² ». Pour ce Blanchot de la première période, l'œuvre littéraire « n'est ni achevée ni inachevée³³ » et écrire c'est : « retirer le langage du cours du monde, le dessaisir de ce qui fait de lui un pouvoir par lequel, si je parle, c'est le monde qui se parle³⁴ ». La littérature serait alors créatrice de son propre espace, autonome et libre des contraintes imposées par la marche du monde.

De son côté, Gaston Bachelard, dans une phénoménologie inspirée des travaux de Maurice Merleau-Ponty, met de l'avant une « poétique de l'espace » où l'œuvre aurait, elle aussi, ce degré absolu d'autonomie :

Dire que l'image poétique échappe à la causalité est, sans doute, une déclaration qui a sa gravité. Mais les causes alléguées par le psychologue et le psychanalyste ne peuvent jamais bien expliquer le caractère vraiment inattendu de l'image nouvelle, non plus que l'adhésion qu'elle suscite dans une âme étrangère au processus de sa création³⁵.

Partant de ce principe ontologique d'une singularité du phénomène poétique, Bachelard en vient alors à supposer une étude des lieux imaginaires :

Dans la première enquête phénoménologique sur l'imagination poétique, l'image isolée, la phrase qui la développe, le vers ou parfois la strophe où l'image poétique rayonne, forment des espaces de langage qu'une topo-analyse devrait étudier³⁶.

Le problème d'une telle théorie est que, comme nous le verrons en détail, ces espaces de langage sont davantage un idéaltype qu'une représentation juste des pratiques du littéraire. Les théories d'Hans-Georg Gadamer³⁷ sur l'horizon d'attente, et leur application à l'histoire littéraire par Hans Robert Jaus³⁸ auront montré que les représentations sociales viennent sans cesse

³² Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 14.

³³ *Ibid.*, p. 12.

³⁴ *Ibid.*, p. 17.

³⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 2.

³⁶ *Ibid.*, p. 11.

³⁷ Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Ed. intégrale, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, 533 p.

³⁸ Hans Robert Jaus, Claude Maillard et Jean Starobinski, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Tel », n° 169, 2005, 333 p.

interférer avec la capacité que nous avons de nous représenter ces images. La possibilité, chez Blanchot et chez Bachelard, de concevoir une relation primordiale et indépendante de l'individu au texte qui permettrait la création de l'espace littéraire est à remettre en question, bien sûr, mais elle n'en correspond pas moins à une expérience réelle qu'il convient de mentionner. Les lecteurs de cette thèse, surtout dans leurs premiers contacts avec la littérature, auront sans doute tous vécu ces moments de profonde symbiose avec les textes, et je m'en voudrais d'oublier ce potentiel transformateur et libérateur de la littérature. Dans un monde où l'« écologie de l'attention³⁹ » fait l'objet de maints tiraillements, que ce soit dans un but d'excitation des masses ou commercial, cette capacité de se retrouver dans un espace autre n'est pas à négliger.

Cet espace littéraire idéaltypique est toutefois à confronter avec les pratiques de l'espace qui sont le lot de notre quotidien. Au Québec, les théories de Michel Morin et Claude Bertrand sur le « territoire imaginaire⁴⁰ » et de Pierre Nepveu sur l'« écologie du réel⁴¹ » ont pu montrer le rôle que peut jouer l'imaginaire dans ses rapports au territoire réel. Il serait également possible de trouver une critique du travers idéaliste des représentations de l'espace chez Georges Perec pour qui, dans son essai *Espèce d'espaces* :

Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie⁴².

Après avoir tenté une série de description d'espaces afin d'en retrouver l'habitabilité, le livre se termine sur un document historique : une lettre adressée au SS-Sturmbannführer Caesar, chef

³⁹ Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014, 312 p.

⁴⁰ Michel Morin et Claude Bertrand, *Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. Brèches, 1979-1982, 2 vol.

⁴¹ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1999 [1988], 241 p.

⁴² Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Paris, Éd. Galilée, coll. « Collection l'espace critique », 2010, 185 p.

des entreprises agricoles d'Auschwitz (où la mère de Perec a été assassinée), pour demander l'aménagement d'une « bande verte » autour du camp. S'en suit la description des types d'arbres demandés pour les travaux. Cette fin tragique devrait servir de mise en garde à quiconque cherche à penser l'espace littéraire indépendamment des politiques de l'espace, qui s'incarnent dans les institutions. Si la littérature peut bien sûr jouer un rôle d'émancipation de l'individu dans l'espace privé, les espaces qu'elle crée restent irrémédiablement soumis aux contingences du réel.

Henri Lefebvre et la production de l'espace

La pensée marxiste d'Henri Lefebvre, bien qu'elle laisse peu de place à la littérature, permet d'imaginer un rapprochement entre les deux pôles que sont l'espace littéraire idéaltypique de Bachelard et Blanchot et les politiques de l'espace. En mettant de l'avant le concept de « production de l'espace », Lefebvre esquisse la possibilité d'une histoire de l'espace social qui serait divisée en trois axes, soit la pratique spatiale, les représentations de l'espace et les espaces de représentation. La spécificité de la pratique littéraire, si elle est difficile à définir, doit alors être comprise comme un « espace de représentation⁴³ » (Lefebvre illustre surtout ce concept et l'influence du modernisme sur l'espace de représentation à l'aide de l'architecture). Bien sûr, les « représentations de l'espace » auront leur rôle à jouer dans cette thèse, mais il sera surtout question de l'espace littéraire en tant qu'espace de représentation. Cet espace est bien sûr historicisable, puisqu'il est constitué de l'ensemble des interactions imaginaires et symboliques entre les textes littéraires. Il est donc possible de le représenter dans sa diachronie, mais il demeure idéaltypique au sens où il est impossible de le saisir dans sa totalité ou de le limiter. Parler alors d'un espace littéraire québécois ne revient qu'à donner un pôle d'attraction à l'ensemble non-délimité du corpus.

⁴³ Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, 4. éd, Paris, Éd. Anthropos, coll. « Ethnosociologie », 2000, p. 39 et 268-269.

Lefebvre fait reposer sa compréhension de la production de l'espace sur un texte-phare qu'il publie en mai 1968 intitulé *Le droit à la ville*⁴⁴. S'il s'intéresse aux régimes de territorialité et à la spatialisation du pouvoir dans *La Production de l'espace*, il met de l'avant un critère éthique, dérivé du droit de cité, qui sert de principe à son œuvre dans ce texte qui le précède. Dans une même mesure, il serait possible d'imaginer un droit à l'espace littéraire, qui obligerait les professeurs ou chercheurs à se méfier des restrictions : les textes que nous étudieront se réclament tantôt de leur canadienneté, tantôt de leur ethnicité canadienne-française, tantôt de leur québécoisité ou de leur mondialité. Il faut reconnaître les aspirations menant à ces affiliations, mais il faut reconnaître aussi le droit ultime du lecteur de les lire ensemble ou séparément, de les faire participer d'un même espace, d'une même sémiosphère, pour reprendre la terminologie que Pierre Popovic emprunte à Youri Lotman. Ne pas restreindre l'espace littéraire québécois, c'est accepter de faire participer d'autres langues, l'histoire de la colonisation, de l'esclavage, de la modernisation, des nationalismes, finalement du monde, à sa compréhension.

Une étude des territorialités

Si l'espace littéraire sert alors d'idéaltype ou d'horizon éthique de lecture, force est d'admettre qu'il ne constitue pas un objet étudiable en lui-même. Lefebvre, dans ce qui est aussi une étude des processus, propose d'étudier non pas l'espace social, mais bien la spatialisation. La forme principale de spatialisation que nous étudierons dans les prochaines pages, en lien avec le nationalisme, sera la territorialisation.

D'après Pierre Alphanodéry et Martin Bergues, le territoire est une notion polysémique d'où émergent deux définitions communes. L'une, administrative, où il s'agit d'une segmentation de l'espace « forgé[e] à des fins de gestion et d'administration », l'autre, anthropologique, où « le territoire se rapporte alors aux multiples formes de particularisation et d'appropriation de l'espace, ce qui ouvre un vaste champ d'investigations sur la diversité des manières contemporaines de "faire du territoire", de s'identifier à des lieux et d'y nouer des

⁴⁴ Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Éditions Anthropos, 1968, 164 p.

liens⁴⁵ ». Ces deux définitions ne s'excluent pas l'une l'autre, au contraire, et, comme nous le verrons, le jeu des territorialisations administratives aura, dans bien des cas, suscité des contre-territorialisations symboliques. Dans *Espaces, jeux et enjeux*, le géographe Claude Raffestin considère alors le territoire comme de « l'espace informé par la sémiosphère⁴⁶ ». Si nous entendons cette sémiosphère, dans ses aspects littéraires, comme un espace littéraire où les frontières ont une force opérante, cette étude ne pourra donc pas porter sur l'espace en tant que tel, mais bien sur sa médiatisation à travers le territoire. Je ne suis cependant ni arpenteur, ni géographe. Les outils des études littéraires, s'ils ne permettent pas d'expliquer, de cartographier ou de comprendre le territoire réel, peuvent servir à en comprendre la territorialisation en tant que processus narratif comportant sa diégèse, ses actants, ses voix et ses temporalités.

Dans un premier temps, il s'agira de montrer comment se mettent en place les enjeux narratifs de ces territorialisations en faisant l'étude croisée des histoires littéraires canadiennes en anglais et en français. Il sera tout d'abord question des frontières temporelles des deux objets pour montrer comment le rapport à l'histoire en vient à se déplacer des questions de périodisation vers des questions territoriales. Il s'agira surtout d'examiner les deux dates butoir que sont 1763 et 1867 pour voir comment elles servent à borner les histoires littéraires et à les inscrire, soit dans la conflictualité, soit dans la réconciliation. Nous verrons également comment la notion de deux solitudes se développe dès le XIX^e siècle dans l'historiographie littéraire tout en étant paradoxalement appuyée sur les relations interethniques. Nous verrons par la suite comment deux modèles de nationalisation littéraire se mettent en place, l'un d'abord ethnique au Canada français, qui se territorialise ensuite sous l'impulsion d'une histoire néonationaliste, l'autre tout aussi ethnique au Canada anglais. Cette frontière ethnolinguistique entre les corpus va se rapporter ensuite sur le territoire et poser alors la question de l'inclusion de la diversité dans des histoires territorialisées. Nous verrons enfin que

⁴⁵ Pierre AlphanDéry et Martine Bergues, « Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot », *Ethnologie française*, vol. Vol. 34, n° 1, 2004, p. 5.

⁴⁶ Claude Raffestin, « Écogénèse territoriale et territorialité », dans Franck Auriac et Roger Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot : Fayard, coll. « Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques », 1986, p. 173.

ces territorialisations sont conflictuelles dans la mesure où les histoires littéraires canadiennes contemporaines, comme celles de William Herbert New ou de Blodgett, tendent à grouper et ethniciser la littérature québécoise pour mieux la faire entrer dans la mosaïque canadienne. De son côté, les histoires plus récentes de la littérature québécoise cherchent, elles aussi, à composer avec la diversité et à se distancier du modèle de l'ethnicisation du littéraire tout en posant une référence linguistique. Les deux démarches historiographiques tendent par conséquent à s'exclure mutuellement, sur le modèle des « deux solitudes », même si elles se répondent et mettent en jeu des territorialisations conflictuelles.

Dans le deuxième chapitre, où il sera question de *L'Appel de la race* de Lionel Groulx et de *Two Solitudes* de Hugh MacLennan, je tâcherai de comparer la réception des deux romans à thèse et leur rejet subséquent par une partie importante de la critique. Je m'intéresserai plus particulièrement à la question du racisme dans *L'Appel de la race* qui, bien qu'évidente, fait encore polémique aujourd'hui. En poussant mon enquête dans les sources d'époque, je montrerai comment ce racisme se déploie dans le contexte des années 1930 au Québec. Cette réflexion permettra ensuite d'éclaircir comment *Two Solitudes* tente de répondre au racisme groulxien tout en mettant paradoxalement en place un cadre racial. Je montrerai alors comment les deux romans se répondent l'un et l'autre tout en créant l'impasse qui rend leurs ambitions fondamentalement antagoniques. Alors que Groulx développe un nationalisme ethnicisé à travers la crainte de l'exogamie, sans pour autant que la nation ainsi imaginée ne trouve d'ancrage dans le territoire, MacLennan cherche à faire de la territorialisation du Canada par la culture anglaise un tremplin vers l'espace-monde, ce qui met en place un culturalisme implicite où l'Anglais serait supérieur et à même d'intégrer et de gouverner.

Dans le troisième chapitre, je m'interrogerai sur le rôle qu'ont pu jouer *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin et *Beautiful Losers* de Leonard Cohen dans la configuration des nationalisations des littératures canadienne et québécoise. Je montrerai comment la publication de *Prochain Épisode* s'inscrit dans un moment de territorialisation de la littérature québécoise qui correspond à la mise en place d'institutions nationales permettant d'en faire un texte-clé d'un renouveau formel et pédagogique. D'une même manière, je montrerai comment les lectures de *Beautiful Losers* s'inscrivent dans un projet de modernisation de la littérature

canadienne mise en compétition avec le modèle des États-Unis. J'enquêterai par la suite, à travers deux documentaires sur les auteurs, sur les figures d'écrivains que ces deux nationalisations développent : un Aquin tragique et dépossédé, un Cohen universel et triomphant. Je me pencherai alors sur les deux romans pour montrer comment Aquin aborde la notion de territoire québécois tout en prenant pour modèle une Suisse imaginée. Je comparerai ce territoire de dépossession au caractère triomphal du narrateur de Cohen, qui se place en dominateur libre de circuler entre les territoires et les ethnicités pour atteindre l'espace-monde qui manque au narrateur aquinien. Je monterai enfin en quoi les deux œuvres se répondent et se complètent en présentant un même rapport à l'espace littéraire observé de deux positions distinctes.

Dans le dernier chapitre, j'enquêterai sur deux romans marqués par leur rapport aux mythes nationaux, soit *La Chaise du maréchal ferrant* de Jacques Ferron et *Solomon Gursky Was Here* de Mordecai Richler. Je montrerai d'abord comment leur réception a été teintée par les lectures nationalistes au Québec francophone, de l'imaginaire dysphorique qui s'est développé autour de Ferron à la représentation antagonique de Richler. Il s'agira ensuite de voir comment les deux romans développent un discours sur l'autochtonisation afin de mieux intégrer leur diégèse au récit d'un territoire. Ce territoire est alors présenté, dans les deux cas, comme en tension avec un espace-monde auxquels les personnages ou leurs descendants devraient aspirer. Les territorialisations à l'œuvre dans les deux textes permettent alors d'entrevoir un dépassement des discours de nationalisation grâce à la réinvention. Cette ouverture vers un espace littéraire mondial permettra de nous interroger sur les limites méthodologiques inhérentes à la catégorisation nationale, alors que les œuvres tendent, plus souvent qu'autrement, à dépasser le cadre posé par leurs affiliations supposées.

CHAPITRE 1 : UNE HISTOIRE CROISÉE DES FRONTIÈRES LITTÉRAIRES

Où débute et où s'arrête la littérature québécoise ? Cette question peut apparaître à plusieurs comme une coquetterie théorique, voire même comme un procédé visant à faire admettre au lecteur l'ouverture infinie de l'objet d'étude. Il est vrai qu'il serait tentant d'imaginer la littérature québécoise comme un phénomène sans frontières, puisant ses racines dans les textes européens, américains, autochtones, dans les discours – même ceux effacés par l'oubli et les conquêtes – qui ont habité un territoire millénaire, de la voir comme une *Weltliteratur* qui dépasserait les contraintes du temps et de l'espace. À la question « où débute et où s'arrête la littérature québécoise ? », il serait alors possible de répondre : jamais.

Même si cette proposition de lecture est séduisante, elle se heurte aux catégories d'analyse^s que sont la littérature québécoise, la littérature canadienne et une hypothétique littérature anglo-québécoise. Le présent chapitre vise à montrer comment se sont constituées historiquement ces différentes catégories et comment elles interagissent pour orienter la lecture et la classification des textes. Je mettrai de l'avant un modèle de compréhension des pratiques frontalières fondé sur l'idée d'une triple frontière des corpus : ethnoculturelle, territoriale et linguistique. Si l'aspect linguistique est traité de manière secondaire dans ce premier chapitre pour être étudié plus loin dans cette thèse, je m'attarderai principalement au glissement entre les pratiques ethnoculturelle et territoriale qui s'est opéré à partir de la constitution d'un ensemble désigné dès les années soixante comme « littérature québécoise ».

L'approche du problème reposera à la fois sur la comparaison des ensembles – canadien et québécois – et, en partie, sur l'étude des transferts qui permettent de mettre en doute le caractère étanche des catégories. À la suite des travaux de Michael Werner et Bénédicte Zimmermann sur l'histoire croisée¹, les interactions ainsi dévoilées permettront de dégager un

¹ Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n° 1, 2003, p. 7-36.

espace de réflexion à même d'expliquer la co-crédation des catédories d'analyse^s et de remettre en question la place du lecteur au sein de ces différentes territorialisations.

Le travail de la sociologue Danielle Juteau sur la notion d'ethnicité² au Québec ouvre la voie à une analyse des pratiques de la frontiére en ce qu'elle parvient à désigner une double frontiére, interne et externe, au groupe ethnique. Celui-ci se constituerait, d'après Juteau, en désignant des limites qui évoluent dans le temps, mais ces limites seraient également tributaires des enjeux de pouvoir et de la désignation de frontiéres par d'autres groupes constitués³. À cette réflexion sur l'historicité et les évolutions des désignations ethniques, il serait possible d'ajouter les travaux d'Edward Said⁴, qui ont pu montrer comment l'Occident en arrivait à s'imaginer lui-même en imaginant l'Orient. Il ressort de ces modèles une impossibilité de concevoir les évolutions de la littérature québécoise uniquement dans leurs rapports internes d'exclusion et d'inclusion. Au contraire, il faut comprendre ces inclusions et ces exclusions en ce qu'elles forment, en elles-mêmes, de nouveaux ensembles (notamment la littérature anglo-québécoise) et aussi parce qu'elles interagissent avec la catégorie historicisable qu'est la littérature canadienne.

² Danielle Juteau, *L'ethnicité et ses frontiéres*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, 226 p.

³ La notion de « groupe ethnique » a cependant été fortement critiquée, notamment par Rogers Brubaker, qui s'est attaché à montrer comment le « groupisme » revenait à entretenir une forme de primordialisme méthodologique, et ce, même dans les approches constructivistes de la nation et de l'ethnicité. En effet, le recours à des catégories plus ou moins imperméables suppose une pérennité de ces catégories et omet l'aspect relationnel des processus d'invention et d'affiliation des groupes ethniques. Voir : Rogers Brubaker, « Ethnicity without groups », *European Journal Of Sociology*, vol. 43, n° 2, August 2002, p. 163-189. Dans le cas des études littéraires, cette attention portée aux processus de regroupements plutôt qu'aux catégories en tant que telles est fertile. En ne mettant pas l'accent sur l'identique, la conformité et l'expression commune, l'esthétique moderniste (qui prévaut encore en bonne partie aujourd'hui) situe déjà l'œuvre littéraire sur un plan relationnel qui se distingue de la catégorisation ethnique, groupale ou nationale, à laquelle est préférée l'individualité, l'innovation ou le caractère particulier d'un texte. L'attention portée au processus d'affiliation plutôt qu'aux catégories en tant que telles permet donc d'éviter une conclusion trop facile et tautologique qui soulignerait la tendance des œuvres à échapper au commun pour mettre de l'avant la réinvention.

⁴ Il faut surtout citer : Edward Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, 369 p.

Questions de limologie

La frontière a ce double problème d'être à la fois une vue de l'esprit et une réalité objective. Il est facile d'imaginer, pour le prouver, une expérience toute simple. Prenons une carte du monde géopolitique et regardons-en les lignes tracées : certaines d'entre elles recoupent des obstacles physiques comme des fleuves, des déserts, des océans ou des chaînes de montagnes qui ont limité les échanges, les déplacements et l'environnement des groupes humains. D'autres obstacles sont cependant beaucoup moins clairs. Comment comprendre une ligne arbitraire comme celle qui suit plus ou moins bien le 49^e parallèle et qui délimite le Canada des États-Unis ? Créée par une décision politique, elle en garde jusqu'aux erreurs des géographes de l'époque qui devaient la tracer sans GPS et sans satellites. Que dire de ces maisons qui se sont retrouvées malencontreusement sur le tracé des géographes ? Épisodiquement, nous voyons resurgir dans un média ou un autre l'histoire d'un homme qui déjeune dans sa cuisine aux États-Unis et regarde le match de hockey le soir dans son salon au Canada. Les autorités doivent passer par toutes sortes de contorsions pour laisser cet homme et sa maison en paix mais, fondamentalement, rien n'arrive. Le sac de chips ne se met pas à chanter le *Ô Canada* en passant de la cuisine au salon, personne ne doit montrer son passeport entre les deux étapes : la maison, l'homme, la cuisine et les chips existent au fond un peu plus que la ligne imaginaire qui délimite les deux pays. Il est possible, en évoquant d'autres cas du même acabit, de montrer en quoi le concept se révèle parfois absurde dans son application.

De là à se proclamer aussitôt citoyen du monde, il y a cependant un obstacle important. Ne pas reconnaître la légitimité des pouvoirs en jeu dans l'organisation des frontières est une chose, mais l'existence effective de celles-ci ne peut être niée. Prenons notre carte du début, effaçons-en les lignes, et tentons de traverser librement les continents sans passer par les postes-frontière, sans montrer nos passeports : l'expérience est impossible à réaliser. Elle l'est d'autant plus si nous ne sommes pas citoyens canadiens, si nous venons de Syrie, par exemple, du Guatemala ou de la Somalie, pour n'en nommer que quelques-uns.

La matérialisation du pouvoir par la frontière s'étend jusque dans l'organisation des rapports humains. Nul besoin de prendre les exemples extrêmes de ces familles séparées entre

l'ex-RDA et l'Allemagne de l'Ouest, entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, il suffit simplement de regarder la construction des villes frontalières, leur organisation sociale, leur économie pour voir comment une vue de l'esprit peut affecter profondément la vie des gens. Tout un pan de la géographie – les *borderland studies* – est d'ailleurs consacré à l'étude de ces zones limitrophes. Comme l'expliquent Thomas M. Wilson et Hastings Donnan, ce domaine d'études a évolué de manière significative depuis les années 1990, et ces changements peuvent être classés selon six axes :

This entails a new cross-discipline adoption of a focus on (1) culture and, as a corollary, (2) an emphasis on ethnographic methods. It has also involved a shift in epistemology, with (3) borders seen as "process" as much as "product"; (4) states regarded as incomplete, fragmented and embedded through everyday practice; (5) border(ing) understood as within as well as at the edges; (6) and "margins" as the new "centers"⁵.

Cela implique une nouvelle adoption transdisciplinaire d'une perspective axée sur (1) la culture, qui a pour corolaire (2) une emphase mise sur les méthodes ethnographiques. Cela a également impliqué un changement épistémologique où (3) les frontières sont comprises comme des « processus » autant que des « produits », où (4) les états sont perçus comme incomplets, fragmentés, enrôlés dans les pratiques quotidiennes, où (5) l'action de poser des frontières est comprise de l'intérieur comme à ses bordures et où (6) les « marges » sont devenues les nouveaux « centres ».

Il est possible de comprendre les racines épistémologiques plus profondes de ces évolutions de la discipline. D'une part, il faut noter l'influence de la pensée de Norbert Elias et de sa sociologie de la figuration dans l'idée de frontières comme processus, mais il faut surtout remarquer la filiation foucauldienne et plus largement l'influence des différentes théories postmodernes dans ce rapport renouvelé aux marges. Frontières entre les genres littéraires, les genres sexuels ou les identités : le postmodernisme aura mis l'accent sur les passages d'un côté à l'autre, les relations transculturelles ou le métissage.

⁵ Thomas M. Wilson et Hastings Donnan, *A Companion to Border Studies*, Londres, Wiley-Blackwell, 2012, p. 13. cité dans Marc Brosseau, « Le paradoxe de la frontière », Anne Gilbert, Luisa Veronis et Marc Brosseau, *La frontière au quotidien : expérience des minorités*, Ottawa, Presse de l'Université d'Ottawa, 2014, p. 27.

Comme le remarque Danielle Juteau⁶, le français est une langue mal outillée pour expliquer certaines de ces pratiques en ce qu'elle n'établit pas, comme le fait l'anglais, de distinction claire entre *border* (la frontière politique) et *boundary* (la limite). La confusion est d'autant plus grande au Québec que les limites des corpus et des champs d'étude ont souvent été associées à la volonté indépendantiste d'opérer sur la frontière politique. Les métaphores frontalières courent donc le risque de donner un sens trop fort à certains passages d'un champ théorique à l'autre ou d'une culture à l'autre en faisant du critique un braconnier, un migrant, un pirate ou un contrebandier, alors que le risque encouru par des pratiques universitaires entourant la limite des catégories d'analyse est loin d'être comparable. Si je tâche de m'éloigner de ces métaphores, il n'en demeure pas moins que les limites des cadres d'analyse^s et les frontières territoriales demeurent liées leur horizon politique.

Les études anglo-québécoises n'ont d'ailleurs pas échappé à ce phénomène. Comme le souligne Lianne Moyes :

[...] [I]l était question de Blodgett dans *Five-Part Invention*, qui soutient l'idée que les histoires littéraires servent toujours l'intérêt de la nation. À mon tour, j'oserais affirmer que l'histoire de la littérature anglo-québécoise est de plus en plus difficile à *cerner* [je souligne], étant donné l'ambiguïté de ses allégeances nationales. Or, il est évident que ce résultat dépend intimement de l'approche de celui qui écrit l'histoire et des enjeux qui le motivent à y intégrer, ou non, ce *cas limite* [je souligne encore] qu'est la littérature en anglais au Québec. En ce sens, le livre de Blodgett se fonderait sur des bases comparatistes puisque, s'il tient compte de l'histoire littéraire canadienne-anglaise et canadienne-française, il laisse de côté la littérature anglo-québécoise⁷.

Pour Moyes, une littérature anglo-québécoise située à la limite des domaines des histoires littéraires canadienne et québécoise permet de remettre en question la constitution de ces corpus nationaux. Littérature frontalière, et par définition impossible à « cerner », elle joue ainsi le rôle de remise en question postmoderne des récits qui ont créé les deux territoires critiques, son pouvoir déterritorialisant ouvrant la voie à une contestation des pouvoirs qui ont mené à l'élaboration de catégories critiques et discursives fondées sur une division nationale.

⁶ *Op. cit.*, p. 15.

⁷ Lianne Moyes. « Histoires littéraires décousues », *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 69.

Ce faisant, Moyes met le doigt sur une des failles du travail d'Edward Dickinson Blodgett dans *Five-Part Invention*⁸ et de son projet de renationalisation *soft* de la littérature canadienne. Pour Blodgett, cet objet se présenterait comme un jeu contrapuntique baroque, où cinq littératures – la littérature canadienne-anglaise, la littérature canadienne-française, la littérature des premières nations, la littérature inuite et la littérature immigrante – joueraient chacune leur ligne mélodique sur la partition fédérale canadienne. Pour Moyes, la littérature anglo-québécoise, par son statut limitrophe, est en quelque sorte un caillou dans le soulier de cette théorie.

Parce qu'elle essaye de penser un ensemble, la littérature canadienne comparée est donc limitée dans ses conclusions par des cas plus marginaux, mais aussi par une politique de la lecture qui suscite la résistance d'autres territoires critiques qui remettent en question ou refusent carrément la perspective d'être enrôlés dans l'invention baroque de la littérature canadienne. À la défense de Blodgett, ce travail d'appropriation nationale se fait dans la compréhension des dissonances au sein de l'ensemble en posant le chercheur comme un auditeur de la musique littéraire du Canada. D'un autre côté, le retour à une catégorie comme la littérature canadienne-française n'est pas sans poser problème pour des chercheurs en études québécoises qui ont abandonné, et même tenté de mettre à distance, cette catégorie depuis presque 50 ans alors que des spécialistes de littérature acadienne, par exemple, pourraient s'opposer à être mis sous l'égide d'une même catégorie que leurs encombrants voisins du Nord-Ouest. L'approche comparatiste – en constituant des ensembles – se trouve donc confrontée au double problème des marges et d'arbitrage quant à la réunion au sein d'une même « invention » de groupements mettant en jeu des identités, des conflictualités et des pouvoirs distincts. La métaphore de la fugue est sans doute belle, mais il ne faut pas perdre de vue que l'exécution d'un tel morceau dépend d'un pianiste ou d'un claveciniste propriétaire des dix doigts qui se posent sur le clavier.

⁸ Edward Dickinson Blodgett, *Five-part invention: a history of literary history in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003 [2008], 371 p.

Rejeter les thèses de Blodgett pour territorialiser une littérature québécoise qui se jouerait à la fois en anglais et en français conduit cependant à la même impasse. Quiconque serait tenté de changer le pianiste et de faire de la littérature québécoise une invention à trois, quatre ou cinq parties se trouverait vite confronté à ce que Simon Harel a appelé les « loyautés conflictuelles » de la littérature anglo-québécoise⁹. Si ces œuvres mettent en scène des discours ou des représentations particulières au Québec, elles entretiennent également tout un ensemble de liens symboliques et discursifs avec la littérature canadienne-anglaise. Le nier revient à fermer les yeux sur une part importante des pratiques de l'espace littéraire propres à ces textes et à leurs lectures que ce soit dans leur singularité ou leur globalité. Une approche trop rigide de la frontière dans le but d'imaginer une littérature québécoise réconciliée avec son territoire ne peut être justifiée en toute logique.

Le comparatisme québécois et la réappropriation des textes, à cause des problèmes épistémologiques qu'ils entraînent, n'ont d'ailleurs pas été les voies privilégiées par la grande majorité des chercheurs ayant travaillé les textes anglo-québécois. Au contraire, ce travail s'est consacré, entre autres, à une analyse des pratiques linguistiques, qu'il s'agisse de traductions (Sherry Simon¹⁰ et Gillian Lane-Mercier¹¹) ou du rôle joué par le co-linguisme dans les œuvres (Catherine Leclerc¹²). Par ses recherches sur les lieux de mémoire, Martine-Emmanuelle Lapointe a su montrer comment ces ancrages imaginaires et leur « représentance » pouvaient s'inscrire dans la perspective d'une pratique partagée – sans pour autant être convergente – de l'espace québécois¹³. D'une même manière, il est possible de comprendre le choix d'inclure les auteurs anglo-québécois dans l'*Histoire de la littérature québécoise* de Biron, Dumont et

⁹ Simon Harel, « Les loyautés conflictuelles de la littérature anglo-québécoise », *Québec Studies*, vol. 44, hiver/printemps 2007/2008, p. 41-52.

¹⁰ Sherry Simon, *Translating Montreal: Episodes In The Life Of A Divided City*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, 296 p.

¹¹ Gillian Lane-Mercier, « La fiction anglo-québécoise en traduction française depuis 1990 : agents, agences et textes », *Recherches sociographiques*, vol. 55, n° 3, septembre-décembre 2014, p. 531-558.

¹² Catherine Leclerc, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2010, 416 p.

¹³ Martine-Emmanuelle Lapointe, « Les lieux de l'écrivain anglo-québécois », *Voix et images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 73-96.

Nardout-Lafarge¹⁴ comme une façon de circonvenir au problème de la frontière – inhérent à la désignation « nationale » du projet – en prenant pour objet un ensemble de textes et de représentations desquels il serait possible de tirer des évolutions et des tendances, mais qui ne sauraient se limiter à un récit univoque de ces mêmes évolutions et tendances. Comme ceux-ci l'expliquent :

Sans nier l'étanchéité, relative et variable, des deux traditions, nous avons tenté de rendre compte des œuvres de langue anglaise qui, par leur circulation grâce aux traductions et par leur retentissement critique, se sont avérées les plus significatives *du point de vue des lecteurs francophones* [je souligne]. Par ailleurs, la question des frontières se pose également dans le cas des écrivains de langue française hors Québec. En évoquant la littérature acadienne et la littérature franco-ontarienne qui défendent maintenant leur autonomie, nous avons voulu souligner les liens qui unissent les littératures issues du Canada français¹⁵.

Si, par la nature de leur travail, les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise* ne peuvent évidemment pas avoir pour objet un espace littéraire non délimité, le territoire imaginé par le récit historique ne se fait pas pour autant à l'exclusion d'un ensemble non circonscrit d'interrelations symboliques entre des œuvres au caractère parfois liminaire. Plutôt que d'opter, comme Blodgett, pour un nouveau fédéralisme littéraire où différents sous-ensembles viendraient prêter leur voix à l'invention d'une littérature nationale, l'approche de l'*Histoire de la littérature québécoise* émane de la perspective du lecteur francophone. Ce lectorat théorique serait alors le point d'ancrage d'où s'observeraient les objets parfois convergents, parfois divergents ou parfois « autres » d'un espace littéraire québécois. Le territoire imaginaire de l'*Histoire de la littérature québécoise* serait alors le produit de ce travail de lecture, de juxtaposition et de mise en relation des textes.

Comme le concèdent les auteurs, difficile de ne pas voir l'influence des « interrogations auxquelles fait face à présent la culture québécoise¹⁶ » dans cette approche. En effet, tout comme la méthodologie de Blodgett est teintée des travaux sur le multiculturalisme de penseurs comme

¹⁴ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 689 p.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 15.

¹⁶ *Ibid.*, p.15-16.

Charles Taylor¹⁷, James Tully¹⁸ et Will Kymlicka¹⁹ en ce qu'elle désigne différentes communautés au sein de l'ensemble canadien, la perspective francocentriste de l'*Histoire de la littérature québécoise* trouve des échos dans la définition de l'interculturalisme telle qu'avancée par Gérard Bouchard, qui « entend conjuguer la culture en tant que racines et en tant que rencontres²⁰ ». Si les réponses s'adressent toutes deux à la question du pluralisme, l'approche multiculturelle canadienne a souvent – depuis sa formulation – été dénoncée au Québec parce qu'elle cacherait un pôle d'influence anglo-canadien implicite. Comme l'écrivait déjà Hubert Aquin en 1962 dans la « *Fatigue culturelle du Canada français* » :

C'est faire fausse route que de demander à des groupes constitués en groupes inégaux, inférieurs ou écartés de sauter une étape du processus dialectique qui régit même les ensembles internationaux. Il n'y a pas de raccourci possible pour passer de l'infériorité, ressentie collectivement, à la collaboration d'égal à égal. A moins, peut-être, que ce raccourci ne soit la suppression pure et simple du groupe en question en situation quelconque de minorité²¹.

Dans cette réponse à « La nouvelle trahison des clers » de Pierre-Elliott Trudeau, Aquin jette en quelque sorte les bases d'une conception interculturelle du Québec où le pôle francophone jouerait un rôle d'homogénéisation dans le but d'atteindre une culture « globalisante » et universelle. Il est bien sûr tentant de faire de cette querelle des années 1960 un emblème du débat entre multiculturalisme et interculturalisme, mais il convient également de rappeler que le texte d'Aquin s'inscrit dans un ensemble de représentations et de discours qui ont peuplé l'imaginaire canadien-français depuis le XIX^e siècle.

Il est possible de faire remonter cette angoisse de la disparition et la dénonciation de l'anglocentrisme canadien aux critiques de l'Acte d'Union ou de la constitution de 1867 de

¹⁷ Charles Taylor, *Reconciling The Solitudes: Essays On Canadian Federalism And Nationalism*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, 228 p.

¹⁸ James Tully, *Strange Multiplicity: Constitutionalism in an Age of Diversity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 253 p.

¹⁹ Will Kymlicka, *Finding our way: rethinking ethnocultural relations in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1998, 220 p.

²⁰ Gérard Bouchard, « Qu'est-ce que l'interculturalisme ? », *McGill Law Journal/Revue de droit de McGill*, vol. 56, n° 2, février 2011, p. 406.

²¹ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, n° 23, 1962, p. 304.

même qu'à des textes comme « Un Canadien errant » ou le « Dernier Huron » de François-Xavier Garneau. Il est également possible d'aller plus loin du côté de l'histoire des idées et de comprendre le multiculturalisme canadien comme une adaptation de la conception plurinationale de l'État britannique par opposition à une conception française de la convergence étatique fondée sur la langue et la culture. Je reviendrai à ces représentations lorsqu'il sera question des histoires littéraires, de la communauté québécoise qu'elles ont imaginée et du rôle que ces récits ont joué dans les rapports d'exclusion et d'inclusion des textes en anglais au Québec. Pour l'instant, il s'agit de retenir deux éléments de réflexion : d'une part, que les deux histoires citées – celle de Blodgett et celle de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge – supposent des horizons politiques en partie divergents et, d'autre part, qu'elles cherchent toutes deux à répondre à la question du pluralisme.

Ces réponses mettent par conséquent en jeu une éthique de la frontière dans l'imagination de leurs territoires respectifs, une éthique animée par un principe d'ouverture d'un côté comme de l'autre, tout en prenant des approches différentes pour y répondre : Blodgett reconnaît des communautés distinctes et leur rôle dans l'élaboration d'une globalité canadienne des textes, l'*Histoire* admet l'apport de cas limitrophes ou souvent considérés comme *en-dehors* dans une lecture québécoise et francophone de l'espace littéraire. Alors que la question de la porosité de la frontière se pose entre les histoires littéraires des communautés du Canada de *Five-Part Invention*, elle se pose de manière radicalement différente dans le deuxième cas en tant qu'extériorité supposée sans être pour autant définie.

À la question de savoir où débute et où s'arrête la littérature québécoise, les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise* ont ainsi choisi de répondre « quelque part par-là », une réponse qui correspond au parcours tracé par le récit historique qui se termine d'ailleurs par les « décentrement²² » de cette littérature. Si le pôle demeure le « lectorat francophone » et que ce pôle trahit un parti pris hérité de l'historiographie de la littérature québécoise, le caractère indéterminé de celui-ci découle d'une pratique du pluralisme interdisant toute circonscription trop étroite du territoire critique. La narration reprend d'ailleurs cette indétermination dans le

²² *Op. cit.*, p. 529.

mélange des langues et des genres ou dans le va-et-vient entre textes littéraires et récit historique, entre canon et œuvres plus négligées.

Une mise à distance problématique

Si elle est marquée par une pratique ouverte de la frontière, la perspective émanant du lectorat francophone de l'*Histoire de la littérature québécoise* n'en pose pas moins certains problèmes évidents en ce qui a trait au rôle joué dans le récit historique par les textes de langue anglaise. Comme l'ont souligné deux comptes rendus au moment de la parution de l'ouvrage²³, le rôle joué par la littérature en anglais du Québec demeure satellitaire. Ce parti pris de la diégèse se révèle plus précisément dans la deuxième partie du livre, qui couvre la période allant de 1763 à 1895. À propos des textes anglophones, les auteurs de l'*Histoire* écrivent : « De façon générale, le milieu de vie et l'horizon culturel de l'écrivain anglophone du Québec ont peu à voir avec ceux de l'écrivain francophone. Demeuré plus près de l'Europe, l'écrivain canadien-anglais n'écrit pas pour la nation²⁴. » Il est vrai que cette identification nationale est plus tardive du côté anglophone, mais un exemple comme celui de *The Manor House of De Villeraï: A Tale of Canada Under the French* (1861) de Roseanna Mullins Leeprohon tend à nuancer cette différence. De même, les auteurs de l'*Histoire* donnent paradoxalement de nombreux exemples qui entrent en contradiction avec l'idée d'un « milieu de vie » essentiellement différent chez les auteurs anglophones et francophones. Le choix des bornes de cette période, qui débute en 1763, fait d'ailleurs de l'établissement des Anglais sur le territoire de la Nouvelle-France une frontière importante. Pourtant l'arrivée d'un gouvernement britannique ne peut être vue que comme le début d'une relation qui aura un impact considérable sur le milieu de vie (qu'il soit négatif ou positif). D'autres événements d'importance auxquels font appel les auteurs, qu'il s'agisse des Rébellions de 1837-1838, du *Rapport Durham* ou de l'Acte d'Union sont profondément – pour ne pas dire presque exclusivement – marqués par les relations Anglais-Français. Aux questions

²³ Karine Cellard, « Une somme considérable », *Spirale*, n° 218, 2008, p. 51-52 et Damien-Claude Bélanger, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 3-4, hiver-printemps 2008, p. 565-568.

²⁴ *Op. cit.*, p. 60.

du partage politique et des conflits entourant le milieu de vie viennent s'ajouter des exemples évidents de transferts culturels.

Il est affirmé, par exemple, que « ce n'est qu'avec le Régime anglais que les premières presses sont installées au pays (en 1764)²⁵ », que « [l]a plupart des journaux créés entre 1764 et 1806 sont bilingues²⁶ », que Louis Fréchette « se fait de solides ennemis, comme William Chapman²⁷ », qu'il traduit *The Golden Dog* de William Kirby et l'*Évangeline* de Longfellow²⁸... Comment comprendre le transfert manifeste de pratiques d'un ensemble culturel à l'autre sans qu'il y ait partage – parfois conflictuel, certes – d'un « milieu de vie » ?

D'une même manière, l'imaginaire de l'Anglais est l'éléphant dans la pièce lorsqu'il s'agit d'étudier les textes : des romans comme *La Terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe, *Une de perdue, deux de trouvées* (1849) de Pierre Boucher de Boucherville ou *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé mettent tous en scène des personnages anglais. Si les études littéraires ont peu travaillé sur ces transferts culturels et sur ces représentations en ce qui a trait au XIX^e siècle, des chercheurs d'autres domaines ont cependant mis en relief des rapports beaucoup plus complexes entre les deux communautés. C'est le cas, par exemple, de Luc Noppen qui, dans un chapitre de livre sur l'architecture du Vieux-Québec²⁹, revient sur les échanges qui ont donné son visage à la ville actuelle. Loin d'être une juxtaposition d'influences françaises et anglaises, le mélange de politiques, de pratiques, de contraintes techniques et de conditions spécifiques au lieu a donné une architecture qui ne se résume pas à l'imaginaire des *deux solitudes*; les différences dans la conception urbanistique des pouvoirs français et anglais ayant eu un impact considérable tout comme la disponibilité même des outils et des savoirs lors du changement de régime.

²⁵ *Ibid.*, p. 62.

²⁶ *Ibid.*, p. 66.

²⁷ *Ibid.*, p. 106.

²⁸ *Ibid.*, p. 110.

²⁹ Luc Noppen, « L'architecture du Vieux-Québec, ou l'histoire d'un palimpseste. Pour en finir avec le mythe de la juxtaposition », Marie-Andrée Beaudet (dir.), *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 19-40.

Du côté de l'histoire, la revue *Cap-aux-Diamants* consacrait en 2015 un numéro intitulé « Entre conflits et bonne entente : anglophones et francophones au Québec » dans lequel des textes s'intéressaient, par exemple, aux mariages entre anglophones et francophones³⁰ de même qu'à l'histoire des relations entourant l'utilisation et l'administration de lieux publics^{31,32} ou au rôle de la justice civile en tant que lieu de rencontre (et souvent de conflit) entre les deux communautés³³. L'idée ici n'est pas de prêcher la bonne entente, mais simplement de montrer que cet espace social partagé entre anglophones et francophones a existé par le passé et qu'il n'apparaît pas miraculeusement sous l'effet d'un Québec nouvellement pluraliste. Les relations anglais-français sur le territoire se mettent en place dès lors – et même avant – que des anglophones viennent s'établir sur l'ancien territoire de la Nouvelle-France. Qu'elles soient marquées par les enjeux de pouvoir, les inégalités, les tensions ou les conflits ne change rien à leur existence. Des traditions de lecture ont pu mettre à distance ce rôle joué par l'imaginaire de l'Anglais ou par l'impact de nouvelles pratiques sur le « milieu de vie », les textes francophones, eux, témoignent tout autrement d'une présence anglophone³⁴.

Les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise* ont évidemment eu à composer avec des « traditions de lecture » qui excluaient l'Anglais, mais il faut toutefois nuancer l'importance de cette tache aveugle. L'affirmation de Biron, Dumont et Nardout-Lafarge est vraie au sens où la groupisation et les institutions qui la supportent ont distingué les deux ensembles très tôt comme naturellement séparés. L'horizon d'attente du « lecteur francophone » qu'ils

³⁰ Alex Tremblay Lamarche, « Les mariages mixtes à Québec dans les deux derniers tiers du XIX^e siècle », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 17-20.

³¹ Monique Nadeau-Saumier, « Un lieu de rencontre entre deux communautés : la première bibliothèque publique à Sherbrooke », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 21-24.

³² Patrick Donovan, « L'hôpital Jeffery Hale : 150 ans de relations interethniques », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 25-28.

³³ Jean-Philippe Garneau, « Procès et conflits linguistiques à Montréal au début du XIX^e siècle », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 4-8.

³⁴ J'ai déjà exploré cette question dans sa longue durée en collaboration avec Martine-Emmanuelle Lapointe : Martine-Emmanuelle Lapointe et Samuel Mercier, « "C'est pas l'anglais qui vous fait peur". Vers la constitution d'un imaginaire anglophile québécois », Anne Caumartin, Karine Hébert, Julien Goyette, Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Je me souviens, j' imagine. Lieux de la culture québécoise*, Montréal, PUM, 2019. [à paraître]

désignent ne peut par conséquent pas tout à fait tenir compte d'un ensemble de pratiques transculturelles (braconnages, traductions, conflits, emprunts, plagiat, etc.) de plus en plus ignorées au fil de cette période au profit d'une identification canadienne-française des textes. Il convient désormais d'expliquer comment ces pratiques de lecture ont pu se mettre en place, et comment les évolutions de celles-ci ont pu jouer un rôle dans l'invention subséquente d'une littérature anglo-québécoise.

La Conquête de Lionel Groulx

Afin de mieux comprendre d'où part l'historiographie littéraire contemporaine proposée par *L'Histoire de la littérature québécoise* et son point de vue francophone sur une littérature territorialisée, il faut revenir sur ce lieu de mémoire important qu'a été la guerre de Sept-Ans dans la conception des rapports entre anglophones et francophones. Dans le cas des études littéraires, les conflits entourant l'historiographie événementielle ont eu pour effet de mettre le début du régime britannique au cœur de l'histoire littéraire en en faisant notamment le début des lettres canadiennes-françaises. Cette tradition héritée de la sociologie de la littérature et des théories du champ aura elle-même eu pour double conséquence de mettre à distance l'héritage de la Nouvelle-France tout en développant un imaginaire du retard ou, parfois même, de l'anormalité du développement des lettres québécoises. Un bref retour sur le développement de l'histoire en tant que discipline universitaire au Québec permet de comprendre les enjeux entourant un lieu de mémoire comme la Conquête. C'est d'autant plus vrai que celle-ci a été au cœur de débats idéologiques et historiographiques (principalement durant la deuxième moitié du XX^e siècle), avec deux camps grossièrement placés sous les bannières de l'École de Montréal et de l'École de Laval. Si cette dénomination est un peu artificielle dans le cas de Laval³⁵ étant donné qu'il demeure difficile d'y identifier de véritables lignes directrices, le groupe d'historiens de la faculté d'histoire de l'Université de Montréal représenté par Guy Frégault, Maurice Séguin et Michel Brunet constitue un rassemblement plus compact organisé autour d'une même

³⁵ Nicole Gagnon explique en détails comment le concept d'École de Laval (miroir de l'École de Montréal) est un regroupement vague dans un des ses articles. Nicole Gagnon, « Compte rendu : Ronald Rudin, Faire de l'histoire au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 40, n° 1, 1999, p. 144-147.

désignation de la Conquête comme explication du retard des Canadiens français. Comme l'explique l'historien Jean Lamarre :

Elle permet, selon eux, d'expliquer l'origine de [l']infériorité économique [des Canadiens français] et des divers retards qu'ils ont accumulés comparativement aux autres sociétés occidentales de l'époque, tout en ruinant ses chances de devenir un jour une nation autonome. Même la tradition nationaliste dominante et l'interprétation du passé qui l'accompagne leur apparaissent comme le signe d'une aliénation collective profonde et subtile qui découle des conséquences de cet événement. En somme, non seulement la Conquête est une épreuve qui n'a pas été surmontée, mais ses conséquences diversifiées se font toujours ressentir dans le présent, même dans la conscience nationale³⁶.

La nouvelle histoire nationaliste qui se développe durant les années 1950 et 1960 donne une place fondamentale à la Conquête parce qu'elle devient le moment décisif permettant d'expliquer le retard ou l'anormalité de la situation canadienne-française. Suivant cette logique, l'avènement des luttes pour l'indépendance ouvre la porte à un retour possible à une normalité de la *société* (lire nation) québécoise. Pour ce faire, la pensée d'un Lionel Groulx, premier doyen de la faculté d'histoire de l'Université de Montréal et premier mentor des membres de l'École de Montréal, doit avant toute chose être mise à distance.

Pour Groulx, la Conquête occupe une place d'importance, mais le rôle joué par l'événement n'est pas celui d'un retard sociologique. Si le Canada français entre en survivance après ce moment décisif, ce n'est pas entièrement à déplorer. Comme l'explique Frédéric Boily : « [l]e schisme entre Groulx et ses disciples apparaît à propos du sens qu'il faut accorder à la survivance³⁷ ». Alors que, pour les tenants de l'École de Montréal, le passage au régime anglais est synonyme d'une perte de contrôle des institutions permettant le développement national « normal » des Canadiens français, la Conquête est présentée, dans la pensée groulxiste, comme une épreuve lancée à la destinée francophone en Amérique. En ce sens, il serait possible – et cela est logique étant donné que Groulx est un prêtre avant tout – de rapprocher le portrait qu'il donne de l'événement de l'imaginaire du christianisme. La

³⁶ Jean Lamarre, « La Conquête et l'école de Montréal », *Cap-aux-diamants*, n° 99, 2009, p. 44.

³⁷ Frédéric Boily, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Québec, Septentrion, 2003, p. 183.

Conquête viendrait alors jouer un rôle analogue au Sac de Rome chez saint Augustin, celui d'une épreuve lancée aux vrais chrétiens alors que les justes comme les impies sont condamnés également aux souffrances dans la marche vers l'établissement de la Jérusalem nouvelle, seule véritable *Civitate Dei*.

Là où Groulx et les historiens de l'École de Montréal s'accordent davantage, c'est sur le caractère fondateur de la différenciation amorcée par la conquête : « Le symptôme le plus heureux, écrit Lionel Groulx, c'est peut-être que l'idée de patrie jusque-là si indéfinie, presque inexistante, se dessine, s'affirme, dans l'esprit des Canadiens. La séparation d'avec la France les a fait se retourner plus vivement vers leur pays³⁸ ». Sans reprendre complètement la thèse primordialiste³⁹ de Groulx caractérisée par l'*éveil national* et l'existence d'une nation avant la nation, les historiens comme Brunet, Frégault et Séguin mettent aussi de l'avant la création d'institutions en sol canadien qui seraient le germe d'une prise en main étatique future⁴⁰. Contrairement à celle de ses élèves cependant, les visées de Groulx ne comprennent pas explicitement une prise en main territoriale à travers l'indépendance.

³⁸ Lionel Groulx, *Lendemains de conquête : Cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal*, Montréal, Bibliothèque de l'Action nationale, 1920, p. 216.

³⁹ Pour ceux qui ne seraient pas familiers avec les théories des nationalismes, le primordialisme désigne l'idée selon laquelle la naissance de la nation précéderait sa conceptualisation. Appelée aussi « théorie de l'éveil national », la position primordialiste suppose donc une unité du groupe avant même que celui-ci ne naisse à la conscience de ses membres, et par conséquent une origine lointaine de chaque nation. Dans le cas Français, par exemple, « Nos ancêtres les Gaulois » est un excellent exemple de ce primordialisme. Au Québec, faire de Champlain le père de la nation est une autre forme de ces théories de l'éveil. Les travaux d'Anthony D. Smith ont par la suite nuancé la dualité entre cette position et ses critiques modernistes pour proposer un modèle « perennialiste » où l'ethnicité (qui se développe dans une plus longue durée, et parfois avant les États modernes) servirait de trame à l'identification nationale.

⁴⁰ Comme l'explique l'historien Marcel Martel : « Une telle formulation de la problématique nationale voue à un sort peu enviable les francophones établis à l'extérieur du territoire dans lequel les Canadiens français forment la majorité, c'est-à-dire celui du Québec. » Marcel Martel, *Le deuil d'un pays imaginé : rêves, luttes et déroute du Canada français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. Amérique française, 1997, p. 140. Alors que les historiens de l'École de Montréal s'éloignent peu à peu du modèle groulxiste, les visées territoriales et étatiques de cet éloignement entraînent l'abandon d'une conception canadienne-française de la communauté et, par conséquent, des francophones des autres provinces canadiennes.

Si les tenants de l'école de Montréal défendent une logique des mauvais maîtres selon laquelle les élites canadiennes-françaises auraient été complices des retards de la nation, cette lacune est comblée chez Groulx par une nouvelle élite cléricale. Comme l'explique Groulx, la formation de cette élite ne se fait pas sans heurts : « [...] la jeune nationalité française du Canada ne s'en trouve pas moins engagée dans une lutte de tous les jours, lutte sans fin pour sa survivance⁴¹ ». En parlant des conséquences immédiates de la Conquête, il écrit d'ailleurs : « La désorganisation sociale et religieuse, le spectacle d'autres mœurs plus libres, ont jeté nous ne savons quelles idées d'indépendance, quelle désorientation dans le cerveau de nos pauvres gens. C'est à croire que les vieux freins moraux ont perdu en eux leur antique vigueur⁴². » Le peuple canadien est menacé dès l'arrivée des conquérants par la déchéance morale. Loin de l'âge d'or de la Nouvelle-France, période où naît l'« être national⁴³ » canadien-français, la période qui suit la conquête peut tout de même compter sur la présence du clergé pour assurer la survie de l'esprit national :

La jeune nationalité allait être guidée, dans ces périodes si laborieuses, par un grand évêque, un évêque de la meilleure tradition épiscopale, plus méritant que ne l'a fait jusqu'ici l'histoire, plus grand que d'autres venus après lui et d'une gloire moins assurée de l'avenir. Au-dessous de ce chef prend place un clergé clairvoyant et laborieux, d'un attachement et d'une fidélité sans égale au Saint-Siège, osait dire un jour au Pape lui-même, l'abbé de La Corne⁴⁴.

Le peuple n'est jamais présenté, chez Groulx – comme il pourrait l'être chez Jules Michelet, par exemple –, comme une masse agissante. Le rôle des chefs et des élites – des grands hommes – en tant que guides et responsables de l'évolution historique est réitéré tout au long de son œuvre. Or, cette responsabilité ne tient pas tant aux qualités individuelles des chefs qu'à leur capacité de canaliser le destin providentiel de la race canadienne-française.

⁴¹ *Op. cit.*, p. 217.

⁴² *Ibid.*, p. 229.

⁴³ Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, p. 12.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 234.

Ce destin providentiel est d'autant plus central qu'il est confronté à la présence de l'altérité anglaise, mais cette altérité ne saurait naturellement menacer l'organicité de la nation. Bien que les effets de la Conquête soient présentés sous les traits d'une décadence morale qui ne peut être sauvée que par l'intervention de la divine providence, les porteurs de cette décadence ne peuvent arriver à dévier le cours du destin canadien-français. Bien sûr, ils sont d'abord présentés comme des envahisseurs moraux : « Et que voyait-on s'élever au lieu et place de l'ancienne élite ? Une caste de marchands, d'aventuriers et d'hommes de loi, groupe d'immigrants anglais méprisables et sans aveu, se hissait avidement à toutes les fonctions et à tous les honneurs⁴⁵. » Le vocabulaire est sans équivoque – « méprisables », « sans aveu », « avidement » : les nouveaux venus sont les porteurs d'une morale corrompue. Cette décadence obscurcit le destin de la race française en Amérique à cause de la proximité des deux groupes : « Le troupeau catholique ne sera pas entamé ; mais un autre vivra désormais à côté de lui, mêlant sa vie à la sienne, étalant d'autres mœurs, d'autres règles de conscience⁴⁶. » Le risque posé par une potentielle hybridation serait une décadence morale, mais l'historien n'en reconnaît pas moins l'échange dans ces vies qui se mêlent, même si c'est pour le dénoncer. La cohabitation est présentée comme un danger pour le destin des francophones, mais une différence naturelle les empêche toutefois de se mélanger véritablement. Comme l'écrit Groulx :

Il existait aussi, entre les deux races mises en présence, l'une de formation saxonne, l'autre de descendance latine, une opposition mentale, une incompatibilité de sentiments, une absence d'affinités qui atténueraient le péril des contacts. La juxtaposition des races s'est faite, mais non point la pénétration – Et la nôtre, race historique, de celles dont l'unité se fait du mélange de plusieurs, sous l'action du milieu et des institutions, la nôtre gardait cette force de n'avoir mêlé, en son creuset, que des éléments homogènes. Race la plus pure peut-être sur tout ce continent, elle aurait cette prérogative d'être plus impénétrable⁴⁷.

Le discours de la race et de la providence conduit à l'inéluctable : la destinée francophone en Amérique ne pourra se laisser contaminer par l'élément anglo-saxon. La dualité

⁴⁵ *Ibid.*, p. 225.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 233.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 235.

pénétration/impénétrable vient ici doubler le caractère racial d'une dimension génétique et virile indéniable. Si les Anglais ne peuvent affecter le destin inscrit dans la lignée canadienne-française, c'est avant tout parce qu'ils ne peuvent s'imposer sexuellement et se reproduire avec les Canadiennes-françaises, qui gardent encore trop de la pureté morale d'une race « homogène » pour s'acoquiner avec une race hybride et pervertie comme la leur.

La division qui s'opère entre le destin de la nation et les anglophones est donc caractérisée par une pratique ethnoculturelle de la frontière fondée sur la notion de race. Il sera question plus en détail, dans le prochain chapitre, de ce qu'entend exactement Groulx par l'expression « race », mais il est possible de retenir deux observations pour le moment : d'une part, cette division est inéluctable parce que liée à l'essence même des deux ethnicités; d'autre part, elle n'est pas fondée sur la prise de possession du territoire politique. Alors que les historiens de l'École de Montréal abandonneront, par la suite, la notion de race, ces derniers n'en garderont pas moins une définition ethnoculturelle de la nation. Cette importance du caractère ethnoculturel se révèle dans le rôle joué par les anglophones dans le récit historique, toujours satellitaire au récit du groupe francophone. Cependant – et c'est une évolution notable qui se produit à partir des années 1960 pour se confirmer dans les années 1970 –, la pratique d'une frontière ethnoculturelle sera reléguée au second plan par le déplacement de la réflexion dans l'arène politique. À mesure que le Québec commence à être imaginé par plusieurs comme un État indépendant à venir (ou à tout le moins comme un État à réformer), une nouvelle pratique de la frontière commence à prendre une place plus importante : celle d'une frontière territoriale qui devrait se poser entre l'État québécois et l'État canadien. Dès lors, le rôle de l'anglophone est un problème à envisager, car il est théoriquement inclus dans ces mêmes frontières. Ce ne sera évidemment pas ce qui se déroulera en pratique.

Une lecture simpliste qui établirait une distinction trop claire entre un nationalisme ethnique qui serait celui de Groulx et un nationalisme civique qui serait celui du néonationalisme au Québec ne parvient pas à rendre compte des éléments ethnoculturels qui demeurent dans tout récit de la nation, aussi minime soit-il. Comme le souligne Michel Seymour, la dichotomie ethnique/civique a à la fois pour problème de verser dans le manichéisme en établissant une différence entre mauvais et bon nationalisme et de nier

l'existence de différentes formes de nationalismes⁴⁸. À cela, il serait possible d'ajouter le sentiment anti-Allemand (ou anti-Français) à l'origine de la distinction initiale entre nationalisme à l'allemande et nationalisme à la française : l'un fondé sur une définition essentialiste et l'autre fondé sur le « plébiscite de tous les jours » d'Ernest Renan⁴⁹. Tel que l'avancent Raphaël Cahen et Thomas Landwehrlen :

L'opposition frontale de ces deux traditions dans le contexte passé des affrontements franco-allemands, ainsi que la remise en scène actuelle de leur antagonisme (notamment à la faveur de débats portant sur l'opportunité de réformer ou non le droit de la nationalité) ne doivent pourtant pas occulter leur ressemblance fondamentale : leur est en effet commune l'affirmation idéologique d'une existence objective de la nation qui, mise au service d'un projet politique, vise à définir et légitimer un État existant ou revendiqué. Présentant les nations comme des faits historiques existants soit spontanément, soit depuis un lointain passé, les constructions théoriques rattachées à l'une ou l'autre tradition sont de fait toutes des mythologies (c'est-à-dire des mises en forme stylisées du passé visant à donner du sens à ce qui existe)⁵⁰.

La dichotomie ethnique/civique ne parvient pas, en effet, à refléter entièrement la complexité de la pensée de philosophes comme Johan Gottfried Herder ou Ernest Renan. Alors que la nation herdérienne, dans son rapport à la terre, au *Volk*, à la langue et à la *Kultur* peut être rapprochée d'un essentialisme, l'horizon de cette pensée n'en demeure pas moins un cosmopolitisme⁵¹ où il n'existe pas de *Favoritvolk*⁵². Comme l'explique Isaiah Berlin :

[T]here is no *Favoritvolk*. Herder assumes only that to be fully human, that is, fully creative, one must belong somewhere, to some group or some historical stream, which cannot be defined save in the generic terms of a tradition, a milieu and a culture, themselves generated by natural forces – the *Klima* (that is, the external world) and

⁴⁸ Michel Seymour, « Au-delà de la dichotomie ethnique/civique », *Le pari de la démesure*, Montréal, L'Hexagone, 2001, p. 69-72.

⁴⁹ Voir : Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997 [1882], 42 p.

⁵⁰ Raphaël Cahen et Thomas Landwehrlen, « De Johann Gottfried Herder à Benedict Anderson : retour sur quelques conceptions savantes de la nation », *www.sens-public.org*, 2010.

⁵¹ Pour un résumé de cette question, voir : Michael Forster, « Johann Gottfried von Herder », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, plato.stanford.edu, été 2015.

⁵² Voir à ce sujet la lettre 116 des *Briefe zur Beförderung der Humanität* : « Vor allem fei man unparteiifch wie der Genius der Menschheit felbft; man habe keinen Lieblingsftamm, kein Favoritvolk auf der Erde. » [Par-dessus tout il faut être aussi impartial que le génie de l'Humanité lui-même; il n'y a ni race préférée ni peuple préféré sur Terre.]

physical structure and biological needs which, in interplay with every individual's mind and will, create the dynamic, collective process called society⁵³.

[Il n'y a pas de *Favoritvolk*. Herder postule seulement que pour être entièrement humain, c'est-à-dire entièrement créatif, l'individu doit appartenir à un certain lieu, à un certain groupe ou à un certain courant historique qui ne peuvent être définis sinon dans les termes génériques d'une tradition, d'un milieu et d'une culture, eux-mêmes générés par les forces naturelles – le *Klima* (soit le monde extérieur), les structures physiques et les besoins physiologiques qui, entrecroisés avec l'esprit et la volonté de chaque individu, créent le processus collectif et dynamique qu'on nomme la société.]

Le philosophe s'oppose par conséquent très clairement à la tendance à l'eurocentrisme des Lumières. Loin de justifier le racisme ou la division des peuples entre civilisés et barbares, c'est au contraire vers une théorie de l'humanité créative que s'ouvre la pensée d'Herder. Son travail sera aussi celui d'un traducteur – notamment de l'hébreu – et sa pensée montrera en partie la voie à l'anthropologie, au comparatisme allemand⁵⁴ et à la *Weltliteratur* de Goethe⁵⁵. D'un autre côté, Ernest Renan pourra défendre dans d'autres de ses écrits le colonialisme, la hiérarchisation des races et l'antisémitisme : autant d'éléments très peu « civiques » qui ne permettent pas de prétendre que sa pensée soit totalement libérée d'essentialisme.

Il convient de rappeler ces quelques éléments dans le cadre de la présente discussion parce que l'héritage de la pensée de Groulx a été marqué par de multiples réappropriations au fil du

⁵³ Isaiah Berlin, *Three Critics Of The Enlightenment: Vico, Hamann, Herder*, Second Edition, Princeton, Princeton University Press, 2013, p. 276.

⁵⁴ Il ne faut évidemment pas prendre ce comparatisme comme une ouverture absolue à l'altérité. Comme l'a bien montré Edward Said dans *Culture et impérialisme*, le pôle du pouvoir demeure entre les mains d'interprètes susceptible de s'approprier les éléments culturels identifiés comme « autres » et de justifier ainsi les entreprises politiques d'appropriation physique de ces territoires et des individus qui les habitent. Cependant, pour donner en partie raison aux nombreuses critiques de Said, il est possible de dire que l'ouverture proposée par les premiers orientalistes, ethnologues et comparatistes – si elle n'en demeurait pas moins marquée par les préjugés européens ou nord-américains – était une approche certainement moins brutale que l'entreprise coloniale en soi et que les racismes scientifiques des XIXe et XXe siècles. Voir Edward Said, *Culture And Imperialism*, New York, Vintage Books, 1994, 380 p.

⁵⁵ Citons le passage souvent repris, de la conversation du 31 janvier 1827 avec Johann Peter Eckermann : « Nationalliteratur will jetzt nicht viel sagen; die Epoche der Weltliteratur ist an der Zeit, und jeder muß jetzt dazu wirken, diese Epoche zu beschleunigen. » [La littérature nationale ne signifie plus grand-chose désormais; le temps de la *Weltliteratur* est venu, et tout le monde doit maintenant travailler à hâter l'avènement de cette époque.] Johann Peter Eckermann, « Mittwoch den 31. Januar 1827. », *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Munich, Beck, 1984 [1836], p. 198.

temps et que ces réappropriations tendent par moments à identifier des traits groulxistes chez certains auteurs comme anathème ou encore à faire l'apologie d'une pensée de Groulx qui aurait été plus fondamentalement culturaliste qu'ethnique. Comme l'a démontré Jonathan Livernois, cette réalité tient au fait que l'œuvre de Groulx est passée du rejet dès l'après-guerre à la commémoration à partir de la fin des années 1970. Cette commémoration aura pour effet de créer l'illusion d'une longue histoire du nationalisme en faisant de Groulx un indépendantiste québécois avant l'heure⁵⁶. J'avancerais, à la suite de Livernois, que cette commémoration aura comme double effet de mettre la table pour la dénonciation qui suivra dans les années 1990 avec des essais comme ceux d'Esther Delisle ou de Mordecai Richler. Alors que les péquistes des années 1970 ont pu voir en Groulx une figure de continuité en ne conservant que l'aspect culturaliste de son œuvre, les opposants ont également insisté sur la continuité en soulignant le caractère ethnique de la définition groulxiste de la nation.

Par opposition, le passage à une pratique territoriale de la frontière qui trouve son meilleur exemple dans le développement de l'indépendantisme au fil des années 1960 et 1970 signera le début de l'imagination d'une minorité anglo-québécoise comme partie prenante du récit québécois⁵⁷, mais ce passage ne se fait pas simplement comme si les définitions ethniques et civiques de la nation existaient bel et bien à l'état pur. Au contraire, le fondement ethnoculturel de cette transition crée une résistance qui existe encore aujourd'hui et qui ne saurait être dépassée sans abandonner le personnage central de la diégèse historique qu'est l'*ethnie* francophone au Québec. Cela implique non pas seulement une accumulation des identités minoritaires, qui viendraient critiquer le modèle central, mais bien une prise en considération de la manière dont se créent ces identifications et ces distinctions.

⁵⁶ Jonathan Livernois, « Le retour du chanoine Groulx malgré Pierre Vallières : l'hypothèse d'une palinodie dans les années 1970 », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 1, janvier-avril 2013, p. 109-126.

⁵⁷ L'invention du terme « anglo-québécois » est antérieure à cette période, qui marque surtout une augmentation de la fréquence de ses apparitions et son utilisation pour décrire une réalité culturelle. Le terme apparaît pour ce qui semble être la première fois dans l'édition du 14 juillet 1912 du journal *Le Nationaliste*, et il est possible le retrouver à quelques reprises dans des journaux comme *Le Devoir* ou *Le Pays* dans les décennies qui suivront. Son émergence progressive est toutefois toujours liée au discours nationaliste.

Pour le cas des Anglo-Québécois, cette distinction apparaît, comme il a été mentionné, au même moment où la désignation canadienne-française devient québécoise. Dans un article de 1975 intitulé « La Minorité Anglophone du Québec : de la Conquête à l'adoption du Bill 22 » publié dans les pages de l'*Action Nationale*, Michel Brunet en vient d'ailleurs à supposer un renversement du pouvoir dans la province :

Qui peut encore croire que ce bon vieux temps — pour les Anglo-Québécois bien entendu ! — reviendra ? Non seulement les Canadiens français contemporains entendent-ils occuper toute la place qui leur revient comme majorité au Québec, mais ils ont pris l'initiative de déterminer celle à laquelle aura droit la minorité anglophone⁵⁸.

Alors que Brunet écrivait en 1958 que « [l]es dirigeants et les porte-parole officiels d'une collectivité constituent toujours une minorité⁵⁹ », la nouvelle politique québécoise peut désormais se faire porte-parole d'une majorité. L'inversion du pouvoir coïncide avec le déclin des mauvais maîtres, et l'enjeu n'est plus ici le remplacement d'une minorité par une autre plus en phase avec la voix de la majorité. C'est toujours le pouvoir qui parle à travers les porte-parole de la communauté anglophone, mais ce pouvoir est repoussé par la marche de l'histoire. Tout au plus ceux-ci peuvent-ils souhaiter que les nouveaux maîtres majoritaires soient bons princes, qu'ils « fasse[nt] preuve de maturité ». À l'ordre de la minorité dirigeante succéderait ainsi un ordre social qui correspondrait au nouveau nationalisme : « Deux siècles après la Conquête, écrit Brunet, les anciens Canadiens, qui s'appellent dorénavant les Québécois, entreprennent de nationaliser le gouvernement et le territoire du Québec⁶⁰. » Les anglophones sont donc exclus de la pièce historique jouée par les francophones. Le pouvoir ayant changé de mains, il peut désormais exercer son emprise sur le territoire et être activement québécois. Le paradoxe est que cette volteface de Brunet l'oblige désormais à nommer une minorité qui autrefois était seulement désignée comme anglaise. Le travail de mise à distance des anglophones qui permettrait la convergence du social et du national ne peut advenir que par la désignation de

⁵⁸ Michel Brunet, « La minorité anglophone du Québec: de la Conquête à l'adoption du Bill 22 », *L'Action nationale*, vol° 64, n° 6, février 1975, p. 465.

⁵⁹ Michel Brunet, « Les Canadiens après la conquête: Les débuts de la résistance passive », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n° 2, 1958, p. 170.

⁶⁰ *Idem*

l'ensemble repoussé, que par son identification en tant que communauté existante. Michel Brunet doit inventer les Anglo-Québécois pour les identifier comme minorité au sein du territoire.

Théories des nationalismes et imaginaire de la « Conquête »

Quelques sociologues et historiens, au Québec, ont mentionné l'absence d'un espace public sous le Régime français comme un des obstacles majeurs à l'émergence d'une « conscience nationale ». C'est notamment un des éléments auquel fait référence Fernand Dumont lorsqu'il écrit que, dans le cas de la Nouvelle-France, « les conditions ne sont pas réunies pour que puissent se former une conscience politique et une conscience nationale⁶¹ ». L'éclairage des travaux sur les nationalismes comme ceux de Benedict Anderson, Ernest Gellner ou Eric Hobsbawm ne peut que donner raison à Dumont. Comment postuler l'existence d'une conscience nationale avant même que les conditions permettant de se représenter une communauté nationale soient réunies ? Pour que la nation puisse s'imaginer, cela implique un ensemble de structures et de moyens de diffusion de masse des récits et de l'imaginaire de cette communauté dont ne disposent pas les Canadiens de l'époque. Cette réalité n'est pourtant pas spécifique à la Nouvelle-France.

Comme l'explique l'anthropologue Ernest Gellner dans *Nations and Nationalism*, le nationalisme, qu'il définit comme « primarily a political principle, which holds that the political and the national unit should be congruent⁶² » [en premier lieu un principe politique qui postule que les unités politiques et nationales devraient converger], est une adaptation idéologique à l'avènement de la modernité technique. Selon lui, le rapport de l'humain à son environnement dans les sociétés préindustrielles dépend, en bonne partie, de la nature et d'une somme de connaissances qui y est intimement liée : connaître le bon moment pour faire les semences, par exemple, ou pour tendre ses filets de pêche repose sur un savoir souvent spécifique à un lieu et

⁶¹ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 86.

⁶² Ernest Gellner, *Nations And Nationalism*, New York, Cornell University Press, 2006 [1983], p. 1.

à ses conditions. La transmission des savoirs préindustriels peut donc être limitée à une transmission générationnelle ou issue de la culture locale.

L'avènement de l'industrialisation modifie profondément cette façon de faire, d'après Gellner, dans la mesure où ce versant de la modernité repose sur la notion de progrès. Alors qu'il demeure difficile, au XIX^e siècle, de changer la nature du blé ou du saumon, la nature du travail industriel doit sans cesse être modifiée pour répondre à une demande en évolution constante. Les cultures locales sont cependant très mal outillées pour répondre à la massification du travail, tant dans leur dispersion que dans leur manque de mobilité. À ce titre, l'élaboration progressive de systèmes d'éducation nationaux au fil du XIX^e siècle assure une base d'éducation minimale permettant la circulation de la main-d'œuvre et son adaptation aux besoins du marché. Elle assure également la transmission des savoirs en une langue commune, un élément fondamental à l'élaboration de politiques de masse :

The general emergence of modernity hinged on the erosion of the multiple petty binding local organizations and their replacement by mobile, anonymous, literate, identity-conferring cultures. It is this generalized condition which made nationalism normative and pervasive [...] ⁶³.

[L'émergence généralisée de la modernité dépend de l'érosion de multiples petites communautés locales et de leur remplacement par des cultures mobiles, anonymes et lettrées capables de conférer une identité. C'est la généralisation de ces conditions qui a permis au nationalisme de devenir normatif et étendu.]

En relevant ainsi le rôle joué par le développement du discours nationaliste sur la division du travail au moment où celui-ci passe du régime agraire au régime industriel, la théorie de Gellner apporte un éclairage fondamental sur la nature de cette idéologie : ce ne serait pas la nation qui créerait le nationalisme, mais bien le nationalisme qui créerait la nation et cela pour répondre aux besoins du capitalisme et de l'industrialisation.

Plusieurs discours nationalistes à travers le monde précéderont cette lecture : le développement d'un imaginaire du retard qui serait compensé par une modernisation

⁶³ *Op. cit.*, p. 84.

nationale se retrouve autant dans le Japon de la fin du Shogunat que dans le nationalisme en Inde avant la décolonisation⁶⁴ et autant dans les campagnes stalinienne de réorganisation du travail que dans la Turquie d'Atatürk. Au Québec, comme dans ces exemples, la montée du néonationalisme, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, sera intimement liée à un imaginaire de la modernisation et d'un retard à rattraper.

Alors que le travail de réflexion de Gellner montre que la conception de la nation comme identification commune est une conséquence des modifications de la nature du travail liée aux avancées techniques, les différents discours nationalistes auront plutôt tendance à en faire la condition même de la modernisation, tout en érigeant souvent la tradition comme emblème. C'est ici qu'entrent en jeu les institutions – qui, en effet, se mettront en place plus tardivement qu'en Europe – en ce qu'elles permettront, par la suite, la diffusion de masse de ce programme.

En identifiant la Conquête comme point de départ de l'identité nationale, les historiens de l'École de Montréal et un sociologue comme Fernand Dumont n'identifient donc pas véritablement la naissance d'une nation ou sa prise de conscience à elle-même comme s'il s'agissait d'un être organique, mais bien la mise en place et le développement d'un nationalisme que les institutions françaises de la colonie ne permettaient pas de supporter (et qui ne pourra être véritablement diffusé avant que le XX^e siècle soit déjà bien entamé). James Huston faisait ainsi, en 1848, un travail parallèle à celui des nationalistes romantiques européens de son époque en consignait les textes « nationaux » dans son *Répertoire national*. En dédiant ce travail littéraire aux progrès esthétiques, il inscrit la littérature en résonance avec le devenir national. De quelle nation canadienne est-il cependant question et pourquoi celle-ci remonte-t-elle seulement à la Conquête et à la *Gazette* de Fleury Mesplet ?

Il serait possible de lancer une première hypothèse relevant de la disponibilité des textes, mais elle m'apparaît peu crédible dans la mesure où la préface de Huston situe clairement la nation dont il entend rassembler les morceaux de bravoure littéraire. Il s'agit bien de faire un

⁶⁴ À ce sujet, les critiques formulées par Rabindranath Tagore sont particulièrement fascinantes dans leur manière lucide d'analyser les liens entre modernisation et nationalisme. Voir Rabindranath Tagore, *Nationalism*, San Francisco, The Book Club Of California, 1917, 172 p.

recueil de textes « canadiens », et ce qu'il écrit à propos de cette littérature signale la coupure du Régime anglais :

[E]lle commence à voir et à croire qu'elle pourra s'implanter sur le sol d'Amérique comme une digne bouture de cette littérature française qui domine et éclaire le monde, le guide ou le soulève, le fait rire ou trembler, le lance en même temps contre les rois et les préjugés sociaux, et le mène à la recherche de la vérité par des chemins inconnus jusqu'à nos jours, en jetant cependant l'effroi dans l'âme d'un grand nombre de penseurs contemporains⁶⁵.

Huston écrit une « bouture » : la branche coupée peut renaître en sol américain et devenir la digne héritière de la France qui, à la différence de celle-ci (il faut le supposer), ne susciterait pas l'effroi des « penseurs contemporains ». La rupture serait donc constitutive de la particularité de la littérature canadienne-française. Comme l'ont écrit les auteurs de la *Vie littéraire au Québec*, il est possible de voir, dans cette première introduction au *Répertoire national* – comme dans l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau publiée quelques années plus tôt - une réponse aux allégations du Rapport Durham⁶⁶.

Avant d'en arriver à ce point, il importe de revenir sur une des réalités qui a été mentionnée plus haut. Si le nationalisme repose essentiellement sur un discours de modernisation et que la Conquête a pu devenir, a posteriori, le point de départ d'une nouvelle identification, celle-ci n'en repose pas moins sur la distinction. Ce mécanisme humain est lié à la formation de toute identité, comme l'a montré Paul Ricoeur dans ses travaux, et il est possible de l'étendre - avec quelques précautions – à toute identification de l'individu à un groupe. Selon Ricoeur, le mécanisme est double : pour qu'il y ait identité celle-ci doit se poser dans le temps -

⁶⁵ *Op. cit.*, p. vii.

⁶⁶ « En 1848, James Huston lance à Montréal le premier *Recueil de littérature canadienne*, qu'il intitule *Le Répertoire national*. Ce dernier, tout comme l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de Garneau, veut répondre à l'accusation de lord Durham au sujet des francophones du Bas-Canada : "[...] un peuple sans histoire ni littérature." » : Maurice Lemire et Aurélien Boivin, *La Vie littéraire au Québec tome III : « un peuple sans histoire ni littérature »*, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 194.

ce qu'il appelle une mêmeté ou identité-idem – et dans l'espace en déterminant ou le je commence et ou l'autre commence – ce qu'il appelle ipséité⁶⁷.

L'identification nationale n'est cependant pas tout à fait la même que celle d'un individu, la communauté supposée étant constituée de plusieurs individus susceptibles d'entretenir des rapports d'identification différents au récit national (allant même jusqu'au rejet). Dans le cas des nationalismes, la question de la différenciation, pour ne pas dire carrément de l'antagonisme, se pose d'autant plus qu'elle semble être une donnée qui n'est pas spécifiquement québécoise, mais bel et bien systématique. Texte fondateur en la matière, *Qu'est-ce que le Tiers-État ?* de Joseph-Emmanuel Sieyès⁶⁸ se sert d'ailleurs abondamment de ce mécanisme en opposant l'origine gauloise supposée du Tiers-État à la noblesse qui serait descendante des conquérants Francs. « Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des Conquérants, et d'avoir succédé à des droits de conquête ? », écrit Sieyès. Là où la différenciation n'existe pourtant pas véritablement sur le plan des origines, il convient de l'inventer pour imaginer une figure de la nation. D'une même façon, les campagnes napoléoniennes seront un puissant révélateur des nationalismes européens. Image emblématique s'il en est une : c'est en réaction à la défaite d'Iéna et à l'occupation subséquente des territoires germaniques par les troupes de Napoléon Bonaparte que Johann Gottlieb Fichte prononcera ses *Discours à la nation allemande*⁶⁹, textes fondateurs du nationalisme allemand.

À ces exemples européens s'ajoutent évidemment tous les exemples coloniaux amplement discutés par Benedict Anderson. Encore une fois ici, le Québec ne fait pas exception à la règle, et si la Conquête n'est peut-être pas le véritable début d'une conception nationale canadienne, elle devient rapidement un emblème du commencement pour les discours nationalistes. Alors que le néonationalisme de Michel Brunet l'amenait, dans une logique de prise de possession effective du territoire, à inventer l'Anglo-Québécois, l'Anglais va s'imposer

⁶⁷ Voir Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1996 [1990], 424 p.

⁶⁸ Joseph-Emmanuel Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-État ?*, Paris, Flammarion, 2009 [1789], 188 p.

⁶⁹ Johann Gottlieb Fichte, *Reden an die deutsche Nation*, Leipzig, Philipp Reclam, 1878 [1808], [<http://gutenberg.spiegel.de/>].

comme une figure de plus en plus séparée des francophones par l'historiographie littéraire du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Ce que j'aimerais montrer désormais, c'est que cela ne tient pas seulement à une logique d'autonomisation des lettres québécoises, à leur institution ou au *nation building* littéraire, mais bien à un ensemble d'interactions discursives où l'historiographie canadienne-anglaise a aussi son rôle à jouer.

De la nation à la race

Yvan Lamonde et Jonathan Livernois ont montré, dans un essai intitulé *Papineau : erreur sur la personne*, à quel point avait été travestie la pensée républicaine du chef patriote pour en faire un réformiste plutôt qu'un révolutionnaire⁷⁰. Au point de départ de cette méprise historique est le Rapport Durham, qui transforme le récit des événements de 1837-1839 en déplaçant le conflit entre l'impérialisme et le républicanisme pour en faire un conflit entre deux races pour la reconnaissance institutionnelle. De ces races, seule l'anglaise serait à même de diriger une nation dotée d'un gouvernement responsable. Durham reprend à son compte les idées des nationalistes romantiques pour nier les aspirations nationales d'une partie des Canadiens français dans un passage souvent cité où il les décrit comme un peuple « sans histoire et sans littérature ».

Dans son essai d'histoire comparée *Le Québec au siècle des nationalités*, Marcel Bellavance montre à quel point le discours des Patriotes se rapproche de celui des nationalismes européens naissants et comment le Québec se détachera peu à peu de cette synchronie avec les discours européens et américains⁷¹. Comme le signale Anderson, le nationalisme et le racisme sont deux phénomènes qui apparaissent souvent conjointement, mais qui doivent tout de même être distingués : « The dreams of racism actually have their origin in ideologies of class, rather than those of nation: above all in claims to divinity among rulers and to "blue" or "white" blood and

⁷⁰ Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, *Papineau : Erreur sur la personne*, Montréal, Boréal, 2012, 208 p.

⁷¹ Marcel Bellavance, *Le Québec au siècle des nationalités (1791-1918) : essai d'histoire comparée*, Montréal : VLB éditeur, 2004, 248 p.

"breeding" among aristocracies⁷². » [Les rêves du racisme ont en fait pour origine les idéologies de classes, plutôt que nationales : par-dessus tout ils proclament la divinité des dirigeants de même que l'existence de sang "bleu" ou "blanc" ou de "lignées" au sein des aristocraties.] L'hypothèse d'une origine polygénique de la domination des classes roturières va ainsi s'associer au vieux modèle de l'aristocratie héréditaire pour donner l'idéologie raciste. Dans une analyse très révélatrice pour le cas qui nous intéresse, Anderson ajoute :

Colonial racism was a major element in that conception of 'Empire' which attempted to weld dynastic legitimacy and national community. It did so by generalizing a principle of innate, inherited superiority on which its own domestic was (however shakily) based to the vastness of the overseas possessions, covertly (or not so covertly) conveying the idea that if, say, English lords were naturally superior to other Englishmen, no matter: these other Englishmen were no less superior to the subjected natives⁷³.

[Le racisme colonial a été un élément majeur du concept d'« Empire », lequel tentait de souder la légitimité dynastique à la communauté nationale. Cela s'est fait par la généralisation du principe d'une supériorité héréditaire et innée selon lequel le domestique était fondé tant bien que mal sur l'étendue des possessions d'outre-mer, en amenant à couvert (ou pas du tout à couvert) l'idée que si, par exemple, les lords anglais étaient naturellement supérieurs aux autres Anglais, cela importait peu : les autres Anglais étaient tout autant supérieurs aux autochtones assujettis par l'Empire.]

En écrivant « the quarrel is a quarrel of races⁷⁴ », Durham déplace donc ce qu'Anderson décrivait comme l'« idéologie horizontale » du nationalisme pour la faire entrer dans une logique coloniale et raciale fondée sur la supériorité du sujet anglais. Le fait que le gouverneur britannique propose, dans ses recommandations, l'avènement du gouvernement responsable lui vaut l'étiquette de radical parce ce qu'il ne fait pas de cette conclusion une conclusion servant à l'édification de la nation anglaise, mais plutôt une voie de création d'une nationalité

⁷² Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1991 [1983], p. 149.

⁷³ *Op. cit.*, p. 150.

⁷⁴ John G. Durham, *The Report and Despatches of the Earl of Durham Her Majesty's High Commissioner and Governor-General of British North America*, London, Ridgways, Piccadilly, 1839, p. 195.

canadienne d'abord fondée sur le modèle britannique de classes qui pourront, ensuite, se fondre dans un même ensemble grâce à l'assimilation. Le stade racial serait, donc, pour Durham, un stade transitoire vers une nationalité entièrement canadienne-anglaise.

Les réponses qui seront adressées à Durham – notamment celle de Garneau dans son *Histoire du Canada*⁷⁵ – ne seront pas, pour la plupart, orientées vers un retour du républicanisme que prônait (et continuera un certain temps de prôner) Papineau, mais plutôt fondées sur une reprise du modèle des deux races. S'il convient, pour certains, de faire mentir la prophétie du *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique*, les termes selon lesquels ce débat aura lieu sont bel et bien ceux déterminés par l'impérialisme.

Les histoires littéraires et la division linguistique

Le fait que le *Répertoire national* de James Huston, dont il a été question plus haut, ne laisse pas de place aux textes anglophones tient peut-être de ce déplacement du concept de nationalité vers celui de race. Les histoires écrites en français qui suivront opteront cependant pour des stratégies qui laissent entendre un changement à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

L'*Histoire de littérature canadienne* (1874) d'Edmond Lareau, première grande synthèse d'histoire littéraire à faire suite à la publication du *Répertoire national*, opte pour une approche mixte. Centré sur le devenir de la « race » canadienne-française, le travail de Lareau laisse tout de même une place importante aux textes anglophones. Suivant cette logique, l'avenir national du Canada serait entre les mains des francophones sans pourtant exclure la participation des anglophones qui suivraient en quelque sorte la voie tracée par l'autre groupe. Comme l'explique l'historien :

Deux grandes phases divisent l'histoire de la colonie : la domination française et la domination anglaise. Chacune de ces deux époques est caractérisée par des luttes

⁷⁵ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, N. Aubin, 1846, 577 p.

différentes. Dans la première, nos pères luttèrent contre l'astuce du terrible enfant des bois; dans la seconde, ils défendirent dans les parlements leurs droits nationaux menacés par les descendants d'Albion⁷⁶.

La préface laisse ainsi entendre, au départ, que la littérature servira à la description du *Volksgeist* canadien-français et que la communauté qu'elle imagine est exclusivement francophone. Lareau définit toutefois un objectif en phase avec la Confédération de 1867 et qui serait l'acte par lequel une véritable littérature nationale - encore trop tributaire de l'Europe - peut émerger : « Notre point d'appui, écrit-il, sera l'Indépendance du Canada, et notre but, la domination, par les idées, sur le continent. Voilà notre tâche et notre gloire future⁷⁷. » Les littératures en anglais et en français sont décrites comme « distinctes », mais elles n'en participent pas moins de la création d'un imaginaire commun qui serait celui de la nation canadienne à venir. Lareau va même jusqu'à décrire un poète anglophone, Charles Sangster, comme le « poète national du Canada ». À son sujet il écrit :

Sa poésie est éminemment nationale ; d'abord parce qu'elle est descriptive des lieux enchanteurs de notre patrie, ensuite parce qu'on y trouve cette sève patriotique qui nourrit les meilleures inspirations, les soutient et leur assure l'immortalité. Sangster restera longtemps notre meilleur barde dans le champ de la littérature descriptive⁷⁸.

Le « nous » indique la communauté à venir dans la foulée de la Confédération encore incomplète sans indépendance de l'Empire britannique. La littérature nationale sera fondée sur deux races distinctes, mais aura pour objectif un territoire commun dont la description marquera la distinction des modèles européens.

Publié en 1881, *La Poésie française au Canada* adopte déjà une autre approche, comme l'avant-propos signé par Benjamin Sulte l'indique :

La majorité des écrivains de langue anglaise dans la confédération sont venus d'Europe – aussi différent-ils beaucoup des nôtres. Ce qui est plus étrange, c'est que les uns ne connaissent pas les autres : les livres français ne sortent guère de la province de Québec ; les livres anglais n'y entrent presque pas. Vivant dans la même maison, nous ne passons

⁷⁶ Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 1874, p. 19

⁷⁷ *Op. cit.*, p. 21

⁷⁸ *Ibid.*, p. 80

pas par le même escalier. Il y a donc lieu de traiter à part cette question de la poésie française au Canada⁷⁹.

La métaphore des « deux solitudes » n'est pas encore employée, mais c'est tout comme. L'Anglais est d'abord présenté comme un étranger. Sulte insiste d'ailleurs sur le caractère autochtone de la poésie canadienne- française, par opposition à ce style anglais exogène. Cette différenciation permet dès lors d'ouvrir la porte à une étude de la littérature française du Canada qui se développerait à part de son pendant anglophone, contrairement à chez Lareau. Cette lecture groupisante est à mettre en opposition avec l'intérêt porté par certains auteurs anglophones pour la littérature en français. La même année paraît d'ailleurs *Literary Sheaves or La Littérature du Canada Français* du médecin Prosper Bender. Contrairement à Sulte, qui met de postule une différence inéluctable entre les deux littératures, Bender cherche à éduquer les anglophones à propos de la richesse littéraire canadienne-française :

My object in publishing the following series of reviews is of a twofold character ; not only to make the English reading public acquainted with the merits and resources of French-Canadian literature, but also to excite a friendly mutual interest on the part of the different elements of our population, which can be promoted only by a more thorough knowledge of each other⁸⁰.

[Mon objectif, avec la publication de la présente série de critiques, est double : non seulement rendre le public anglais familier des mérites et des ressources de la littérature canadienne-française, mais aussi encourager un intérêt amical mutuel de la part des différents éléments de notre population, ce qui ne saurait être promu sans une connaissance profonde de part et d'autre.]

Mandaté par l'Instruction publique, Bender fait donc une œuvre consciente de nationalisation de la littérature au profit d'une idée du Canada fondée sur les deux peuples fondateurs. Comme l'explique cependant Patrick Lacroix, cette volonté de créer des ponts fera tomber le travail de Bender dans l'oubli créé par le rift des pratiques historiographiques de la

⁷⁹ Benjamin Sulte, *La Poésie française au Canada*, dans Louis Hippolyte Taché, Imprimerie du Courrier de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe, 1881, p. 5.

⁸⁰ Louis Prosper Bender, *Literary sheaves, or, La littérature au Canada français : the drama, history, romance, poetry, lectures, sketches*, Montreal : Dawson brothers, 1881, p. 3.

littérature canadienne⁸¹. Son travail d'interprétation et de traduction de la littérature canadienne-française sera d'ailleurs évacué par les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise*.

La volonté de créer une nation canadienne à travers les textes et à partir d'une perspective francophone ne connaîtra qu'un équivalent avec la troisième édition du *Manuel d'histoire de la littérature canadienne*⁸² de Camille Roy en 1930. D'abord *Tableau d'histoire de la littérature canadienne-française* (1907), puis *Manuel de la littérature canadienne-française* (1918), l'ouvrage de 1930 cherche – à la manière de Lareau – à mettre en commun la littérature francophone du Canada et son pendant anglophone. Comme l'explique Lucie Robert :

Camille Roy se serait alors vu contraint de revoir et de remanier son vocabulaire pour marquer la différence qui existait entre son nationalisme dit « canadien » et le nationalisme soutenu par Lionel Groulx et ses collègues de l'Action française, nationalisme dit « canadien-français⁸³ ».

Il s'agit de la dernière tentative en ce sens avant la fin des années 1970. De toutes les histoires littéraires écrites en français au Québec, aucun exemple après l'histoire de Roy n'adopte cette approche canadienne de l'objet. Tout au plus la classification permet-elle de laisser entendre l'existence d'un en-dehors canadien-anglais, ce qu'il serait possible d'appeler une exclusion *in absentia* de la question anglaise. La liste des titres de ces histoires est, en ce sens, très révélatrice : en 1933 et 1937, Albert Dandurand publie *La Poésie canadienne-française*⁸⁴, *Littérature canadienne-française : la Prose*⁸⁵ et *Le Roman canadien-français*⁸⁶; en

⁸¹ Patrick Lacroix, « Seeking an “Entente Cordiale”: Prosper Bender, French Canada, and Intercultural Brokership in the Nineteenth Century », *Journal of Canadian Studies*, octobre 2018.

⁸² Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne*, Québec, L'Action sociale ltée, 1930, 310 p.

⁸³ Lucie Robert, *Discours critique et discours historique dans le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française de Mgr Camille Roy*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 94

⁸⁴ Albert Dandurand, *La poésie canadienne-française*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 244 p.

⁸⁵ Albert Dandurand, *Littérature canadienne-française : la Prose*, Montréal, Le Devoir, 1935, 208 p.

⁸⁶ Albert Dandurand, *Le roman canadien-français*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1937, 252 p.

1941, Étienne Chartier publie *Au Canada français : la Vie de l'Esprit*⁸⁷; en 1954, Dostaler O'Leary publie *Le Roman canadien-français*⁸⁸; en 1957, Samuel Baillargeon publie *Littérature canadienne-française*⁸⁹; en 1960, Gérard Tougas publie son *Histoire de la littérature canadienne-française*⁹⁰; de 1967 à 1969, Pierre de Grandpré publie les quatre tomes de l'*Histoire de la littérature française du Québec*⁹¹; finalement en 1974, Laurent Mailhot publie *La Littérature québécoise*⁹². Cette liste de titres montre bien l'évolution de la définition de la nation qui se crée dans le récit historique. De la littérature canadienne d'un Camille Roy, le passage se fait résolument vers une littérature fondée sur la séparation ethnoculturelle et linguistique, celle de la littérature canadienne-française. L'anglais n'est pas nécessairement exclu d'une définition canadienne de la nation, tout au plus assiste-t-on à une division de cette même nation, comme c'était déjà le cas chez Benjamin Sulte en 1881, entre Canadiens français d'un côté et Canadiens anglais de l'autre, sur le mode des deux peuples fondateurs ou des deux solitudes. L'exclusion se fait par conséquent *in absentia*, et le vocable « canadien-français » est une reconnaissance explicite de cette exclusion. À côté de l'histoire de la nation littéraire canadienne-française, il est possible de supposer l'existence d'un corolaire canadien-anglais.

L'apparition progressive du vocable « québécois » implique, pour sa part, la création d'un nouveau personnage-nation qui serait désormais territorialisé comme ce sera le cas chez Brunet. Le glissement d'une pratique ethnoculturelle et linguistique de la frontière entre les corpus canadien-français et canadien-anglais vers une pratique territoriale de cette frontière implique tout d'abord une indétermination quant au sort réservé à la portion anglophone du corpus québécois. Cette indétermination est particulièrement claire dans le cas du titre de Pierre de Grandpré : *Histoire de la littérature française au Québec*. Si le référent canadien est

⁸⁷ Étienne Chartier, *Au Canada français : la Vie de l'Esprit*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 355 p.

⁸⁸ Dostaler O'Leary, *Le Roman canadien-français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, 195 p.

⁸⁹ Samuel Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, 460 p.

⁹⁰ Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne française*, Paris, PUF, 1960, 286 p.

⁹¹ Pierre De Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, 4 volumes, Montréal, Beauchemin, 1967-1969.

⁹² Laurent Mailhot, *La littérature québécoise*, Paris, PUF, 1974, 127 p.

abandonné, la possibilité de l'existence d'une littérature anglaise au Québec demeure implicite. Les ouvrages subséquents, que ce soit le livre de Laurent Mailhot, le *Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec*⁹³ (1971-) ou les premiers tomes de *La Vie Littéraire au Québec*, ne seront pas aussi scrupuleux, et la définition territoriale de la littérature sera désormais accompagnée de l'exclusion *in praesentia* des anglophones qui cessent pour un moment d'exister dans le récit national de la littérature.

Il est à noter, durant la même période, que quelques ouvrages entrent en contradiction avec cet objectif d'établissement d'une littérature québécoise nationalisée. Il serait possible de mentionner, en premier lieu, le livre pédagogique de Paul Gay qui paraît peu après les tomes de l'*Histoire* de Pierre de Grandpré (1969) et qui s'intitule *Notre littérature. Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaire et collégial*⁹⁴. Mentionnons également *La Poésie nationaliste au Canada français, 1606-1867*⁹⁵ de Jeanne D'Arc Lortie (1975). Mentionnons surtout l'ouvrage du comparatiste canadien Clément Moisan qui, avec *Poésie des frontières : Étude comparées des poésies canadiennes et québécoises*⁹⁶ (1979) propose un modèle hybride entre l'histoire littéraire nationale québécoise et son intégration dans un ensemble canadien.

Il est cependant possible d'affirmer sans aucun doute que la pratique la plus courante de mise en récit de la littérature au Québec sera fondée sur le modèle d'une littérature québécoise francophone. Cela est d'autant plus vrai que, comme l'explique Blodgett, l'histoire de Pierre de Grandpré se met en place au même moment où ce corpus commence à s'enseigner dans les nouveaux cégeps⁹⁷.

⁹³ Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec*, 6 vol., Montréal, Fides, 1978-.

⁹⁴ Paul Gay, *Notre littérature. Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaire et collégial*, Montréal, HMH, 1969, 214 p.

⁹⁵ Jeanne d'Arc Lortie, *La Poésie nationaliste au Canada français, 1606-1867*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 535 p.

⁹⁶ Clément Moisan, *Poésie des frontières : Étude comparées des poésies canadiennes et québécoises*, La Salle, Éditions HMH, 1979, 346 p.

⁹⁷ *Op. cit.*, p. 135

Histoires littéraires canadiennes et division linguistique

Le rêve de Lareau de voir advenir une littérature nationale canadienne qui parle d'une même voix en anglais et en français sera confronté à une historiographie littéraire canadienne-anglaise plus intransigente. Dans un article polémique à propos de la littérature canadienne et de son rapport à la littérature du Québec⁹⁸, Frank Davey souligne la divergence profonde des histoires littéraires canadiennes-anglaises et canadiennes-françaises. Alors que les critiques canadiens-français et québécois des premières heures reconnaîtront implicitement ou explicitement l'existence d'une littérature canadienne-anglaise, comme l'explique Davey, le vocable « canadian » tendra à être associé plus particulièrement à la littérature de langue anglaise dans les travaux portant sur la littérature canadienne.

La charge de Davey se veut dirigée contre les départements d'*English studies* du Canada qui reprennent le modèle hérité du XIX^e siècle de littératures nationales intimement liées à la langue : « This territorialization of language as nation, écrit-il, was replicated at universities in the territorialization of national languages into distinct departments⁹⁹. » [Cette territorialisation de la langue comme nation s'est retranscrite dans les universités par la territorialisation de départements distincts en fonction de langues nationales]. Cela revenait implicitement à proclamer l'anglais comme langue nationale du Canada, et à faire de la littérature en français tout au mieux un élément décoratif. Prenant pour exemple les ouvrages historiques de William Douw Lighthall¹⁰⁰ (1889), Lionel Stevenson¹⁰¹ (1926), V.B.

⁹⁸ Frank Davey, « "AND Quebec" : Canadian Literature and its Quebec Questions », *Canadian Poetry*, n° 40, Spring/Summer 1997, p. 6-26.

⁹⁹ *Op. cit.*, [via <http://www.uwo.ca/english/canadianpoetry/cpjrn/vol40/davey.htm>]

¹⁰⁰ William Douw Lighthall (dir.), *Songs of the Great Dominion*, London, W. Scott, 1889, 465 p.

¹⁰¹ Lionel Stevenson, *Appraisals of Canadian Literature*. Toronto, Macmillan, 1926, 272 p.

Rhodenizer¹⁰² (1930), D.G. Jones¹⁰³ (1970) et Margaret Atwood¹⁰⁴ (1972), Davey montre comment la conscience grandissante de l'existence d'une littérature en français au Canada ne va pas de pair avec un intérêt pour celle-ci de la part de la majorité des critiques canadiens de cette longue période. Au contraire, la mise en retrait sur le mode « and Quebec » devient une manière d'expédier en quelques pages la question de la littérature en français pour mieux affirmer, d'après Davey, la légitimité de leur emploi du terme « Canadian ». La littérature francophone – sans être envisagée en elle-même – devient prétexte à la légitimité d'écrire sur l'ensemble canadien. Comme l'explique ce Davey :

Although a francophone desire to be *maîtres chez nous* has been the more public and polemical, a similar anglophone-Canadian desire for exclusive possession of the word Canada—or assumption that it already had exclusive possession—has shown up emphatically in Canadian literature from the earliest anthologies to the present day¹⁰⁵.

[Même si le souhait francophone d'être « maître chez nous » a été plus publicisé et polémique, un désir canadien-anglais similaire de posséder exclusivement le mot « Canada » - ou le présupposé qu'il s'agissait déjà d'une possession exclusive – apparaît de façon manifeste dans la littérature canadienne, et ce, des premières anthologies jusqu'à nos jours.]

Il serait possible de reprocher à Davey de passer rapidement sur des exemples comme *Literary History of Canada: Canadian Literature in English*¹⁰⁶ (1965) de Carl Frederick Klinck et *An Anthology of Canadian Literature in English*¹⁰⁷ (1983) de Donna Bennet et Russel Brown, qui pratiquent une exclusion similaire à celles des histoires de la littérature en français au Québec en laissant potentiellement ouverte la possibilité d'un livre complémentaire dans l'autre langue. Ce serait cependant oublier la fonction polémique du texte de Davey en ce qu'il

¹⁰² V.B. Rhodenizer, *Handbook of Canadian Literature*, Ottawa, Graphic Publishers, 1930, 295 p.

¹⁰³ D.G. Jones, *Butterfly on Rock*, Toronto, University of Toronto Press, 1970, 197 p.

¹⁰⁴ Margaret Atwood, *Survival: a thematic guide to canadian literature*, Toronto, Anansi, 1972, 335 p.

¹⁰⁵ *Idem*

¹⁰⁶ Carl Frederick Klinck, *Literary History of Canada: Canadian Literature in English*, Toronto, University of Toronto Press, 1965, 945 p.

¹⁰⁷ Donna Bennet et Russel Brown, *An Anthology of Canadian Literature in English*, 2 Volumes, Toronto, Oxford University Press Canada, 1983, 674 p., 640 p.

ne vise pas tant l'exhaustivité que la dénonciation d'une tendance des études canadiennes à faire correspondre leur champ d'études à une tradition d'amalgame entre la langue, la nation et la littérature. À l'ouverture des études postcoloniales qui permettraient de concevoir une littérature canadienne en français, en anglais et dans d'autres langues, Davey oppose un obstacle qui est le Canada lui-même. Comme il l'écrit :

A Canada in which French language and culture were not boundaried, whether by ignorance, lack of interest, condescension, or law, would almost certainly be one in which French was much less in use than it is today. In a sense, 'Canada,' however we define it, may have always had to lose some day its francophone culture: by assimilation as in Manitoba, non-recognition as in Ontario, or territorial separation¹⁰⁸.

[Un Canada dans lequel la langue et la culture françaises ne seraient pas limitées – que ce soit par manque d'intérêt, par condescendance ou à cause de la loi – serait presque certainement un Canada dans lequel le français serait beaucoup moins en usage qu'aujourd'hui. En un sens, le « Canada », peu importe comment nous le définissons, aura peut-être toujours été destiné à perdre sa culture francophone : par assimilation comme au Manitoba, par non-reconnaissance comme en Ontario, ou par séparation territoriale.]

L'auteur publie son article dans le contexte de l'après-référendum de 1995, ce qui explique en partie son désabusement par rapport à la possibilité de créer un Canada véritablement divers et postcolonial. Ce faisant, il reprend – cela peut surprendre – l'une des explications chères à Groulx, soit l'idée d'une survivance canadienne-française fondée sur l'impénétrabilité des cultures anglaise et française. Or, si la question de la reconnaissance au sein du Canada a servi de *casus belli* au discours indépendantiste (notamment après les échecs de Meech et Charlottetown), les études québécoises sont pourtant en général éloignées des questions de survivance ou d'édification du fait français en Amérique au moment où écrit Davey. S'il est possible de constater une certaine rigidité de l'historiographie littéraire au Québec durant les années 1990 et de la définition de ce qui est ou n'est pas un texte québécois, cela tient essentiellement aux mêmes raisons que dans le cas des études canadiennes. Le glissement qui s'opère entre les pratiques ethnoculturelles de la frontière du corpus littéraire et les pratiques territoriales est similaire à l'exemple canadien à peu de chose près que le territoire, comme

¹⁰⁸ *Idem*

l'explique Blodgett, est d'abord présenté du côté anglophone comme étant en voie de domination. En mettant de l'avant les enjeux d'une reconnaissance ethnoculturelle et linguistique au sein de la fédération, Davey met de côté quelques décennies d'évolution du discours sur la littérature québécoise qui ont vu apparaître des préoccupations comme la notion de littérature migrante, le postnationalisme¹⁰⁹, la fin du grand récit national¹¹⁰ ou même l'existence d'une littérature anglo-québécoise. Tout se passe en fait comme si, dans sa critique du nationalisme canadien, le discours postcolonial tentait avec force de présenter le pôle ethnoculturel anglophone comme une communauté parmi d'autres, et de circonscrire le cas québécois à des aspirations également communautaires en oubliant une énorme part des évolutions du discours sur le territoire au Québec. Le seul problème de reconnaissance ici n'est pourtant pas celui d'une communauté canadienne-française abandonnée depuis longtemps par la territorialisation du nationalisme québécois, mais bien de comprendre que la nation imaginée par une catégorie comme la « littérature québécoise » fait face aux mêmes problèmes que celle imaginée par la « littérature canadienne » : le conflit entre les deux ensembles n'étant pas communautaire, mais territorial.

La même restriction de la notion de littérature québécoise vers le pôle communautaire francophone s'opère dans deux histoires relativement récentes de la littérature canadienne, soit celles de William Herbert New (1989, revue en 2003) et de Blodgett (2005). Si les deux auteurs font preuve d'une grande ouverture envers la littérature canadienne en français, leurs destinataires demeurent avant tout anglophones. Cela tient peut-être aux problèmes structurels de l'édition canadienne-anglaise qu'évoque Davey dans son article, mais de multiples erreurs dans les deux histoires montrent le peu de travail de révision qui a été consacré à la portion française. Ainsi, au lieu du mouvement littéraire de Québec, New mentionne un mystérieux « mouvement littéraire du Québec¹¹¹ » et le livre tout de même important de Jean-Paul

¹⁰⁹ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1999 [1988], 241 p.

¹¹⁰ Micheline Cambron, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 201 p.

¹¹¹ William Herbert New, *History of Canadian Literature*, Montréal, McGill-Queen's, 2003 [1989], p. 66

Desbiens est rebaptisé « *Les impertinences du Frère Untel*¹¹² ». De son côté, les citations en français de Blodgett sont truffées d'erreurs de retranscription : il est question, par exemple, des romans de Guèvremont qui « décrivent des mœurs paysannes et saines, dans des dialogues savoureuses¹¹³ [sic] », l'histoire de François-Xavier Garneau, d'après un commentateur, « éclaire tout le gros l'édifice [sic], il ne reste plus que les compartiments séparés, les racoins éloignés, les retraites cachés¹¹⁴ »... Les catastrophes grammaticales sont trop nombreuses pour être toutes citées en détail. D'Edmond Lareau qui aurait écrit que « la langue d'un peuple est bien l'institution la plus frappante qui l'éloigne et le sépare des autre [sic] peuples¹¹⁵ » à Philippe de Grandpré avouant que « c'est toujours le présent que nous sommes centrés¹¹⁶ [sic] », la présence presque systématique de coquilles dans les citations françaises montre que les éditeurs de la University of Toronto Press n'ont pas fait réviser les passages en français par quelqu'un de minimalement compétent. Ce peu de regard pour la portion française des textes dans deux livres qui, par ailleurs, défendent l'idée d'une littérature canadienne plurilingue, postcoloniale et inclusive est sans doute une preuve de la rigidité des études canadiennes en ce qui a trait à la prise en considération des composantes culturelles qui ne sont pas anglaises.

Du côté des études québécoises, la main tendue par les deux auteurs n'est pas non plus prise en considération. Le livre de WH New n'a jamais été traduit et aucune critique n'en a été faite en français. Quant à Blodgett, trois auteurs en ont fait la critique en français, mais ces critiques proviennent de départements d'études canadiennes¹¹⁷ (tous en Alberta). Un chapitre de livre¹¹⁸ traite en partie du travail de Blodgett, mais sous la plume de Patricia Godbout, elle-

¹¹² *Ibid.*, p. 206

¹¹³ *Op. cit.*, p. 133

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 33

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 32

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 148

¹¹⁷ Jean-Jacques Denfert, « Compte rendu », *Francophonies d'Amérique*, n° 17, 2004, p. 175-179; Maïté Snauwaert, « E. D. Blodgett, Roland Bourneuf, Andrea Oberhuber », *Lettres Québécoises*, n° 150, été 2013, p. 52-53; Srilata Ravi, « Voix plurielles », *Canadian Literature*, n° 217, Summer 2013, p. 131.

¹¹⁸ Patricia Godbout, « Une histoire inventée ? Le Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec et le regard métahistorique de Five-part Invention d'E. D. Blodgett », Chantal Savoie, *Le "Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec". Témoin et acteur de l'essor des études littéraires québécoises*, Montréal, Nota bene, coll. « Séminaires » du CRILCQ, p. 131-149

même spécialiste d'études canadiennes à l'Université de Sherbrooke et traductrice de *Five-Part Invention*.

Ce silence ne s'explique cependant pas que par le destinataire anglophone supposé par les caractéristiques éditoriales des deux ouvrages, mais bien par leurs diégèses qui excluent *de facto* la littérature québécoise comme territoire critique. L'étude des conclusions de ces deux histoires est, en ce sens, révélatrice de la direction qui leur est donnée par le récit. Si les travaux de New et de Blodgett peuvent apparaître comme des déconstructions du récit national de la littérature canadienne, la déconstruction à l'œuvre n'en suppose pas moins la naissance d'un nouveau Canada pluriel et postcolonial dans lequel les francophones, les immigrants, les Autochtones et les anglophones participeraient en tant que communautés distinctes. Leur vision de ce Canada n'est cependant pas tout à fait la même, et ces différences sont prises en considération par la vision surplombante du projet d'histoire de l'histoire de Blodgett.

Blodgett consacre une partie de son ouvrage à l'*History of Canadian Literature* de WH New, dans laquelle il note que « [...] New's argument implies that change and conflict are the only constants in Canadian literature and art¹¹⁹ [...] » [la thèse de New implique que le changement et le conflit sont les seules constantes de la littérature et de l'art canadiens]. Cet accent mis sur une littérature en perpétuel mouvement dédouane, d'après Blodgett, la littérature en anglais de la tâche de narration historique. Pour le regard sur la littérature canadienne en français cela implique la mise de côté implicite des enjeux entourant la notion de littérature québécoise. Comme l'explique Blodgett :

[...] Pierre Trudeau and Rene Levesque are given motivational roles that focus the central debate on plural and unified cultures. One of the consequences of New's preference for the former is that references to francophone writers are less frequent unless they are Acadian or can be conjoined to such issues as race, gender, fantasy, and parody, in other words, conflicted¹²⁰.

[Pierre Trudeau et René Lévesque jouent le rôle de catalyseurs qui activent le débat autour de cultures unifiées ou plurielles. Une des conséquences de la préférence de New

¹¹⁹ *Op. cit.*, p. 285

¹²⁰ *Op. cit.*, p. 287

pour ces dernières est que les références aux auteurs francophones sont moins fréquentes sauf s'il s'agit d'auteurs acadiens ou pouvant mettre en jeu les questions raciales, de genres, du merveilleux et de la parodie, en d'autres mots : pouvant entrer dans des catégories conflictuelles.]

En allant plus loin que la réflexion de Blodgett, il est possible de relever certains des exemples de New à propos de l'indépendantisme québécois pour montrer à quel point l'invention sur plusieurs décennies d'une littérature nationale au Québec est mise de côté pour inclure les œuvres dans le récit canadien. New fait notamment l'éloge de l'essai *Oh Canada! Oh Quebec!* de Mordecai Richler¹²¹ pour sa « documentation soigneuse¹²² », une affirmation que, même en tant que richlérien, je ne saurais défendre¹²³. Pour terminer le passage, New met directement en opposition Richler et la « *pure laine* exclusiveness of separatist rhetoric ». L'auteur adopte, par conséquent, la caricature richlérienne pour parler d'un mouvement suffisamment complexe pour ne pas se laisser résumer si facilement. Le caractère exclusif du nationalisme québécois est mis en parallèle avec l'abandon « partiel » du séparatisme par la population québécoise, un séparatisme qui aurait été fondé, d'après New, sur la notion de « séparation culturelle ». Le récit de l'abandon de l'indépendantisme que fait l'historien de la littérature permet donc la recréation d'une nouvelle unité culturelle canadienne célébrée par les écrits de John Ralston Saul sur lequel se clôt l'ouvrage. Le Canada pluriel que construit New se fonde donc sur le rejet du pluralisme aussi supposé par la notion de littérature québécoise

¹²¹ Mordecai Richler, *Oh Canada! Oh Quebec! requiem for a divided country*, Toronto, Penguin Books, 1992, 277 p.

¹²² *Ibid.*, p. 289

¹²³ La documentation de Richler ne peut être qualifiée de soigneuse pour deux raisons. D'une part, le choix de sources comme les travaux d'Esther Delisle ou de Léopold Dion (sur les travaux duquel il appuie presque exclusivement ses passages historiques) montre une recherche déficiente. Mes travaux dans les archives de Concordia tendent de plus à montrer que les sources utilisées par Richler sont principalement tirées de la *Gazette* et de livres d'histoire populaire. D'autre part, les multiples imprécisions de Richler quant aux faits rapportés qui lui ont été reprochées à l'époque doivent être aussi prises en considération. De son propre aveu, tel que rapporté dans la biographie de Charles Foran, Richler écrivait même à son éditrice avant d'écrire le livre : « But I do feel deeply abt things here, and nothing embarrasses Quebecers more than to be ridiculed abroad. » (cité dans Charles Foran, *Mordecai : the life & times*, Toronto, Knopf Canada, 2010, p.568-569) [Mais je me sens très préoccupé par ce qui se passe ici, et rien n'embarrasse autant les Québécois que d'être ridiculisés à l'étranger.] La fonction avouée du texte de Richler entraîne par conséquent l'utilisation de deux mécanismes, soient ceux de la caricature et de l'ironie, qui fondent en bonne partie le travail polémique de l'auteur sur l'exagération et le constat partiel des faits.

en en minimisant les enjeux territoriaux pour mieux la cantonner dans son caractère communautaire, exclusif et séparé. La littérature canadienne devient dès lors la seule à même de composer avec l'ouverture à venir et la seule à détenir un pouvoir de dénomination légitime sur le territoire.

Un même mécanisme est à l'œuvre chez Blodgett, quoique de manière beaucoup plus subtile. Travail critique avant toute chose, *Five-part Invention* s'attaque principalement aux lectures anglo-canadiennes de l'histoire littéraire. La critique que je viens de formuler à propos du travail de New reprend d'ailleurs certains des éléments de celle que fait lui-même Blodgett :

If an idea of nation is to survive the challenge of multiple contexts, it is not clear in what way, for as the multicultural society espoused by the text is at odds with what is constructed as the more unified society of Quebec, another nation in itself, not to speak of burgeoning Aboriginal nations¹²⁴.

[Si une idée de la nation peut survivre au défi de la multiplicité des contextes, il demeure difficile de voir de quelle façon, étant donné que la société multiculturelle adoptée par le texte entre en conflit avec ce qui se construit comme une société plus unifiée au Québec, une autre nation en elle-même, sans parler des nations autochtones naissantes.]

Blodgett entreprend de lire chacune des histoires littéraires dans son contexte pour mieux en montrer leurs dissensions. Il en vient à la conclusion que la littérature québécoise s'autonomise de son côté, mais pourrait être ramenée dans le giron d'une histoire littéraire canadienne pour peu que ces dissensions soient prises en compte, une hypothèse qui, à en constater la réception du côté francophone, n'est pas encore sur le point d'advenir. La société québécoise est donc décrite comme « plus unifiée » pour mieux être enchâssée dans la diversité canadienne. En cela, les fleurs que l'auteur lance aux auteurs de la *Vie littéraire au Québec* servent tout à fait son propos en célébrant une littérature québécoise qui ne se concevrait pas dans le pluralisme linguistique et qui laisserait, par le fait même, l'horizon politique d'une littérature plurielle à l'ensemble canadien. L'exclusion des anglophones (qui n'arrivent qu'au sixième volume avec un petit encadré intitulé « Écrire en d'autres langues au Québec ») ou des Premières Nations ouvre la porte à une récupération par Blodgett d'une histoire littéraire québécoise en tant que

¹²⁴ Op. cit., p. 289

littérature communautaire. S'il faut l'inclure, c'est donc en la cantonnant dans son rôle ethnoculturel pour mieux la situer dans une littérature canadienne reterritorisée dans l'altérité.

Comme le souligne cependant Sylvia Söderlin¹²⁵, le choix de ce dernier terme pose problème. Si l'expression « aliénation » a sans doute connu une plus grande fortune critique à l'époque, le travail de Franz Fanon sur la notion d'altérité ne peut qu'évoquer, comme l'avance Söderlin, l'aspect central du discours partipriste sur la situation du colonisé *étranger* à lui-même. À cela, j'ajouterais que la réflexion sur l'altérité dans son rapport aux subjectivités aura été marquée, depuis la fin des années 1970, par l'abandon partiel de ce discours pour considérer le concept en relation avec un ensemble québécois désormais imaginé comme constitué. Un peu comme dans le cas canadien, l'autre devenait l'Anglo-Québécois, le migrant, le Juif, l'autochtone, et la question demeurait de savoir comment composer avec ce pluralisme. En plus d'invoquer le fantôme du nationalisme partipriste, placer la littérature du Québec en situation d'altérité au sein d'un ensemble canadien renouvelé et plus ouvert aux particularités de ses communautés nie tout le travail qui a été fait dans le même sens au sein d'un ensemble québécois.

Conclusion : une histoire littéraire québécoise croisée

L'examen des histoires littéraires en anglais et en français permet de montrer à quel point la notion de littérature anglo-québécoise se retrouve aux prises avec les différents récits des littératures nationales et avec les frontières qu'ils établissent. Le lecteur critique qui se trouve devant les textes à tenter de les regrouper afin d'en tirer un sens commun ou de les mettre en récit se voit ainsi confronté à leurs affiliations problématiques ou à ce que Simon Harel a pu appeler leurs loyautés conflictuelles. Dans le cas de la littérature anglo-québécoise, le problème est double, car deux traditions de lecture en viennent à se disputer un même territoire. Alors

¹²⁵ Sylvia Söderlin, « Ghost-National Arguments », *University of Toronto Quarterly*, vol. 75, n° 2, 2006, p. 673-692.

que la littérature québécoise a pu, pour un temps, fonder son récit sur le groupe ethnoculturel francophone et exclure de facto les textes en anglais au Québec, l'arrivée d'une conception territoriale du corpus a pu permettre l'invention de cette nouvelle catégorie au sein d'une littérature nationale reterritorialisée. De son côté, l'histoire de la littérature canadienne, fondée sur une même division ethnoculturelle, a depuis le départ fait sien le corpus anglophone du Québec. L'arrivée d'histoires postcoloniales et critiques du nationalisme comme celles de New et surtout de Blodgett, si elle déplace le centre anglophone du récit en admettant la pluralité du territoire littéraire canadien, n'en demeure pas moins fondée sur l'ancienne division ethnoculturelle des corpus. Le comparatisme canadien se retrouve ainsi à nier l'ouverture des groupes nationaux, subnationaux ou ethnoculturels qu'il suppose, remettant cette tâche entre les mains du narrateur anglophone. En arriver à un comparatisme québécois reviendrait à se diriger dans une version francophone de la même impasse. Comment, entre ces loyautés conflictuelles, imaginer un lecteur cosmopolite qui ne serait pas qu'une créature de papier ? Comment réconcilier la nécessité de rendre compte de la diversité des textes, de leur incivilité et de la difficulté de les circonscrire entre les frontières d'un territoire donné avec l'existence de ces territoires qui en orientent la lecture ?

Une partie de la solution a été théorisée dans la revue des *Annales* en 2003 par les historiens Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, comme il a été mentionné en introduction. Cette solution consiste à prendre en compte certains éléments des comparatismes et des études de transferts pour se diriger vers ce qui serait une *histoire croisée*. Alors que le comparatisme suppose un lecteur capable de se situer à équidistance des deux cadres d'analyse, force est d'admettre cependant que le point de vue des études québécoises supposé par cette étude (et par ses destinataires) oriente nécessairement ses conclusions. Dès lors, la création d'une catégorie telle que la littérature anglo-québécoise comme pôle de comparaison doit entraîner une démarche réflexive au sens où elle met en jeu à la fois l'historicité des cadres d'analyse, mais également la position d'énonciation dans laquelle se situe le critique.

Toutefois, l'objet de cette étude ne se réduit pas à l'analyse des transferts entre textes anglo-québécois et franco-québécois. Au contraire, s'il convient de dégager une catégorie anglo-québécoise du cadre d'analyse canadien, c'est afin de mieux imaginer ce qui serait un

espace littéraire québécois. Comme l'expliquent Werner et Zimmermann : « Le croisement se donne ainsi comme une activité cognitive structurante qui, par diverses opérations de cadrage, construit un espace de compréhension¹²⁶ ». Cette idée permet de comprendre la littérature québécoise à la fois dans sa diachronie, comme cadre d'analyse historicisable, et, dans sa synchronie, comme un espace de compréhension. À voir comment se répondent les histoires canadiennes et québécoises, il est pratiquement impossible de ne pas conclure à la co-création des catégories d'analyses sur un territoire concurrent.

Il a été observé dans ce chapitre que les histoires littéraires québécoises et l'historiographie qui les supporte se constituent d'abord à partir d'un référent ethnoculturel indifférent au territoire québécois ayant soit pour horizon le territoire canadien (Lareau, Roy), soit le renforcement de l'ethnicité en elle-même (Groulx). Le renouveau du nationalisme au fil des années 1960 et 1970 entraînera cependant un glissement des pratiques ethnoculturelles de la frontière entre textes anglophones et francophones vers des pratiques territoriales. Bien que plusieurs réflexions gardent encore les traces du référent ethnoculturel, l'horizon politique d'une prise de possession du territoire entraîne la création de la catégorie d'analyse anglo-québécoise. De son côté, les histoires de la littérature canadienne-anglaise prennent le territoire comme donné d'avance et comme horizon du groupe ethnoculturel anglo-canadien. La reconnaissance du nationalisme au Québec s'élabore alors au fil des années 1960-1970 comme une stratégie de mises à distance sur le mode que Frank Davey a qualifié de « And Quebec ». L'arrivée d'histoires postcoloniales comme celles de New et de Blodgett vers la fin des années 1980 aura permis, quant à elle, de décentrer la perspective anglo-canadienne pour y faire intervenir de nouvelles perspectives, qu'elles soient autochtones, immigrantes ou francophones. Cela se fait cependant au prix d'un rejet du glissement des pratiques frontalières qui s'est opéré au Québec entre la frontière ethnoculturelle et la frontière territoriale. Le déni de l'objet participe alors tout autant à sa création qu'à sa perpétuation en rendant impossible le passage d'un cadre d'analyse à l'autre. La main tendue du postcolonialisme canadien ne peut alors que se réduire à une opération rhétorique sans véritable destinataire francophone. Il

¹²⁶ *Ibid.*, p. 17

ressort de ce portrait des catégories d'analyses fondamentalement conflictuelles qui se créent l'une et l'autre dans l'opposition, les intérêts divergents de territorialisations contradictoires. La littérature anglo-québécoise constitue alors un cadre d'analyse fertile, comme l'a souligné Lianne Moyes, à cause de son caractère mitoyen entre deux cadres d'analyses conflictuels. Il ne s'agit pas, bien sûr, de le voir comme un terrain d'entente, de partage ou de réconciliation, mais plutôt comme un espace de réflexion qui permet de repenser la nature même de l'espace littéraire québécois (et peut-être aussi canadien). Alors que les histoires littéraires et l'historiographie imaginent des territoires et que ceux-ci, comme il a été vu, évoluent dans le temps, il serait possible d'avancer que les œuvres contribuent également à la production d'un territoire. Les prochains chapitres, en convoquant sur les cadres d'analyses franco- et anglo-québécois, viseront à montrer comment les œuvres en arrivent à imaginer ce territoire dans ses relations avec un espace littéraire québécois.

L'idée n'est toutefois pas de mettre de l'avant une dialectique entre le registre de l'historique et du vécu et de s'en servir pour créer une opposition entre le cadre des littératures nationales et les œuvres littéraires. Comme l'imaginait déjà Friedrich Nietzsche dans ses *Considérations inactuelles*, le cadre historique n'est véritablement un obstacle à la vie que s'il se réifie dans la révérence, et il ne saurait exister inversement de vie sans histoire¹²⁷. L'histoire croisée telle que proposée par Werner et Zimmermann repose, elle aussi, sur le caractère inextricable des dimensions macro et micro de ses objets d'étude. Bien que les catégories supposées par les littératures nationales aient une influence certaine sur la lecture et la réception des œuvres, la mise en relation de ces catégories pousse le lecteur à s'interroger sur leurs exclusions mutuelles. D'une même manière, il sera possible de constater comment la mise en relation de textes des corpus anglophones et francophones permet de dégager un espace de

¹²⁷ « Certes, nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir, même si celui-ci regarde de haut nos misères et nos manques prosaïques et sans grâce. Nous en avons besoin pour vivre et pour agir, non pas pour nous détourner commodément de la vie et de l'action, encore moins pour embellir une vie égoïste et des actions lâches et mauvaises. Nous ne voulons servir l'histoire que dans la mesure où elle sert la vie. » Friedrich Nietzsche, « De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, Paris, Gallimard, coll. Folio/essais, 1990 [1874], p. 93

représentations qui ne serait pas seulement limité par les cadres d'analyses imposés par le nationalisme méthodologique.

CHAPITRE 2 : DEUX SOLITUDES, UNE MÊME TRAME

La métaphore des deux solitudes est un lieu commun du discours sur les relations entre anglophones et francophones au Canada. Un examen rapide des occurrences dans les médias écrits nous entraîne dans un dédale où l'incompréhension politique du Québec par le Parti Vert¹ côtoie des affirmations comme : « Même en matière de porno, les deux solitudes semblent irréconciliables²! ». En fait, l'image est évoquée de manière quasi-systématique dans les médias lorsqu'une différence est notée entre francophones et anglophones au Canada. En réaction à la métaphore figée s'est construit également un contre-discours – surtout du côté des universités – où il est question du « mythe des deux solitudes », d'aller « au-delà des solitudes » ou de considérer d'autres solitudes, qu'elles soient juives, immigrantes ou amérindiennes. En cela, les études des transferts culturels ont joué pour beaucoup dans la remise en question de la métaphore en permettant d'interroger des rapports entre anglophones et francophones loin de se résumer à l'ignorance mutuelle.

Les exemples d'échanges culturels sont d'ailleurs facilement observables, qu'il s'agisse du tartan écossais devenu habit traditionnel des Innus de la Côte-Nord ou de la cuisine populaire canadienne-française, qui a incorporé le *blood pudding*, le *English breakfast*, le thé noir, le *sea pie* (devenu « tourtière » au Lac-Saint-Jean), les *five spices*, le *pork & beans*, le *meat pie* (devenu « tourtière » partout ailleurs qu'au Lac-Saint-Jean), les viandes rôties servies avec une purée de pommes de terre et une sauce *gravy*... Il serait possible de convoquer les exemples du chapitre précédent, il serait aussi possible d'évoquer les multiples appropriations en musique, en art, en cinéma, en politique, en architecture ou en littérature. Bien que tout cela montre à quel point la métaphore des deux solitudes est limitée car elle ne parvient pas à tenir compte des transferts

¹ Marco Fortier, « L'occasion ratée du Parti Vert au Québec », *Le Devoir*, 18 février 2016.

² Mikael Lebleu, « Voici ce qui excite le plus les Canadiens selon Pornhub », *Journal de Montréal*, 7 mars 2016.

culturels qui ont créé le Québec d'aujourd'hui, il demeure cependant impossible de négliger l'impact d'une image aussi répandue. Comme l'écrit d'ailleurs Marie-Andrée Beaudet :

[...] la forte prégnance de la métaphore des « deux solitudes » dans le discours depuis un demi-siècle révèle, au-delà du stéréotype, un constat largement partagé, une idée admise sur la façon d'être traditionnelle de ce pays appelé Canada. On ne peut, me semble-t-il, aborder la réalité des échanges entre les deux cultures majoritaires à l'origine de son établissement sans prendre acte des perceptions qui les accompagnent. En tenir compte, c'est refuser la posture angélique du chercheur qui entend tout reprendre à zéro en ignorant la force des débats publics, passés et présents, qui non seulement participent de la construction du sujet observé, mais qui conditionnent également, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, son propre regard d'observateur³.

Il est certes possible de remettre en question le caractère figé de la métaphore en montrant les phénomènes qu'elle ne permet pas d'expliquer. Cependant, relever simplement les emprunts laisse également de côté la force opératoire du discours sur les deux solitudes et ses conséquences. Il faut, comme l'évoque Beaudet, dépasser la question de savoir si la métaphore est vraie ou fausse afin d'en évaluer les enjeux et les impacts politiques.

Mise en contexte : Groulx et MacLennan

La première lecture croisée de ce parcours est celle de *L'Appel de la race* de Lionel Groulx et de *Two Solitudes* de Hugh MacLennan. Le choix de travailler sur ces romans en particulier est motivé par cette métaphore des « deux solitudes » qui marque encore aujourd'hui le discours sur les relations entre anglophones et francophones. Mon travail consistera, dans ce chapitre, à montrer que le roman de ce dernier — que tout semble opposer au travail de Groulx, dans sa volonté de réconciliation — participe, en fait, d'un même processus d'ethnicisation des conflits entre anglophones et francophones.

Bien que les deux romans aient plusieurs points en commun, il est nécessaire de souligner l'aspect diachronique de cette étude qui appelle à une certaine prudence dans ses conclusions.

³ Marie-Andrée Beaudet, « Présentation », *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Sainte-Foy, PUL, 1999, p. X.

Publié en 1922 sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres, *L'Appel de la race* est le premier roman du chanoine Groulx. Il ne sera attribué officiellement à l'auteur que dans sa 5^e édition publiée en 1956 dans la collection du Nénuphar chez FIDES⁴. Cette dernière version du texte est divisée en 10 chapitres plutôt que les 9 initiaux. Les titres de chapitres, présents dans la première édition, ont également été retirés de la version de 1956 (ils étaient déjà absents de l'édition de 1943 chez Granger Frères). La première et la seule traduction du roman en anglais (aujourd'hui épuisée) date, quant à elle, de 1986 et a pour titre *The Iron Wedge*. Ce titre est inspiré de l'intitulé du manuscrit de Groulx : « Le Coin de fer⁵ ». Dans les prochaines pages, je ferai principalement référence à l'édition de 1956.

La traduction tardive de *L'Appel de la race* permet d'affirmer sans trop de doute que Hugh MacLennan n'avait pas lu le livre de Groulx au moment d'écrire *Two Solitudes*. L'auteur avait lui-même avoué plus tard avoir été « incapable de balbutier une phrase en français⁶ » au moment de la publication du roman en 1945. La traduction de *Deux solitudes* paraîtra, elle aussi, assez tardivement mais pour des raisons plus complexes.

Dans un entretien mené avec Louise Gareau-Desbois⁷, première traductrice de *Two Solitudes*, celle-ci explique que le projet initial avait été abandonné après la faillite des Éditions Lucien Parizeau en 1948 avant d'être remis, quelques années plus tard, entre les mains du jeune André D'Allemagne. Sans nouvelles du traducteur parti vivre à Paris, le projet semble voué à l'échec. Six ans après la concession des droits, Gareau-Desbois reprend le flambeau et propose la traduction à Pierre Tisseyre, qui refuse d'accepter le roman. Le contrat sera plutôt signé avec l'éditeur parisien SPES, qui prévoit une remise du texte final en 1961. Après des négociations

⁴ Détails tirés de Michel Gaulin, « A Note On The Text », *The Iron Wedge*, Ottawa, Carleton University Press, 1986, p. xxxii.

⁵ Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, vol. III, Montréal, FIDES, 1971, p. 86.

⁶ Samuel Mercier, « Entretien avec Louise Gareau-Desbois », colloque *Langues poétiques/Poetic languages*, Montréal, 29 mai 2015, [<http://radiospirale.org/capsule/colloque-langues-poetiques-poetic-languages-24>]

⁷ *Idem*

houleuses avec l'équipe de SPES, notamment autour de l'utilisation des canadianismes⁸, le roman paraît finalement à Paris en décembre 1963. Mal distribué en France, et desservi par la faillite de la maison d'édition quelques mois plus tard, *Deux Solitudes* connaîtra un succès relatif au Québec avec la pré-publication de quelques chapitres dans les pages de *Châtelaine*⁹ en octobre de la même année. Il faudra toutefois attendre 1978 pour que les Éditions Hurtubise HMH Hurtubise fassent l'acquisition du roman et en publient une première édition québécoise, une décision sans doute en partie motivée par la diffusion du film *Two Solitudes* de Lionel Chetwynd l'année précédente¹⁰.

Ironie du sort, l'utilisation de l'expression « deux solitudes » pour désigner l'impasse interethnique au Canada passe la barrière des langues avant que le roman ne soit traduit. En exceptant les quelques critiques du livre dans les journaux de langue française au moment de



sa parution, elle se retrouve d'abord chez Jean Désy¹¹ en 1954, mais son utilisation semble limitée aux anglophiles. Une caricature¹² de la Presse datant de 1957 et qui utilise l'expression « deux solitudes » pour parler des calèches tend à montrer que le public francophone ne connaît pas la métaphore à cette époque. L'expression commence cependant à se généraliser peu après. En 1958, un article de Paul-Marie Lapointe intitulé « Situation tragique de l'écrivain de

⁸ Agnès Whitfeld, « Between translation and traduction: The Many Paradoxes of *Deux Solitudes* », *Sociocultural aspects of Translating and Interpreting*, Amsterdam, John Benjamin Publishing, 2006, p. 104.

⁹ *Idem*

¹⁰ *Idem*

¹¹ Jean Désy, *Les sentiers de la culture*, Montréal, FIDES, 1954, p. 183.

¹² Jean Brumeau, « Deux solitudes », *La Presse*, 21 février 1957.

langue française au Canada¹³ » la reprend dans l'un de ses intertitres. C'est cependant la grève des réalisateurs de Radio-Canada en 1959 qui voit l'entrée de la métaphore dans le vocabulaire commun. Le bal est lancé par un éditorial d'André Laurendeau intitulé « Oui, deux solitudes¹⁴ », qui dénonce un éditorial du *Toronto Star* à propos de la grève. D'autres journalistes emboîteront le pas et se mettront à marteler l'expression qui entrera, à partir de ce moment, dans l'usage courant, si bien qu'à partir des années 1960, la métaphore est déjà un incontournable de toute discussion sur les communautés anglophones et francophones du Canada. *Two Solitudes* de Hugh MacLennan sera donc précédé par la renommée de son titre près de deux décennies avant d'être traduit (les mauvaises langues diront que c'est de toute façon tout ce qui en a été lu). Rapidement propulsé au rang de classique du côté canadien-anglais, le roman figurera au cursus de bien des cours de littérature canadienne durant la même période.

De son côté, *L'Appel de la race* devient un bestseller¹⁵ au moment de sa sortie. Une publicité publiée dans les pages du *Devoir* fait état de « 1200 exemplaires vendus en 10 jours¹⁶ ». Ces chiffres énormes pour l'époque sont bien sûr impossibles à vérifier, et il faut rester sceptiques. Chose certaine, une bande dessinée tirée du livre paraît quelques années plus tard dans les pages de plusieurs journaux, dont *l'Action catholique*, ce qui tend à montrer que la renommée de l'œuvre atteignait un public étendu. L'accueil critique de *L'Appel de la race* est,



¹³ Paul-Marie Lapointe, « Situation tragique de l'écrivain de langue française au Canada », *Le Devoir*, 10 avril 1958, p. 25.

¹⁴ André Laurendeau, « Oui, deux solitudes », *Le Devoir*, 16 mars 1959, p. 4.

¹⁵ Pierre Hébert et Marie-Pierre Luneau, *Lionel Groulx et L'appel de la race*, Montréal, FIDES, 1996, p. 94.

¹⁶ Anonyme, *Le Devoir*, 30 septembre 1922, p. 2.

quant à lui, plus controversé. Cette controverse a été abondamment documentée, avec de multiples retours sur celle-ci au fil du temps, que ce soit par Olivar Asselin dès 1923¹⁷, par Groulx lui-même dans ses *Mémoires*¹⁸ ou par Lucie Robert¹⁹.

Pour en faire un bref résumé, en décembre 1922, René du Roure dénoncera d'abord, au travers du concert d'éloges, les faiblesses esthétiques et le manichéisme du roman à thèse de Lionel Groulx dans les pages de *La Revue Moderne*²⁰. L'article déclenche une polémique dans les pages du *Devoir* et, le mois suivant, Louvigny de Montigny renchérit et parle sans hésiter de « mauvais livre²¹ » pour décrire le roman. Je reviendrai plus loin sur cette polémique qui porte essentiellement sur la notion de race dans l'œuvre de Groulx. Malgré la controverse qui entoure la publication de *l'Appel de la race*, les deux romans sont sans contredit populaires dans leur langue respective au Canada au moment de leur parution. De même, les deux connaîtront une certaine fortune critique au Québec francophone avec leur publication subséquente dans la collection « Bibliothèque Québécoise » dans les années 1980-1990.

Une fois ces quelques particularités mentionnées, il est intéressant de voir à quel point les deux œuvres ont connu un sort similaire aux yeux des lecteurs dans les dernières décennies. Tous deux attaqués à leur sortie pour avoir été des « romans à thèse », l'univocité des deux livres et le caractère daté du modèle national qu'ils proposent contribue à leur abandon par les lecteurs contemporains. L'aspect controversé du titre de Groulx nuit d'autant plus à cette réception qu'il est désormais difficile d'envisager de le mettre au programme autrement qu'à l'université. *Two Solitudes* survit aujourd'hui par son caractère de premier grand roman en anglais sur le Canada et figure parfois au cursus, mais le consensus, même chez ses critiques les plus bienveillants, est d'en faire un roman « important » avant d'en faire un « bon » roman. Comme l'écrit Naïm Kattan en 1964 en réponse à la question de savoir si l'œuvre de

¹⁷ Olivar Asselin, *L'œuvre de l'Abbé Groulx*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 96 p.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 87-97.

¹⁹ Lucie Robert, « Camille Roy et Lionel Groulx : la querelle de L'Appel de la race », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, n° 3, 1978, p. 399-405.

²⁰ René du Roure, « L'Appel de la race », *La Revue Moderne*, décembre 1922, p. 8-9.

²¹ Louvigny de Montigny, « Un mauvais livre », *La Revue Moderne*, janvier 1923, p. 8-10.

MacLennan résiste à l'épreuve du temps : « Oui, dans la mesure où les problèmes posés à l'époque subsistent et à condition de ne pas l'aborder comme œuvre littéraire, car il s'agit bien plus d'un document. Document que le temps a doté d'un caractère historique²². » Le but de mon étude n'est évidemment pas l'appréciation des ouvrages, mais il est assez facile d'expliquer comment les deux romans s'accordent mal avec l'esthétique contemporaine. Je rappelle que Susan Suleiman définit le roman à thèse comme :

[...] un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse²³.

Il serait faux d'attribuer seulement à des questions structurelles le manque d'intérêt contemporain pour ces deux romans. La littérature à thèse et le conte moral sont loin d'avoir été abolis par une modernité esthétique qui ne semble d'ailleurs jamais avoir tout à fait pris racine. Parler d'une mort du roman à thèse serait précipité alors que nous assistons aujourd'hui à la mise en valeur de manière généralisée d'œuvres en fonction de leur moralité, de leur représentativité ou des théories qu'elles défendent. Au contraire, les vertus pédagogiques des œuvres littéraires semblent être des éléments intrinsèquement liés à leur existence et l'œuvre ouverte, amoral et gratuite de la modernité esthétique apparaît davantage comme une exception historique que comme une tendance durable. Comme l'explique Jeffery Vacante, le déclin de *Two Solitudes* au Canada anglais sera accéléré par le changement de la situation politique au Québec :

The decline of Hugh MacLennan's literary reputation in the sixties can only be understood in the context of this larger turn away from MacLennan as an interpreter of Quebec affairs. It also reflects changing attitudes in English Canada about who can legitimately and authentically write about Quebec²⁴.

[Le déclin de la réputation littéraire de Hugh MacLennan durant les années 1960 ne peut seulement être interprété que dans le contexte d'un rejet plus fondamental de l'auteur en

²² Naïm Kattan, « Deux solitudes de Hugh MacLennan », *Le Devoir*, 25 avril 1964, p. 13.

²³ Susan Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, p.14.

²⁴ Jeffery Vacante, « The Decline of Hugh MacLennan », *University of Toronto Quarterly*, vol. 85, n° 1, 2016, p. 45.

tant qu'interprète de la situation québécoise. Cela reflétait aussi un changement d'attitude au Canada anglais à propos de qui avait la légitimité et l'authenticité nécessaires pour écrire à propos du Québec.]

Si beaucoup de lecteurs peuvent encore s'accommoder d'un ouvrage qui exposerait des idées auxquelles ils seraient susceptibles de s'identifier – d'aimer et d'apprécier des œuvres « à thèse » – la distance devient beaucoup plus grande lorsque le lecteur n'accrédite plus l'enseignement avancé par le livre. C'est là où le problème se pose pour *L'Appel de la race* et *Two Solitudes*, non pas tant en raison d'un horizon d'attente relatif à la structure des œuvres qui aurait profondément changé, mais bien à cause du caractère contingent des thèses exposées.

Comme l'a montré Dominique Garand dans le cas de *L'Appel de la race*, il est toujours possible de réactualiser le texte de Lionel Groulx en se le réappropriant malgré le caractère daté de sa théorie de la nation canadienne. Il ne s'agit pas, pour Garand, de faire revivre la thèse de Groulx ni même de tenter de faire l'apologie de son travail, mais plutôt, à la manière d'un Jacques Ferron, d'en réactualiser les signifiants pour les réinvestir de sens, quitte à les trahir. En proposant cette lecture agonique du roman, Garand souhaite éviter le double piège de la monumentalisation et de la polémique en cherchant à identifier la véritable portée de son combat qui trouve des résonances jusqu'à aujourd'hui²⁵. Comment, en effet, comprendre le Québec actuel sans passer par l'histoire et l'étude de ses conflictualités passées, même lorsqu'elles sont symboliques ?

Quant à elle, l'étude de Linda Leith sur *Two Solitudes* fait aussi siennes les critiques adressées à l'auteur :

It is clear that *Two Solitudes* has been central to the development of English-Canadian literature, just as it is clear to almost all commentators that MacLennan is in many ways old-fashioned, heavyhanded, and in some respects (especially in his handling of love scenes) an embarrassingly poor novelist²⁶.

[Il est clair que *Deux Solitudes* a joué un rôle central dans le développement de la littérature anglo-canadienne, tout comme il est clair pour la majorité des

²⁵ Dominique Garand, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx*, Basile, Ferron, Montréal, Hurtubise, 2004.

²⁶ Linda Leith, *Introducing Hugh MacLennan Two Solitudes*, Toronto, ECW Press, 1990, [en ligne].

commentateurs que MacLennan est vieux jeu, peu subtil et, dans certains aspects (en particulier dans ses scènes d'amour), un mauvais romancier au point d'être embarrassant.]

Rarement voyons-nous des universitaires aussi peu cléments envers les œuvres qu'ils étudient. Plutôt que d'en rester à la distinction entre le fond encensé et la forme honnie, Leith propose, à la manière de Garand, d'accepter les choix esthétiques de MacLennan pour prendre en charge leurs signifiants. Il en ressort un portrait à la fois très critique de l'œuvre par rapport à la place laissée aux francophones, aux autres groupes ethniques et aux femmes, mais aussi en mesure de ne pas mettre de côté ses aspects formels. Dans le cas de *Two Solitudes* – comme dans le cas de Groulx, d'ailleurs – le monument s'est finalement construit aux dépens de l'entreprise de relecture.

Comme il en a été question au chapitre précédent, la figure de Groulx a été récupérée à la fin des années 1970 par une partie du mouvement indépendantiste afin d'en faire un précurseur ou un annonciateur de ce qui viendrait avec l'élection du Parti Québécois. Au moment où il écrit *L'Appel de la race*, Groulx participe à la rédaction, avec *l'Action française*, de la série de conférences intitulée *Notre avenir politique*, qui énoncera plusieurs des principes qui se retrouveront dans l'indépendantisme des années 1960-1970. Ces quelques recoupements et sans doute une volonté du Parti Québécois de courtiser l'électorat conservateur entraîneront la désignation de plusieurs lieux de mémoire au nom du chanoine : une station de métro, un cégep, un pavillon de l'Université de Montréal... Il faut dire que le gouvernement de l'Union nationale avait déjà donné le ton en 1967 en rebaptisant, dans un geste colonial (qui annonce sans doute l'épisode du *Jardin au Bout du Monde*), la chaîne de montagne que les Innus appelaient auparavant Uapishka en l'honneur du chanoine. Difficile de dire si le Parti Québécois a repris cette entreprise mémorielle dans le but de plaire aux unionistes appelés à rejoindre sa coalition ou par réel désir de filiation avec le groulxisme mais, à partir de ce moment, la statue de Groulx s'offre tout entière aux détracteurs du mouvement indépendantiste. C'est là où se perd à peu près complètement le texte et le contexte de la pensée groulxiste, l'enjeu mémoriel ayant quitté le texte pour se loger dans la figure de Groulx.

Quelques définitions : race et racisme

Avant de m'avancer dans la lecture des œuvres, j'aimerais d'abord revenir sur quelques définitions importantes pour la présente réflexion. Le terme « race », tout d'abord, est un terme polysémique lorsqu'il est étudié dans la diachronie et il convient de rappeler certaines des grandes lignes de son évolution. Quant au racisme, nous avons vu au chapitre précédent comment, d'après Anderson, la conception polygénique de l'origine des races humaines était un héritage aristocratique intimement lié à l'impérialisme et à une justification de l'égalité au sein de ce qui serait désigné comme une même race. L'étymologie française du terme « race » vient d'ailleurs corroborer cette origine aristocratique :

Dès le début du XVI^e siècle, race a aussi le sens d'« ensemble des ascendants et descendants d'une même famille, d'un même peuple » (1512), surtout à propos des grands familles, la race signalant l'origine noble (1579), et, historiquement, des lignées de rois (rois de France, 1636²⁷) [...].

Ce n'est qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, notamment en réponse aux écrits de l'Anglo-Allemand Houston Stewart Chamberlain et du Français Vacher de Lapouge que le néologisme racisme apparaît (première occurrence attestée en 1902). Son acception courante aujourd'hui d'« hostilité envers un groupe racial » ne se développant qu'à partir des années 1930-1940²⁸.

Dans un cas comme celui de Groulx, il y a donc un problème évident d'attribution a posteriori d'un terme qui ne se distingue clairement qu'à partir de la moitié du XX^e siècle. Si, comme nous l'avons vu, l'hostilité de Groulx est perçue chez certains de ses contemporains, le terme « racisme » n'est pas pour autant employé à l'époque. De plus, dans un cas comme la critique de Du Roure, la dénonciation de cette hostilité raciale est tout de même appuyée sur une conception de la race. Il y a donc ambiguïté : même si l'évaluation des affects liés à la race est assimilable à la conception populaire contemporaine d'« hostilité envers un groupe racial », la dénonciation n'est pas pour autant accompagnée d'une dénonciation d'un système de pensée qui divise les êtres humains en races. Cette indétermination est particulièrement visible dans

²⁷ Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1995, p. 3056.

²⁸ *Ibid.*, p. 3056-3057.

certaines textes de cette période. Il ne suffit que de penser à la convention de l'ONU de 1948 qui définit le terme « génocide » comme certains actes « commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux », qui garde à la fois les traces de la génétique dans le mot et de la division raciale du genre humain dans sa définition.

Cette indétermination ne doit cependant pas cacher la longue histoire du racisme et de la division de l'humanité en races supérieures et inférieures, une histoire intimement liée à l'expansion coloniale sans l'être exclusivement. Il est possible d'en constater des traces²⁹ dès la Reconquista espagnole avec la répression des *conversos* – juifs et musulmans convertis au christianisme – qui donnera lieu aux premiers *Estatutos de limpieza de sangre* (Statuts de la pureté du sang) proclamés pour la première fois à Tolède en 1449. L'expansion du royaume d'Espagne signalera aussi l'expansion de cette politique en Amérique où la pureté du sang chrétien servira de justification tant aux massacres et à l'esclavage des Autochtones qu'au commerce massif des esclaves africains. Le débat qui entourera par la suite le sort réservé aux autochtones américains au XVI^e siècle, notamment à la suite du rapport accablant de Bartolomé de las Casas³⁰ sur la « destruction des Indes occidentales », permettra de populariser ces questions à travers le reste de l'Europe.

Le cadre colonial est, en effet, à la source des premières politiques raciales en Nouvelle-France. Les travaux d'un pionnier comme Marcel Trudel auront montré l'étendue jusqu'alors ignorée de l'esclavage et des politiques raciales dans la colonie. Celles-ci se mettent en place surtout à partir de la fin du XVII^e siècle, bien avant, donc, qu'un quelconque récit national canadien ou canadien-français n'émerge. Des travaux subséquents comme ceux de Brett Rushford ou de Frank Mackay, par exemple, ont quant à eux permis de rendre compte du caractère structurant des relations raciales au sein du monde atlantique et du rôle qu'elles ont

²⁹ Robert Bernasconi et Tommy Lott, « Introduction », *The Idea Of Race*, Indianapolis, Hackett Publishing, 2000, p. vii.

³⁰ Bartolomé de las Casas, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2006 [1552].

pu jouer dans le réseau d'alliances qui constituait l'empire français en Amérique³¹. Il ressort de ces travaux que l'esclavage, quoique moins important économiquement que dans les îles à sucre ou dans les colonies anglo-américaines, a joué un rôle considérable dans l'évolution de la colonie française. Le régime anglais change un peu la donne en ce que les politiques de développement accéléreront la prise de contrôle du territoire au détriment des Autochtones. Le rôle partiel qu'avaient certains peuples autochtones dans le commerce et le maintien d'un réseau de dominations au service de la colonie française se voit dès lors évacué au profit d'une autre utilisation du territoire. La confédération canadienne s'accompagnera, par conséquent, de mesures répressives³² qui serviront de tableau noir sur lequel pourra s'écrire le récit d'un Canada fait de deux races fondatrices, et s'étendant d'un océan et à l'autre. Encore, et c'est exactement sur ce point qu'insistent les romans de Groulx et de MacLennan, le racisme de la Confédération canadienne se construit en déséquilibre et favorise l'emprise politique d'une race sur le territoire au détriment d'une autre : MacLennan souligne l'emprise économique des anglophones de Westmount, Groulx les politiques linguistiques d'assimilation en Ontario, mais les deux évitent la question autochtone, qui de toute façon a été évacuée ou folklorisée par la plupart des récits de la nation depuis le XIX^e siècle.

Si Groulx est plus violent dans sa charge, plus intransigeant quant à l'impossibilité génétique des deux races de faire nation commune, MacLennan croit à cette fusion où les deux pôles se rejoindraient, à condition que la race française renonce à sa culture et à ses ambitions politiques. J'anticipe un peu sur ce qui suit, mais la conclusion est jouée d'avance : peu importe le discours, qu'il soit optimiste ou non, et tant que le racisme de la confédération canadienne sert de cadre à l'analyse, il est difficile d'imaginer un dépassement de la frontière ethnoculturelle qui ne se lirait pas dans l'abolition ou le rejet de l'un ou de l'autre des récits d'ethnisation. Je rappelle que plusieurs œuvres littéraires de l'époque de Groulx et de MacLennan ne se cassent pas les dents sur ce schématisme. Dans les faits, il existe, dès la mise en place du système racial

³¹ Brett Rushford, *Bonds of Alliance, Indigenous and Atlantic Slavery in New France*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2012.

³² James Dashuk, *Clearing The Plains : Disease, Politics Of Starvation, and the Loss Of Aboriginal Life*, University Of Regina Press, Regina, 2013.

britannique au XIX^e siècle, des voix qui chercheront à dépasser ce système ou encore y seront complètement indifférentes, y compris, bien sûr, dans les romans et les œuvres littéraires. Cependant ces deux œuvres spécifiques, dans leurs visées pédagogique et antagonique propres au roman à thèse – qui cherche dans les deux cas à mettre de l'avant un imaginaire de la nation –, se voient confrontées à cette grille de lecture et à ces représentations ethniques solidement implantées par le colonialisme français et l'impérialisme britannique qui l'a suivi.

J'explique rapidement comment le racisme a pu s'ériger en système dès le début de la colonisation française et comment ce développement sert de grille aux romans nationaux par la suite, mais il n'est pas étonnant de voir ressurgir dans des récits qui laissent une large part au *Bildung* national un même système de classification fondé sur la frontière ethnoculturelle entre anglophones et francophones. Pour le comprendre, il faut mettre de côté le racisme anecdotique dans l'œuvre de Groulx pour remonter jusqu'au racisme fondamental qui le porte. Ce racisme ne peut se concevoir uniquement dans une perspective francophone, mais doit se saisir au croisement des influences française et anglaise comme une perpétuation des dominations coloniales et de luttes contre cette domination.

La question du racisme dans L'Appel de la race

Il ne me semblait pas, au départ, être nécessaire de revenir sur les débats entourant le racisme de *L'Appel de la race*. Quatre études portent déjà spécifiquement sur cette question : celle de Ronald Sutherland (1968), celle de René Dionne (1978), celle de Séraphin Marion (1983) et celle de Corrie Scott (2011), sans compter ce qu'en disent aussi Pierre Hébert et Marie-Pier Luneau dans leur monographie sur Groulx (1996). L'approche inaugurée par Dominique Garand dans son livre *Accès d'Origine* (2004) – celle qui consiste à lire au travers de cette question pour aller au-delà des lectures filiales – me semblait déjà établie. Pourtant, la plus récente préface du roman par Charles-Philippe Courtois (2015) revient sur ce qui a été établi plusieurs fois en relativisant l'usage du terme « race » chez Groulx tout en s'en prenant au « cosmopolitisme » de ses détracteurs, un terme d'ailleurs très embarrassant pour toute réflexion scientifique étant donné sa connotation antisémite. C'est une pente glissante à

laquelle la pensée ne peut pas céder. Courtois a tort sur cet aspect, mais il faut comprendre qu'il s'inscrit également dans une tradition de lecture dont il n'est pas le premier représentant. Pierre Hébert, déjà, écrivait (avec un peu plus de précautions) :

Si le racisme consiste à promouvoir ou préserver l'unité, l'homogénéité de la race, le roman de Groulx est alors raciste... Si le racisme, en revanche, consiste à affirmer la supériorité d'une race sur une autre, alors *L'appel de la race* n'est pas raciste³³.

Maurice Lemire, dans sa critique du livre d'Hébert, renchérisait :

À cause du mot «race» aujourd'hui banni au nom de la rectitude politique, le titre revient sous la plume de divers commentateurs qui y voient l'origine du «racisme» au Québec. Je comprends Pierre Hébert de n'avoir pas voulu s'engager dans ce débat³⁴.

Il faut cependant se rendre à l'évidence : le problème n'est pas le mot « race » ni la rectitude politique. La question de la supériorité d'une race sur l'autre est loin d'être aussi claire que ce qu'Hébert peut prétendre et la lecture des critiques de l'époque permet de voir que la question pose problème chez une partie du lectorat, même en 1922. Il peut sembler facile de balayer le tout sous le tapis en en faisant un trait d'époque, mais le racisme biologique dans *L'appel de la race* n'est pas une question autant qu'un fait. Puisque cela semble être nécessaire, je rappelle les grandes lignes des études sur le sujet. D'une part, les références aux travaux de Gustave Le Bon sur le racisme biologique dans *L'Appel de la race* ne laissent à peu près aucun doute vis à vis de la théorie derrière le concept de race dans le roman. D'autre part, bien que Groulx se défende de parler d'une « race supérieure », toute la symbolique travaille dans le sens contraire en dénigrant la culture, la façon d'être et la configuration physique des anglophones du livre. Finalement, la question raciale a été comprise comme telle par ses détracteurs à l'époque de la parution du livre, ce que les défenseurs de Groulx ont refusé de voir en adoptant la plupart du temps un ton sarcastique pour parler de ces critiques plutôt que de tenter d'en comprendre les enjeux.

³³ *Op. cit.*, p. 144.

³⁴ Maurice Lemire, « Lionel Groulx et l'Appel de la race by Pierre Hébert », *University of Toronto Quarterly*, vol. 67, n° 1, Winter 1997/1998, p. 492.

Les deux premiers points ne sauraient être démontrés sans refaire le travail de Corrie Scott, Séraphin Marion, René Dionne et Ronald Sutherland. C'est bien sur une théorie raciale que repose tant bien que mal l'ethnisation des personnages de Groulx. Le chanoine revient d'ailleurs lui-même sur ses propos dans ses *Mémoires* et tente de nuancer sa position : « J'avoue avoir trop usé du vocabulaire ou de la terminologie de mon temps. Les expressions race, nation, peuple, n'avaient pas le sens précis d'aujourd'hui³⁵. » Malgré la confusion, ce glissement culturaliste ne s'opère que tardivement dans sa pensée et il suit les évolutions du discours sur la race au XX^e siècle.

Quant à la réception des années 1920, elle ne laisse pas l'ombre d'un doute sur la vision de la race qui est reprochée à Groulx. La critique de René Du Roure dans les pages de la *Revue Moderne*, qualifiée plus tard de « grossièrement hostile³⁶ » par le préfacier Bruno Lafleur, n'en reprend pas moins une terminologie qui dénonce clairement le racisme chez Groulx :

Ses attaques contre la race anglaise sont plus violentes encore. Par un procédé vraiment trop transparent, il n'accorde de beauté morale et même physique, qu'à ceux de ses personnages qui ont ses sympathies : les autres sont odieux, laids et ridicules³⁷.

Puisque le racisme est clairement identifié comme un problème par Du Roure, les défenseurs de la statue de Groulx peuvent difficilement décrire le rapport à la race dans le roman comme un « trait d'époque ». C'est pour cette raison, évidemment, qu'ils choisissent d'ignorer les arguments de du Roure qui parle, plus loin dans sa critique, d'une « excitation à la haine » et d'un « appel à la lutte des races ». D'une même manière, Louvigny de Montigny est renvoyé à son amitié avec Du Roure et au caractère « injuste » de sa lecture par l'idéologue Charles-Philippe Courtois alors que, dans sa critique, de Montigny parle ouvertement des « préjugés de race³⁸ » et des attaques fondées sur l'origine française de du Roure. Tout se passe comme si une certaine critique admirative refusait de voir que le racisme chez Groulx faisait débat, même lors

³⁵ Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, Montréal, Fides, 1971, p. 52, cité dans Corrie Scott, *Une race qui ne sait pas mourir : une analyse de la race dans plusieurs textes québécois*, Thèse, University of Toronto, 2011, p. 42.

³⁶ Bruno Lafleur, « Introduction », Lionel Groulx, *L'Appel de la race*, Montréal, FIDES, 1956, p. 50.

³⁷ René du Roure, « L'Appel de la race », *La Revue Moderne*, décembre 1922, p. 9.

³⁸ *Op. cit.*, p. 9.



de la parution de *l'Appel de la race*. Ce sera le cas pour l'œuvre de Groulx en général, qui suscitera de multiples controverses dans les milieux libéraux durant les années 1920, 1930 et 1940, notamment dans *La Revue Moderne*, mais dans des journaux comme *Le Canada*, *L'Autorité* ou *Le Jour*. Dans un article de 1943 où il traite le chanoine de « saboteur », Jean-Charles Harvey est d'ailleurs très clair à ce sujet :

Si tel est le sens des paroles de M. l'abbé Groulx, nous nous inclinons devant sa logique. Il a exposé cent fois sa fausse et abominable théorie du caractère immuable de

la race, et il a oublié systématiquement le seul et unique caractère essentiel de tout animal raisonnable : l'humain. M. l'abbé Groulx a consacré toute sa vie, toute sa pensée, à diviner les accidents secondaires de la nature. C'est ce qui fait la stérilité de son œuvre. Il trouvera quelques adulateurs dans la "race". Il sera voué au mépris de l'humanité.

Comment, dès lors, attribuer le racisme de Groulx à un simple trait d'époque ? Ce racisme est polémique, et se matérialisera dans l'appui à des campagnes antisémites comme *L'Achat* chez nous. Au contraire de ce que certains semblent vouloir avancer dans un grand blanchiment de l'histoire, la société canadienne-française n'est pas consensuelle à l'époque, et les reproches adressées à Groulx par Harvey seront les mêmes qui reviendront à la fin du XX^e siècle. D'une même manière, il faut faire preuve de mauvaise foi pour ne pas voir poindre le racisme chez certains des défenseurs de Groulx à l'époque de la parution du roman. Un des exemples les plus évidents de cette réalité provient des représentations qui seront faites dans la bande dessinée inspirée de l'ouvrage dans les pages de plusieurs journaux, dont *l'Action catholique*.

Le texte sous cette image reprend l'idée du caractère indépassable de la question raciale tout en le ramenant à la question de la nationalité. À la nation correspondrait une race, et la fierté du sang devrait déboucher sur la renationalisation. La différence entre les types des personnages n'est pas aussi évidente que dans d'autres illustrations de la série, mais il est possible de voir dans cette image le nez grec du Canadien français de même qu'une image presque orientalisante de la femme anglaise avec ses cheveux noirs bouclés et son corps de tentatrice.



On aura beau dire, poursuit Lantagnac, la disparité des races entre époux brise l'intimité. J'en sais des miens déjà contre moi.

Dans une autre illustration, la question de la « disparité des races » est mise en relief par une image qui représente les caractéristiques physiognomoniques des deux types latins et anglo-saxon. Cette superposition n'est d'ailleurs pas sans rappeler plusieurs représentations racistes similaires, notamment celles qui se retrouvent dans des ouvrages de physiognomonie du XIX^e siècle. L'utilisation du terme « type » est d'ailleurs utilisé clairement sous une autre illustration du même genre.

L'utilisation de la typologie morphologique combinée aux illustrations rappelant l'iconographie coloniale et pseudo-scientifique du XIX^e siècle ne laisse pas l'ombre d'un doute quant à la question du racisme défendu par les thuriféraires du Lionel Groulx des années 1920. Quoiqu'en dise Charles-Philippe Courtois, *L'Appel de la race* est un livre raciste parce qu'il met en scène une idéologie raciale, que cette idéologie raciale est



La tragédie familiale se nouait. Maud, William et Nellie, du type saxon, s'opposaient durement à l'âme française des autres.

supportée par une théorie des races et parce qu'il est entendu comme tel par plusieurs de ses alliés et dénoncé comme tel par ses adversaires à l'époque de sa parution. Les historiens qui tentent de faire de ce racisme un « trait d'époque » ne peuvent le faire que par une mauvaise foi qui suppose l'oubli volontaire des sources de première main. Cela dit, la question qui se pose reste la même que celle que se posait Dominique Garand dans son essai sur Groulx : que faire de ce racisme ?

Il existe alors un autre piège à éviter, et dans lequel ont pu s'enfoncer des chercheurs comme Esther Delisle. Le fait que le texte de Groulx soit raciste ne diminue en rien son importance et le chasser du revers de la main pour ne pas comprendre la structure sous-jacente à ce racisme est contraire aux principes de la recherche en histoire culturelle. S'il convient

d'éviter les faussetés et de dénicher la vérité, pousser des hauts-cris ne permet pas davantage de comprendre dans quel contexte s'articule la pensée groulxiste et quels sont les discours qui la sous-tendent. La pensée de Groulx, en elle-même, est d'ailleurs assez fuyante sur la question et tendra à changer au fil de son œuvre.

Il ne faut pas perdre de vue l'absence de système idéologique facilement identifiable chez Groulx, qui est avant tout un homme d'Église. La position affichée par le Vatican au sujet du racisme évoluera considérablement dans les décennies qui suivront la parution du roman. Parmi les exemples les plus retentissants de cette orientation, je mentionnerais la publication de l'encyclique *Mit brennender Sorge* adressé au peuple allemand et publié le 10 mars 1937, qui faisait lui-même suite à la dénonciation du fascisme qui avait déjà promulguée dans l'encyclique *Non abbiamo bisogno* de 1931. Quel qu'ait pu être l'avis du chanoine en privé, ses prises de position publiques devront tenir compte de ces rappels du Vatican en ce qui a trait à l'égalité des races et au combat mitigé de l'Église contre les totalitarismes. Cette dynamique est à l'œuvre même au moment où Groulx commence à élaborer son œuvre. Comme l'explique l'historien Michel Bock :

Dès les années 1910, le durcissement de la position du Saint-Siège vis-à-vis du nationalisme montra les limites d'un groulxisme à peine formulé, et contribua de manière importante à en provoquer l'écartèlement entre une gauche catholique soucieuse de mettre les questions spirituelles à l'abri de toutes considérations nationales, c'est-à-dire politiques, et une droite nationaliste désormais disposée à concevoir l'avenir du Canada français en termes plus franchement politiques³⁹.

La portée réelle du racisme politique de Groulx demeure essentiellement entravée par les directives du Vatican. Il est d'ailleurs étonnant de voir à quel point les accusations d'antisémitisme auront retenu l'attention alors que cette question est à peu près absente de son œuvre publiée. Les chercheurs des années 1990 ne disposaient évidemment pas des moyens technologiques qui sont accessibles à tous aujourd'hui. Il est désormais possible, grâce aux œuvres mises en ligne par la Fondation Lionel-Groulx, de se servir de la fonction recherche

³⁹ Michel Bock, « Le rapport des groulxistes au politique », *Vingtième siècle*, vol. 129, n° 1, 2016, p. 42.

pour retrouver rapidement tous les passages ayant trait aux Juifs dans la presque totalité de ses écrits.

Cette enquête ne vient rien ajouter à ce qui avait déjà été avancé par Gérard Bouchard dans son livre *Les deux chanoines*⁴⁰, à savoir qu'il s'agit d'une part marginale de son œuvre sans pour autant être négligeable. Comme l'a souligné Marie-Pierre Luneau⁴¹, Bouchard pêche cependant par ambivalence dans son travail de description de la pensée groulxiste afin d'appuyer sa thèse d'un Groulx multiple. Il y a, en effet, un positionnement assez clair à propos des Juifs dans les écrits publics de Groulx, qui se retrouve bien résumé dans son opuscule *Pour bâtir* (1953) :

Ai-je besoin de le répéter après tant de fois: je ne suis ni antianglais ni antijuif. Chrétien, catholique, et pardessus tout prêtre, je me sens capable d'aimer facilement tous les hommes. Mais puisqu'il me semble bien qu'en ce pays, chaque groupe ethnique est d'abord pour soi, je me demande pourquoi il serait interdit aux Canadiens français d'être de temps à autre pour eux-mêmes⁴².

Cette pensée s'inscrit donc publiquement en droite ligne avec celle de l'Église catholique en ce sens que la haine raciale y est proscrite, mais que le racisme y est normalisé. Elle témoigne d'une division raciale évidente dans sa séparation entre Anglais, Juifs et Canadiens français, groupes en lutte plutôt que compatriotes. Il est toutefois difficile de comprendre ce racisme structurel en ne se référant qu'à la pensée de Groulx. Après tout, ce dernier fait sienne une maxime déjà prononcée par Durham un siècle plus tôt : « this is a conflict of races ». En ce sens, l'intuition de lecture de Corrie Scott quant à Durham est fertile. Si un racisme s'exprime, il le fait sur une partition héritée de l'Empire britannique où le Juif ne joue que le rôle d'extension. Scott revient d'ailleurs, dans un autre article, sur la distinction raciale des Canadiens français à la fin du XIX^e siècle pour montrer comment un certain discours Canadien anglais, un peu à l'image de ce qui a été fait aux Irlandais, ne les considère pas comme des Blancs. L'exemple le

⁴⁰ Gérard Bouchard, *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003.

⁴¹ Marie-Pierre Luneau, « Compte rendu. Gérard Bouchard, *Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 47, n° 1, janvier-avril 2006, p. 153-156.

⁴² Lionel Groulx, *Pour bâtir*, Montréal, L'Action Nationale, 1953, p. 115.

plus connu de cette racialisation du Canada français est bien sûr l'insulte « Speak White ! » devenue iconique, par la suite, de la lutte des francophones pour la reconnaissance, notamment à travers le fameux poème de Michèle Lalonde. Scott ne revient pas tellement sur l'histoire de cette insulte, dont il est possible de retracer la diffusion à grande échelle dans les récits de soldats mobilisés lors de la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'elle faisait partie intégrante de l'entraînement des recrues francophones par des officiers anglophones. Comme l'écrit François Hertel en 1942 :

Parmi les avantages nombreux d'un séjour en Ontario, un des plus appréciables consiste à constater une fois de plus l'admirable politesse des Anglo-Canadiens.

Ces gracieux importés emploient dorénavant une formule particulièrement gentille et qui tend à remplacer le traditionnel « I don't speak french », ils disent : « Speak White ».

La grande culture de ces messieurs et leur belle érudition historique et géographique leur ont appris en effet que le français est la langue des peuples de couleur⁴³.

Les caricatures qu'inclut Scott dans son article montrent des Canadiens français représentés comme des singes, des lâches et des profiteurs avec une typologie raciale qui reprend directement celle de l'imagerie coloniale. Sur ce plan, il est possible de donner raison à la préface de *L'Appel de la race* par Courtois quand elle met de l'avant le racisme inhérent à l'Empire britannique auquel répond Groulx. En ce sens, les images de la bande dessinée ne sont pas sans rappeler les images coloniales anglaises représentant « Nègres » et Irlandais comme des types inférieurs, et le discours canadien anglais sur la supériorité de la race anglo-saxonne sert d'arrière-plan à la réponse que donne le chanoine. En d'autres mots, la lutte de Groulx se fait le miroir du système racial à laquelle elle est en partie confrontée. Elle en inverse seulement les rapports de supériorité et d'infériorité. La lecture croisée de *L'Appel de la race* et de *Two Solitudes* me permettra de montrer comment, même en répondant vingt ans plus tard au nationalisme groulxiste, et même en prônant l'amour entre les races, MacLennan ne parvient

⁴³ François Hertel, « "Speak White" ou vers l'unité canadienne », *L'Action Nationale*, janvier 1942, p. 75.

pas lui non plus à sortir de cette division ethnoculturelle conflictuelle entre anglophones et francophones.

Pour ce qui est de l'antisémitisme à proprement parler, l'étude des passages de l'œuvre privée de Groulx, principalement ses correspondances, nous entraîne dans des dédales plus sombres où Juifs et Francs-maçons sont parfois mis côte à côte dans leurs supposés complots. Ces passages sont peu nombreux, mais ils existent tout de même et il serait impossible de les nier. La démarche qui vise à en faire l'articulation pour mettre l'antisémitisme à part en pensant endiguer le racisme chez Groulx ne peut, quant à elle, être satisfaisante. Le racisme de Groulx ne se laisse pas non plus réduire à la question juive. Il est tout de même étonnant que l'exégèse critique des années 1990 se soit concentrée presque exclusivement sur cette question de l'antisémitisme. Bien qu'il soit indéniablement présent, il n'en constitue pas moins une partie insignifiante des écrits privés de Groulx. L'histoire nous aura enseigné, malheureusement pour les millions d'innocents qui en auront payé le prix, à quel point cette idée peut être pernicieuse, certes, mais il ne faut cependant pas oublier d'autres formes de racisme qui auront eu une incidence plus considérable dans le contexte canadien. En cela, la représentation des Autochtones dans l'œuvre publique de Groulx est beaucoup plus vindicative et beaucoup moins subtile que peut l'être celle des Juifs.

Une œuvre comme *Le Canada français missionnaire* ne laisse pas de doute quant à l'opinion que Groulx se fait des Autochtones. Si l'assassinat et l'esclavage de ces derniers en Amérique du Sud et aux États-Unis sont décrits comme « inhumain[s]⁴⁴ », la conversion des Autochtones ne les sort pas pour autant de leur sauvagerie : « Le Sauvage reste encore sauvage, ou peu s'en faut : homme-enfant, léger, fantasque, incapable d'efforts soutenus, mal débarrassé de son vieux paganisme⁴⁵ ». Le portrait qui est fait des guerres iroquoises, que l'on peut concevoir aujourd'hui davantage comme des entreprises génocidaires dans leur volonté d'éradication des peuples iroquoiens, ne laisse également pas beaucoup de place à l'interprétation dans *La naissance d'une race* alors que Groulx se réjouit, par exemple, de

⁴⁴ Lionel Groulx, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, p. 337.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 19.

Frontenac qui réussit à « châtier les barbares en détruisant les bourgades des Onnontagués et des Onneyouts⁴⁶ », actions qualifiées d'« exploit » par l'historien.

Peut-être est-il plus facile de dénoncer le mal antisémite, à la fois bien réel et distant, même si celui-ci n'est pas fondamental. Prendre en considération le racisme envers les Autochtones est toutefois plus complexe au sens où cela met en cause un racisme auquel nous participons encore par nos institutions, si ce n'est individuellement. De plus, souligner le racisme de Groulx envers les autochtones ne dit pas non plus grand-chose sur sa spécificité. Le regard méprisant, l'infantilisation, le déni du territoire : tout cela est partie intégrante du récit canadien au temps de Groulx, l'a été avant lui et demeure implicite encore aujourd'hui par la loi sur les Indiens. Dénoncer la verve antisémite dans l'œuvre est alors une autre façon pour le lecteur de ne pas la comprendre en contexte. Non pas qu'il faille relativiser cet antisémitisme, comme le fait Courtois, mais bien parce que cela revient à mettre de côté le système colonial qui le porte dans sa division entre races anglaise, juive, française et autochtone.

Un des premiers à avoir compris ces enjeux est d'ailleurs Jacques Ferron qui, dans sa critique du *Canada missionnaire*, publiée dans *Parti Pris* en 1963, écrit : « Le Chanoine Groulx est bien vieux pour écrire un livre sur le sujet. Sa génération a singulièrement manqué d'humanité. Et il est mal venu de parler d'évangélisation, lui qui a contribué à faire, et le plus fausement du monde, de l'Amérindien notre ennemi⁴⁷. » Force est cependant de constater qu'il a été un des rares à le souligner à l'époque tant le débat sur Groulx a pu dériver dans des voies secondaires.

Race et personnages dans Two Solitudes

Le cas de *Two Solitudes* permet de bien éclairer le système de division ethnoculturelle de *L'Appel de la race*, puisqu'il tient compte du nationalisme groulxiste à travers le personnage de

⁴⁶ *Op. cit.*, p. 191.

⁴⁷ Jacques Ferron, « Ce bordel de pays I - Import Export », *Parti Pris*, vol. 1, n° 3, décembre 1963, p. 59.

Marius Tallard, et aussi parce qu'il en propose un dépassement qui, comme pour la critique de Du Roure, est fondé en partie sur un système racial. Il est d'ailleurs possible de classer tous les personnages du roman de MacLennan selon leur appartenance raciale. Personnage central de la première partie du récit, Athanase Tallard est un Canadien français d'origine tenté par le protestantisme. Huntly McQueen est, quant à lui, un riche marchand ontarien désormais domicilié à Westmount, qui sera son créancier dans un projet de barrage hydroélectrique dans le village de Saint-Marc-des-Érables. Si McQueen s'intéresse à Tallard, c'est qu'il représente, pour lui, une façon d'accéder au monde fermé des Canadiens français, et surtout aux ressources territoriales que ce monde abrite. Ce plan sera contrecarré par la volonté de Tallard de devenir protestant pour se libérer des chaînes que l'Église lui impose à Saint-Marc-des-Érables. Rejeté par ses semblables, il devient alors inutile aux yeux de McQueen. Même si cette relation d'affaires s'avère être un échec, les deux personnages sont mis en contact par l'intermédiaire d'un ancien marin néo-écossais du nom de John Yardley. Progressiste, ouvert sur le monde, ayant pris le risque de s'installer en territoire canadien-français malgré son protestantisme, Yardley joue, durant tout le roman, le rôle de passeur entre les communautés du récit. Il est d'ailleurs à noter que MacLennan lui-même est un Néo-Écossais émigré à Montréal et que ce détail biographique place l'auteur et l'acte d'écrire le roman au centre d'une mission réconciliatrice. La femme d'Athanase, Kathleen, une Irlandaise, n'aura pas ce même poids sur lui. La deuxième partie du roman se concentre, pour sa part, sur les aventures du fils d'Athanase Tallard après la déchéance de ce dernier. Paul Tallard, élevé dans la foi protestante et fils de l'Irlandaise, poursuivra la mission de son père en poussant plus loin sa sortie du monde fermé du Canada français. Il sera aidé, dans ce parcours, par la présence de Yardley, qui défend son mariage avec sa petite-fille Heather Methuen contre l'avis d'Huntly McQueen. De son côté, le frère de Paul, Marius, devient de plus en plus hargneux et s'enferme dans la haine de sa belle-mère Kathleen et des Anglais en général. Les femmes du récit jouent par conséquent le rôle passif d'attirer les hommes en-dehors de leur fermeture communautaire, mais ont besoin d'adjuvants masculins pour que cela puisse s'accomplir. Le personnage de Marius, de son côté, n'est pas sans rappeler un autre personnage de la même période qui se retrouve dans *Ville Rouge*

de Jean-Jules Richard (1949). Dans une nouvelle intitulée « L'Anglophobe⁴⁸ », Richard met en scène un jeune nationaliste qui tombe éperdument amoureux d'une serveuse avant de se rendre compte, pour son plus grand malheur, qu'elle est en fait anglophone. La nouvelle se termine sur le jeune Émile se retrouvant seul et enfermé dans sa haine. Comme chez MacLennan, la femme joue le rôle d'attracteur qui permettrait de sortir de la division ethnique, et le nationalisme peut se lire comme un repli castrateur, à l'image du caractère hostile du catholicisme de l'époque aux unions mixtes. De plus, le moment-clé de « L'Anglophobe » de Richard est une scène d'émeute durant laquelle de jeunes nationalistes vandalisent une librairie anglophone, plaçant cette interdiction du mélange ethnique sur le même plan que l'interdiction de la matière même du livre. Le rôle d'écrivain de Paul Tallard dans la seconde partie le place en résonance avec la nouvelle de Richard.

A priori, *Two Solitudes* semble faire toute la place à une abolition possible de la frontière ethnoculturelle, c'est du moins ce qui est suggéré par l'exergue de Rainer Maria Rilke: « Love consists in this, / that two solitudes protect, / and touch, and greet each other. » (*TS*, p. v) [L'amour est fait de cela / de deux solitudes qui se protègent, / se touchent et se rencontrent l'une et l'autre]. Bien au contraire du message de division et de son caractère indépassable qui a été perpétué par l'emploi populaire de la formule des deux solitudes, l'exergue du roman suggère une réconciliation qui, comme l'a avancé Jacques Cardinal, se ferait sur le plan des affinités entre individus⁴⁹, ce qui permettrait de réunir les deux groupes distincts. Cette pensée de groupe est présentée de manière schématique dans le roman par les personnages de Marius Tallard, nationaliste canadien-français, et Huntly McQueen, représentant du pouvoir colonial et marchand ontarien.

Sans que le personnage ne soit celui d'un roman à clé, il est possible de faire plusieurs rapprochements entre Marius Tallard et les nationalistes des années 1930. Tout juste après avoir mis la touche finale à son manuscrit, Hugh MacLennan s'était lui-même exclamé à propos

⁴⁸ Jean-Jules Richard, *Ville Rouge*, Montréal, Éditions Tranquille, 1949.

⁴⁹ Jacques Cardinal, « Les bons sentiments : Amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », *Tangence*, n° 63, juin 2000, p. 135-164.

du jeune André Laurendeau : « That's amazing. I just put him in a book and mailed it to New York a week ago⁵⁰. » [C'est étonnant. Je l'ai mis dans un livre que j'ai envoyé par la poste à New York il y a à peine une semaine.] Il y a plusieurs recoupements possibles entre le Laurendeau de l'époque et Marius Tallard, ne serait-ce que dans leurs qualités respectives d'orateurs, leur nationalisme, leur dénonciation du pouvoir anglais et leur opposition farouche à la conscription. Il faut se souvenir qu'avant d'être le directeur du *Devoir* le jeune André Laurendeau est réputé pour son affiliation avec Lionel Groulx au sein des Jeunes-Canada et de l'Action nationale. Ces ressemblances anecdotiques ne doivent cependant pas cacher le type que tente de décrire MacLennan, marqué par un profond ressentiment qui ferait obstacle à une pensée libérale et éclairée.

Jacques Cardinal a avancé que ce ressentiment serait présenté par le roman sur un plan œdipien alors que sont renvoyés dos à dos l'attirance de Marius Tallard pour la femme irlandaise de son père et son engagement en faveur du nationalisme canadien-français. La frustration sexuelle du personnage servirait ainsi de motivation première à son positionnement politique, alors que la voie libérale et canadienne serait placée sous le signe de la raison. Le discrédit de la voie nationaliste s'opèrerait donc, d'après Cardinal, par cette structure freudienne du récit.

Les deux héros du roman – Athanase et Paul Tallard – traversent la frontière raciale en se mariant avec des femmes anglophones, et l'exogamie est une étape importante dans leur processus d'ouverture à l'autre. La différence entre les personnages d'Athanase Tallard, Yardley et Huntly McQueen est présentée sans équivoque lors de leur première rencontre : « Although the three men were outwardly unconscious of the difference between them, they were so unlike in appearance as well as in manners that they might have come from three distinct countries and cultures. » (*TS*, p. 14) [Même si les trois hommes étaient extérieurement inconscients de la différence entre eux, leur apparence et leurs manières étaient si différentes qu'ils auraient pu venir de trois pays distincts.] Les personnages anglophones sont déclinés en deux types dans cet extrait, même s'ils sont tous deux des presbytériens d'origine écossaise, le riche Ontarien

⁵⁰ Anonyme, « The Last Saga Of Hugh MacLennan », *The Globe And Mail*, May 18th 1985, p. B1.

McQueen et le marin néo-écossais Yardley demeurent essentiellement différents. Contrairement à Yardley, la présentation de McQueen le situe dès le départ dans son rapport au conservatisme :

Beyond the fact that he had been born obscurely somewhere in Ontario, that he was a bachelor, that he was a great churchgoer, and that he was rapidly becoming one of the richest men in Canada, little was known of his personal affairs. (*TS*, p. 14-15)

[Au-delà du fait qu'il était né dans un obscur quelque part en Ontario, qu'il était encore garçon, qu'il allait souvent à l'église et qu'il devenait rapidement l'un des hommes les plus riches du Canada, on connaissait peu de choses sur sa vie personnelle.]

Comme pour le personnage de Marius, la situation conjugale de McQueen est immédiatement juxtaposée au statut de « great churchgoer » et d'étoile montante de la finance. Le conservatisme est assimilé immédiatement, si ce n'est à une forme de castration pour reprendre la formulation freudienne de Cardinal, à une absence de vie intime. Les personnages progressistes du roman, ceux qui marquent l'accession au Canada nouveau sont ceux qui parviennent à se rapprocher physiquement de l'autre solitude. Le rapport au pouvoir est ensuite mis en relation avec la domination du cours des rivières :

McQueen had appeared excited when they reached the falls and he saw their potential power. He was a peculiar man, hard to estimate. You could laugh at him because of his ponderous appearance and fumbling movements. But there was nothing fumbling in his manner when he had stood looking at the water tumbling over the rocks. He had said nothing for several minutes and the other two had stood watching him. Then he had given a precise calculation of the height of the drop and a careful guess at the number of cubic feet of water that poured over the precipice per hour. He had indicated the exact location where the turbines should be stationed. The other two men were tongue-tied in his presence. For the first time Athanase realized how it was that McQueen had made his way into the hierarchy of business families in Montreal, a group of men regarded by all French-Canadians with a mixture of envy and suspicion. Dollars grew on them like barnacles, and their instinct for money was a trait no French-Canadian seemed able to acquire. (*TS*, p. 22-23)

[McQueen parut excité lorsqu'ils atteignirent les chutes et qu'il vit leur pouvoir potentiel. C'était un homme peu commun, difficile à jauger. Vous pouviez rire de lui à cause de son apparence pompeuse et maladroite, mais il n'y avait rien de maladroit dans la manière dont il se tenait en regardant le torrent qui se déversait sur les pierres. Il ne disait rien depuis plusieurs minutes, et les autres s'en tenaient à l'observer. Puis, il donna un calcul précis de la hauteur du dénivelé et une estimation soigneuse du

nombre de pieds cube d'eau qui se déversait du précipice à chaque heure. Il indiqua l'emplacement exact où devaient être installées les turbines. Les deux autres hommes se taisaient en sa présence. Pour la première fois, Athanase réalisa pourquoi McQueen avait tracé son chemin jusqu'au sommet de la hiérarchie des familles marchandes de Montréal, un groupe d'hommes que les Canadiens français contemplaient avec un mélange d'envie et de suspicion. Les dollars poussaient sur eux comme des coquillages sur les rochers⁵¹, et leur instinct de l'argent était une caractéristique qu'aucun Canadien français ne semblait capable d'acquérir.]

Dans cet extrait, le désir monétaire de McQueen se lie à l'écoulement de la rivière. Le contrôle du courant par le riche anglais peut être mis en opposition avec le manque de contrôle d'Athanase Tallard ou de Yardley qui restent silencieux devant le regard de McQueen qui s'empare du paysage. Il ne faut pas oublier qu'en anglais l'énergie hydraulique prend la forme « power » quand elle est traduite, le pouvoir de cette eau devenant l'allégorie du pouvoir économique et politique qu'exerce le riche industriel sur le territoire. C'est d'ailleurs avec admiration, et au nom de tous les Canadiens français, que Tallard observe l'homme d'affaires anglophone en train de mesurer le courant. L'image de la « barnacle » (traduit par « coquillage »), un coquillage conique qui se fixe aux moules ou à d'autres structures rigides de l'océan, vient accentuer le rapport de l'Ontarien au courant de la rivière. C'est, après tout, dans cet océan que se déverse ultimement tout cours d'eau, et McQueen n'a au fond qu'à la laisser s'écouler pour que l'argent pousse sur son dos à la manière des *barnacles*. Il vit de ce courant comme il en maîtrise la puissance.

Une opposition similaire à celle qui existe entre Tallard et McQueen avec ce dernier et Yardley se dessine dès l'incipit du roman où « [...] the Ottawa river flows out of Protestant Ontario into Catholic Quebec » (*TS*, p. 3) [... la rivière des Outaouais coule de l'Ontario protestant jusque dans le Québec catholique], qui reprend les relations de pouvoir au sein de la fédération, dictées par cet Ontario qui contrôlerait la capitale et, par ruissèlement, le Québec. La naissance d'Huntly McQueen lui fait suivre le cours de la rivière des Outaouais tandis que le marin Yardley, par ses origines néo-écossaises, se situerait en aval, à contrecourant de

⁵¹ Le terme « barnacle » est un terme qui désigne en anglais un animal de la classe des cirripèdes. Il peut donc s'agir de n'importe quel crustacé de cette classe. J'ai choisi de le traduire par « coquillage sur les rochers » pour ne pas confondre le lecteur avec un régionalisme comme « bernique » (Bretagne) ou des termes moins usités comme « patelle » ou « balane ».

l'écoulement du pouvoir canadien. McQueen en fait d'ailleurs un principe plus loin dans le roman : « No one with sense should try to swim against the current. » (*TS*, p. 92) [Personne, sauf un insensé, ne devrait essayer de nager à contrecourant.] Cet insensé sera Athanase Tallard quand il tentera de se dissocier du Père Beaubien pour devenir presbytérien, brisant par le fait même son alliance avec Huntly McQueen. Cet abandon de la communauté à laquelle il espérait avoir accès grâce aux clés que lui fournirait Tallard poussera McQueen à mettre de côté son partenaire pour construire le barrage sans son aide. Incapable de contrôler le courant lui-même, le député Tallard subit plutôt la ruine, et cette ruine est aussi présentée comme un atavisme : « Gradually [Paul] found out what had ruined his father, mainly the fact that even when he had his land and was a member of parliament, he'd never found out how to get out of the strait-jacket of his own nature. No one deliberately trapped him. Whatever it was, it was inside himself. » (*TS*, p. 388). [Peu à peu, Paul découvre ce qui avait ruiné son père. Même lorsqu'il avait ses terres et était député, il n'avait jamais su comment sortir de la camisole de force de sa propre nature. Personne ne l'y avait enfermé délibérément. Peu importe ce que c'était, c'était en lui.] Athanase a beau être le premier d'une lignée à se dissocier de l'héritage catholique, cette dissociation n'est pas complète : il garde l'incapacité congénitale de bouger et de se déplacer pour atteindre le monde. Je reviendrai sur cette dialectique de la fixité et de la mobilité au chapitre suivant lorsqu'il sera question de *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin, mais cette métaphore prend la force d'un trope pour définir le Canada français comme immobile, figé, sclérosé, incapable d'entrer dans la marche du progrès ou dans l'espace mondial. Pour ce qui est de *Two Solitudes*, il faudra attendre Paul, lui même né de l'union d'Athanase et d'une Irlandaise pour que se dénouent les liens qui attachent son père au sol.

Les termes de la fixité sont posés dès qu'est mentionné le conflit politique central de la première partie du roman : « Conscription officers had been in the neighbouring parish of Sainte-Justine and had taken young French-Canadians out of their homes like thieves to put them into the army. » (*TS*, p. 9) [Les officiers de la conscription étaient passés dans la paroisse voisine de Sainte-Justine et avaient extirpé de jeunes Canadiens français de leur maison comme des voleurs pour les envoyer dans l'armée.] Le danger posé par la conscription pour les Canadiens français est de quitter leur foyer, c'est donc la mobilité qu'elle impose qui est décriée

par le père Beaubien dont la pensée est rapportée par le discours indirect libre. Cette importance de l'immobilité dans la « légende » du Québec est renvoyée par MacLennan à un rapport à la race :

The land chained them and held them down, it turned their walk into a plodding and their hands into gnarled tools. It made them innocent of almost everything that existed beyond their own horizon. But it also made them loyal to their race as to a family unit, and this conception of themselves as a unique brotherhood of the land was part of the legend at the core of Quebec. (*TS*, p. 95-96)

[La terre les enchaînait au sol, elle transformait leurs pas en boitements et leurs mains en outils tordus. Cela les rendait innocents de presque tout ce qui existait au-delà de leur propre horizon. Mais cela les rendait aussi loyaux à leur race comme si c'était une famille. Cette vision d'eux-mêmes en fratrie unique liée au sol faisait partie de la légende au cœur du Québec.]

Le discours sur la race fait partie de la mythologie qui empêche le Canada français de couper ses liens avec le sol et de saisir le courant. Une dualité se développe tout au long du roman entre le légendaire et le réel, l'existence de ces « légendes » raciales étant mentionné dès l'incipit lorsqu'il est question de Montréal où : « Two old races and religions meet here and live their separate legends, side by side. » [Deux vieille races, deux vieilles religions, se rencontrent ici et vivent leurs légendes séparément côte à côte.] Cette critique d'un récit canadien-français réfractaire au progrès fait partie intégrante d'un certain discours libéral à l'époque où MacLennan publie *Two Solitudes*. C'est d'ailleurs ce rapport à la fixité qui est dénoncé quelques années plus tôt par Ringuet dans *Trente Arpents* (1938). Dans ce roman, le personnage d'Euchariste Moisan concentre sa vie autour de son lot de terre de trente arpents. D'abord enrichi par la Première Guerre Mondiale, une série de revers le mène à la ruine, mais la principale cause de son désarroi est son refus obstiné du progrès : « Pour lui, Euchariste, la voie était claire : ce qui s'imposait, c'était le retour au monde sain d'autrefois ; renoncer aux mécaniques et vivre sur les trente arpents de terre en ne leur demandant que ce qu'ils pouvaient donner⁵². » La position d'Euchariste Moisan est donc résolument réactionnaire et, comme chez MacLennan en partie (le roman est moins canadien dans ses ambitions que *Two Solitudes*), ce sont les personnages étrangers qui seront les porteurs d'un progrès potentiel, qu'ils soient

⁵² Ringuet, *Trente Arpents*, Montréal, Flammarion, coll. Bis, 2001 [1938], p. 284.

Français ou Américain. Le refus obstiné des personnages d'entendre raison les conduit à une sanction inéluctable : le Canada français court à sa perte à cause de cette immobilité et du refus de voir les progrès potentiels proposés par la technologie et une adaptation au monde moderne. Le livre se conclut de manière ironique sur Euchariste qui rêve encore de sa terre laurentienne alors qu'il est en exil à White Falls aux États-Unis, dépossédé de ce monde fixe qu'il chérissait tant :

Ce sont les choses qui ont décidé pour lui, et les gens, conduits par les choses.

Novembre ramena la pluie et ralluma le poêle.

Chaque année, le printemps revint...

...et chaque année la terre laurentienne, endormie pendant quatre mois sous la neige, offrit aux hommes ses champs à labourer, herser, fumer, semer, moissonner...

...à des hommes différents...

...une terre toujours la même⁵³.

Pour Ringuet, contrairement à Groulx, « [l]a patrie c'est la terre, et non le sang⁵⁴ ». Le refus de la mobilité de la part des Canadiens français ne mène pas à leur déchéance raciale tant qu'à la dépossession de leur territoire. Pour MacLennan, c'est le nœud originel des races et de leurs légendes respectives qui entrave l'avènement d'un Canada réel. L'excipit en donne le dénouement :

Then, even as the two race-legends woke again remembering ancient enmities, there woke with them also the felt knowledge that together they had fought and survived one great war they had never made and that now they had entered another; that for nearly a hundred years the nation had been spread out on the top half of the continent over the powerhouse of the United States and still was there; that even if the legends were like oil and alcohol in the same bottle, the bottle had not been broken yet. And almost grudgingly, out of the instinct to do what was necessary, the country took the first

⁵³ *Op. cit.*, p. 288.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 51.

irrevocable steps toward becoming herself, knowing against her will that she was not unique but like all others, alone with history, with science, with the future. (*TS*, p. 511)

[Alors même que les deux légendes raciales se réveillaient encore en se rappelant d'anciennes inimitiés, le savoir qu'ils avaient combattu ensemble et survécu à une grande guerre et qu'ils se préparaient en entrant dans une autre se réveillait désormais avec eux. Ils savaient que, pendant plus d'un siècle, la nation s'était entendue sur la moitié d'un continent au-dessus de la puissance américaine en tenant toujours bon. Ils savaient aussi que, même si leurs légendes étaient comme de l'huile et de l'alcool dans une même bouteille, la bouteille n'était pas encore rompue. Et presque avec hargne, puisé de l'instinct de la nécessité, le pays prit ses premiers pas irrévocables vers lui-même, en sachant malgré lui qu'il n'était pas unique mais comme tous les autres, seul face à l'histoire, face à la science, face au futur.]

Comme Ringuet appelait le progrès pour sortir le Canada français de l'impasse dans laquelle il était face au monde, c'est au nom du progrès que se dénoue l'impasse entre les deux solitudes de MacLennan. L'avènement de cette rationalité nouvelle, qui mettrait de côté les « légendes » raciales, peut advenir grâce à deux éléments : l'opposition aux États-Unis (présentée comme une guerre) et la guerre réelle qui leur donnerait une histoire commune. En ce sens, la lecture idyllique que fait MacLennan du rôle rassembleur des conflits mondiaux pour la cause canadienne est bien ignorante des débats de son temps à propos de la conscription qui se jouent du côté francophone. Au contraire, le récit de la collectivité qui est fait dans un roman comme *Les Plouffe* (1948) de Roger Lemelin met davantage en scène le rôle rassembleur que jouera l'opposition à la conscription au Canada français. Lorsque Saint-Sauveur se lève après l'heure du souper pour participer au défilé du Sacré-Cœur en opposition à la guerre : « [s]euls des malades, des infirmes et des vieillards semblaient encore habiter quelques maisons, où des radios transmettaient les premières rumeurs de la cérémonie⁵⁵ ». Difficile de créer une image plus forte de la collectivité rassemblée autour d'une cause. De même, alors que MacLennan présente l'ogre américain comme le repoussoir qui vient créer l'identité canadienne, un romancier comme Lemelin en fait plutôt l'ambition du pauvre Guillaume Plouffe appelé à rejoindre les rangs de l'équipe de baseball des Reds de Cincinnati, mais qui en sera empêché par la guerre à laquelle il devra prendre part. L'exemple des *Plouffe* de Lemelin n'en est qu'un, mais plusieurs travaux ont présenté ce que l'historiographie a baptisé la « crise de la

⁵⁵ Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Québec, Bélisle, 1948, p. 433.

conscription » comme un des moments-clés de la constitution progressive d'un récit national québécois en opposition au récit national canadien. La lecture qu'en fait MacLennan, soit faire reposer cette crise exclusivement sur le dos de quelques nationalistes, semble tout à fait aveugle à l'ampleur que prend cet événement dans le discours canadien-français de l'époque. Là où la guerre est un point de discord majeur entre anglophones et francophones, MacLennan semble demeurer aveugle à l'importance de ces discours dans la sphère publique pour montrer l'image d'un Canada où elle pourrait jouer un rôle rassembleur. Cette manière de terminer son « roman du Canada » montre le problème de biais racial qui se met en place.

Il est d'ailleurs possible de situer ce récit d'un Canada français réfractaire au progrès dans la longue histoire du colonialisme britannique. Déjà en 1807, George Heriot écrivait dans son guide de voyage :

The habitants are honest, hospitable, religious, inoffensive, possessing much simplicity, modesty, and civility. Indolent, attached to ancient prejudices, and limiting their exertions to an acquisition of the necessaries of life, they neglect the conveniences. Their propensity to a state of inaction, retains many of them in poverty; but as their wants are circumscribed, they are happy. Contentment of mind, and mildness of disposition, seem to be the leading features in their character. [...] They have little inclination for novelty or improvement, and exhibit no great portion of genius, which may perhaps be in some degree attributed to the want of education, of examples to pursue, and of opportunities to excite emulation, or to unfold the latent qualities of the mind⁵⁶.

[Les habitants sont honnêtes, accueillants, religieux, inoffensifs. Ils sont aussi très simples, modestes et polis. Indolents, attachés à de vieux préjugés et limitant leurs efforts à l'acquisition des nécessités de la vie, ils négligent le confort. Leur propension à l'inaction en retient plusieurs dans la pauvreté, mais comme leurs besoins sont limités, ils sont heureux. L'esprit calme et les dispositions douces semblent être des constantes de leur caractère. [...] Ils ont peu d'inclination à la nouveauté ou aux améliorations, et ils ne montrent guère de génie, ce qui pourrait en partie être attribué au manque d'éducation, au manque d'exemples à suivre et au manque d'opportunités qui pourraient exciter l'imitation ou révéler des dispositions enfouies de leur esprit.]

C'est cette image d'un peuple réfractaire au progrès qui se retrouve près d'un siècle et demi plus tard chez MacLennan. Henriot, qui tenait un rôle de haut-fonctionnaire dans

⁵⁶ Georges Heriot, *Travels Through The Canadas*, London, Richard Phillips, 1807, p. 264-255.

l'administration coloniale britannique, analyse la situation avec une position en surplomb qui n'est tout de même pas celle de l'écrivain, plus prompt à dénoncer les préjugés anglais et certainement moins condescendant dans sa manière de décrire les francophones. La structure demeure, pour sa part, essentiellement la même. Le Canadien français est religieux, attaché à ses coutumes, simple et ne cherche pas à s'extirper de sa condition, ce que l'Anglais est, lui, en mesure de faire. En filigrane, un modèle se dessine où, si le Canadien français veut aspirer à mieux, il se doit d'écouter la parole des anglophones.

Chez MacLennan, bien que la légende de la race canadienne-française soit décrite dans son immobilisme, peu est dit de la légende canadienne-anglaise. Elle n'est, en fait, jamais mentionnée comme une « légende » elle-même. Le chauvinisme d'un Huntly McQueen est bel et bien dénoncé, sa volonté allant même jusqu'à tenter d'empêcher l'union de Paul Tallard et d'Heather Methuen, mais la remise en cause d'une quelconque légende de ce côté n'est lisible nulle part. Tout se passe comme si le Canada français devait, avant tout, entendre raison à propos du catholicisme qui le retarde et de la conscription, et que les clés de cette raison appartenaient au côté anglais. La réalisation d'Athanase Tallard va d'ailleurs en ce sens : « Science was too much for any static force to resist. Science was bound to crack the shell of Quebec sooner or later, and it was certain in doing so to assail the legend. » [La science était trop imposante pour qu'aucune force immobile ne lui résiste. La science allait briser la gangue du Québec tôt ou tard, et il était certain que cela affecterait sa légende.] Ces Lumières canadiennes qui se retrouveraient dans un progrès technique, capitaliste et libéral ne doivent advenir cependant que d'un côté, pour peu que la résistance à la mixité des capitalistes ontariens soit mise de côté. En ce sens, la conclusion d'Athanase Tallard est un brin biscornue pour le lecteur contemporain, car s'il est compréhensible que cette dévotion nouvelle à la science ait pour conséquence de le rendre automatiquement « [...] critical of Catholicism », le choix du personnage de se tourner plutôt vers le presbytérianisme n'a pas énormément de sens à moins de croire que la religion romaine soit fondamentalement moins rationnelle que cette dernière. Ce parti pris montre le biais évident de MacLennan en faveur de sa propre religion, et rend le mélange des races conditionnel à l'abolition de tout ce qui constitue la spécificité canadienne-française.

Bien que l'ouverture sur le monde soit mise de l'avant à travers un personnage comme Yardley – marin aventurier à l'esprit ouvert par le contact avec l'étranger –, les personnages francophones ne peuvent atteindre naturellement un même degré d'humanisme sans passer par une profonde modification culturelle et sexuelle. Il faut aux Tallard deux générations et deux mariages à des anglophones pour y arriver. Il leur faut renoncer à combattre la conscription, renoncer à leur religion et parler anglais pour que finalement puisse advenir, sous la plume de Paul Tallard, le roman canadien annoncé par la mise en abyme du récit, qui prend, à la toute fin, la forme de ce que certains nomment un *Künstlerroman* (roman d'artiste), sorte de sous-catégorie du *Bildungsroman*. En ce sens, l'entrée en matière de Rainer Maria Rilke tirée des *Lettres à un jeune poète* (*Briefe an einen jungen Dichter*) annonce le récit d'apprentissage de Paul Tallard et sa conclusion dans l'acte d'écriture qui vient justifier le travail de romancier de MacLennan.

Il y a donc un rapport inégalitaire à la race dans *Two Solitudes*, d'un côté les personnages anglais sont en mesure de transcender la question pour atteindre un humanisme universel, de l'autre les francophones ne peuvent y parvenir que par les renonciations et un lent travail d'hybridation qui permettra de surmonter leurs atavismes. Dans le cas d'Athanase Tallard, l'échec entraîné par sa déchéance est d'autant plus significatif que sa deuxième femme, Kathleen, se remarie à un Américain après sa mort.

Son union avec une anglophone est toutefois le premier pas vers une échappée du territoire des ancêtres qui sera concrétisée par son fils Paul. Les descriptions du fils de la première union, Marius, sont inversement marquées par l'absence d'hybridation. Sa mère est une sainte avec qui Athanase Tallard ne partage aucune intimité sexuelle, cette frustration se répercute chez le fils dans son désir pour la nouvelle femme de son père. Comme l'a analysé Jacques Cardinal⁵⁷, ce désir est d'ailleurs mis côte à côte avec l'*ekphrasis* des toiles de grands maîtres européens où sont notamment représentés des nus féminins, comme si la conquête sexuelle était irrémédiablement associée à l'ouverture vers le monde. Le choix de Marius sera plutôt de renoncer à accepter la tension entre lui et sa belle-mère pour la sublimer dans le

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 149-150.

nationalisme et l'endogénisme en s'unissant à une jeune canadienne-française simple d'esprit. Le résultat de cette entrave à leur désir est présenté dans le roman comme une frustration malade : le personnage, au départ capable d'infléchir l'esprit des foules grâce à ses discours enflammés, devient peu à peu un avocat sans pratique, ratiocineur et presque miséreux, aidé par la seule bonne conscience de sa femme alors que tous autour l'ont déserté. Il tâchera un moment d'assumer un rôle autoritaire en essayant de ravir Paul à sa mère irlandaise pour le ramener dans le droit chemin de la race et du nationalisme, mais cette tentative, comme toutes ses entreprises politiques, sera vouée à l'échec.

Comme le pense Yardley, une lutte se déroule entre les Tallard pour savoir qui aura l'autorité sur Paul : « As Yardley limped up the path to his house his mind saw a vision of all the Tallards pulling Paul; Marius on one arm and his mother on the other, Athanase at the head, and the priest with his powerful hands on both feet. » (*TS*, p. 86) [Alors que Yardley boitait le long du chemin qui menait à sa maison, il se mit à imaginer tous les Tallard qui tiraient sur Paul; Marius tenait une main et sa mère une autre, Athanase à la tête, et le prêtre avec ses mains puissantes accrochées à ses deux pieds.] Le conflit est double : d'un côté Marius et Kathleen se disputent l'influence française ou anglaise. De l'autre, le père s'oppose au catholicisme du prêtre par sa conversion et tente d'amener son fils dans la voie du protestantisme. Le positionnement des deux parties est révélateur en ce sens qu'Athanase tire la tête de son jeune fils alors que le prêtre est du côté des pieds qu'on peut imaginer comme liés au sol et à l'enracinement. Le cinquième membre de l'équation impliquant anglophilie et nationalisme, catholicisme et protestantisme, est bien sûr Yardley lui-même. Le vieux marin néo-écossais entretient un rôle paternel envers Paul dès son plus jeune âge, et ce dernier agit en tant que mentor dans le *Künstlerroman* de Paul. Rappelons la distinction faite par Linda Leith entre les deux parties du roman, articulées entre l'épopée canadienne d'Athanase Tallard et l'éducation du jeune Paul⁵⁸. J'analyserai ces deux parties un peu plus loin en ce qu'elles traitent d'un rapport renouvelé au territoire : de l'exiguïté du terroir d'Athanase Tallard à son ouverture progressive vers le monde par le truchement des personnages anglophones.

⁵⁸ *Op. cit.*

Il me faut toutefois en arriver, avant toute chose, au rapport à la race dans le roman de Lionel Groulx. Comme il a été démontré, si *Two Solitudes* tente de dépasser la question raciale, l'œuvre n'en demeure pas moins profondément marquée par une structure où l'hybridation vient jouer un rôle positif, mais où cette hybridation trahit des relations de pouvoir entre anglophones et francophones. Le passage d'une race à l'autre qui permet l'émergence du récit canadien se fait au détriment de ce qui a pu caractériser les positions francophones entourant ce même récit. Alors que MacLennan tente de mettre à distance le nationalisme groulxiste à travers le personnage de Marius, il faut tout de même comprendre que le système imaginé par Groulx plus de vingt ans avant dans *l'Appel de la race* se construit tout à fait en opposition avec l'idéal d'hybridation proposé par *Two Solitudes*.

L'Appel de la race et la peur de l'hybridation

Alors que *Two Solitudes* présente le récit d'une hybridation réussie entre anglophones et francophones qui permettrait la naissance d'un sujet canadien, *L'Appel de la race* est pour ainsi dire le récit d'une hybridation ratée. Contrairement à celui de MacLennan, le roman de Groulx est beaucoup plus près du récit de conversion que du récit d'éducation⁵⁹. Le personnage principal, Jules de Lantagnac, député fédéral s'étant marié à une anglophone protestante, redécouvre l'appel de sa race au fil de ses conversations avec son confesseur, le Père Fabien. Le roman commence toutefois peu de temps après la conversion alors que Lantagnac revient de son patelin natal où il a obtenu la confirmation de son inéluctable appartenance à la race canadienne-française. Un conflit politique éclate lorsque le parlement fédéral cherche à prendre position sur le Règlement XVII en Ontario, qui limite l'apprentissage du français dans les écoles. Tirailé entre son affiliation politique et sa redécouverte identitaire, ce conflit parlementaire se mue en conflit personnel alors que sa femme prend résolument parti pour le règlement et pour l'assimilation de sa famille à la majorité anglaise. Déjà, la moitié de ses quatre

⁵⁹ Il faut cependant admettre que les deux types de récits comportent des similarités. Voir par exemple : Bruno Clément, *Le récit de la méthode*, Paris, Seuil, 2005 et Jean-Claude Schmitt, « L'autobiographie comme récit de conversion », *L'Atelier Bis*, n° 17, 2017.

enfants semble résolument pencher du côté anglophone. Le mariage de Lantagnac se voit donc compromis au même titre que son avenir politique, et il songe un temps à renoncer au nom du respect des vœux du mariage. C'est du moins ce qu'il compte faire consciemment jusqu'à ce que l'intervention du Saint-Esprit ou de quelque chose qui s'en approche le pousse à la toute fin à prendre la parole en chambre pour défendre sa race, ce qui lui fera perdre à la fois sa position au sein de son parti, sa femme ainsi qu'une partie de ses enfants. La division des enfants à la fin du roman est un bon exemple de l'impossibilité d'une synthèse entre les deux races. Alors que Wolfred et Virginia se rangent du côté du père et de la race française, William et Nellie se rangent du côté de la mère et de la race anglaise. Cette division est présentée dans le roman comme liée à des caractéristiques morphologiques :

Tandis que Wolfred et Virginia accusaient presque exclusivement des traits de race française : les traits fins et bronzés des Lantagnac, l'équilibre de la conformation physique, en revanche l'aînée des filles et le cadet des fils, tous deux de chevelure et de teint blonds, plutôt élancés, quelque peu filiformes, reproduisaient une ressemblance frappante avec leur mère. (AR, p. 130)

Il est intéressant de retrouver chez Groulx les « traits bronzés » que mentionnait Corrie Scott quand elle montrait les caricatures de la fin du XIX^e siècle qui présentaient les francophones comme des non-blancs⁶⁰. Le roman se fait l'écho de ces représentations de l'époque qui tendent à montrer les Canadiens français (et les Irlandais) comme moins blancs que les anglophones. D'autres textes de l'époque reprennent d'ailleurs cette idée. « Le teint des Français était bronzé, semblable aux peaux-rouges⁶¹ », écrit par exemple Régis Roy dans son roman historique *La Main de Fer* (1931). Au-delà de la représentation racialisée de la pigmentation, le rapport à la culture comme phénotype provenant d'une prédisposition raciale et génétique se retrouve dans plusieurs écrits de la même époque. Le plus connu est sans doute le roman de l'écrivain français Jean Giraudoux, *Siegfried et le Limousin*, publié un an après le livre de Groulx. Le parallèle entre les deux œuvres est révélateur. Dans le roman de Giraudoux, le narrateur croit retrouver dans

⁶⁰ Corrie Scott, « How French Canadians Became White Folks », *Ethnic And Racial Studies*, vol. 39, n° 7, May 2016, p. 1280-1297.

⁶¹ Régis Roy, *La Main de fer, roman historique canadien*, Montréal, L'Action Canadienne, 1931, p. 48.

des journaux allemands les textes d'un de ses amis français, Jules Forestier, porté disparu lors de la Première Guerre Mondiale. Croyant d'abord être devant un cas de plagiat de la part d'un juriste allemand nommé Siegfried Von Kleist, il constate que ce soi-disant juriste n'est nul autre que Forestier lui-même, devenu amnésique après avoir été blessé au combat. Même sans mémoire et avec une nouvelle identité allemande, Forestier garde en lui l'esprit français, qui transparait encore dans ses écrits. Le narrateur réussira à le ramener à la raison en se faisant passer pour son professeur de français et en introduisant peu à peu des textes sur sa ville natale de Belac au Limousin. Ces évocations de la terre natale ravivent peu à peu son esprit français, et Siegfried Von Kleist reprend finalement sa mémoire, redevient Jules Forestier et décide de retourner vivre dans le Limousin avec le narrateur. Un peu comme *l'Appel de la race*, le roman connaîtra une grande popularité à l'époque de sa sortie, notamment grâce à son adaptation théâtrale intitulée *Siegfried* (1928). Malgré sa célébration de la culture allemande qui ne pourrait être rapprochée du portrait que Groulx dresse des Anglais dans *l'Appel de la race*, *Siegfried et le Limousin* partage plusieurs caractéristiques avec le roman du chanoine canadien-français. D'une part, il y a le rôle d'un maître dans la redécouverte des origines. Bien sûr, le roman de Groulx s'ouvre sur cette prise de conscience et le lecteur ne commence à lire qu'après le retour aux sources culturelles alors que le roman de Giraudoux en fait sa conclusion. Cependant, il est possible de constater un même rôle donné à la terre natale et à son pouvoir révélateur d'une identité inscrite à même le sang. Tout comme deux des héritiers Lantagnac gardent en eux la culture française, cette identité se redécouvre soit par le contact de la terre (c'est le cas surtout de Wolfred), soit par le contact de la culture (c'est le cas de Virginia). Le Von Kleist de Giraudoux a beau s'imprégner de culture allemande au point de devenir un des plus grands intellectuels du pays, l'hybridation demeure impossible : il reste, en son fond, un Français. Wolfred et Virginia ont beau être élevés comme des Anglais, le contact avec la terre natale ou l'histoire suffit à raviver leur sang canadien-français et à faire ressurgir la culture nationale. Pour reprendre les termes d'un débat qui animait les cercles conservateurs franco-allemands à l'époque de *Siegfried et le Limousin*, il y aurait quelque chose d'autant plus inoubliable dans la civilisation française qu'elle s'opposerait fondamentalement à la culture allemande. La même opposition entre *Kultur* et *Zivilisation* se retrouve lorsqu'il est question des Anglais et des Français du livre de Lionel Groulx.

D'ailleurs, le parallèle est dressé par l'auteur lui-même sans trop d'ambiguïtés alors qu'il décrit le Canada français comme une « Alsace-Lorraine d'Amérique » (AR, p. 250). Comme dans le livre de Giraudoux, les traits de la *Zivilisation* française restent prépondérants par rapport à la *Kultur* qui tente de les absorber : « [...] les Anglo-saxons subjuguent, un peu partout comme ici, quelques rares unités, par leur or, par leurs mœurs. Personne par leur littérature et leurs arts » (*Idem*). Si le pouvoir et la façon d'être anglaises gardent leur capacité d'attraction, la civilisation française demeure somme toute irréductible. Or, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, c'est la corruption des mœurs qui guettait justement la colonie conquise au contact des Anglais dans *La naissance d'une race*. Le héros Jules de Lantagnac retrouve d'ailleurs ce risque de l'hybridation dans les pages d'un livre de Gustave Le Bon : « C'est donc avec raison que tous les peuples arrivés à un haut degré de civilisation ont soigneusement évité de se mêler à des étrangers » (AR, p. 131). Si le haut degré de civilisation, à travers la littérature et les arts, constitue une sorte de protection contre l'envahisseur (c'est ce qui ramène Wolfred vers sa race), la décadence n'est pas pour autant impossible. Le mariage mixte de Lantagnac est d'ailleurs un premier pas dans cette direction et l'essentiel du roman est une tentative de réparer les dégâts déjà engendrés par ce choix qui ne peut mener qu'à la fin de la civilisation française en Amérique s'il se perpétue.

Contre l'exogamie, il existe donc plusieurs remparts. Le premier est, comme je l'ai déjà évoqué, la terre natale, qui permet au père et au fils de retrouver leur essence française. Dans un passage qui reprend un des grands tropes de tous les nationalismes, Groulx écrit : « Mon Père, je puis le dire, sur la tombe des miens s'est achevée l'évolution de ma pensée; dans le vieux cimetière, j'ai recouvré toute mon âme de Français » (AR, p. 107). Benedict Anderson évoque cette égalité radicale des imaginaires nationaux lorsqu'il décrit les tombes blanches et semblables des cimetières militaires⁶². À l'image de ces cimetières, ces « vieilles tombes de chêne, rongées, déchiquetées par le temps, sans plus une lettre de leur épitaphe » (*Idem*) ne disent même plus les noms des morts qu'elles abritent, elles ne peuvent plus témoigner que de leur grandeur simple supposée par la noblesse du bois de chêne, mais elles sont surtout le

⁶² Benedict Anderson, « Cultural Roots », *Imagined Communities*, London, Verso, 2006 [1983], p. 9-11

produit d'une désindividualisation, d'une réification du caractère même de l'ancêtre devenu symbole et égal de Lantagnac. S'il retrouve sa civilisation, s'il retrouve sa race, c'est qu'il est accompagné des morts. C'est eux, même innommés, qui donnent leur valeur à la terre natale en ce qu'elle est habitée d'égaux indistincts et éternels. À partir de cette présence peut s'imaginer l'abnégation du personnage principal, s'il peut sacrifier sa famille, sa volonté même d'être à part entière, ne devenir que le porte-parole de la volonté divine et raciale dans son dernier discours, c'est parce qu'il marche à égalité avec des semblables qui sont aussi des cadavres. La terre est donc bel et bien un obstacle à l'hybridation, mais celui-ci est d'autant plus fort qu'il est habité par la foule indistincte des disparus.

Le deuxième obstacle, je l'ai mentionné aussi, c'est le sang. En s'adressant au Père Fabien, Lantagnac explique clairement :

Mes fils et mes filles, continua Lantagnac, ont, par leur mère, du sang anglais dans les veines; mais par moi, ils ont surtout le vieux sang des Lantagnac, de ceux du Canada d'abord, puis, de ceux de France, les Lantagnac de Monteil et de Grignan. Soit quarante générations. Je me le suis juré : c'est de ce côté-là qu'ils pencheront. (AR, p. 109)

Pas de doute possible, le sang Français garde sa supériorité sur le sang anglais. Dans cet extrait, deux raisons permettent de le distinguer. D'une part, son rapport à la terre et à la France elle-même qui renvoie à une origine noble. Tout comme l'aristocratie terrienne d'Ancien régime, le sang Français aurait une autorité héréditaire qui justifierait son statut supérieur et son ascendant sur le territoire. D'autre part, ces « quarante générations » font à tout le moins écho au chiffre biblique qui revient plusieurs fois dans les Évangiles et l'Ancien Testament, et peut-être même aux quarante générations qui séparaient Abraham du Christ d'après saint Augustin⁶³. L'origine noble des Lantagnac est donc également liée à une origine religieuse. Le sang ne serait pas qu'une métaphore de la génétique, au contraire, il aurait une valeur mystique, portant en lui la noblesse catholique et française. À l'opposé, la corruption du sang pose un risque sérieux d'hybridation. Le Père Fabien met d'ailleurs la faute des déboires de la noblesse

⁶³ Saint Augustin, « Chapitre IV », *Œuvres complètes*, Paris, L. Vivès, 1871, p. 473-477.

francophone sur le « mélange des sangs » (AR, p. 130) qui viendrait avec cette perte d'aura mystique liée à la terre d'origine et à la religion.

Le troisième rempart contre l'hybridation, c'est la culture. Mais la culture est avant tout religieuse. En comparant la situation des Canadiens français à celle des Irlandais, Lantagnac déplore : « Or, si mes compatriotes s'anglicisent, ne crois-tu pas que le même sort attend leur foi ? » (AR, p. 195). Le sort de la langue et de la religion seraient par conséquent intimement liés, et cette pénétration de l'esprit anglais se joue également sur un plan culturel plus élargi : « Les journaux, les livres que l'on lit dans ce monde-là, les mariages mixtes qui s'y font tous les jours, travaillent plus efficacement pour l'hérésie que tous les predicants ensemble » (*Idem*). Dans cette citation, il est possible de voir clairement deux des remparts posés à l'hybridation et la manière dont ils opèrent, « [l]es journaux, les livres » en anglais permettant de dénaturer la culture, les « mariages mixtes » venant ensuite corrompre la race, corruption qui mène à « l'hérésie » et à l'abandon de la religion catholique. Tout cela est rendu possible par l'abandon de la terre natale par ces « races catholiques qui s'anglicisent au Canada et aux États-Unis » (*Idem*).

Les trois remparts ne suffisent donc pas entièrement à endiguer la pénétration anglophone dans les corps et les esprits. Comme l'explique Lantagnac, cela est d'autant plus inquiétant que « l'anglo-saxonnisme est, à l'heure actuelle, la puissance la plus formidable » (*Idem*). Cette idée se retrouve encore aujourd'hui dans certains discours, mais la solution que propose Groulx est fondée sur un rapport providentiel à la religion qui, lui, disparaîtra, pour l'essentiel, du discours des années d'après-guerre. Malgré la menace posée par l'anglais et le protestantisme, l'intervention divine permet de sauver la mise dans le roman. Lorsque Lantagnac se décide enfin à faire son discours devant le parlement, c'est d'ailleurs l'Esprit-Saint lui-même qui intervient pour le pousser à le faire :

Pourtant l'orateur s'en souvenait : au dernier moment, quelque chose comme un fluide mystérieux l'avait agité. Il avait cru y reconnaître ces secousses extraordinaires dont lui avait parlé le Père Fabien, illuminations et motions souveraines de l'Esprit qui soulèvent au-dessus d'elle-même la volonté humaine. En moins d'un instant l'homme s'était trouvé debout ; il avait demandé la parole, commencé de parler. (AR, p. 234)

Comme l'explique Frédéric Boily, chez Groulx, « [...] le chef est celui par lequel la nation peut véritablement vivre en tant qu'incarnation charnelle⁶⁴ ». La question de l'individualité ou des caractéristiques du sujet est mise à l'arrière-plan d'une action collective motivée par la volonté divine. Lantagnac joue davantage le rôle d'un paratonnerre par qui l'éclair du destin providentiel devra passer pour toucher terre et mettre en marche les forces ataviques de la nation qui empêcheront l'hybridation et l'hérésie protestante.

Si la figure du chef s'efface derrière sa fonction, le personnage responsable de la mise en place du paratonnerre demeure le clerc. Le Père Fabien est, après tout, le confesseur de Lantagnac, et c'est son lent travail de discussion qui permettra au chef d'émerger et de se faire le porte-parole du peuple. La première occurrence du mot « chef » dans le roman est d'ailleurs mise dans la bouche du Père Fabien lorsqu'il se dit à lui-même : « Tout de même, si Dieu voulait, quel chef pourrait devenir ce grand avocat ! » (AR, p. 95). Le prêtre a donc une intuition de ce que sera, en fin de roman, la volonté divine. Son rôle d'orienteur et de guide est prépondérant dans le système de *L'Appel de la race*. Bien plus que Lantagnac, en fait, les intuitions et les réflexions du Père Fabien serviront de directives au récit. La dépossession du personnage principal quant à l'issue de l'histoire n'est qu'accentuée par le fait que c'est à son corps défendant qu'il prononce son discours héroïque comme s'il était simplement une marionnette de la volonté divine révélée par son confesseur. Difficile de ne pas voir ici le rôle que voudrait lui-même se donner Groulx dans un ordre politique où le clergé aurait la tâche d'éclairer la nature de la volonté divine et d'orienter le chef pour que le destin du peuple canadien-français puisse s'accomplir.

À cet idéal de dépossession de l'individu au nom de la foi, MacLennan oppose un modèle individualiste et libéral permettant au sujet d'atteindre l'universel. Pour que cet idéal puisse s'accomplir, les Tallard doivent passer par l'abandon de chacun des remparts posés par Groulx. D'une part, cette frontière de la terre natale doit laisser le pas à la ville et au monde. Ensuite, la frontière du sang doit être dépassée par le mariage mixte qui fait tant peur à Groulx. Finalement, la culture catholique doit laisser le pas au protestantisme. Ce n'est qu'à ce prix que

⁶⁴ Frédéric Boily, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 146.

le Canada de MacLennan, qui ferait le pont entre les « deux solitudes », peut s'accomplir. Le système racial mis en place par les deux romans contribue par conséquent à rendre leurs conclusions mutuellement exclusives : l'un réalisant le pire cauchemar de l'autre. Les frontières ethnoculturelles posées entre les personnages, et leur fonction symbolique dans une économie narrative marquée par la structure du roman à thèse, rend indépassable leur condition de départ. Bien qu'il y ait évolution chez MacLennan, cette évolution n'en est pas véritablement une autant qu'un abandon des conditions préexistantes. Le francophone ne pose plus problème dès qu'il cesse d'être un francophone. L'opposition irréconciliable entre ces deux lectures de la frontière ethnoculturelle ne doit cependant pas cacher un autre phénomène vers lequel j'aimerais maintenant diriger l'attention du lecteur. Je l'ai évoqué ci-haut lorsqu'il était question de *Two Solitudes*, mais l'enjeu des deux romans dépasse, bien sûr, le conflit de races durhamien : il met également en scène des enjeux territoriaux.

L'essentialisme de la notion de race la place, *de facto*, en-dehors de l'histoire pour ceux qui l'utilisent. Les « quarante générations » de Groulx ne sont qu'une autre façon de mentionner le caractère éternel, essentiel et inaliénable de l'origine raciale canadienne-française. L'histoire occupe toutefois une place importante dans les deux romans, et elle ne peut s'accomplir, dans les deux cas, que par une opération qui met en jeu la race : de sa redécouverte, dans *L'Appel de la race* à son abandon dans *Two Solitudes*. Or, l'horizon historique de cette opération ne peut faire autrement que de se territorialiser, ne serait-ce simplement pour que les événements puissent avoir lieu. Il importe alors de montrer quels territoires imaginent les deux œuvres et quels enjeux de pouvoir les surdéterminent.

Two Solitudes : entre monde et territoire

Un peu comme l'*Appel de la race* est un roman qui oscille entre la volonté d'homogénéité et la peur de l'hybridation, *Two solitudes* est un roman marqué par la dialectique de l'ouverture et de la fermeture. L'enchaînement entre ce que Linda Leith a identifié comme l'épopée des Tallard et le *Bildungsroman* de Paul est marqué par le passage d'un monde fixe à un monde mobile. Pour passer du roman de la terre au roman du Canada, les personnages francophones de *Two solitudes* doivent abandonner le monde fermé, qui servait de creuset à l'identité

canadienne-française, au profit de ce qu'il serait possible d'appeler, à la suite de Jacques Cardinal, une « politique de l'amitié⁶⁵ ». Cette politique se joue par conséquent sur le plan individuel, l'amitié s'élaborant entre les subjectivités au détriment d'une pensée de la communauté. En fait, s'il y a une communauté à privilégier, dans *Two solitudes*, elle est maximale, et le Canada servirait alors de point de départ pour atteindre l'humanité en entier. Implicitement, bien sûr, par les détours culturels que doivent prendre les Tallard pour y parvenir, la communauté francophone est dépeinte comme beaucoup plus loin de cet objectif, alors qu'un personnage comme Yardley, le marin néo-écossais à la retraite, est dès le départ dans cette logique d'ouverture.

L'étude de l'utilisation de l'emploi des termes « world » et « land » dans le roman montre cette dialectique de l'ouverture et de la fermeture, et les enjeux politiques qui la soutiennent. En effet, le mot « land » est presque toujours associé au territoire canadien-français alors que le mot « world » vient marquer ce qu'il y a au-delà. Qui plus est, les caractéristiques de ce « land » sont marquées par la fixité : « The ploughed land looks like the course of a gigantic and empty steeple-chase where all motion has been frozen. Every inch of it is measured, and brooded over by notaries, and blessed by priests. » [La terre labourée ressemble au parcours d'un steeplechase gigantesque et vide où tout mouvement se serait glacé. Chaque pouce avait été mesuré, examiné par le sérieux des notaires et béni par les prêtres.] (*TS*, p. 4) Le nom du steeple-chase - littéralement « chasse au clocher » - viendrait d'une course qui aurait eu pour point d'arrivée un clocher dans la campagne irlandaise du XVIII^e siècle⁶⁶. Cette référence catholique, accentuée par le fait que les prêtres prennent la peine de bénir chaque pouce de terrain, contribue à souligner l'omniprésence de la religion jusque dans la forme même du paysage. Les « mesures » du territoire viennent quant à elles appuyer le pouvoir de cette vision catholique montrée comme figée dans le temps et dans l'espace au point d'être « gelée ». La course arrêtée du territoire canadien-français est aussi celle d'un pouvoir figé dans le temps.

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 157.

⁶⁶ Julia Cresswell, « steeplechase », *Oxford Dictionary Of Word Origins*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 421.

Rappelons que le géographe Claude Raffestin établit une distinction d'après laquelle la notion d'espace est à comprendre comme nécessairement abstraite alors que le territoire est un espace produit, que ce soit par le travail, les échanges ou l'imaginaire⁶⁷. Cette non-délimitation de l'espace pose plusieurs problèmes d'application qui se retrouvent dans le roman de MacLennan, notamment dans la dialectique entre un monde anglophone ouvert et le territoire fermé des Canadiens français. S'il est possible de comprendre l'espace comme ce vers quoi tend toute pratique délimitée de celui-ci, force est d'admettre que, dans *Two Solitudes*, les deux groupes ethniques du roman n'ont pas un même accès à l'universel. Cette régionalisation de la pensée francophone ne cache donc pas tant une pratique de l'espace abstrait qu'une volonté de maintenir un pouvoir politique sur l'ensemble territorial concret qu'est le Canada. Quelques années plus tard, Hubert Aquin critiquera cette même illusion globalitaire dans la pensée de Pierre-Elliott Trudeau, qui consistait, d'après l'auteur de *Prochain Épisode*, à régionaliser la culture et les revendications québécoises pour placer le territoire canadien sous le signe des valeurs universelles⁶⁸. La même chose s'observe déjà dans le « roman du Canada » de MacLennan, au sens où, derrière un universel humaniste et libéral, se cache, de fait, une entreprise de circonscription d'un territoire imaginaire canadien auquel les francophones ne peuvent souscrire que par l'abandon de leurs propres revendications sur le territoire.

Une fois de plus, il est intéressant de revenir à *l'Appel de la race* de Lionel Groulx. En effet, si le roman de MacLennan se veut en partie une réponse aux nationalistes canadiens-français, il est impressionnant de voir à quel point ce dialogue se fait dans le déni du territoire que tente d'imaginer Groulx. Loin de prôner la fixité, le roman du chanoine pose, au contraire, une autre forme d'universel, celui d'un espace catholique qui rayonnerait sur le continent à partir de la race canadienne-française.

⁶⁷ Claude Raffestin, « Écogénèse territoriale et territorialité », dans Franck Auriac et Roger Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot : Fayard, coll. « Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques », 1986, p. 173-185.

⁶⁸ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol 4, n° 23, mai 1962, p. 299-325

Territoire de la dépossession

Une des scènes les plus marquantes du roman de Lionel Groulx est sans aucun doute celle de l'incendie du parlement d'Ottawa en 1916. Métaphore sépulcrale du rêve fédéral, ce passage est précédé par une image similaire à celle qui ouvre les pages de *Two Solitudes*. Cependant, les rôles y sont inversés, et plutôt qu'un fleuve Saint-Laurent qui accueillerait le flot venu de l'Ontario protestant, c'est le personnage canadien-français qui pose son regard sur la capitale canadienne. Le moment qui précède la visite est mis sous le patronage de la figure héroïque de Champlain dans un lyrisme descriptif qui rappelle en tous points le roman du Canada de Hugh MacLennan :

Aussitôt qu'il eut posé le pied sur le pont interprovincial, il sentit un peu de calme lui revenir. Devant lui, au haut de la colline Nepean, le sieur de Champlain se dressait plus fier, dans le firmament clair de mai, s'en allant toujours, du même pas, vers les aventures héroïques. L'air ondoyait d'une sorte de vibration joyeuse : fête des choses qui chantaient leur joie de se reprendre à la vie après le long engourdissement de l'hiver. Toute l'immense et bruissante résurrection de la nature canadienne modulait son Alleluia. Là-bas, du côté du Québec, les flétrissures du dernier automne achevaient de disparaître au front des Laurentides, sous l'envahissante espérance de la verdure. Sur l'Outaouais, de minuscules blocs de neige et de glace, venus des berges où l'ombre des sapins et des pins noirs les avait conservés, glissaient lentement au fil de l'eau, pareils à des flocons d'écume. La brise chaude du printemps soufflait au visage du piéton, un air de force et de jeunesse. La brise lui venait de la capitale; mais il semblait qu'elle eût passé par-dessus la ville sans y toucher. Douce, apaisante, elle traversait maintenant la rivière, chargée des senteurs des champs lointains, parfums des verdure encore jeunes, des premiers boutons éclos dans l'herbe courte et dans les forêts neuves, fleurs précoces des érables et des saules, bourgeons des aulnes enveloppés de fourrure blanche, frais arôme des terres délivrées du gel et devenues fumantes sous les dents des semeurs et des herses. Ces souffles qui baignaient doucement la figure fatiguée de Lantagnac, lui donnèrent l'envie de prolonger sa promenade. (AR, p. 217-218)

La colline Nepean – ou Nepean point –, située à Ottawa, offre une vue panoramique sur la colline parlementaire. Le passage fait écho au moment de la conversion de Lantagnac où la symbolique de la statue dans le roman est expliquée sans trop d'équivoque :

Devant lui, au plus haut de la colline Nepean, un homme de bronze, de stature héroïque, se dresse sur son socle, face à la ville, le pied hardiment de l'avant, son astrolabe au bout de la main. Ce chevalier aux bottes évasées, au large feutre ancien, c'est Samuel de Champlain, un héros de race française, le fondateur de la Nouvelle-

France. Cette vision dans ce paysage, ce Champlain armé de son astrolabe, pour marquer aux siens la route des conquêtes illimitées, paraît à Lantagnac un symbole qui corrige le premier, qui reconforte son courage. (AR, p. 113)

Groulx ne s'embarrasse pas de polysémie. La figure de Champlain est la représentation de la gloire passée de la race française en Amérique. Deux éléments permettent cependant de mieux comprendre la symbolique du retour à la colline Nepean. D'une part, le rôle « fondateur » de Champlain inscrit Lantagnac dans la logique conquérante qui a été celle de la France Atlantique. D'autre part, cette « route des conquêtes illimitées », véritable *imperium sine fine* pour reprendre l'adage de Virgile dans *L'Énéide*, met la fondation en dialogue avec un espace non-délimité. En cela, Groulx ne s'éloigne pas du tout de la logique coloniale du XIX^e siècle selon laquelle la prise de possession du territoire n'est possible que si ce dernier est déclaré *terra nullius*, c'est-à-dire non-travaillé. En cela, l'Amérique des grands espaces s'est largement construite aux dépens des pratiques du territoire qui y avaient déjà cours pour justifier l'appropriation des lieux par les puissances coloniales. Ce n'est cependant pas le sujet du texte de Groulx, entre autres parce que la fondation et l'appropriation ont déjà eu lieu. La longue description des pages 217 et 218, où le vent qui provient de la terre passe au-dessus de la capitale, prend un tour providentiel parce qu'elle est décrite comme une « résurrection » de la nature canadienne. La renaissance potentielle d'un espace infini de conquêtes qui se retrouverait dans la nature des grands espaces a pour origine la destruction de l'édifice parlementaire, dont la symbolique n'est pas non plus laissée en suspens par Groulx lorsqu'il écrit :

Plusieurs n'avaient pu s'empêcher d'y voir, dans l'ardente lutte des races, en pleine guerre, quelque chose comme les premiers craquements de la Confédération. Plein de cette pensée, Lantagnac embrassa de nouveau du regard les personnages statufiés. Ils lui paraissaient méditer sur une ruine politique et morale plus lamentable que les décombres entassés sous leurs yeux. (AR, p. 218-219)

Alors que le Canada de MacLennan était un territoire encore imparfait, qui pouvait arriver à l'Universel par l'abandon de la distinction raciale, l'assimilation des francophones et l'opposition aux États-Unis, le Canada de Groulx est un espace dysphorique où le territoire est synonyme de dépossession pour la race canadienne-française. L'incendie du parlement prend alors la double valeur d'acte divin permettant de renvoyer l'échec confédératif aux moments

glorieux de la colonisation. À partir de ce retour à la *terra nullius*, la race canadienne-française est alors susceptible de porter le rêve catholique et francophone de Groulx sur le continent :

Et puisque l'aube des espérances grandioses se levait, Lantagnac voyait poindre le jour, où pleinement émancipée, maîtresse d'un territoire qui aurait l'unité géographique, administrant elle-même ses forces morales et matérielles, sa race reprendrait, dans la pleine possession de ses destinées, le rêve ancien de la Nouvelle-France. (AR, p. 240)

Un tel passage explique assez bien le peu d'adhésion que recueillera le roman de Groulx à mesure que s'élabore le discours indépendantiste des années 1960. J'ai montré au premier chapitre comme le basculement de la référence ethnoculturelle s'était accompagné d'une redéfinition de l'idée de nation en termes territoriaux durant cette période. Le conflit de races, insurmontable chez Groulx, s'accompagne d'un territoire imaginé sans frontières, immanent à la race et à la foi canadiennes-françaises, qui par rayonnement pourrait s'étendre à l'ensemble du continent, comme la Nouvelle-France a pu être imaginée (même si, dans les faits, elle ne s'est limitée qu'à quelques forts et poste de traites disséminés au cœur du continent). Le retour à l'imaginaire d'empire, cet *imperium sine fine*, entre en contradiction flagrante avec le nationalisme concret qui sera celui de *Parti Pris* en ce qu'il ne trouve pas son application politique dans une pratique du territoire. L'homologie entre race et empire vient, quant à elle, se buter au nationalisme canadien d'un MacLennan. Alors que l'auteur de *Two Solitudes* tentait de circonscrire le nationalisme de Groulx à la terre, à la paroisse et à la petite pratique religieuse, ce dernier s' imagine plutôt dans un universel catholique et grandiose, comme une foi sans limite inspirée par une race porteuse de la civilisation française. Ce que Groulx souhaite n'est par conséquent pas tant la production du territoire ou le renouveau d'un ensemble politique, c'est son abolition apocalyptique dans le culte des morts et le récit d'un Canada en ruines. De l'incendie rejaillirait la grandeur passée, un peu comme les jésuites ont pu souhaiter le retour en terre américaine d'un christianisme pur chez les « enfants » sauvages face à l'Europe corrompue par les vices et le protestantisme. Le rêve de Groulx est l'instauration de cette Jérusalem Nouvelle d'où se lèveront les morts de la nation pour inscrire en lettres de feu son histoire héroïque et chrétienne. Le récit de la dépossession n'est alors que celui d'une chute depuis l'Eden de la Nouvelle-France, une chute qui ne pourra trouver refuge absolument dans le politique.

Terre, urbanité et territoire

Il peut sembler étrange de faire aussi peu de cas de la terre en écrivant qu'il y a, chez Groulx, un déni du territoire. Après tout, *L'Appel de la race* pourrait être classé dans cette catégorie un peu grossière des « romans du terroir » comme un méta-roman du terroir en ce qu'il en expose les codes dans son art poétique à la toute fin du récit. D'une même manière, les circonstances politiques très claires, celles de l'application de la loi 17 en Ontario, tendent à mettre de l'avant des enjeux territoriaux relatifs aux pouvoirs accordés aux canadiens-français dans le cadre de la confédération canadienne.

Néanmoins, l'aspect dysphorique des relations entre les deux races et le caractère apocalyptique du Canada présenté par Groulx ne permettent pas de conclure à une volonté politique qui se jouerait autrement que par l'intervention de la Providence à travers la figure d'un chef éclairé. Tout opère comme si la question du sang et de la race était en fait un obstacle à une réelle prise de possession territoriale, qui ne pourrait s'actualiser autrement que de manière grandiose et totalisante. En ce sens, il n'est pas surprenant que la corruption au sein même de la race soit dénoncée par Groulx dans son art poétique.

Dans un geste analogue à celui de son père, Wolfred commence à entendre l'appel de sa race par le contact avec la terre (*AR*, p. 249). Cette terre n'est cependant pas le territoire et les pratiques qui le créent, mais le réceptacle passif de l'identité. La deuxième étape de son évolution est ensuite culturelle et se joue par la redécouverte des textes français. La culture lui permet alors de constater les défections de ses contemporains qui s'anglicisent dans cette « Alsace-Lorraine d'Amérique » que serait devenue le Québec. Le lieu privilégié de cette aliénation serait la ville où s'opèrerait le métissage de la race canadienne-française et la campagne joue ainsi le rôle d'un lieu de sauvegarde du bassin culturel. La manière dont est décrite le pèlerinage du jeune Wolfred au Long-Sault est, en ce sens, très révélatrice :

L'autre jour, reprit Wolfred, plus ému, j'ai suivi un pèlerinage de l'Action française de Montréal au Long-Sault, au pays de Dollard. Tu te souviens de ce Dollard de Delfosse qu'un jour tu accrochas au mur de ma chambre. En ce temps-là, je n'y prêtais qu'assez

peu d'attention. Avec le temps toutefois et selon les progrès de mon évolution, ce suprême sonneur de charges m'obséda comme un modèle impérial, comme un entraîneur irrésistible. Donc, l'autre jour, tu l'as sans doute lu dans les journaux, un groupe de patriotes s'en allaient inaugurer, aux lieux mêmes du combat de 1600, un monument au sublime héros de la Nouvelle-France. Je les suivis. J'ai trouvé là un site comme je les aime; un vrai site barrésien : un lieu retiré, enclos, fait pour la méditation, se relevant vers le fond par une colline inspirée, puis s'abaissant vers la nappe solennelle d'un fleuve en marche. L'esprit trop plein de mes méditations, je m'écartai de la foule. Je gravis les hauts coteaux. J'allai m'asseoir sur l'herbe, face au Long-Sault, sous les vieux ombrages. Là le vent m'apportait, avec la rumeur des eaux, quelques-unes des phrases les plus vibrantes des orateurs. Cette éloquence claquait autour de moi, sous les arbres centenaires, comme l'étoffe d'un drapeau. Alors je pris, dans ma serviette, ton discours du 11 mai que tu m'avais envoyé en fascicules des Débats de la Chambre. Père, comment te décrire l'effet de ta parole sur mon âme de jeune homme, en ce lieu, devant ces souvenirs ! Je savais le drame poignant qui se jouait ici. Entre deux j'avais à choisir. Eh bien, ta parole fut la plus forte, parce qu'en moi devant ce Long-Sault, sa résonance était la même que celle de l'histoire. Instinctivement je me levai; frémissant, je tendis le bras vers le monument du héros. Là, entends-tu, oui, là, je l'ai juré à haute voix : je serai du parti de mon père, français comme lui et comme mes aïeux, intégralement, enthousiastement français ! (AR, p. 251)

Le projet de Groulx est rendu limpide par la référence à Maurice Barrès selon qui « [...] pour permettre à la conscience d'un pays tel que la France de se dégager, il faut raciner les individus dans la terre et dans les morts⁶⁹ ». Comme Wolfred, Barrès découvre cette conviction dans *La Terre et les morts* par un pèlerinage vers le sol natal (Metz, image de la défaite française de 1870). Le patriotisme de Groulx s'inscrit dans un même rapport aux morts réifiés dans la figure héroïque de Dollard des Ormeaux. Le territoire présenté n'est pas un territoire pratiqué, c'est « un lieu retiré, enclos, fait pour la méditation, se relevant vers le fond par une colline inspirée, puis s'abaissant vers la nappe solennelle d'un fleuve en marche ». En cela, les écrivains et cinéastes nationalistes qui suivront s'éloigneront de cette pensée d'une terre monumentale et passive. Qu'il soit question de la langue chez Gérard Godin, des pratiques culturelles chez Pierre Perrault ou d'une réinvention légendaire du pays chez Jacques Ferron, le territoire prendra le rôle actif d'un espace généré par des pratiques et non pas celui d'un monument aux morts.

⁶⁹ Maurice Barrès, *La Terre et les morts*, Paris, Ligue de la Patrie française, 1899, p. 27.

De Faust avec son « nach der Stadt zurück zu sein » à Rastignac et son « à nous deux maintenant », le regard surplombant des héros modernes a surtout été porté vers la ville en tant qu'espace de conquête. Le regard du héros depuis la colline groulxienne, imbibé des paroles des orateurs, est résolument antimoderne en ce qu'il se porte vers la terre et les morts plutôt que vers un avenir à prendre en main. Le regard de Wolfred est porté vers l'arrière, vers un passé qui éclairera ses pas par l'entremise des figures héroïques, viriles et paternelles. En ce sens, le patriotisme prôné par Groulx se rapproche avec force de son étymologie latine, celui d'une terre des pères, mais cette terre ne peut être la ville, lieu des métissages et des dévoiements de la race canadienne-française. Wolfred identifie lui-même deux ennemis intérieurs, les snobs anglicisés et les esthètes. Le caractère indigne des deux groupes est souligné par le vocabulaire orientalisant lorsqu'il est question de « ces milieux mondains, qu'on m'avait dit aussi fermés qu'une caste de l'Inde » (AR, p. 246) et « d'une littérature qui se byzantinise en naissant » (AR, p. 247). Loin de la terre, des morts et de la voix des pères, les snobs et les esthètes se voient alors menés sur le chemin de la décadence. L'art poétique prôné par Wolfred vient alors sceller les ambitions esthétiques du roman :

Wolfred brossait, avec la même impertinence parfaitement désobligeante, le portrait de « quelques cénacles de freluquets qui se croient des académies, et qui ne sont que des sous-cafés d'un sous-Paris »; « recueil de jouvenceaux dont la spécialité est d'ailleurs la littérature désossée, leur ambition sublime étant de se déraciner, de vider si bien leur œuvre de tout fond substantiel, qu'il n'y reste plus vestige de leur race, de leur patrie, de leur foi. Le moins triste n'est pas qu'ils se croient les prophètes des nouvelles formules d'art, incapables de s'apercevoir que leurs pareils ne furent jamais que les champignons des littératures décadentes, trop puérils pour comprendre qu'une littérature qui se byzantinise en naissant, commence par la phtisie au lieu de commencer par la santé ... » « D'ailleurs, concluait la lettre de Wolfred, ces farouches esthètes ont, eux aussi, le mépris de leurs compatriotes, la haine de leur patrie barbare, et, sous prétexte de s'humaniser, se dénationalisent.» (AR, p. 247)

Le lecteur d'aujourd'hui peut s'étonner de retrouver des thèmes récurrents chez certains commentateurs contemporains dans la critique que fait Groulx des « snobs patentés, cravatés, à qui j'ai servi mon meilleur français, [et qui] ne m'ont souvent répondu que par leur mauvais anglais » ou dans la référence à une jeunesse bohème dénationalisée. Je me garderai de dresser moi-même ce parallèle entre Groulx et les contempteurs actuels du bonjour/hi ou des hipsters du Mile-End. Si nous sortons du texte, il est possible d'avancer que ces « zones de contact »,

pour reprendre l'expression de Catherine Leclerc et Sherry Simon⁷⁰, ont existé au Québec au moins depuis 1760. La dénonciation des dangers de ces métissages potentiels renvoie, par conséquent, à une longue histoire où pourraient être convoqués des textes aussi variés dans le ton et dans le temps que *L'Anglomanie* (c. 1803) de Joseph Quesnel ou *L'Anglicisme, voilà l'ennemi* (1879) de Jules-Paul Tardivel. Si nous nous en tenons au contexte immédiat, les critiques adressées par Groulx aux « cénacles de freluquets » reprennent presque exactement celles déjà adressées au mouvement dit « exotique » associé au *Nigog*. Comme l'explique Sylvain Campeau, des écrivains et critiques comme Camille Roy ou Claude-Henri Grignon reprocheront aux exotiques leur caractère efféminé et dénationalisé, souvent en empruntant un vocabulaire orientalisant⁷¹. La harangue de Wolfred s'inscrit par conséquent dans la filiation de ces textes anti-exotiques, et le vocabulaire associé à la maladie, à la faiblesse, à l'homosexualité, à l'Orient et à la décadence vient souligner l'échec inévitable d'une littérature qui ne prendrait pas appui sur la race, la masculinité, la patrie et la foi. La référence à la globalité dans le « prétexte de s'humaniser » peut, quant à elle, être opposée presque exactement à l'humanisme libéral prôné par MacLennan, d'autant plus que Montréal y est le lieu de son avènement. Pour Groulx, la globalité ne peut s'exercer que par un retour à la terre préalable, même si cette terre ne joue alors qu'un rôle symbolique, la ville devient alors un lieu de ruines et de décadence où ne peut s'opérer l'appel de la race. Il faudrait, comme le vent de la colline Neapan, passer au-dessus de celle-ci pour atteindre la globalité chrétienne et catholique.

Conclusion : une ethnosémiotique du barrage

Two Solitudes et *L'Appel de la race* sont deux romans que tout semble opposer, mais qui, au final, reprennent la division ethnoculturelle qu'ils tentent, à leur manière, de dépasser. Si le roman de Groulx cherche à ramener la gloire passée de la Nouvelle-France en tentant de mettre

⁷⁰ Catherine Leclerc et Sherry Simon, « Zones de contact : Nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise », *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, printemps 2003, p. 15-29.

⁷¹ Sylvain Campeau, « De l'idolâtrie des formes. La poésie des exotiques », *Voix et Images*, vol. 19, n° 2, hiver 1994, p. 342-362.

de l'avant l'appartenance à la race par le sang, la culture et le pouvoir symbolique de la terre, MacLennan dénonce ouvertement cette fermeture à l'autre du nationalisme canadien-français. Ce faisant, l'auteur de *Two Solitudes* met de côté les revendications principales du texte de Groulx, à savoir le respect de l'identité canadienne-française, et sa protection politique menacée par les lois linguistiques en Ontario. Au contraire, MacLennan propose l'assimilation, ou du moins l'abandon d'une grande partie de ce qui caractérise cette lecture de l'identité canadienne-française à l'époque, comme mode d'accès à la globalité. Pour que le Canadien français puisse sortir de son domaine restreint, de sa fermeture, de sa bigoterie, il doit abandonner ce qu'il est pour épouser la langue et les coutumes anglaises. Ce n'est qu'à ce prix qu'il pourra entrer dans la grande marche de la modernité et prétendre à l'Universel.

Le fait que l'enjeu de la première partie du roman soit la construction d'un barrage revêt un caractère quelque peu prophétique puisque c'est par cette colonisation du territoire par le truchement de son potentiel hydroélectrique que se définira en partie le discours de la Révolution tranquille. Bien sûr, la volonté civilisatrice de harnacher les rivières ne date pas des années 1960 et fait déjà partie intégrante du discours libéral de l'époque, au moment des premières nationalisations du gouvernement Godbout. C'est d'ailleurs à ces premières initiatives que répondront les signataires de *Refus Global* en dénonçant, trois ans après la publication de *Two Solitudes*, cette volonté « de passer la camisole de force à nos rivières tumultueuses en attendant la désintégration à volonté de la planète ». La critique de Borduas et de ses cosignataires est directement dirigée contre le discours libéral et sa prétention à l'Universel. Le territoire que propose MacLennan est un territoire qui pourrait être possédé par les Canadiens français au prix de leur abnégation et qui servirait, avant tout, à l'édification d'une nation canadienne opposée à l'ogre américain. C'est un déni de territoire, mais un déni de territoire très différent de celui de Groulx.

Un épisode historique impliquant Lionel Groulx illustre assez bien ce que je mets de l'avant lorsque j'avance que Groulx, malgré sa défense de la terre, ignore ouvertement le territoire généré par les pratiques de l'espace. Ces événements sont relatés dans le documentaire *L'affaire Dollard* d'André Lavoie et concernent la découverte en Ontario en 1951, par l'archéologue Thomas E. Lee, d'un site ayant toutes les apparences d'un fortin français qui

concorderait avec le récit de Dollard des Ormeaux. Mandaté par Hydro-Québec pour évaluer le projet du barrage de Carillon, la réponse de Groulx sera de contester les découvertes de Lee sur la base qu'il n'a pas « trouvé des balles ou du plomb ». La possibilité que la bataille du Long-Sault ait pu avoir lieu sur la rive ontarienne entraine en contradiction directe avec la cosmogonie groulxiste. Pour Groulx, le lieu de mémoire du geste héroïque ne pouvait se situer qu'en sol québécois. La décision sera prise de dresser le monument à Carillon, comme Groulx l'avait raconté par le passé, ce qui fit d'ailleurs l'affaire d'Hydro-Québec qui put tout simplement se contenter d'inonder le site découvert par Lee en Ontario.

Aujourd'hui, il est possible d'accéder au *Monument québécois à la mémoire des héros du Long-Sault* par la Rue du Barrage, qui croise la Rue du Plein Air, à Saint-André-d'Argenteuil. L'œuvre de Jordi Bonet et de Jacques Folch-Ribas semble perdue au milieu d'un terrain vague qui borde le réservoir du barrage de Carillon. Son architecture brutaliste tranche avec les représentations pompeuses de Dollard des Ormeaux que privilégiait Groulx. Le mythe a laissé place aux stèles. On en compte 18, 17 pour les engagés du Long-Sault et une pour tous les alliés hurons morts lors de la bataille. Chaque stèle est d'une hauteur différente et elles sont arrangées selon une série harmonique dont il est impossible de voir toutes les composantes sans parcourir l'œuvre de l'intérieur⁷². La « nécropole » des deux artistes d'origine catalane tranche radicalement avec le nationalisme de Groulx. Loin d'une figure de chef éclairé qu'elle mettrait de l'avant, les monolithes de béton donnent l'image d'une masse de l'Histoire d'où les noms s'effacent. Ils sont pourtant présents, sur des plaques de bronze, et le promeneur qui s'y aventure est invité à en faire partie. Ce n'est pas le cimetière des Lantagnac et sa rigueur militaire, ici les épitaphes n'ont pas la même taille, gardent une forme d'individualité dans leur asymétrie (si l'on excepte la stèle des sauvages anonymes). Des pierres tirées du bassin du Long-Sault sont incorporées au monument, ainsi que des bornes routières datant de la Nouvelle-France, comme si les artistes – conscients du mensonge sur lequel ils érigeaient leur monument – avaient cherché, au-delà de l'abstraction et de la structure harmonique, à ancrer le mythe dans le territoire, ou mieux à dépouiller le mythe pour y faire participer le sujet et l'espace. Il

⁷² Jean Folch-Ribas, « Monument québécois à la mémoire des héros du Long-Sault », *Vie des Arts*, n° 50, printemps 1968, p. 39.

n'existe pas de meilleure image de la transition qui s'opère après Groulx entre un nationalisme de l'ethnicité et des grands hommes vers le socialisme libérateur qui serait celui du RIN et de *Liberté* auxquels participait Folch-Ribas. Il n'existe pas de meilleure image non plus du sort qui sera réservé à cette volonté libératrice qui était en partie celle de *Refus global*. Le béton vieillit mal, craquèle, l'herbe pousse entre les dalles, des aménagements récréatifs viennent briser les lignes de l'œuvre située non loin de la Rue du Plein Air, une clôture Frost en bloque l'accès ménagé par un parking pierreux. Au loin se dessine l'atroce masse fonctionnelle du barrage de Carillon, monument, lui-même, à ce que serait la « modernité » québécoise. Plus loin, un urbaniste un peu farceur a pris soin d'aménager un banc devant le réservoir pour les amateurs de couchers de soleil sur fond de pylônes électriques. De là, on peut imaginer, au fond de ce qui semble être aujourd'hui un lac, les pieux du fort de Dollard qui finissent tranquillement de pourrir sous les flots entravés de la rivière des Outaouais.

CHAPITRE 3 : ESPACE, TERRITOIRE ET RÉVOLUTION

Jamais une édition des Prix du Gouverneur général du Canada n'a été si controversée que celle de 1968. À peine les lauréats étaient-ils annoncés à la fin avril 1969 que déjà les premiers désistements se faisaient connaître. C'est Hubert Aquin, gagnant du prix en français pour *Trou de mémoire*, qui ouvrit le bal dans une lettre qu'il fit paraître le 22 avril dans les pages du *Devoir* :

"Excellence,

Je me dois de vous informer que je refuse le Prix que vous m'avez décerné pour le roman "Trou de mémoire".

Vous comprendrez certainement que mon refus délibéré est conforme à un engagement politique que j'ai publiquement assumé et que, ce faisant, je continue d'exprimer. J'en fais une question de principe.

Signé

Hubert Aquin¹"

La prise de position d'Aquin n'a pas de quoi surprendre. Déjà, en 1964, l'auteur s'était fait remarquer pour une tentative infructueuse et bien connue de passage à la clandestinité qui lui avait valu d'être arrêté et interné en hôpital psychiatrique. Quelques semaines plus tard, le sociologue Fernand Dumont, aussi connu pour ses sympathies indépendantistes, ferait part de ses intentions de remettre la somme du prix au Parti Québécois, qui venait alors d'être formé à l'automne 1968 à la suite de la fusion du Mouvement Souveraineté-Association et du Ralliement national.

Le troisième refus, plus surprenant celui-là, vint d'un certain Leonard Cohen à qui le prix avait été remis pour ses *Selected Poems 1956-1968*. Les raisons du refus du poète demeurent à

¹ Hubert Aquin, « Hubert Aquin refuse le prix », *Le Devoir*, 22 avril 1969, p. 10.

ce jour plus incertaines, même s'il fit part de son intention dans un télégramme envoyé depuis l'île d'Hydra en Grèce :

May I respectfully request that my name be withdrawn from the list of recipients of the Governor General's Award for 1968. I do sincerely thank all those concerned for their generous intention. Much in me strives for this honor but the poems themselves forbid it absolutely².

[Pourrais-je respectueusement demander à ce que mon nom soit retiré de la liste des lauréats du Prix du Gouverneur Général de 1968. Je remercie sincèrement tous les gens à l'origine de cette généreuse intention. Je suis tenté d'accepter cet honneur, mais les poèmes eux-mêmes me l'interdisent absolument.]

Dans une anecdote relayée par le biographe Ira Bruce Nadel, le poète se serait tout de même présenté, accompagné de la romancière Diane Giguère, à la soirée organisée après la cérémonie officielle par l'éditeur Jack McClelland en l'honneur des lauréats (trois d'entre eux, Mordecai Richler, Alice Munro et Marie-Claire Blais, avaient en effet accepté le prix). L'événement, tel que raconté par Nadel, a de quoi faire sourire :

Upon seeing him, an angry Mordecai Richler motioned him into the bathroom with the words "C'mere. I want to talk to you," closed the door, and then pointedly asked him why he had turned down the award. "I don't know" was Cohen's halting protest. "Any other answer and I would have punched you in the nose," Richler heatedly replied. Cohen believed that it wasn't necessary to "get behind Canada then." In 1969 the country did not seem, as it does today, an entity that needed such support, he later explained. And he felt that receiving an award from the federal government at a time when the separatists were crying for recognition was, for someone from Quebec, not quite timely. He had friends in the separatist movement, and he couldn't divorce himself from it so easily. "I have no idea why he came to the party," McClelland remarked.

[En le voyant arriver, un Mordecai Richler en colère lui pointa la salle de bain en disant « Viens-t-en. Je veux te parler », referma la porte et lui demanda de but-en-blanc pourquoi il avait refusé le prix. « Je sais pas » fut la seule protestation de Cohen. « N'importe quelle autre raison et je te donnais un coup de poing sur le nez » fut la réponse de Richler. Cohen ne pensait pas qu'il était nécessaire de « défendre le Canada à l'époque ». En 1969, le pays ne semblait pas, comme c'est le cas aujourd'hui, être une entité qui méritait cet appui. Il sentait que de recevoir un prix du gouvernement fédéral

² Ira Nadel, *Various Positions: A Life Of Leonard Cohen*, Toronto, Vintage Canada, 1996, 336 p. [Édition électronique]

à un moment où les séparatistes cherchaient la reconnaissance était, de la part de quelqu'un du Québec, plutôt mal avisé. Il avait des amis dans le mouvement séparatiste, et il ne pouvait s'en abstraire si facilement. « Je n'ai aucune idée de la raison qui l'a poussé à se présenter à la fête », explique de son côté Jack McClelland.]

Il ne faut sans doute pas trop faire confiance à Nadel. Dans cet extrait, le « il sentait » marque une identification du biographe à son sujet, comme s'il était en mesure de connaître les intentions profondes de Cohen. Il n'en demeure pas moins que le travail des sources accompli par Nadel nous entraîne vers une série de lettres ou de textes qui tendent à révéler la complexité des liens entre art et politique pour Cohen. En 1965, par exemple, l'auteur explique, dans une lettre à son agent américain Marian McNamarra, son rapport à la montée de l'indépendantisme :

[...] torn on the conflicts arising from the so-called quiet revolution here in Quebec. The separatist feeling is very powerful and many of us are engaged in an agonizing reappraisal of the idea of Canada, the value of Confederation, and what the risks of independence would be ... It is not easy to talk or resist the dreams of people who feel they have been humiliated and who are ready, today, now, to throw bombs³.

[[...] déchiré par les conflits émergeant de la soi-disant révolution tranquille ici au Québec. Le sentiment séparatiste est très puissant et plusieurs d'entre nous sommes engagés dans une réévaluation douloureuse de l'idée du Canada, de la valeur de la Confédération et des risques potentiels de l'idée d'indépendance [...]. Il n'est pas facile de s'opposer aux rêves de gens qui ont été humiliés et qui sont prêts à lancer des bombes aujourd'hui.]

Deux éléments semblent animer la pensée de Cohen. D'une part, un sentiment d'appartenance pour le Québec qui entraîne des responsabilités envers les francophones. D'autre part, une fascination pour l'acte révolutionnaire en lui-même et pour la violence politique qui y est liée. Cette fascination est une manière pour l'auteur de poétiser les actions du FLQ, et celle-ci se révèle déjà dans une entrevue qu'il donne à la CBC en 1963 alors que vient tout juste de sortir son premier roman *The Favourite Game* :

This is a wonderful country to be a poet in because it's brutal, indifferent, abusive... I mean the worst thing possibly for a poet is a kind of warm recognition and a sense of belonging. I mean the very essential quality of being a writer, a good writer, is to feel

³ *Op. cit.*

just a little alienated from everything around you and that way you can get a good perspective. So Canada's a marvellous country because everybody is alienated from everybody else and it gives a wonderful edge to everything. You see we're alienated from the French, the French from the Jews, Quebec from Canada, Westmount from Snowden, Saint-Henri from Côte-Saint-Luc... The point is that there are wonderful alienated feelings thriving in this country. Everybody's unhappy or if they're not unhappy they're dull⁴.

[C'est un pays magnifique pour être un poète parce qu'il est brutal, indifférent, cruel... Je veux dire que la pire chose pour un poète est possiblement une sorte de reconnaissance cordiale et de sentiment d'appartenance. Je veux dire que la qualité essentielle pour être un écrivain, un bon écrivain, est de se sentir juste un peu aliéné de tout autour de vous et que, de cette façon, il est possible d'avoir une bonne perspective. Ainsi, le Canada est un pays merveilleux parce que chacun est isolé de l'autre et que cela donne une tension magnifique à tout. Vous voyez nous sommes isolés des Français, les Français des Juifs, le Québec du Canada, Westmount de Snowdon, Saint-Henri de Côte-Saint-Luc... L'idée est qu'il y a de merveilleux sentiments d'aliénation à l'œuvre dans ce pays. Tout le monde est malheureux ou ceux qui ne le sont pas sont ennuyeux.]

Cohen opère une sorte de renversement baudelairien d'après lequel l'aliénation, la brutalité, l'indifférence et la cruauté permettraient à la beauté poétique de naître. Dans cette logique, la politique prend un rôle secondaire en tant que forme ou que geste esthétique subordonné. Le Canada est pour Cohen une terre d'ennui et d'imbécilité esthétique. La réception difficile de ses œuvres sera soulignée à plusieurs reprises dans les biographies de Nadel et de Simmons⁵ comme un des aspects centraux de cette lecture que fait Cohen de la réalité canadienne. « [T]here's nobody in Canada who can judge my work⁶ », expliquera-t-il quelques années plus tard au magazine *Toronto Life*. Cette distance réelle ou fantasmée entre les attentes du public canadien et les écrits de Cohen permet de mieux comprendre la fascination du poète pour l'indépendantisme québécois, particulièrement lorsque ce dernier est révolutionnaire. De plus, le rapprochement avec l'œuvre de son compagnon de route Hubert

⁴ « Leonard Cohen: Playing The Favourite Game », CBC Digital Archives, 12 novembre 1963, [<http://www.cbc.ca/player/play/1736797763>].

⁵ Sylvie Simmons, *I'm Your Man: The Life Of Leonard Cohen*, New York, Ecco Press, 2013.

⁶ Stephen Williams, « The Confessions of Leonard Cohen », *Toronto Life*, February 1978, p. 49.

Aquin, lors du refus du Prix du Gouverneur Général de 1968, permet d'éclairer certains rapports entre le politique, l'esthétique et le territoire imaginé par les deux œuvres.

Ce chapitre propose d'étudier, par des lectures croisées, les représentations de la révolution chez Cohen et Aquin à travers deux de leurs romans qui comportent plusieurs points de correspondance, soit *Prochain Épisode* (1965) et *Beautiful Losers* (1966). Pour poursuivre la réflexion entamée au début de cette thèse, les études de réception citées au début de ce chapitre permettront de comprendre comment la critique a tenté de circonscrire les deux œuvres soit dans un projet national québécois chez Aquin, soit dans une postmodernité multiculturelle canadienne chez Cohen, alors que celles-ci tendaient plutôt vers le dépassement de ces discours de classification. Contrairement à des œuvres comme celles de MacLennan ou Groulx qui tentaient de faire, à travers le *Bildungroman* national, un récit canadien ou canadien-français, ces deux romans des années 1960 ont plutôt tendance à se rejoindre dans le rejet des contraintes politiques et esthétiques pour proposer un modèle de libération qui ne serait pas réductible au *Bildung* national, mais qui viserait au contraire son dépassement.

Questions de réception : Aquin et l'émergence d'une littérature nationale

Les études de réception permettent de mieux comprendre comment les deux œuvres étudiées sont devenues des emblèmes des littératures canadienne et québécoise et comment ce statut emblématique permet à la fois de comprendre leur importance dans les deux domaines d'étude tout en ayant constitué, durant une partie de l'histoire de leur réception, un obstacle à une lecture qui tenterait d'en déployer des éléments qui dépasseraient les questions de nationalisation des corpus. Dans son livre intitulé *Emblèmes d'une littérature*, Martine-Emmanuelle Lapointe revient en détail sur la réception du roman *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin au Québec francophone. L'auteure commence par constater l'accueil très favorable qu'accorde la critique à l'œuvre au moment de sa parution⁷. Une des lectures les plus citées de

⁷ Martine-Emmanuelle Lapointe, *Emblèmes d'une littérature*. Le libraire, Prochain Épisode, L'avalée des avalés, Montréal, FIDES, coll. Nouvelles Études Québécoises, 2008.

l'époque est sans doute celle de Jean Éthier-Blais, qui s'exclame dans une tirade aujourd'hui légendaire : « Nous le tenons, notre grand écrivain. Mon Dieu, merci⁸ » (on tend cependant à couper la référence à Dieu). Dans une critique moins connue, publiée dans le *Progrès du Golfe* de Rimouski, la chroniqueuse « Francion » (Lisette Morin) intitule un article « Hubert Aquin ou notre verbe enfin retrouvé⁹ ». Cet article fait d'Aquin une figure christique en reprenant en filigrane le « Au commencement était le verbe » de l'Évangile de Jean. *Prochain Épisode* devient alors l'emblème d'une (re)fondation nationale de la littérature, qui s'élabore d'ailleurs en comparaison avec une référence à la « francité » pour avancer que le livre d'Aquin se démarque par une littéarité qui saurait être reconnue de l'étranger.

En fait, dès son lancement le 2 novembre 1965 à la librairie Renaud-Bray de Côte-des-Neiges, le livre est accueilli par une critique enthousiaste. Il faut comprendre que la période allant de 1960 à 1965 en est une de territorialisation de la littérature d'expression française au Québec en tant que littérature nationale. Avec la parution en janvier 1965 du numéro programmatique de *Parti Pris* intitulé « Pour une littérature québécoise », qui vient cimenter le projet critique de la littérature québécoise comme partie prenante du projet indépendantiste, la voie est ouverte pour une canonisation rapide de l'œuvre aquinienne. Le roman d'Hubert Aquin correspond à un horizon d'attente qui est en train de se mettre en place au sein du milieu culturel et littéraire : il marque à la fois une mise à distance d'une certaine façon de concevoir le texte canadien-français comme réaliste et linéaire, et inscrit aussi son sujet dans la démarche de collectivisation de la littérature portée, entre autres, par l'équipe de *Pari Pris*.

Il était question, au premier chapitre, de l'importance du système d'éducation dans la formation des imaginaires nationaux, et ce n'est sans doute pas un hasard si les interrogations de l'époque à propos de la création d'une littérature québécoise, qui viendrait succéder à la littérature canadienne d'expression française, sont presque contemporaines de la création d'un premier ministère de l'éducation en 1964. Alors que des penseurs comme Lionel Groulx ou

⁸ Jean Éthier-Blais, « Un roman d'Hubert Aquin. "Prochain Épisode" », *Le Devoir*, 13 novembre 1965, p. 11.

⁹ Lisette Morin (Francion), « Hubert Aquin ou notre verbe enfin retrouvé », *Le Progrès du Golfe*, 19 novembre 1965, p. 14.

André Laurendeau, par exemple, ont pu tenir des discours sur la nation dans les années 1930 à 1960, et que ces discours ont pu être relayés par des revues, des conférences, des journaux ou par de nouveaux médias comme la radio, la Révolution tranquille marque le moment où s'établit un ensemble d'institutions qui permettront d'ancrer de manière plus stable les nouveaux discours nationaux au Québec. Il faut se rappeler, comme l'a décrit Anderson, que l'enseignement de la littérature nationale va de pair avec l'enseignement de la langue, et que la diffusion des textes nationaux joue un rôle considérable dans la formation des communautés imaginées. Il faut également rappeler comment Ernest Gellner fait de l'éducation le vecteur central de tous les nationalismes.

Le cas du Québec est cependant différent des exemples européens parce que la littérature nationale tente de naître plusieurs fois. La première dans les années 1840 avec James Huston et son *Répertoire national*, et finalement avec la Révolution tranquille. Ces deux naissances sont alimentées par des textes qui sont les contemporains des discours de nationalisation. La simultanéité du discours national sur la littérature et de son objet n'a rien d'exceptionnel¹⁰ et s'inscrit dans la conception classique du nationalisme comme projet de modernisation qui créerait sa propre genèse. Cependant, la double naissance d'une littérature canadienne-française, puis québécoise, témoigne d'un bégaiement qui trouve ses racines dans les lacunes des politiques d'éducation¹¹ de la province. Alors que les États européens opteront tour à tour pour l'éducation obligatoire (certains aussi tôt qu'au XVI^e siècle) et créeront pour la plupart à partir du XIX^e siècle des ministères de l'éducation, le Canada laisse aux provinces le soin de s'occuper d'éducation nationale. Après la dissolution du ministère de l'Instruction publique en 1875, le Québec confiera aux comités catholiques et protestants la responsabilité de se charger de cette tâche jusqu'en 1964. Comme l'explique l'historienne de l'éducation Andrée Dufour, « [d]ans la société québécoise de l'après-guerre, moins de la moitié des élèves terminaient leur

¹⁰ Les exemples Allemands ou Italiens pourraient être cités, mais il serait encore plus pertinent d'aller regarder du côté de la littérature américaine qui, elle aussi, a dû s'inventer sans pouvoir recourir à un bassin de textes en langue vernaculaire dans lequel puiser tout en ayant à se situer par rapport aux corpus européens.

¹¹ À ce sujet, consulter Beaudet, Gérard, *Les dessous du printemps étudiant. La relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*, Montréal, Nota Bene, 2013, 186 p.

7e année, même si l'école a été déclarée obligatoire en 1943 jusqu'à l'âge de 14 ans. Seulement un quart des élèves se rendaient à la 8^e année. Seulement 2 % atteignaient la 12^e année, et seulement 3 % des Francophones âgés de 20 à 24 ans fréquentaient l'université¹² ». Un recours trop strict à l'histoire des idées tend à montrer que les discours nationalistes au Québec s'inscrivent dans la longue durée. Mais quel est l'impact réel de revues comme l'*Action Nationale*, par exemple, qui, si elles ont pu être lues et populaires dans les milieux lettrés, ne touchait qu'une partie influente, mais très minoritaire de la population ? Bien sûr, l'Église pouvait jouer le rôle de relai de l'imaginaire national à travers les sermons, les écoles et d'autres tâches communautaires, mais ce relai demeurait souvent teinté par l'universalisme catholique. Le projet de modernisation de la nation et de sa littérature qui caractérise la plupart des nationalismes ne peut donc prendre racine que très tardivement et dans un état d'esprit différent de celui qui a présidé à l'émergence de plusieurs littératures nationales européennes aux XVIII^e et XIX^e siècle. Bien sûr, le discours national se développe durant cette période et, comme il a été vu, le nationalisme littéraire canadien-français s'élabore de manière de plus en plus articulée à partir du XIX^e siècle, mais il est possible de douter de sa portée réelle sans le relai de l'éducation obligatoire et nationale. La situation sera appelée à changer avec la création du Ministère de l'éducation.

Le contexte mondial des années 1960 est également marqué par l'émergence des mouvements radicaux étudiants qui culmineront en 1968, tant du côté américain avec les émeutes étudiantes lors du congrès démocrate à Chicago qu'europpéen avec mai 68 en France, les occupations étudiantes en Allemagne et le Printemps de Prague. Le Québec n'échappe pas à ces mouvements internationaux, et les grèves de l'automne 1968 seront suivies par l'occupation de Sir George William's à l'hiver¹³ et le mouvement McGill français au printemps

¹² Andrée Dufour, « La révolution de l'éducation au Québec », *Histoire Canada*, en ligne, [<https://www.histoirecanada.ca/consulter/canada-francais/la-revolution-de-l-education-au-quebec>]

¹³ Sean Mills, « Montreal's Black Renaissance », *The empire within: postcolonial thought and political activism in sixties Montreal*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 95-118.

de la même année¹⁴. Ainsi, alors même que se met en place un système d'éducation nationale, celui-ci est entraîné dans les mouvements étudiants et les discours radicaux qui marquent la fin des années 1960. Bien sûr, il ne faut pas oublier que la période est aussi caractérisée par des gouvernements conservateurs. L'Union Nationale a été élue en 1966, Charles De Gaulle est président de la République française et Richard Nixon sera élu président à l'automne 1968. Cependant, la mise en place d'institutions publiques et d'une éducation laïque demande une main d'œuvre considérable qui devra être puisée dans le bassin de jeunes diplômés nés autour de la fin des années 1940. Cette jeunesse d'après-guerre bénéficie d'un accès sans précédent à l'univers médiatique avec le relâchement de la censure ecclésiastique, l'arrivée de la télévision, la multiplication des magazines, les premières radios FM et les disques 45 tours. Les idées plus radicales, véhiculées à travers les livres, le jazz, le rock and roll et notamment des revues comme *Parti Pris*, vont avoir un impact important chez les nouveaux professeurs de lettres. La littérature sera dès lors cooptée par cette mouvance qui tend à mettre de l'avant un Québec moderne, socialiste et indépendant.

Il est à noter que l'expression « littérature québécoise » se retrouve à quelques reprises avant la période fondatrice des années 1960. Mes recherches dans les archives montrent que des critiques comme Berthelot Brunet ou Louvigny de Montigny utilisaient l'expression ou celle d'« écrivains québécois » dans certains de leurs articles¹⁵ des années 1930, mais le terme ne semble pas être en mesure de s'imposer à cette époque. La place accordée à l'enseignement de la littérature canadienne dans le rapport Parent de 1964, qui mène à la création des cégeps et du réseau des Universités du Québec, donne un avant-goût de ce qui se produira par la suite :

Par ailleurs, on ne peut se fermer les yeux devant le phénomène que représente l'intérêt extraordinaire manifesté par les étudiants à l'endroit de la littérature canadienne ; l'enseignement de cette littérature pourrait s'orienter en partie vers une étude des aspects sociologiques que comportent les œuvres littéraires et se rattacher, de cette façon, à une sorte d'anthropologie culturelle ou de psychologie nationale ; ce serait sans doute la manière la plus adroite de traiter la plus grande partie des œuvres canadiennes;

¹⁴ Jean-Philippe Warren, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 2, 2008, p. 97-115.

¹⁵ Voir notamment : Berthelot Brunet, « Prix et Rééditions », *L'Ordre*, 20 mars 1935, p. 4.; Louvigny de Montigny, « La revanche de Maria Chapdelaine », *Le Devoir*, 14 février 1938, p. 7.

l'étude proprement esthétique ne devrait s'attacher qu'aux œuvres, en général, plus récentes, qui se situent véritablement au niveau esthétique¹⁶.

Non seulement le rapport dessine-t-il le rôle social et psychologisant qui sera donné à la littérature nationale, mais il est possible de voir la rupture de la Révolution tranquille en train de s'écrire elle-même. Il y aurait une littérature-témoignage, un art inférieur, qui serait représenté par les textes plus anciens tandis que les œuvres « plus récentes » se situent, pour leur part, du côté de la recherche esthétique. Au moment même où se met en place un enseignement institutionnalisé de la littérature nationale, le canon en train de se former s'inscrit dans la synchronicité en choisissant des textes immédiatement contemporains comme base d'enseignement du corpus québécois.

L'œuvre d'Aquin arrive à point nommé. Tant du point de vue de la recherche esthétique que de ses aspects socio-psychologiques, elle s'inscrit dans l'horizon d'attente de lecteurs savants en train de mettre en place les rouages d'un enseignement de la littérature québécoise, mais elle s'inscrit également dans la mouvance d'une critique de la Révolution tranquille comme projet inachevé qui, de largement minoritaire au temps du FLQ et du RIN, va trouver ses assises populaires dans le nationalisme plus consensuel du Parti Québécois au fil des années 1970. En fait, dès 1969, soit à peine quatre ans après la sortie du livre, les Éditions du Renouveau Pédagogique publient une édition annotée afin de servir explicitement à l'enseignement au niveau collégial¹⁷.

À ces facteurs qui permettent une monumentalisation rapide de *Prochain Épisode*, Martine-Emmanuelle Lapointe ajoute également la mise en récit du personnage aquinien en lui-même qui, avec sa tentative infructueuse de prendre le maquis pour accomplir la révolution québécoise et son internement subséquent en asile psychiatrique, ouvre la voie aux analyses socio-psychologiques déjà préconisées par le rapport Parent (d'autant plus que les éléments

¹⁶ *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la Province de Québec. Tome II. La structure pédagogique du système scolaire*, Gouvernement du Québec, 1964, Alinéa 613.

¹⁷ Hubert Aquin, *Prochain Épisode*, Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, 1969, 151 p.

autobiographiques dans le roman et dans les articles de l'auteur invitent le lecteur à se laisser aller au jeu des parallèles).

Questions de réception : Cohen, faux écrivain à scandale

Moins encensé à sa sortie que *Prochain Épisode*, le roman *Beautiful Losers* de Leonard Cohen demeure cependant une œuvre emblématique de la littérature canadienne. Bien des lignes ont été écrites sur le « scandale » entourant la sortie du livre, qualifié de pornographique par plusieurs (dont l'auteur), et censuré dans au moins deux librairies à Toronto. Il faut bien sûr se méfier de ce récit qui ressemble plus à une entreprise publicitaire qu'à un compte rendu véridique de la réception première du roman. Comme l'explique l'écrivain Naïm Kattan, qui était critique au *Devoir* à l'époque de la publication :

Le deuxième roman de Leonard Cohen, *Beautiful Losers*, fut précédé d'un incessant battage publicitaire. Chaque semaine, les critiques recevaient des communiqués de la part de l'éditeur torontois McClelland & Stewart soulignant que le livre de Cohen sera le plus audacieux dans les annales des lettres canadiennes, que monsieur Cohen va avoir maille à partir avec la censure et que, connu comme poète, il va bouleverser le monde littéraire avec ce roman¹⁸...

Étrangement, le mythe commercial d'un roman sulfureux qui choque le Canada en 1966 s'est rendu jusqu'à nous sans trop être remis en question au point de se retrouver en 2018 dans l'exposition sur Cohen au Musée d'Art Contemporain de Montréal. Comme le souligne Kattan, la critique de l'époque n'est cependant pas dupe, et il met lui-même en doute la caractérisation pornographique de l'œuvre. Dans les entrevues qu'il donnera, Cohen n'aura de cesse de rappeler à quel point la critique canadienne avait redoublé d'ingratitude envers *Beautiful Losers*. Comme chez Aquin, la mise en scène vient interférer avec les interprétations du texte, de leur réception et du lieu qu'ils occupent dans l'espace littéraire. Toutefois, le succès international apporté par la carrière musicale de Cohen amplifie encore plus cet effet de lecture : non seulement l'écrivain participe-t-il par ses textes et par le discours qu'il développe

¹⁸ Naim Kattan, « Leonard Cohen, l'écrivain que j'ai connu » dans Chantal Ringuet et Gérard Rabinovitch (dir.), *Les révolutions de Leonard Cohen*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2016, [édition électronique].

autour de ceux-ci à donner un sens à ses actions rapportées en fonction de son œuvre, mais ce processus de mise en récit est répercuté par une gigantesque machine médiatique et publicitaire qui s'articule en entrevues, en portraits dans des magazines à grand tirage, en biographies et autres rétrospectives qui tendent à reconduire le mythe du personnage Cohen. « I love to speak with Leonard / He's a sportsman and a shepherd / He's a lazy bastard living in a suit » [J'aime parler à Leonard / C'est un sportif et un berger / C'est un vieux con paresseux vivant dans un costume], chantait-t-il d'ailleurs en 2012 dans la pièce « Going home », qui ouvre son album *Old Ideas*, comme pour se moquer de ce personnage tout en reconduisant l'ambigüité d'un Leonard Cohen scénique chez qui il est difficile de distinguer ce qui tient de la mise en scène et ce qui tient de la réalité, à moins que les deux ne se soient télescopés avec le temps.

Contrairement à Aquin, l'œuvre littéraire de Cohen ne s'inscrit pas tout à fait dans un même contexte de refondation d'une littérature nationale. Alors que le Québec développe un nouveau discours sur la littérature dans la foulée de la Révolution tranquille, l'historiographie de la littérature canadienne n'est pas marquée par une rupture aussi nette. Comme il en a été question au premier chapitre, Blodgett s'attarde à montrer comment la mise en récit de la littérature nationale tente de se réorganiser à partir de l'après-Guerre sans pour autant s'écarter des lectures organicistes¹⁹. C'est à ce moment que commencent à diverger sérieusement les discours sur les littératures canadienne et canadienne-française, mais le contexte spécifiquement montréalais dans lequel s'élabore l'œuvre de Cohen va à l'encontre de cette reconstitution d'une identité canadienne forte. Au contraire, le groupe de poètes réuni autour d'Irving Layton, et dans lequel Cohen est le cadet, tend plutôt à mettre en avant un éclatement des formes, de la moralité, des modes de vie traditionnels. Comme l'explique Jason Camlot :

Any literary historical description of the 1960s in Canada must take into account the many diverse and often fervent efforts to define what was distinctly Canadian about Canadian Literature, the nearly equal number of attempts to articulate what was new

¹⁹ ED Blodgett, « The Search for Agency, 1948-1965 », *Five-part invention : a history of literary history in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003 [2008], p. 94-126.

in and about Canadian writing, and the widespread participation of poets in novel ways of delivering their work to audiences²⁰.

[N'importe quelle description historique des années 1960 au Canada doit rendre compte des multiples - et souvent même fervents - efforts pour définir ce qu'il y avait de spécifiquement canadien dans la littérature canadienne, du nombre presque équivalent de tentatives de définir ce qu'il y avait de nouveau au sein et à propos de l'écriture canadienne et de la vaste implication des poètes dans la mise en scène de leur travail face au spectateur.]

Il existe donc un écart dans la réception entre l'avant-garde poétique anglophone de Montréal durant les années 1950 et la volonté de créer une littérature canadienne forte, mais cet écart sera comblé rapidement par la nécessité de distinguer le plus rapidement possible ce qui serait la spécificité d'une littérature canadienne par rapport à la littérature américaine. L'importance de montrer que le Canada est au moins aussi moderne que son voisin aura un impact dans la canonisation des textes modernistes comme ceux de Cohen. Phénomène intéressant, plusieurs des auteurs classiques de cette période, qu'il s'agisse de Mavis Gallant, Mordecai Richler ou Leonard Cohen entretiennent des rapports conflictuels avec le Canada : Gallant vit à Paris, Richler à Londres et Cohen en Grèce, et tous véhiculent dans leurs prises de positions un discours très critique envers le pays. Une même dynamique n'est pas aussi manifeste au Québec francophone. Même si le départ pour l'Europe est un thème récurrent et voire presque un passage quasi-obligé dans la mise en récit d'une carrière d'écrivain au Canada français, le retour d'Europe joue le plus souvent un rôle de révélateur de la spécificité québécoise par rapport à l'identité française. L'Europe, pour caricaturer légèrement, est le lieu où se révèle l'aliénation du Canadien français par rapport à lui-même, et le retour permet d'entrer dans une phase de critique de la société canadienne. Cette critique est par conséquent enrôlée dans le discours national qui est en train de se mettre en place et qui impose une forme de collectivisation de l'expérience individuelle. La situation est quelque peu différente au Canada anglais puisque cette critique va jusqu'au rejet dans les cas cités. Un peu comme les héros de MacLennan finissaient par atteindre la globalité après avoir découvert leur

²⁰ Camlot, Jason, « The Sound of Canadian Modernisms: The Sir George Williams University Poetry Series, 1966-74 », *Journal Of Canadian Studies*, vol. 46, n° 3, Fall 2012, p. 29.

canadienneté, la sortie du Canada est souvent présentée comme le stade final d'une marche vers la modernité et l'universalisme.

De manière différente, l'écrivain québécois de l'époque qui ne souscrit pas à ce parcours se trouve souvent critiqué. C'est le cas d'Anne Hébert, par exemple, qui a choisi la voie de l'exil parisien et qui se retrouve souvent dépeinte comme déconnectée de la société québécoise, voire même en état de trahison, par quelqu'un comme Jacques Ferron qui dénonce, par exemple, ses « mises en boîtes, chambres de bois, tombeaux, tous les procédés qui ont porté mademoiselle Anne Hébert à la Société Royale, ce palais des momies²¹ ». Comme au Canada anglais, il faut savoir s'exiler pour se « découvrir », mais qui ne revient pas est aussitôt suspect.

La réception de l'œuvre de Cohen suivra cette route. Elle devient de plus en plus importante dans le paysage canadien à mesure qu'elle gagne en importance sur la scène américaine et internationale. Alors que les deux premiers romans de Cohen et ses quatre recueils de poésie précédents connaissent un succès d'estime, il faut attendre la sortie de son premier disque, *Songs Of Leonard Cohen* (1967), qui lui vaut la reconnaissance surtout en Europe²², avant de le voir récompensé par un jury canadien. Ce passage à la célébration officielle ne se fait cependant pas sans heurts. Alors que le deuxième recueil de poésie de Cohen, *The Spice-Box Of The Earth* (1961), se voit refuser le fameux prix du GG, Irving Layton écrit amèrement à propos du livre *Acis in Oxford* du gagnant Robert Finch :

There isn't a single poem in the Finch book that won it. It's dull, academic stuff with not one alive line that can seriously be called poetry. Exercises, bloody, or rather, bloodless exercises. Nothing else. What an arsehole of a country this is when this sort of crap can win prizes, but Cohen's genuine lyricism can't and doesn't²³.

[Il n'y a pas un seul poème dans le livre de Finch qui l'ait gagné. C'est un truc ennuyeux et scolaire sans une seule ligne vivante qui puisse être qualifiée sérieusement de poésie.

²¹ Jacques Ferron, *Escarmouches : la longue passe*, vol. II, Montréal, Leméac, 1975, p. 96.

²² Ira B Nadel écrit : « By the spring, *Songs of Leonard Cohen* was a modest hit, reaching #162 in the United States, sandwiched between the Young Rascals' Collection and Petula Clark's *These Are Songs*. In Britain that summer, he hit #13, forecasting his popularity in Europe. Columbia also released "Suzanne" as a single, but it did not reach the charts. »

²³ Ira Nadel, *Various Positions. A Life Of Leonard Cohen*, Toronto, Vintage Canada, 1996, [édition électronique].

Des exercices dépourvus de sang dans le corps. Rien d'autre. Dans quelle chiure de pays vivons-nous pour que ce genre de merde puisse gagner des prix alors qu'il est impossible pour le lyrisme authentique de Cohen de gagner quoique ce soit ?]

Il faut comprendre que, depuis la fin des années 1950, Cohen jouit d'une aura considérable sur la scène poétique montréalaise. Peu après la parution de son premier recueil *Let Us Compare Mythologies* (1956), le poète participe à l'enregistrement orchestré par la CBC du disque *Six Montreal Poets* (1957), qui sera lancé aux États-Unis sous l'étiquette Smithsonian Folkways. Le jeune Cohen se trouve donc regroupé — après un seul livre — avec des poètes largement reconnus comme A.J.M. Smith, Irving Layton, F.R. Scott, Louis Dudek et A.M. Klein. De fait, dès 1964 (Cohen a à peine 30 ans), l'Université de Toronto se lance dans l'acquisition de ses papiers et de ses manuscrits²⁴.

Deux films, deux perspectives

En plus de la reconnaissance académique d'une œuvre naissante, des succès d'estime pour ses livres de poésie et pour son premier roman²⁵, le statut déjà mythique de Cohen sur la scène poétique sera souligné par la diffusion du documentaire *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen* (1965) de Don Owen et Donald Brittain pour le compte de l'ONF²⁶. Dans ce film, Leonard Cohen est présenté dès le début par le narrateur comme un « singular talent with four books under his belt and a growing reputation » [un artiste singulier ayant quatre livres dans sa besace et une renommée grandissante]. Sur fond de jazz et d'images de Cohen se promenant dans les rues de Montréal, la figure de l'écrivain est soigneusement construite. Entre les lectures, il est possible de voir Cohen en compagnie d'Irving Layton, en train de discourir à propos de gloire et d'écriture, accoudé à une table du *Bistro*, un établissement branché de l'époque. La diégèse établit le contraste entre la jeunesse du poète à Westmount en montrant des images

²⁴ Nadel, *Op. cit.*

²⁵ *The Favorite Game*, qui paraît en 1963, est en fait le deuxième roman de Leonard Cohen après *A Ballet Of Lepers*, écrit autour de 1957, mais qui a été refusé par les éditeurs.

²⁶ Don Owen et Donald Brittain (réalisateurs), *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen*, ONF, 1965, 44 minutes.

filmées par la famille — où il est possible de le voir enfant accompagné d'un chauffeur afro-canadien, signe d'un statut bourgeois — et sa vie de bohème. Alors qu'il descend des hauteurs de Westmount, le narrateur explique : « It has been claimed that he lives off his family. He has an inheritance of 750\$ a year. » [Il a été dit qu'il vit aux dépens de sa famille. Il dispose d'un héritage de 750\$ par année.] L'image suivante le montre aussitôt en train de lire un extrait de son recueil *Flowers for Hitler* (1964) :

I am sorry that the rich man must go
and his house become a hospital.
I loved his wine, his contemptuous servants,
his ten-year-old ceremonies.
I loved his car which he wore like a snail's shell
everywhere, and I loved his wife,
the hours she put into her skin,
the milk, the lust, the industries
that served her complexion.
I loved his son who looked British
but had American ambitions
and let the word aristocrat comfort him
like a reprieve while Kennedy reigned.
I loved the rich man: I hate to see
his season ticket for the Opera
fall into a pool for opera-lovers.

[Je suis désolé que le riche doive s'en aller
et que sa maison devienne un hôpital.
J'aimais son vin, ses serviteurs obséquieux,
ses cérémonies de confirmation.
J'aimais sa voiture qu'il portait comme la
coquille d'un escargot
partout, et j'aimais sa femme,
les heures qu'elle mettait sur sa peau,
le lait, la luxure, les ouvrages
qui servaient son teint.
J'aimais son fils à l'air britannique,
mais aux ambitions américaines
qui laissait le mot aristocrate le reconforter
comme un sursis tandis que Kennedy régnait.
J'aimais le riche : et je déteste voir
ses billets de saison pour l'opéra
tomber dans un pot commun
pour ceux qui aiment l'opéra.]

La juxtaposition des images et du texte inscrit le film dans une mise en récit du parcours de l'écrivain descendu de sa montagne westmontoise pour critiquer les riches et les puissants dans ses poèmes : Cohen, ange déchu, Moïse descendu du Sinaï, pour mieux venir éclairer le peuple au bas de la montagne et lui faire passer sa passion pour les veaux d'or. Cette présentation critique permet à Cohen, dans le documentaire, de se rapprocher à la fois du peuple et de la ville qu'il maîtrise. De Westmount et ses riches maisons de pierre, on le voit ensuite au Ritz en train de discuter avec un oncle nanti, mais la narration insiste sur son choix de la pauvreté et sur sa lecture du *Yi Jing*. Quelques minutes plus tard, la voix off le décrit comme un « constant wanderer », un flâneur perpétuel, dans les rues montréalaises. Il va même jusqu'à commander en français : « Je voudrais un sandwich au fromage, puis un verre de lait s'il vous plaît. » Le riche Montréalais a fait le choix d'un statut moins noble, de retourner vers la ville, et il en maîtrise les codes jusqu'à se mêler à la population canadienne-française et à en parler la langue. Même son choix de nourriture est dénué de toute ostentation, comme si le poète n'avait besoin que de s'alimenter de la ville qu'il parcourt et des mots qu'il y découvre.

L'hagiographie fait de Cohen le maître de l'espace montréalais, à l'aise dans ses codes, ses lieux les plus populaires, tout comme dans sa haute société. Sa simplicité l'inscrit déjà en tant que personnage pop, avant même le début véritable de sa carrière musicale, une scène subséquente le montre devant les affiches et les étalages de journaux, échos de ces images tournoyantes de la modernité médiatique. « Cohen is not self-consciously cultured, he's not read extensively, he listens largely to pop music. He has however, an hyper-sensitivity and an enormous curiosity. » [Cohen n'est pas cultivé consciemment, il n'a pas lu beaucoup, il écoute essentiellement de la musique pop. Il dispose, cependant, d'une sensibilité très poussée et d'une grande curiosité.] Tout est présenté dans le film comme si cette inspiration n'était pas le fruit d'un travail conscient, mais plutôt d'une présence naturelle au monde qui lui est conférée par son statut et son génie. C'est l'imaginaire pop par excellence, sorte d'avatar néoromantique des poètes-mages, qui se présente dans cette dégaine et cette simplicité revendiquée dont la véracité est plus que questionnable.

Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen aura sans doute un impact sur l'imaginaire entourant le poète. À tout le moins, le film montre-t-il que Cohen est à ce moment une figure

incontournable de l'univers littéraire montréalais et cette mise en récit du personnage oriente la lecture qui sera faite de l'œuvre avant que la carrière musicale n'emboîte le pas. Il serait possible de dire la même chose de *Deux Épisodes dans la vie d'Hubert Aquin* (1979) de Jacques Godbout et François Ricard²⁷, à cela près que le film est diffusé après le décès tragique de l'auteur, et ne peut ainsi teinter la lecture de l'œuvre que rétrospectivement.

En effet, la démarche de Godbout et Ricard est radicalement différente de celle d'Oward et Brittain. Alors que les deux réalisateurs anglophones épousent presque aveuglément la figure d'écrivain que Cohen est en train de construire, l'approche des deux réalisateurs francophones est beaucoup plus critique du personnage aquinien. Les extraits du film *Faux-Bond* (1967) dans lequel Aquin joue le rôle d'un espion viennent se juxtaposer au récit du passage de l'écrivain à la clandestinité, ce qui révèle le mécanisme à l'œuvre dans la formation du personnage. Alors que l'image de Cohen était présentée en harmonie complète avec la narration comme si elle était tout à fait sincère, l'image renvoyée d'Aquin est, au mieux, celle d'un acteur inventant son propre rôle, au pire, celle d'un fou. Le long passage final dans lequel Andrée Yanacopoulo explique froidement les étapes menant au suicide de son conjoint contribuent au récit de dépossession d'un écrivain qui n'est ni maître de son œuvre, ni tout à fait maître de son existence. Les derniers mots du film tranchent d'ailleurs nettement avec le portrait qui est donné du poète dans *Ladies and Gentleman... Mr. Leonard Cohen* : « Il voulait écrire froidement, comme il disait. Par rapport à ceux qui écrivent de façon échauffée. Il voulait écrire sans inspiration, par opposition à ceux qui écrivent avec inspiration. Il voulait une œuvre qui soit hors de lui, complètement. Il voulait écrire un livre qui soit complètement vide. » Alors que le poète anglophone est montré en contrôle de l'univers montréalais dans lequel il évolue, le personnage aquinien est sans cesse présenté dans ses échecs que ce soit comme amateur de course automobile, dans sa volonté d'entrer dans le monde de la haute finance ou dans son incapacité à finir son dernier roman, *Obombre*. Même son suicide est rendu impossible par la volonté, à peu près inconcevable pour le spectateur, qu'a Yanacopoulo de donner son cours à la date et à l'heure prévue. Godbout et Ricard font d'Aquin un personnage joueur et tragique,

²⁷ Jacques Godbout et François Ricard (réalisateurs), *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, ONF, 1979, 56 min.

certes, mais également une figure de perdant magnifique qui ne réussit jamais à se dégager de son aliénation.

Ce n'est pas un hasard si j'utilise ce terme marxiste d'aliénation très populaire à l'époque. Le but n'est pas de tomber dans l'explication psychologisante et de montrer en quoi les personnalités d'Aquin ou de Cohen ont pu différer. Cela n'a aucune importance. Le but est de révéler deux récits du pouvoir d'écriture, l'un anglophone, montrant le poète qui accepte sciemment de renoncer à son pouvoir temporel pour mieux reconquérir l'espace symbolique montréalais; l'autre, francophone, d'une écriture cherchant à se déposséder d'elle-même et n'étant jamais maîtresse de quoique ce soit même lorsque le jeu en est l'objectif avoué. Le récit cinématographique à propos de Cohen en est un d'ouverture, de succès et de liberté, celui sur Aquin un de dépossession, d'échec et d'aliénation.

Bien sûr, il ne faut jamais croire ce genre de mises en récits. Elles correspondent à deux discours concurrents à propos de la littérature au Québec. Alors que le film d'Owen et Brittain est une hagiographie qui met de l'avant une réussite canadienne, le film de Godbout et Ricard s'inscrit dans un ensemble de réflexions critiques sur la québécoité. Le deuxième est un exemple plus tardif, certes, mais les différences entre les deux œuvres permettent d'éclairer la réception des deux œuvres et leur place respectives dans l'élaboration des corpus nationaux.

De Parti Pris à la Foster Poetry Conference

S'il existe, comme je le montrerai, des points de convergence indéniables entre les romans *Prochain Épisode* et *Beautiful Losers*, ces deux manières de les mettre en récit les éloignent artificiellement — du moins dans leurs représentations populaires — pour la période allant jusqu'aux années 1980 en en faisant le produit d'expériences du monde radicalement opposées. Il faudra attendre des lectures qui s'écartent davantage du Sujet-Nation au Québec pour s'intéresser à d'autres aspects de l'œuvre aquinienne. D'une même manière, les questions entourant la canadienneté de l'œuvre de Cohen seront peu à peu abandonnées par la critique anglophone qui s'intéressera ensuite à la question coloniale et postcoloniale, qui est un élément

fondamental de *Beautiful Losers*. Or, si une préoccupation habite *Prochain Épisode*, c'est bien cette question coloniale et postcoloniale. Il ne s'agit que d'un exemple, mais il devient dès lors possible de lire les deux œuvres côte à côte.

La chose peut sembler évidente aujourd'hui, mais elle est loin de l'être à l'époque. Un exemple manifeste de cette séparation se retrouve à même le numéro classique de *Parti Pris* de janvier 1965. Alors que les auteurs de l'édition participent à une entreprise définitoire de cet objet qu'est en train de devenir la littérature québécoise, il est possible de s'attarder sur un élément du numéro sur lesquels les regards critiques se sont rarement posés. Sous le texte d'André Major, se trouve un encart non signé intitulé « Petite vulgarité²⁸ » que je reproduis ici :

petite vulgarité

Concours littéraire du Québec
Section II: littérature d'expression anglaise

	title	publisher
1e prix: Mr Leonard Cohen (\$4000)	The Favorite Game	New York The Viking Inc.
2e prix: Mr Frank R. Scott (\$3000)	Signature	Vancouver Klanak Press
3e prix: Mr Walter O'Hearn (\$1500)	Lady Chatterly Latterly	Toronto McClelland & Stewart

explications: Les trois heureux gagnants font partie de la négligée minorité anglo-saxonne du Québec.
Leur \$8500 leur revient légalement, constitutionnellement, libéralement, servilement, canadiennement.
Les éditeurs du Québec s'aperçoivent donc que les maisons d'édition du monde entier, from coasts to south, bénéficient des largesses de leur ministère des affaires culturelles, celui qui les a tant aidés ces dernières années. Ça serait-y pas que la littérature anglo-saxonne n'est pas québécoise? Ça se peut-y que cette littérature n'existe qu'à New-York, Vancouver, Toronto?

Il est intéressant, pour le bien de la démonstration, que Leonard Cohen figure dans cette liste, mais ce qui est surtout révélateur est la raison évoquée. Il y est question d'une trahison par laquelle les auteurs anglophones du Québec iraient chercher leur reconnaissance à l'extérieur

²⁸ « Petite vulgarité », *Parti Pris*, vol. 2, n°5, janvier 1965, p. 17.

du territoire. La petite vulgarité cherche à les expulser en excluant la possibilité d'une littérature anglo-qubécoise dans des termes sans équivoque. Écrire ces lignes au moment où tente de se définir la littérature québécoise avec un « nous » omniprésent revient ainsi à un déni de territoire : la littérature anglophone ne participera pas à l'élaboration du territoire imaginaire, ses auteurs sont des étrangers. Il faudra choisir un camp ou l'autre, et les anglophones sont nécessairement dans celui de l'autre comme le souligne d'ailleurs l'anglicisation du terme « canadiannement ». La littérature québécoise sera en français ou ne sera pas et les tentatives d'un organisme subventionnaire comme le tout nouveau Ministère de la culture d'inclure les anglophones sont, quant à elles, tournées en dérision.

Comme l'a montré Jason Camlot dans ses travaux sur la Foster Poetry Conference organisée par John Glassco, Frank Scott et A.J.M. Smith en 1963, l'ironie du sort veut que certains poètes et universitaires anglophones soient en train de commencer à imaginer une littérature en anglais au Québec au moment même où les auteurs de *Parti Pris* annoncent l'avènement d'une littérature québécoise exclusivement en français. Déjà, dans un article de *Canadian Literature* intitulé « The Two Traditions », Louis Dudek déplore en 1962 que la littérature en français ait été évacuée de la littérature canadienne. Devant l'effervescence qui a lieu dans la Province de Québec à l'époque, le constat de Dudek est que la séparation est inévitable si une culture canadienne qui tiendrait compte des francophones comme des anglophones n'est pas consolidée le plus rapidement possible :

Before it is too late, I hope we can help them and join with them in a more promising course — the way to a greater Canada that is literary in two languages and has a literature in two languages. It is the only way to a true originality for both these literatures, and it is also the way to an endless, unexhausted future of creative effort²⁹.

[Avant qu'il ne soit trop tard, je souhaite que nous puissions les aider et s'allier à eux pour emprunter une voie plus prometteuse – la voie vers un Canada élargi qui serait littéraire dans les deux langues et qui aurait une littérature dans les deux langues. C'est le seul chemin vers une véritable originalité pour ces deux littératures, et c'est aussi la voie vers un avenir d'efforts créatifs sans fin et inépuisables.]

²⁹ Louis Dudek, « The Two Traditions », *Canadian Literature*, Vol. XII, Spring 1962, p. 51.

Dans cet article qui témoigne d'une rare compréhension des enjeux littéraires et politiques dans le Québec francophone de l'époque, Dudek s'en prend spécifiquement à la fermeture des milieux anglophones. Ce « help them and join » est donc très différent de ce qu'avait pu être la position d'un MacLennan plus d'une décennie plus tôt.

Alors que l'auteur de *Two Solitudes* faisait de l'abandon des revendications francophones une condition de possibilité du Canada nouveau, Dudek fait pour sa part reposer ce fardeau sur les épaules des anglophones. Les chercheurs et auteurs qui prendront part à la Foster Poetry Conference ne souscriront pas entièrement au programme de ce dernier, mais ils tenteront (à tout le moins au départ) de penser à la place réservée aux francophones³⁰. La première idée des organisateurs est par conséquent d'inviter côté à côté les poètes de langue anglaise et de langue française. Ce plan tourne cependant rapidement à la catastrophe alors que les premières bombes du FLQ explosent au printemps 1963. Dès lors, la perspective de voir invités des poètes séparatistes (qu'on soupçonne même de communisme) aux frais du gouvernement semble faire reculer les subventionnaires. De plus, le sous-ministre au Ministère des affaires culturelles de l'époque est taxé d'« anglophobie » dans la correspondance de John Glassco³¹. Dans les faits, il s'oppose à ce qu'une réunion ait lieu dans les deux langues, préférant plutôt une « division radicale » entre les deux groupes. Ce sous-ministre est nul autre que l'historien Guy Frégault. Les organisateurs décident alors de faire marche arrière et la conférence sera finalement unilingue.

Ce passage de la correspondance à propos de Frégault est révélateur en ce qu'il illustre à merveille une des idées avancées au début de cette thèse, c'est-à-dire que la création d'une littérature anglo-québécoise est intimement liée à la territorialisation du nationalisme au Québec. Plus frappant encore est le fait que cette exclusion qui permet la création des deux corpus se joue à partir d'une volonté des organisateurs de rapatrier les écrivains québécois francophones au sein de la littérature canadienne au moment où ils s'appêtent à lui fausser

³⁰ *Op. cit.*, p. 65.

³¹ *Ibid.*, p. 67.

officiellement compagnie. Un extrait de la même lettre de John Glassco à A.J.M. Smith montre ce paradoxe :

I agree with you about *Parti pris*. It is dangerous; it is selling over 3,000 copies an issue; it is, as you can see, brilliantly written and prints very good poetry, and is already threatening the (God Save Our) Queen. If you are on their mailing list in Quebec, as I am, the magazine comes to you addressed in huge block letters “ÉTAT DU QUÉBEC,” which doesn’t go over too well in these parts, especially since the bank in Knowlton was held up and robbed of \$1,500 last week by the ALQ [Armée de Libération du Québec] armed with sub-machineguns apparently taken from the Black Watch Armoury in Montreal in their last raid thereon. These boys mean business. — We simply must try to effect some meeting on the common poetic level, even though Jean Le Moyne says it is too late³².

[« Je suis d’accord avec toi au sujet de *Parti pris*. C’est une revue dangereuse ; chaque numéro se vend à plus de 3 000 exemplaires ; elle est, comme tu le sais, superbement écrite, publie de très bons poèmes et menace déjà notre chère (*God Save The*) *Queen*. Quand on est, comme moi, inscrit à leur liste de distribution, on reçoit le magazine avec l’adresse “ÉTAT DU QUÉBEC” écrite en énormes lettres majuscules, ce qui a du mal à passer dans ces contrées, d’autant plus que la banque de Knowlton a été braquée et dépossédée de 1 500 \$ la semaine dernière par l’ALQ armée de mitraillettes qui avaient apparemment été prises lors du dernier raid de l’armurerie du Black Watch à Montréal. Ces garçons ne plaisantent pas. — Nous devons simplement essayer de procéder à une rencontre axée sur ce que nous avons en commun, la poésie, bien que Jean Le Moyne dise qu’il est trop tard³³.]

Le ton de Glassco lorsqu’il évoque la dangerosité d’une revue à laquelle il est lui-même abonné est en partie ironique, mais il n’en traduit pas moins une crainte bien réelle de voir cet « État du Québec » advenir. La manière de le contrecarrer, selon lui, est de mettre de l’avant, comme le voulait Dudek, une communauté poétique qui serait, si ce n’est dépolitisée, au moins en partie dans la voie d’une réintégration des francophones au projet national canadien.

Alors que le projet de Hugh MacLennan ne répondait pratiquement à aucune des doléances qu’avaient pu être celles d’un Lionel Groulx ou des nationalistes de l’époque, ce qui la transformait en négation pure et simple des fondements politiques qui leurs étaient chers en

³² Jason Camlot, « Le Foster Poetry Conference (1963) », *Voix et Images*, vol. 40, n° 2, 2015, p. 67-68

³³ Traduction de *Voix et Images*

essayant de ramener les francophones au sein d'un nouveau Canada quitte à se qu'ils s'anglicisent, deviennent protestants et disparaissent, le projet de Glassco est certainement plus lucide quant au déraillement qui est en train de se produire. Il cherche essentiellement à combler les lacunes du Canada de *Two Solitudes*. La phrase de Jean LeMoyne est cependant prophétique, « It is too late », et la désignation de *Parti Pris* comme revue dangereuse revient à fermer les yeux sur ce qui fera émerger la conception d'une littérature « québécoise », non pas dans le confort canadien, mais bien sur la voie de la dangerosité. Le paradoxe est que cette rebuffade, ce refus de la main tendue par les anglophones qui cherchent à bâtir une nouvelle littérature canadienne, campe désormais les intervenants dans un nouveau rôle : celui d'anglo-québécois.

Nous sommes devant un exemple type de ce qui a été appelé la co-création des discours d'identification au premier chapitre. Alors que les auteurs de *Parti Pris* se définissent eux-mêmes en identifiant un groupe anglo-québécois qu'il faudrait mettre en-dehors de ce qu'est la littérature québécoise, cet en-dehors contribue paradoxalement à singulariser la démarche de réflexion des anglophones du Québec par rapport à leurs confrères canadiens. Ironie du sort, les actes de la *Foster Poetry Conference* paraîtront en 1965, la même année que le numéro « Pour une littérature québécoise » de *Parti Pris*.

C'est donc dans ce contexte de tensions et de fondations que sont publiées les deux œuvres, ce qui leur permet de devenir rapidement des monuments des littératures canadienne et québécoise. Cette monumentalisation aura pour effet paradoxal de les éloigner, alors qu'elles s'élaborent pourtant dans des criconstances similaires tout en servant des objectifs critiques semblables et qu'elles mettent en scène un contexte analogue. Ces similarités seront identifiées



par la suite par certains critiques. Le premier exemple de cette tendance révisionniste est le livre de Winfried Simmerling intitulé *Discoveries of the Other : Alterity in the Work of Leonard Cohen, Hubert Aquin, Michael Ondaatje, and Nicole Brossard*, publié en 1994³⁴. Dans cet ouvrage, Simmerling s'inscrit dans la lignée des études sur l'altérité inspirées des travaux de Paul Ricœur et d'Emmanuel Lévinas. L'« éclatement »

postmoderne devient alors le prétexte à la réorganisation des corpus canadien et québécois afin d'y réintégrer les deux œuvres dans une lecture commune. Une même approche postmoderne marque le mémoire de maîtrise de Leslie Rampel (2010³⁵). Ce positionnement critique qui permet de joindre Aquin et Cohen s'inscrit dans un ensemble de travaux sur les marges et les cas limites dans la littérature canadienne. Du côté québécois, s'il est possible de souligner le travail de Martine-Emmanuelle Lapointe qui a lu Hubert Aquin, non pas avec Cohen, mais avec Mordecai Richler.

³⁴ Winfried Simmerling, *Discoveries of the Other: Alterity in the Work of Leonard Cohen, Hubert Aquin, Michael Ondaatje, and Nicole Brossard*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, 259 p.

³⁵ Leslie Rampel, *Postmodernism's defeat : "Beautiful losers" and "Prochain Episode" as postcolonial works*, Mémoire, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2010.

Révolution et subjectivité

La période durant laquelle *Prochain Épisode* et *Beautiful Losers* sont publiés est marquée par la montée en puissance de l'indépendantisme au Québec tant dans le discours public que dans un discours plus marginal et violent. Plusieurs mouvements politiques naissent dans la période précédant l'écriture des deux romans, que ce soit l'Alliance laurentienne de Raymond Barbeau, créée en 1957, le Rassemblement pour l'Indépendance Nationale, fondé en 1960, ou des groupuscules comme le Comité de Libération Nationale ou le Réseau de Résistance. Cette période d'effervescence des mouvements nationalistes au Québec s'inscrit dans un contexte plus global de décolonisation à travers le monde. L'Inde, l'Indochine, l'Algérie, le Cameroun... Il serait long de faire la liste de tous les pays ayant obtenu leur indépendance entre 1945 et 1965. Du côté francophone, ces luttes de libération sont soutenues par des discours théoriques comme ceux de Franz Fanon, Albert Memmi ou Jean-Paul Sartre. Elles sont marquées, sans doute davantage, par l'imaginaire des grandes révolutions ou des défaites infligées aux grandes puissances mondiales lors de la dernière guerre. Un peu partout dans le monde, d'autres groupuscules, à l'image du FLQ, se lancent dans la lutte armée. Qu'il s'agisse de l'ETA (1959), des révolutionnaires cubains (1959), de l'OLP (1964), des Black Panthers (1966), de PIRA (1969), des Brigade Rosse (1970), de la Rote Armee Fraktion en Allemagne (1970), il est possible de voir se dessiner une tendance mondiale durant la décennie 1960 qui combine lutte armée et engagement individuel. La plupart de ces groupes reposent, en effet, sur des actions terroristes ciblées qui ne nécessitent l'implication que d'une poignée d'individus. Cette possibilité de faire une révolution (ou du moins de perturber le cours normal des choses) avec très peu d'hommes et de femmes aura un impact considérable sur le plan des représentations.

Il faut évidemment rappeler que la figure du révolutionnaire n'est pas spécialement une invention du XX^e siècle, et que sa longue histoire la fait remonter à une autonomisation des subjectivités qui permet, à partir de la fin du XVIII^e siècle, de concevoir les épiphanies d'un sujet politique montrant la voie à suivre à la masse du peuple. Au Bas-Canada, nous avons un exemple très concret de ces épiphanies romantiques dans les lettres de Chevalier de Lorimier

alors que ce dernier, condamné à mort, écrit « je désire faire connaître ce que je ressens et ce que je pense³⁶ », faisant de sa subjectivité le pivot central de son action politique et de l'annonciation de « l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué des deux étoiles des Canadas ». Cette vision de la suite de l'histoire médiatisée par le sujet révolutionnaire inscrit la démarche de Lorimier dans ce que Frank Kermode a identifié comme un récit apocalyptique, un récit en trois temps marqué par l'empire, la décadence et le renouveau³⁷. La représentation du sujet révolutionnaire au XIXe siècle n'échappe pas à cette perspective eschatologique, et à la possibilité d'être celui par qui adviennent les fins toutes dernières de l'Histoire dans un mouvement de sécularisation du messianisme religieux. Il serait trop fastidieux de citer ici tous les théoriciens qui ont commenté cette sécularisation des structures narratives des récits bibliques à travers les discours révolutionnaires, qu'ils soient marxistes, nationalistes ou même fascistes.

Ces bases jetées dès la fin du XVIIIe siècle ne changent pas énormément au XXe siècle. Il est ainsi possible de voir un parallèle entre les représentations christiques et l'iconographie entourant Ernesto « Che » Guevara dans ses multiples avatars, grigris, posters et autres t-shirts. Si la structure des représentations ne se modifie pas profondément, la différence entre la figure révolutionnaire des débuts et celle de l'ère mass-médiatique en est surtout une d'échelle et de circulation. Alors que le travail nécessaire à la mythification d'un personnage comme Napoléon Bonaparte représentait une démarche considérable de refonte de la symbolique étatique impliquant des peintres, des graveurs, des imprimeurs, des sculpteurs ou des architectes, le XXe siècle offre au révolutionnaire en devenir une voie plus simple : celle d'une célébrité instantanée qui se jouerait en-dehors de la gestion étatique et des grandes manœuvres militaires. L'invention de la presse rotative, de la photographie, de la radio, puis de la télévision auront

³⁶ De Lorimier, Chavalier, *Testament politique de Chevalier de Lorimier, prison de Montréal – 14 février 1838*, Québec, Archives BANQ, Fonds Ministère de la Justice, Événements de 1837-1838, [E17, S37, D297], 1838.

³⁷ Kermode, Frank, *The Sense Of An Ending : Studies In The Theory Of Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2000 [1967].

ainsi contribué davantage à la figure du révolutionnaire que n'importe quelle évolution du monde idées.

Aquin et Cohen jouent abondamment de cette figure dans leurs deux romans. Un article de Léandre Bergeron publié en 1973 critique d'ailleurs le caractère égocentrique, dans *Prochain Épisode*, de la représentation du sujet révolutionnaire qu'il qualifie de « cowboy » :

Le cowboy révolutionnaire est en fait le contraire du révolutionnaire. Il est, avant tout, obsédé par son moi, par l'image qu'il a de lui-même. Les blessures que lui a infligées une société où l'exploitation s'est camouflée derrière une pseudosatisfaction des besoins et des désirs, le poussent à un refus du système. Il se réfugie donc blessé, dans une image d'opposition au système. Et l'image d'opposition est celle du révolutionnaire. Cet être blessé se pare donc des allures et du langage du révolutionnaire, pose au révolutionnaire³⁸.

L'article — aujourd'hui presque folklorique — commence avec une exergue de Fidel Castro : « [l]e devoir de tout révolutionnaire est de faire la révolution ». Le héros aquinien serait trop obsédé par son propre mythe pour entrer véritablement dans la catégorie des révolutionnaires, d'après Bergeron. Cette obsession pour l'image plutôt que pour la révolution véritable annoncée dans la citation de Castro est, selon le critique, le principal défaut de l'œuvre, qui le fait basculer dans la maladie mentale et la description sous un mauvais jour du révolutionnaire québécois. Aquin serait donc coupable, sans exagérer, de contrevenir à la « morale révolutionnaire ».

Comme l'a souligné Martine-Emmanuelle Lapointe, cette lecture pose problème au sens où « Bergeron semble avoir oublié un détail d'une importance capitale : l'œuvre d'Aquin n'était ni un manifeste ni un essai, mais bien un roman³⁹ », le critique n'en identifie pas pour le moins un des paradoxes au centre de l'œuvre aquinienne, soit l'apparente impossibilité de faire le pont entre esthétique et politique, comme si l'écriture revenait à renoncer à faire la révolution et vice versa. Cette préoccupation, qui souligne tour à tour le caractère suicidaire de la révolution

³⁸ Léandre Bergeron, « *Prochain Épisode* et la révolution », *Voix et Images du Pays*, vol. 6, n° 1, 1973, p. 124.

³⁹ *Op. cit.*, p. 28

aquinienne ou son incompatibilité avec l'entreprise révolutionnaire, se retrouve déjà dans « Profession : Écrivain » où l'auteur écrit :

Dans ce pays désagrégé qui ressemble à un bordel en flammes, écrire équivaut à réciter son bréviaire, assis sur une bombe à la nitroglycérine [sic] qui attend que la grande aiguille avance de cinq minutes pour étonner. Chacun est libre, et je me fais fort d'invoquer les droits civiques s'il le faut pour reconnaître à tout citoyen le droit d'écrire son bréviaire quand ça lui chante⁴⁰.

Aquin situe l'acte d'écrire au centre d'un rapport dialectique entre l'inaction et l'action révolutionnaire. L'écriture de l'inaction qui ne prendrait pas compte du « bordel en flammes » est ramenée à une récitation du bréviaire, un geste tranquille et sans conséquence au service du pouvoir, alors qu'une véritable écriture révolutionnaire se trouve confrontée à un paradoxe. La révolution, en tant qu'acte collectif, ne peut s'accommoder aisément de la singularité littéraire, l'ironie perçant à travers l'expression « tout citoyen » montre le caractère vain d'une écriture coupée de la collectivité. Cependant, la bombe posée sous le siège de l'écrivain inscrit l'écriture révolutionnaire dans une perspective d'abnégation suicidaire qui signifie la fin de la singularité. Prendre en considération la bombe au milieu du bordel en flammes, n'est pas pour autant la désamorcer, c'est plutôt assister à sa propre fin en tant que témoin de celle-ci. Aquin poursuit d'ailleurs en écrivant :

Je ne crois plus à l'immunité scripturaire qui dispense l'écrivain — engagé exclusivement dans son œuvre — d'habiter son pays. Il est stérile de n'utiliser son propre pays que par tranches de vie qui, par leur statut anthologique, établissent nettement le déracinement de l'écrivain⁴¹.

Le pays dans lequel il convient d'habiter n'est nul autre que ce « bordel en flammes » où la bombe est déjà posée. Dès lors, la question de l'habitation, et par extension celle du territoire, se pose avec ce statut problématique d'être au confluent d'une dialectique qui devra, tôt ou tard, se renverser, emportant avec elle toutes les singularités. Une écriture déracinée, comme celle dénoncée par Groulx, ne serait alors que vaniteuse et inconséquente. Cependant, contrairement à Groulx, l'enracinement, chez Aquin, n'a rien d'un retour au sol natal mythifié.

⁴⁰ Hubert Aquin, « Profession : Écrivain », *Parti Pris*, vol. 1, n° 4, janvier 1964, p. 24.

⁴¹ *Ibid.*, p. 30

Bien au contraire, ce sol est instable et menaçant, et ne saurait permettre l'émergence d'un sujet national fort. Au contraire, ce sujet est appelé à se détruire lui-même pour que la révolution advienne, autrement il en viendrait à retourner à son bréviaire et à sa tranquillité inconséquente.

Références aquiniennes dans Beautiful Losers

Dans *Prochain Épisode*, l'enracinement et la possibilité de faire de la révolution un acte historique en ce qu'elle aurait un lieu est montrée comme une quasi-impossibilité. L'étude du territoire, dans ce roman, n'a pas été abordée beaucoup par la critique pour une raison assez simple : c'est qu'il y est imaginé surtout par la négative. Il n'est donc pas surprenant que des études comme celles de Jacques Cardinal⁴² ou, plus récemment, de Jean-François Hamel⁴³ se soient concentrées surtout sur la question des représentations de l'Histoire en tant qu'écriture chez Aquin. Une étude du territoire représenté ne saurait, en effet, que donner des éléments parcellaires ou nécessiterait, du moins, des prouesses analytiques qui auraient tôt fait d'étirer la portée du texte pour y lire ce qui n'y est pas écrit manifestement. En ce sens, la lecture croisée du roman avec *Beautiful Losers* de Leonard Cohen permet, à elle seule, de mettre en lumière cette absence et sa portée.

Il faut comprendre que *Prochain Épisode* se retrouve en filigrane dans le roman de Cohen à travers le personnage de F. qui, dans la deuxième partie, rédige une longue lettre alors qu'il est interné dans un hôpital psychiatrique après avoir participé à un attentat du FLQ contre la statue de la reine Victoria. La ressemblance avec le narrateur de *Prochain Épisode* est plus que flagrante. L'extrait où F. annonce son projet rappelle également le rapport d'Aquin à l'écriture et au symbolique développé dans son texte « Profession : écrivain » :

⁴² Jacques Cardinal, *Le roman de l'histoire : politique et transmission du nom dans Prochain Épisode et Trou de mémoire de Hubert Aquin*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1993, 192 p.

⁴³ Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions. Répétition du récit et temps de l'histoire dans Prochain épisode », *Voix et Images*, vol. 25, n° 3, printemps 2000, p. 541-562.

There is a statue of Queen Victoria on the north side of Sherbrooke Street. We have passed it many times on our way to the darkness of the System Theatre. It is a pleasant statue of Queen Victoria in early womanhood before pain and loss had made her fat. It is cast in copper which is now green with age. Tomorrow night I will place a charge of dynamite on her metal lap. It is only the copper effigy of a dead Queen (who knew, incidentally, the meaning of love), it is only a symbol, but the State deals in symbols. Tomorrow night I will blow that symbol to smithereens— and myself with it. (*BL*, p. 143)

[Il y a une statue de la Reine Victoria du côté nord de la rue Sherbrooke. Nous l'avons vue plusieurs fois sur notre chemin vers l'obscurité du System Theatre. C'est une belle statue de la Reine Victoria dans sa jeunesse de femme, avant que le deuil et la douleur ne la rendent grosse. Elle est en cuivre, verdit par l'âge. Demain durant la nuit, je mettrai une charge de dynamite sur ses genoux de métal. Ce n'est que l'effigie en cuivre d'une Reine morte (qui, incidemment, connaissait le sens du mot amour), ce n'est qu'un symbole, mais l'État pense par symboles. Demain durant la nuit, je ferai exploser ce symbole en morceaux— et moi aussi avec lui.]

Ce passage à l'acte révolutionnaire marque le passage à l'écriture pour F. Comme le narrateur de *Prochain Épisode* avec son roman, c'est après ce geste révolutionnaire qu'il entreprend de transmettre son récit par l'écriture. L'aspect suicidaire du geste n'est pas non plus sans rappeler la perspective omniprésente du suicide dans l'œuvre d'Aquin. L'action d'intervenir directement dans le cours symbolique de l'histoire signifie une abnégation du sujet, son autodestruction.

Il s'agit, bien sûr, du passage le plus flagrant où les deux œuvres se rejoignent. Cohen renchérit sur la prose aquinienne en mettant en scène un personnage analogue au narrateur de *Prochain Épisode*, pour qui la révolution est imbriquée dans le même rapport ambigu à l'acte révolutionnaire et à l'acte d'écrire comme abnégations du sujet dont découle tout acte littéraire. Cette relation intertextuelle va plus loin encore, jusque dans la structure des deux ouvrages.

En effet, deux personnages tirent les ficelles de la diégèse des romans. Il s'agit de F. chez Cohen, qui joue le rôle du maître du narrateur, et de K. chez Aquin, qui joue le rôle de mise en œuvre du récit d'espionnage. Outre la ressemblance onomastique, il est possible de donner un rôle analogue aux personnages dans la configuration de la diégèse et son indétermination. Comme l'avance Stand Dragland, «[how] one interprets *Beautiful Losers* depends on how much authority over the text one grants to F.» (*BL*, p. 263) [l'interprétation de *Beautiful Losers*

dépend de l'autorité que le lecteur confère à F.]. D'une même manière, la véracité du récit d'espionnage de *Prochain Épisode* dépend tout entièrement du degré de crédibilité accordé à la mission que confère K. au narrateur. Je ne compte pas renchérir sur le travail de Marilyn Randall⁴⁴ sur les questions de la narration dans *Prochain Épisode*, mais je tiens à rappeler que — dans son interprétation minimale — le récit d'Aquin serait celui d'un homme ruiné s'inventant une révolution pour ne pas devoir avouer à sa femme qu'il a une amante et que sa famille est ruinée. En ce sens, la répétition de ce récit par le double du narrateur, H. de Heutz, serait une forme d'humour kafkaïen au fond assez pathétique. Lu de la même manière, *Beautiful Losers* serait le récit de la séparation entre un jeune chercheur influençable et son gourou mégalomane. La réalité est évidemment plus complexe, et des lectures aussi terre à terre se laissent rapidement emporter par le jeu des romans fictifs qui se pose dans les deux cas.

Il importe cependant de pousser plus loin l'analyse que ce relevé des liens intertextuels qui unissent les deux romans. Je voudrais, comme il a été annoncé, avancer l'hypothèse que le territoire qui s'inscrit par la négative dans l'œuvre aquinienne peut être imaginé à l'aide du territoire contrôlé par le narrateur de *Beautiful Losers*, et que le dialogue entre les deux œuvres va plus loin que ce jeu de citations ou que les ressemblances de la diégèse.

Mobilité et immobilité dans Prochain Épisode

Avant d'en arriver à deux moments-clés des romans, qui permettent des recoupement quant au territoire imaginé par *Beautiful Losers* et *Prochain Épisode*, j'aimerais m'attarder d'abord à l'absence presque complète du territoire québécois chez Aquin ou à ce que Frederic Jameson a appelé ses « substitutions⁴⁵ ». Cela peut sembler étonnant pour un roman qui met en scène un révolutionnaire nationaliste, mais l'action se déroule en Suisse, l'espace qui y est décrit

⁴⁴ Randall, Marilyn, « La disparition élocutoire du romancier. Du "roman de la lecture" au "roman fictif" au Québec », *Voix et Images*, vol. 31, n° 3, printemps 2006, p. 87-104.

⁴⁵ Frederic Jameson. « Euphorias of Substitution: Hubert Aquin and the Political Novel in Québec », *Yale French Studies*, n° 165, 1983, p. 214-223.

est surtout celui des alentours du Lac Léman, et peu d'éléments semblent le rattacher à la terre que le narrateur espère libérer.

La version scolaire du roman publiée en 1969 aux Éditions du Renouveau Pédagogique comporte d'ailleurs un élément intéressant quant à cette représentation du territoire. En effet, les éditeurs ont cru bon adjoindre une carte de la Suisse aux pages liminaires. L'intitulé de cette carte, « Lieux où se déroule l'action », invite l'étudiant à suivre le parcours du narrateur aquinien et à trouver ses repères dans la représentation du territoire helvétique. Le récit est même accompagné en marge de photographies des lieux importants du roman comme les Alpes ou l'Hôtel d'Angleterre pour mieux ancrer le lecteur dans la Suisse réelle au fil de sa lecture. Cela peut paraître étrange pour un livre qui met en scène un narrateur interné, peu fiable, et dont le caractère de roman d'espionnage a été quelque peu éludé par la critique au profit de la lecture décolonisante et nationale, mais il semble bien que c'était le parti pris des Éditions du Renouveau Pédagogique en 1969 de désamorcer cette voie critique pour mettre de l'avant un roman d'action. Volonté pédagogique d'intéresser un lectorat plus jeune et plus inexpérimenté à l'œuvre d'Aquin ? Sans doute. Toujours est-il que ce travail du territoire helvétique au cœur de l'édition de 1969 éloigne le livre du territoire québécois pour le rendre plus inoffensif à un moment où les bombes du FLQ sont encore une chose du présent malgré la récente création du Parti Québécois.

Ces enjeux de pouvoir sont pourtant bel et bien inscrits dans la trame du roman d'Aquin, et peuvent se lire, si notre horizon est l'étude du territoire, dans la tension entre mobilité et immobilité qui marque la structure de *Prochain Épisode* et qui se retrouve dès l'incipit du roman. En effet, le « Cuba [qui] coule en flammes au milieu du Lac Léman » est mis en relation avec le narrateur qui « descen[d] au fond des choses », comme si l'action de la narration et de l'introspection était en soit une mise en mouvement qui pourrait se sublimer dans l'acte révolutionnaire. De plus, le paysage alpin qui est révélé dès ces premières lignes se retrouve emmêlé aux divagations de l'auteur lorsqu'il est question du « dessous des surfaces » et de « l'image renversée des Alpes », ce qui entraîne une indétermination par rapport à la réalité de l'espace qui sera présenté dans le récit. Ce territoire onirique est tout de suite mis en relation avec l'enfermement du narrateur qui observe « un parc cintré par une grille coupante qui

marque la frontière entre l'imprévisible et l'enfermé ». L'imprévisible est à la fois celui du récit, la Suisse presque rêvée où se déroulera le roman d'espionnage de *Prochain Épisode*, et celui de la révolution marquée par ses incertitudes qui ne pourra advenir qu'en-dehors des grilles de l'asile. L'épithète « coupante » vient d'ailleurs accentuer cette rupture entre le monde de l'asile et le monde social qui continue de bouger au-delà. La narration jouera de ces deux mondes : à la fois emprisonnée à l'asile, immobile, et mobile dans la poursuite du récit d'espionnage.

Ces rapports entre mobilité et immobilité ont donc une influence structurelle sur l'œuvre, mais ils sont également ramenés au contexte historique quelques pages plus loin quand il est question des déplacements rêvés de l'agent secret :

Et que je vole enfin! Que je me promène encore incognito et impuni au hasard des rues qui s'échappent de la place de la Riponne et ruissellent en serpentant jusqu'aux rives de Pully et d'Ouchy pour se mêler au grand courant de l'histoire et disparaître, anonymes et universelles, dans le fleuve puissant de la révolution ! (*PE*, p. 31)

Cette métaphore fluviale qui présente la révolution comme un flot impossible à endiguer est un trope qui se retrouve même chez certains monarchistes comme Büchner, par exemple, qui écrivait « Die Lava der Revolution fließt » [La lave de la révolution coule]. Elle fait également écho à cette fuite impossible à arrêter qui se retrouve dans l'allégorie benjaminienne de l'Ange de l'histoire. Pour Aquin, l'universel est lié, comme dans la fatigue culturelle, à une dépersonnalisation du sujet singulier et collectif. Cette mobilité du fleuve de l'histoire est aussitôt mise en parallèle avec l'immobilité du national : « Je ne veux plus vivre ici, les deux pieds sur la terre maudite, ni m'accommoder de notre cachot national comme si de rien n'était. » (*PE*, p. 31) Comme dans « Profession: écrivain », un paradoxe se dessine où l'action d'entrer dans la succession historique mondiale signifierait la fin du sujet alors même que ce qui motive le sujet à sortir de son immobilité, c'est justement son historicité. Il est enfermé à cause de l'histoire, mais chercherait, justement, à retrouver la mobilité par son entrée dans l'histoire. Entre « se mêler au grand courant de l'histoire et disparaître » et « [j]e ne veux plus vivre ici », l'espace habitable est mince.

Une lecture trop esthétisante pousserait le lecteur à dire que la troisième voie entre cet espace de l'histoire en marche et celui du présent circonscrit serait celle du récit. L'écriture, en

elle-même, deviendrait alors la forme de résistance privilégiée à l'histoire téléologique où l'individu est appelé à disparaître entre le présent du pouvoir contraignant qui force le révolutionnaire à s'oublier dans l'inaction et l'immobilité.

Je n'arrive pas à me résoudre à cette lecture pour deux raisons. La première tient aux études littéraires en elle-même et à leur tentation structuraliste qui vient parfois réduire la portée du texte à une interrogation du médium linguistique. Il serait, de cette façon, possible de dire que le sujet de tout texte littéraire, c'est le langage. Il faut, à mon avis, s'en méfier. Au fond, cette lecture esthétisante revient à prendre l'exact contrepied de la lecture castriste que faisait un Léandre Bergeron de *Prochain Épisode* en valorisant l'art pour l'art au détriment du geste révolutionnaire.

La deuxième raison tient à l'œuvre d'Aquin en elle-même et à ses multiples prises de position envers une Révolution qu'il jugeait justement trop tranquille. Il me semble qu'il faut le prendre au mot, à ce titre, lorsqu'il écrit : « Mon livre n'est pas le livre d'un déprimé politique au sens maladif du terme; et il n'est pas suicidaire puisque le prochain épisode, c'est la révolution à faire⁴⁶. » D'après Aquin, la libération exigée dans le roman n'est pas qu'une expression performative qui trouverait son aboutissement dans l'acte d'écriture. À ce sujet, Jean-François Hamel, alors qu'il traite du personnage aquinien aux prises avec la triple temporalité, celle du passé, du présent et du futur de l'histoire, pointe justement du doigt la possibilité ouverte chez Aquin d'envisager une lecture historique qui ne soit pas marquée par la téléologie, dans laquelle tout n'est pas écrit d'avance, et qui est bel et bien susceptible s'actualiser dans un présent révolutionnaire⁴⁷. Si l'espace est mince entre le fleuve-histoire et l'humiliation personnelle, entre la marche du monde et l'enfermement psychiatriqué, il convient dès lors d'en ouvrir la brèche pour l'actualiser, et le livre participe de cet élargissement sans pour autant en être la finalité : il permet de remettre en marche un présent obscurci par l'immobilité imposée par le pouvoir.

⁴⁶ Hubert Aquin, *Point de fuite*, Montréal, Cercle du livre de France, 1971, p. 16-17.

⁴⁷ Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions. Répétition du récit et temps de l'histoire dans *Prochain épisode* », *Voix et Images*, vol. 25, n° 3, printemps 2000, p. 541-562.

La liberté de circuler de l'espion est contrainte, par exemple, lorsque ce dernier se voit confronté à son double, H. de Heutz :

D'ici-là, je n'ai pas grand-chose à faire, encore que ma liberté de mouvement se trouve réduite au rez-de-chaussée, plus précisément à l'intérieur d'une aire de vigie constituée par le triangle isocèle que je trace mentalement en tirant une ligne entre le larmier et la commode en laque aux guerriers enlacés, puis de la commode à la crédence et enfin de la crédence au larmier. Je peux donc évoluer très à l'aise dans cet espace euclidien, sans craindre d'être pris par surprise [...]. (*PE*, p. 126-127)

Dans l'attente de sa cible, le héros aquinien se circonscrit lui-même à un espace clos qui deviendra son propre piège. La critique a déjà beaucoup abordé, à l'aide de lectures souvent inspirées des théories de la décolonisation, cette relation trouble du narrateur au personnage d'H. de Heutz comme une représentation de l'aliénation du sujet québécois envers le colonisateur, à la fois cible à abattre et objet d'admiration. Comme l'explique Patricia Smart en utilisant cette métaphore de la collectivité, « le narrateur représente tout un peuple épuisé par l'ambiguïté de sa situation politique et culturelle, exclu de l'histoire, égaré dans l'espace illimité d'une temporalité qui lui échappe⁴⁸ ». La notion d'« espace illimité » est révélatrice au sens où elle fait écho à la définition de l'empire tel qu'imaginé par Virgile dans *l'Énéide* et dont nous avons vu les traces dans l'imaginaire franco-catholique de Lionel Groulx : celui de cet *imperium sine fine* et d'une volonté toute puissante du pouvoir qui permettrait de se porter sur un territoire à cela près que l'*imperium* dont il est ici question s'exercerait, pour Smart, sur la temporalité.

Dans le cas d'Aquin, ce n'est pas le narrateur qui est en possession de ces moyens, mais bel et bien l'adversaire qui peut jouir pleinement de l'espace de l'histoire mondiale. C'est d'ailleurs la base de la critique que fait l'écrivain de la pensée de Trudeau dans « La fatigue culturelle du Canada français » lorsqu'il évoque le rêve « globalitaire » d'un Canadien-français qui voudrait s'imaginer en train d'œuvrer dans l'espace mondial avant d'atteindre son autonomie sur le territoire national : « L'universalisme ne doit évoquer en rien les hégémonies ou les anciens empires, et ne saurait s'édifier sur le cadavre des cultures "nationales" non plus

⁴⁸ Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. 41.

que sur celui des hommes⁴⁹ », écrit Aquin dans son texte de 1962. La fin de la dépossession doit par conséquent d'abord trouver ses assises sur le territoire national, et non pas nécessairement dans l'histoire comme catégorie abstraite de la temporalité, comme récit désincarné, comme succession d'événements, de grands hommes, mais bien d'une histoire qui « aurait lieu » au sens le plus fondamental du terme. Dans *Prochain Épisode*, l'espace dont jouit avant tout le personnage est bel et bien cet espace quasi-international habité par la finance qu'est celui de la Suisse, qu'il maîtrise presque aussi bien qu'H. de Heutz sans toutefois pouvoir l'habiter totalement. Rien n'a lieu dans cet espace, et tout, au final, n'est qu'errance autour du Lac Léman et de ses environs sans que la carte fournie par l'éditeur enthousiaste de 1969 ne parvienne à saisir le territoire.

Le passage kafkaïen où le narrateur-espion se retrouve à fuir vers l'Auberge des Émigrés est un bon exemple du caractère inconfortable de la position du personnage dans cet échiquier mondial. À peu près aucun critique n'a commenté l'humour évident de l'œuvre d'Aquin, mais il est difficile de ne pas remarquer l'aspect incongru de ce passage du roman. Quel agent double en pleine possession de ses moyens s'arrêterait à l'auberge au milieu d'une course-poursuite pour prendre un repas arrosé d'une bouteille de blanc, de deux verres⁵⁰ de rouge et d'un verre de poire ? Dans un moment comme celui-ci, le lecteur est appelé à douter de la bonne foi du narrateur qui décrit avec précision chacun des services du repas des « crêpes fourrées au jambon » (*PE*, p. 104) à la « tomme de Savoie » (*PE*, p. 107) avant de repartir flâner dans les rues de Coppet. Cette flânerie est toutefois de courte durée et le narrateur dévoile le caractère vain de sa mobilité retrouvée : « Cette même cordillère violentée me cernait encore alors que je flânais dans la Grand-Rue de Coppet, insouciant et heureux » (*PE*, p. 108). Comment peut-il être « insouciant et heureux », alors qu'il s'est retrouvé peu de temps auparavant face à H. de Heutz qu'il a épargné de justesse pour ne pas lui-même se faire abattre par un autre agent ? Une petite inquiétude serait loin de la paranoïa, dans ces circonstances, mais le narrateur aquinien ne s'embête pas de ces questions de réalisme, au contraire. L'espace de jeu, de flâneries, cet

⁴⁹ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, n° 23, Mai 1962, p. 324.

⁵⁰ Il est à noter que la narration ne spécifie pas s'il s'agit de verres ou de bouteilles de rouge. Dans le doute, j'ai opté pour la quantité la plus raisonnable.

espace approprié par l'acte de manger ne permet qu'une fausse liberté sur le territoire suisse, une aisance européenne à peu près aussi ridicule que le touriste nord-américain qui revient d'Inde avec un point rouge au milieu du front. La circonscription dans la chaîne montagneuse ne fait que révéler que ce n'est pas cet espace-monde rêvé par Pierre-Elliott Trudeau dans « La nouvelle trahison des clers » auquel il a accès, mais bien à un piège dans lequel il se retrouve enfermé de plus en plus au fil du récit. Son imposture, quant à elle, est soulignée par le signifiant lié au nom du lieu, cette Auberge des Émigrés qui l'accueille pour ce qu'il est effectivement en terre suisse.

Héros en mouvement : de James Bond à Prochain Épisode

La tension entre l'enfermement et la mobilité trouve sa libération dans la conduite automobile. La fascination automobile est bien sûr l'une des grandes caractéristiques des romans et des films d'action de la deuxième moitié du XX^e siècle. James Bond, sans doute un des héros les plus populaires du genre, conduit ou possède une voiture dans chacun des films de la série. Au moment de la publication de *Prochain Épisode*, l'agent 007 a déjà été au volant d'une Chevrolet Bel Air dans *James Bond 007 contre Dr. No* (1962), d'une Bentley Mark IV dans *Bons baisers de Russie* (1963) et d'une Aston Martin DB5 dans *Goldfinger* (1964), pour ne parler que des films. Le mélange de glamour, d'espionnage et de voitures de luxe qui fait le succès de la série mettant en vedette Sean Connery au cinéma est pastiché en partie par Aquin dans son roman. Les grands archétypes du genre sont tous présents dans le texte, de K la femme fatale à Hamidou Diop, l'adjuvant (ou adversaire ?) étranger qui n'est pas sans rappeler le personnage d'Ali Kerim Bey, agent double turc de *Bons Baisers de Russie*, en passant par les voitures, le luxe supposé de la vie d'espion et, bien sûr, les armes à feu. Quiconque a fréquenté minimalement les romans policiers *hardboiled*, la série noire ou le roman d'espionnage sait qu'un pistolet est rarement un simple pistolet, mais souvent quelque chose de bien précis comme le Berretta 418 de James Bond dans *Casino Royale*. Dans *Prochain Épisode*, l'arme mentionnée est un « Colt 38 » automatique (*PE*, p. 20) dans la plus pure tradition du genre. Le narrateur dévoile d'ailleurs ses intentions dès les premières pages du roman : « J'éprouve une

grande sécurité, aussi bien l'avouer, à me pelotonner mollement dans le creuset d'un genre littéraire aussi bien défini. Sans plus tarder, je décide donc d'insérer le roman qui vient dans le sens majeur de la tradition du roman d'espionnage » (*PE*, p. 6). Umberto Eco fait lui-même une description très précise des différentes étapes des romans de James Bond :

- A- « M » joue et confie une mission à Bond.
- B- Le Méchant joue et apparaît à Bond (éventuellement sous une forme substitutive).
- C- Bond joue et inflige un premier échec au Méchant – ou bien le Méchant inflige un échec à Bond.
- D- La Femme joue et se présente à Bond.
- E- Bond souffle la Femme; il la possède ou entreprend la possession.
- F- Le Méchant prend Bond (avec ou sans la Femme, ou en des moments divers).
- G- Le Méchant torture Bond (avec ou sans la Femme).
- H- Bond bat le Méchant (il le tue ou en tue le substitut ou assiste à sa mort).
- I- Bond convalescent s'entretient avec la Femme, qu'il perdra par la suite⁵¹.

Ce schéma se retrouve dans *Prochain Épisode*, mais avec plusieurs variations. Hamidou Diop est-il vraiment le Méchant H. de Heutz sous une forme substitutive ? Le narrateur possède-t-il vraiment K ou le trompe-t-elle jusqu'à la fin ? Et c'est sans compter toute la situation d'énonciation dans l'asile psychiatrique qui vient invalider, par son existence, la structure du récit d'espionnage. Le schéma est plus retors que dans les romans d'Ian Flemming. Aquin annonce donc dès le départ qu'il restera fidèle aux codes du roman d'espionnage, mais cette affirmation est rapidement contredite par la manière dont se déploiera le récit.

Il faut encore souligner un certain humour aquinien dans la manière dont sont mis en scène les archétypes. Comment imaginer, en 1965, alors que le FLQ peine à mener des actions ou à trouver des appuis en dehors du Québec, un groupe terroriste québécois qui serait en mesure de disposer de comptes en Suisse et même de se payer un agent étranger qui fréquenterait les grands hôtels et les grands restaurants ? Cet affrontement entre espions canadiens et contre-espionnage terroriste québécois tient plus d'*IXE-13*, l'« as des espions canadiens », que de la réalité. Et puis le personnage d'Hamidou Diop est, en lui-même, un personnage humoristique, adjuvant décolonisateur, sorte de réplique sympathique des mystérieux adjuvants étrangers susceptible de se retourner au moindre clin d'œil des films et

⁵¹ Umberto Eco, « James Bond : Une combinatoire narrative », *Communications*, n° 8, 1966, p. 87.

des romans d'espionnages populaires. C'est d'ailleurs à partir de son entrée en scène que le projet d'Aquin de respecter la « tradition » du genre commence à battre de l'aile, du moins sur le plan de l'effet de réel : « Tout le monde sait que les Wolofs ne sont pas légion en Suisse Romande et qu'ils sont assez mal représentés dans les services secrets. Bien sûr, j'ai l'air de forcer un peu la note et de donner à fond dans le bloc afro-asiatique, de céder au lobby de l'Union Africaine et Malgache. Mais quoi! » (*PE*, p. 6). L'exclamation a pour fonction illocutoire d'interpeler le lecteur en train de douter et d'amener le récit vers un espace de jeu davantage que vers un quelconque réalisme. Dans une scène qui n'est pas sans rappeler certains passages des romans de Kafka où, brusquement, les règles du récit se trouvent renversées, le narrateur se voit confronté à H. de Heutz et, alors qu'il est près de l'exécuter, ce dernier lui sort une histoire qui pourrait être la sienne. « C'est du plagiat », écrira même le narrateur (*PE*, p. 78). Selon ce récit, le narrateur s'inventerait, en somme, une vie d'espion pour ne pas dire à sa femme qu'il a une maîtresse et que leur famille est ruinée, ce qui invaliderait, par le fait, le récit qui est en train de se construire et désamorçant les oppositions claires sur lesquelles se construisent les romans d'Ian Flemming d'après Eco⁵². Pour que Bond puisse représenter le Bien, le Méchant se doit de l'être sans compromis. Dès lors qu'un rapport d'équivalence s'établit entre les deux protagonistes, la structure manichéenne et fasciste du roman d'espionnage, selon Eco⁵³, tombe en ruines. Frederic Jameson remarquera d'ailleurs cette présence de la figure du double, très caractéristique du roman populaire ou même de la nouvelle gothique ou fantastique du XIX^e siècle (il ne suffit que de penser à des cas aussi connus que *Dr. Jekyll and Mr. Hyde* ou *The Picture Of Dorian Gray*), et l'incapacité du récit à en trouver la résolution. Alors que normalement, la rencontre du *Doppelgänger* signifierait un retour à l'équilibre par la destruction des deux pôles de la duplicité, où l'espion qui tuerait son double se verrait lui-même avec une balle au ventre, cette résolution, comme l'explique Jameson est sans cesse retardée dans le roman⁵⁴. Aquin reste donc très peu fidèle au projet de « se pelotonner mollement dans

⁵² *Op. cit.*, p. 79.

⁵³ *Ibid.*, p. 92.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 217.

le creuset d'un genre littéraire aussi bien défini » qu'il annonce dès le départ : ce roman d'espionnage n'en sera pas tout à fait un.

Mobilité automobile dans Prochain Épisode

Les représentations de la voiture, dans le roman, seront à l'image de ces détournements parodiques où les codes du récit d'espionnage sont à la fois respectés et subvertis. Dès le début, celle-ci est un moyen de parcourir le territoire québécois :

Une journée d'hiver, en fin d'après-midi, nous avons roulé dans la campagne d'Acton Vale. Des cercles de neige dispersés sur les coteaux nous rappelaient la neige éblouie qui avait enveloppé notre première étreinte dans l'appartement anonyme de Côte-des-Neiges. Sur cette route solitaire qui va de Saint-Liboire à Upton puis à Acton Vale, d'Acton Vale à Durham-Sud, de Durham-Sud à Melbourne, à Richmond, à Danville, à Chénier qui s'appelait jadis Tingwick, nous nous sommes parlé mon amour. Pour la première fois, nous avons entremêlé nos deux vies dans un fleuve d'inspiration qui coule encore en moi cet après-midi, entre les plages éclatées du lac Léman. (*PE*, p. 8)

La voiture ne sert pas dans cet extrait aux courses-poursuites à la James Bond, mais bien à arpenter le territoire québécois dans ce qui est aujourd'hui le Centre-du-Québec jusqu'à l'ancienne municipalité de Chénier, du nom du Patriote de 1837 Joseph-Olivier Chénier. Ce déplacement sur le territoire (il serait d'ailleurs possible de le tracer sur une carte) est mis en commun avec la rencontre amoureuse où la neige du paysage s'unit au souvenir de la Côte-des-Neiges. C'est cet amour et le territoire à libérer qui « coulent » chez le narrateur alors qu'il retourne au récit d'espionnage qui a pour décor la région du lac Léman.

Un trajet similaire apparaît plus loin quand l'auteur, depuis sa cellule imagine le chemin qu'il ferait jusqu'à la Nation, au cœur de ce qui était autrefois la seigneurie du patriote Louis-Joseph Papineau. L'état initial du narrateur est marqué par une immobilité suicidaire :

J'ai affreusement peur de mourir pendu aux barreaux d'une cellule de pénitencier sans avoir eu le temps de retourner à la Nation, ni la liberté d'aller là-bas m'étendre dans l'herbe chaude de l'été, courir en lisière des grandes forêts peuplées de chevreuils, regarder le ciel démesuré au-dessus de la maison que j'habiterai un jour et vivre

doucement, sans pleurer. Où est-il le pays qui te ressemble, mon vrai pays natal et secret, celui où je veux t'aimer et mourir ? (*PE*, p. 74)

Le rapport à la nature avec l'« herbe chaude », les « grandes forêts peuplées de chevreuils » et le « ciel démesuré » est marqué par l'idylle. Il n'est pas question de détails ou de relations spécifiques avec le territoire. D'une même manière, le sujet aimé par le narrateur n'est pas identifié. La femme, comme la terre fantasmée, n'est pas décrite dans ses particularités, mais évoquée à la manière des grands espaces métaphoriques. Le fait que le village qui scelle cette union de la femme et de la terre se nomme la Nation invite alors à une lecture de l'abstraction à la base des nationalismes, qui n'est pas sans rappeler celle que pouvait retrouver Jules de Lantagnac dans *L'Appel de la race* au moment du pèlerinage au Long-Sault. La figure de Dollard des Ormeaux est cependant remplacée par celle des Patriotes, et le trajet décrit par la suite va se calquer sur un itinéraire tracé par l'imaginaire des rébellions :

Quelques heures me suffiraient pour prendre la route 8 à Saint-Eustache où nos frères sont morts, pour remonter l'Outaouais par Oka, Saint-Placide, Carillon, Calumet et Pointe-au-Chêne, et de Pointe-au-Chêne à Montebello et à Papineauville où je prendrais la route de la Nation, en passant par Portage-de-la-Nation et Saint-André-Avellin. Quelques heures me conduiraient à la Nation, tout près de la cette maison en retrait de l'histoire que j'achèterai un jour. (*PE*, p. 74-75)

Encore une fois, le parcours évoqué est ancré dans le territoire réel et il serait possible de le tracer sur une carte. Symboliquement, il est possible d'y voir le retour de la défaite des Patriotes à Saint-Eustache vers la Nation de Papineau, une sorte de reconquête triomphante qui irait à l'envers de l'Histoire, mais cette lecture à clé est un peu limitée dans sa portée. Si l'on compare ce trajet à celui, décrit quelques pages plus tôt, qui mène le héros du roman d'espionnage d'Échandens à Morgues (*PE*, p. 63), la première chose qui le distingue, comme dans le cas de la première escapade automobile et amoureuse, c'est son caractère détaillé. Alors que le paysage suisse est caractérisé simplement par ses « routes cantonales que je ne connaissais pas » (*PE*, p. 63), le nom des villages québécois suit exactement le tracé des routes et des villages, un peu comme si le narrateur, de sa prison, avait eu accès à un atlas réel ou mental et s'imaginait très exactement les routes qui le mèneraient au-dehors. Cette exactitude, comparée au résumé du parcours helvète, montre la différence entre le traitement du territoire québécois et du territoire

suisse. Le premier est arpenté dans le détail, le rapport au second est plus sommaire. Comme l'écrit d'ailleurs le narrateur :

Cette route entrelacée qui fuit à toute allure sous la traction de mes phares, ralentit soudain avant que j'arrive à Château d'Œx. Le ruban d'asphalte qui se faufile entre les Mosses et le Tornettaz me ramène ici, près du pont de Cartierville, non loin de la prison de Montréal, à moins d'un quart d'heure en auto de mon domicile légal et de ma vie privée. Toutes les courbes que j'enlace passionnément et les vallées que j'escorte me conduisent implacablement dans cet enclos irrespirable peuplé de fantômes. (*PE*, p. 43)

Non seulement les noms de lieux n'invitent pas à un parcours historique aussi clair que celui des trajets marqués par les révoltes de 1837-1838, mais le territoire suisse se trouve placé en état de subordination par rapport au territoire québécois. Toute cette escapade automobile et touristique est soumise aux contraintes de l'emprisonnement du narrateur, ramène à l'asile psychiatrique de Cartierville.

Michel Foucault, dans un de ses cours au Collège de France, définit le territoire comme un « espace discipliné⁵⁵ » et pose, par le fait même, la question de la souveraineté sur cet espace délimité. Ce serait, selon Foucault, le premier mode d'exercice du pouvoir souverain, qui s'étendrait de la territorialité médiévale à l'arrivée d'un État administratif. Puis, pour Foucault, la territorialité serait progressivement remplacée, à partir du XVIIe siècle, par ce qu'il nomme la gouvernementalité ou l'État gouvernemental, dont le territoire ne serait qu'une composante⁵⁶. Le territoire aquinien pose un défi intéressant à la valeur explicative de la théorie foucauldienne en ce qu'il s'inscrit dans celle-ci tout en cherchant à s'en extraire. Il faut comprendre que la réflexion de Foucault est un jalon de sa réflexion sur le biopolitique, dont le narrateur de *Prochain Épisode* est en quelque sorte la victime désignée : son enfermement dans un « espace de bannissement⁵⁷ » étant fondé sur une folie individuelle politisée dont la société chercherait à se protéger. Mais la lecture foucauldienne a ses limites. La pensée de Foucault s'attache surtout à comprendre le fonctionnement de l'État libéral moderne en dehors de ses

⁵⁵ Michel Foucault, *Sécurité, Territoire, Population*, Paris, Gallimard et Seuil, coll. Hautes Études, 2004, p. 31.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁷ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1972, p. 455.

territorialités spécifiques. La libération demandée par le narrateur aquinien ne se limite pas à celle du pouvoir biopolitique qui s'exerce sur lui en tant qu'individu, elle est aussi réclamation d'une souveraineté sur le territoire québécois, et l'action d'en nommer les lieux comme on en ferait l'inventaire fait partie de cette demande, tout comme le retour périodique à l'aliénation de la cellule montre cet espace discipliné qu'est le territoire québécois où la souveraineté est exercée par différentes figures de l'altérité.

Suivant les codes du roman d'espionnage, la marque de la voiture volée à H. de Heutz est mentionnée précisément comme étant une Opel. Mais cette voiture est aussi décrite comme une « voiture plus convenable pour un universitaire » (*PE*, p. 44) tout comme la Volvo que conduit l'espion demeure très loin des voitures de rêve d'un James Bond. La véritable voiture d'agent secret à la Ian Fleming demeure la mystérieuse Mercedes 300SL, un rarissime coupé de grand luxe supposément conduit par le banquier Carl Von Ryndt, un des doubles d'H. de Heutz. Cette voiture fait une apparition fugace dès les premières pages (*PE*, p. 15), et le narrateur-espion la cherchera sans succès tout au long du roman. Dans les faits, la première surprise est de voir arriver non pas le glorieux Carl Von Ryndt en Mercedes à Echandens, mais bien H. de Heutz au volant d'une bête Opel bleue. *Prochain Épisode* se clôt d'ailleurs sur une répétition de l'arrivée de la 300SL : « Lorsque la 300SL gris fer, à indicatif du canton de Zurich, fera son apparition, elle me frappera comme une évidence et me conditionnera à l'action. » (*PE*, p. 167) Le roman d'action jamais concrétisé trouverait son véritable point de départ s'il pouvait finalement aller à la rencontre de la voiture imaginée, du fantasme automobile propre aux romans d'action, mais cette issue est sans cesse retardée, sans cesse évitée. Les courses-poursuites, même dans des voitures européennes bien ordinaires, n'auront jamais lieu. Le narrateur arpente les routes comme s'il s'agissait d'un itinéraire touristique, sans jamais atteindre sa cible.

Alors que ces voitures sont nommées comme dans les romans d'action, même si c'est pour décevoir par leur aspect peu glamour, l'automobile en sol québécois s'efface derrière des termes génériques. Que ce soit la voiture dans laquelle il imagine se suicider (*PE*, p. 21) ou la voiture dans laquelle il prononce son serment à son amour (*PE*, p. 27), la question de la marque est secondaire en-dehors du roman d'action. Dans ce dernier extrait, le rôle joué par la voiture

est mis en évidence par la proximité d'un lieu de pouvoir : « Notre vie a déjà tenu dans quelques serments voluptueux et tristes échangés dans une auto stationnée à l'île Sainte-Hélène, près des casernes, par un soir de pluie. » (*PE*, p. 27) La pouvoir militaire marqué par la caserne de l'île Sainte-Hélène est lié, comme de fait, à l'immobilité de la voiture. Inversement, à la fin du roman, les parcours libérateurs automobiles prennent une dimension territoriale :

Mon amour, tu m'es sol natal que je prends à pleine mains, sol obscur fuyant que je féconde et où je trouve la terre meurtrie et chaude de notre invention nationale. Sur cette route des Cantons de l'Est, entre Acton Vale et Richmond, tout près de Durham-Sud, et partout où nous sommes allés, à Saint-Zotique-de-Kostka, aux Éboulements, à Rimouski, à Sherbrooke, à La Malbaie pendant trois jours et trois nuits, à Saint-Eustache et à Saint-Denis, nous n'avons jamais cessé de préparer la guerre de notre libération, mêlant notre intimité délivrée au secret terrible de la nation qui éclate, la violence armée à celle des heures que nous avons passées à nous aimer. (*PE*, p. 137)

Outre le trope un peu embarrassant pour le lecteur contemporain de la femme-pays qui se retrouve dans plusieurs textes canoniques des années 1960 de « La Marche à l'Amour » de Gaston Miron à « Terre Québec » de Paul Chamberland, cet extrait représente d'abord le territoire comme un parcours. Comme dans les extraits qui le précèdent, qui racontent les trajets jusqu'à Tingwick et la Nation, le parcours s'énonce d'abord dans sa réalité. Puis, de Saint-Zotique-de-Kostka aux Éboulements, à Rimouski, le tracé n'a plus aucun sens. Quiconque essaierait d'entrer l'itinéraire sur GoogleMaps, ou de le tracer avec son doigt dans un atlas routier comme l'aurait fait le lecteur des années 1960, se retrouverait avec un parcours invraisemblable. Cet itinéraire totalisant ramène le territoire à son abstraction, non plus comme espace pratiqué, mais comme espace réclamé, c'est un territoire qui demande sa souveraineté imaginaire. C'est là où la lecture foucaldienne perd un peu de son sens, si la libération du pouvoir biopolitique peut être exigée par le narrateur enfermé, la véritable possibilité de sortir d'une situation aliénante se retrouve dans une souveraineté exercée par un sujet collectif sur le territoire. À l'image de l'origine étymologique du terme « patriotisme », ce territoire est représenté par un sujet collectif masculin qui possède sexuellement la femme-pays comme on l'imagine posséder souverainement la mère patrie. Cette union est d'ailleurs, une fois de plus, mis sous les auspices des Patriotes avec les deux référents placés en ordre antichronologique : Saint-Eustache, la défaite, et Saint-Denis, la victoire.

L'imaginaire des Patriotes, chez Aquin, n'est jamais mieux expliqué que dans « L'art de la défaite », dont la thèse centrale est que « [l]a rébellion de 1837-1838 est la preuve irréfutable que les Canadiens français sont capables de tout, voire même de fomenter leur propre défaite⁵⁸ ». Ce rapport à l'échec dans le texte, comme celui au suicide dans « Profession : écrivain » et la lecture biographique de l'œuvre aquinienne tendent à montrer, au contraire de ce que j'ai avancé, une sorte d'atavisme suicidaire auquel se résoudrait *Prochain Épisode*. C'est là où la place triomphale de la voiture vient intervenir comme une forme de libération possible : le roman d'action inabouti dans lequel la conduite automobile devient une forme d'art pour l'art sans que les courses-poursuites aient de but véritable cède le pas à cette conduite libératrice qui refait le chemin inverse d'une défaite révolutionnaire pour se concrétiser dans la relation amoureuse et une victoire fantasmée. À l'immobilité morbide, véritable mort pour le narrateur et pour le récit, la mobilité automobile vient apporter le rêve de vie et de liberté.

Mais la possibilité suicidaire n'est jamais loin, et la contrainte, elle, revient rapidement. La voiture est, dès le début du roman, présentée pour son potentiel meurtrier alors que le narrateur rêve d'un « beau suicide » dans une « auto broyée » (*PÉ*, p. 21). De même, la fin du récit d'espionnage est signalée lorsque le narrateur est arrêté et conduit par les officiers dans une voiture « non identifiée » (*PÉ*, p. 157). Un peu comme pour K. qui reste innommée tout au long du récit, le roman d'action et les voitures à la James Bond ne réussissent jamais à trouver leur pareil dans la vie du narrateur emprisonné.

Beautiful Losers et le triomphe automobile

Alors qu'Aquin est du côté du pastiche et d'une forme de libération jouissive à travers la conduite automobile dans *Prochain Épisode*, *Beautiful Losers* en donne une vision plus tranchée. Le désir de libération par l'automobile est montré comme lié à la pulsion sexuelle presque pédophile d'une certaine Amérique :

⁵⁸ Hubert Aquin, « L'art de la défaite », *Liberté*, vol. 7, n° 5, 1965, p. 33.

Dying America wants a thirteen-year-old Abishag to warm its bed. Men who shave want little girls to ravish but sell them high heels instead. The sexual Hit Parade is written by fathers who shave. O suffering child-lust offices of the business world, I feel your blue-ball pain everywhere! There is a thirteen-year-old blonde lying on the back seat of a parked car, one nyloned toe playing with the armrest ashtray, the other foot on the rich interior carpet, dimples on her cheeks and only a hint of innocent acne, and her garter belt is correctly uncomfortable: far away roam the moon and a few police flashlights: her Beethoven panties are damp from the Prom. She alone of all the world believes that fucking is holy, dirty, and beautiful. (*BL*, p. 62-63)

[L'Amérique moribonde veut une Abisaïg de treize ans pour réchauffer ses draps. Des hommes qui se rasent veulent ravir les petites filles mais leur vendent plutôt des talons hauts. Le Hit Parade sexuel est écrit par des pères qui se rasent. Ô souffrances des bureaux du désir infantile du monde des affaires, je sens vos couilles bleuies partout! Une fille de treize ans git sur la banquette d'une voiture stationnée, son orteil couvert de nylon joue avec le cendrier de l'appuie-bras, son autre pied est posé sur le riche tapis d'intérieur. Elle a des fossettes sur ses joues, une petite pointe innocente d'acné, et son porte-jarrettières est correctement inconfortable. Au loin patrouille la lune et les lampes-torches de la police : sa culotte Beethoven est encore mouillée de la cérémonie de graduation. Elle est la seule au monde à croire que baiser est saint, sale et beau.]

L'escapade automobile, chez Aquin, était liée à une escapade amoureuse, elle était tout autant une désillusion dans son échec qu'une possibilité ou un fantasme de fuite. Dans le cas de Cohen, la sexualité est clairement présente, mais ramenée à son objectivation. Le désir du narrateur aquinien est, en quelque sorte, englobé dans cette femme-objet qui rejoint la voiture-objet pour les « pères qui se rasent » de Cohen. La figure d'Abisaïg de Sunam, jeune vierge prêtée au Roi David mourant pour accompagner ses derniers jours (Rois 1 : 1-4), vient ajouter à cette image d'une jeunesse volée par la prédation des hommes de Madison Avenue, des pères et des professeurs. En effet, dans la tradition juive, le sunamitisme « est une méthode de réjuvenation⁵⁹ » par laquelle la chaleur d'une jeune fille vient réchauffer le sang d'un vieil homme pour lui redonner sa vitalité. Cette idée sera reprise par la science médicale latine, notamment par Gallien et sa théorie des humeurs qui permettrait d'expliquer ce passage du sang chaud de la jeune vierge au vieillard. La pratique se perpétuera durant plusieurs siècles.

⁵⁹ Danièle Gourevitch, « Tradition médicale du sunamitisme », *Cahiers d'études juives*, n° 2, 1991, p. 11

Publié en 1790, le deuxième tome de l'ouvrage de Restif de la Bretonne sur les prostituées du Palais-Royal porte d'ailleurs le titre *Les Sunamites*. Dans l'introduction du livre, il avance que :

Nous posons en fait, que si notre admirable Révolution se consolide, comme il y a tout lieu de le croire, elle élèvera tellement l'âme à tout ce qui porte le nom de Français, que dans dix ans, on ne trouvera plus de filles publiques, ni de sunamites, ni de berceuses, ni de chanteuses, ni de converseuses, comme celles dont nous avons parlé, comme celles dont nous allons retracer l'histoire. Les mœurs vont s'épurer, ô chers concitoyennes, et cet ouvrage, publié, non pour divertir les sots, égayer les fous, émoustiller les libertins; mais pour montrer à quel point effrayant nous en sommes [...] ⁶⁰.

L'idéal révolutionnaire porté par Restif de la Bretonne, qui prétend entrevoir une fin au sunamisme (et à la prostitution en général), trouve des échos dans la représentation que fait Cohen de la jeune Abisaïg soumise au désir automobile. L'acte révolutionnaire, pour Cohen, serait d'en arriver au renversement de cet ordre du monde où l'exploitation de la « fille publique » est généralisé au point où toutes les représentations transpirent ce sunamisme. Mais l'écriture de Cohen n'est pas simplement un acte de dénonciation ou un travail critique. Quelque chose de plus complexe se glisse à la fin du passage avec ce « saint, sale et beau ». Pour le comprendre, il faut revenir à Restif de la Bretonne qui explique la procédure à suivre par la jeune vierge sunamite qui doit absolument recueillir les « effluences » du vieillard sans « influencer » sur lui ⁶¹. Suivant cette logique, tout acte sexuel avec la vierge sunamite aurait un effet néfaste sur le vieillard qui se verrait « influé » par ses propres humeurs. Bien sûr, tout cela est un peu tordu à l'œil de la médecine moderne, mais Cohen joue avec la figure de la vierge Abisaïg pour lui donner ce rôle pervers d'être à la fois sainte, victime et vengeance. Cette saleté décrite par le romancier n'est autre que celle des humeurs, qui symboliquement viendraient interférer avec le processus sacrificiel par lequel le vieil homme pourrait vampiriser la chaleur de la jeune femme, s'alimenter, comme les marchands de Madison Avenue, de l'innocence virginale d'enfants. Sa sexualité devient alors une façon pour Abisaïg de reprendre le contrôle du monde-prédateur qui l'entoure en le maudissant de toute sa sainteté.

⁶⁰ Nicolas Edme Rétif de la Bretonne, *Le Palais Royal, Partie 2*, Bruxelles, A. Christiaens, 1790, p. 10.

⁶¹ Op. cit., p. 31.

La voiture revient par la suite un peu plus loin dans une scène importante du roman alors que le narrateur et F. sont en route vers Ottawa. Le mentor du narrateur vient alors d'être nommé député à la chambre des communes. « I'm in the world of men. » (*BL*, p. 97) [Je suis dans le monde des hommes], explique-t-il au narrateur alors qu'il fonce à toute allure vers la capitale au volant de son automobile. Comme c'était le cas avec la jeune sunamite, l'automobile est intimement liée au pouvoir. Contrairement au narrateur de *Prochain Épisode* qui remontait, à l'inverse, le chemin de la rébellion, le narrateur de *Beautiful Losers* se retrouve ici à foncer directement vers le lieu du gouvernement, mais ce moment de promotion sociale sera retourné par F. de manière tout à fait perverse alors qu'il demande au narrateur de sortir un pot de crème solaire du coffre à gants pour ensuite s'en enduire le pénis et se masturber tout en conduisant. Au moment où il s'apprête à finir, le narrateur commence à participer lui aussi à cette activité jusqu'à ce que la voiture traverse un stationnement et vienne s'écraser contre un mur :

Thus we existed in some eye for a second: two men in a hurtling steel shell aimed at Ottawa, blinded by a mechanical mounting ecstasy, the old Indian land sunk in soot behind us, two swelling pricks pointing at eternity, two naked capsules filled with lonely tear gas to stop the riot in our brains, two fierce cocks separate as the gargoyles on different corners of a tower, two sacrificial lollipops (orange in the map light) offered to the ruptured highway. (*BL*, p. 97)

[Ainsi nous avons existé l'espace d'un instant : deux hommes dans une coquille d'acier déferlante pointée vers Ottawa, aveuglés par une extase mécanique montante, le vieux territoire indien s'enfonçait dans la suie derrière nous, deux membres gonflés pointaient vers l'éternité, deux capsules nues remplies de lacrymogènes solitaires pour arrêter l'émeute de nos cerveaux, deux bites féroces séparées comme des gargouilles des deux côtés d'une tour, deux sucettes sacrificielles (orangées dans la lumière allumée de l'habitable) offertes à l'autoroute rompue.]

Alors que le narrateur de *Prochain Épisode* est dépossédé de son pouvoir, que ses escapades automobiles ne peuvent se jouer que du côté du fantasme, le narrateur de *Beautiful Losers* et F. sont, pour leur part, en plein contrôle de la situation, du moins pour un temps. Ce contrôle est d'autant plus marqué qu'il s'exerce sur le « vieux territoire indien », comme si le remplacement avait eu lieu et que les nouveaux maîtres étaient ces deux énergumènes en train de se palucher en direction de la capitale fédérale dans une extase suicidaire. Le geste peut être vu comme critique, bien sûr, mais de cette critique plus propre à ce qui sera plus tard l'anarchisme punk à

la « Fuck the USA » de The Exploited, que Cohen présente déjà dans les années 1960 comme un *fuck Canada* très littéral dans le contact physique qu'il implique pour le souligner.

Cependant, l'ascendant de F. sur le narrateur est sans cesse à remettre en question. Le plaisir qu'il prend dans ce geste ne trouve pas son pendant chez le narrateur. L'orgasme de F. détourne l'image d'Épinal du territoire canadien alors que le bruit du sperme sur le tableau de bord est décrit comme « surely the sound of upstream salmon smashing their skulls on underwater cliffs » (*BL*, p. 99) [probablement le bruit du saumon se pétant la tête sur des falaises sous-marines lors de la montaison]. Cette activité critique peut bien sûr être ramenée au statut d'indépendantiste de F. et être lue comme une forme de cynisme très marqué envers Ottawa. Cependant, il faut noter aussi la folie qui s'empare du personnage et l'égoïsme de son geste, qui apparaît dans la réaction du narrateur ne parvenant pas à jouir dans ce moment de folie délirante et suicidaire.

Une même scène se répète à la toute fin du roman, cette fois-ci inversée alors que la narration se déroule à la troisième personne. Au moment où le personnage fuit les villageois qui le pourchassent après qu'il ait abusé d'un enfant, une voiture surgit de nulle part pour venir le prendre :

Suddenly, as the action freezing into a still on the movie screen, an Oldsmobile materialized out of the blur streaming past him. There was a beautiful girl behind the wheel, maybe a blond housewife. Her small hands, which hung lightly from the top of the wheel, were covered with elegant white gloves, and they drifted into her wrists like a pair of perfect bored acrobats. She drove the car effortlessly, like the pointer on a Ouija Board. She wore her hair loose, and she was used to fast cars. (*BL*, p. 250)

[Tout à coup, comme l'action qui se fige sur l'écran du film, une Oldsmobile est apparue d'un hors champ en filant devant lui. Il y avait une belle femme derrière le volant, peut-être une ménagère blonde. Ses petites mains qui se tenaient délicatement au sommet du volant étaient couvertes de gants blancs élégants qui glissaient sur ses poignets comme une paire parfaite d'acrobates ennuyés. Elle conduisait sans effort, comme le pointeur d'un tableau de Ouija. Elle portait ses cheveux défaits et elle était habituée aux voitures rapides.]

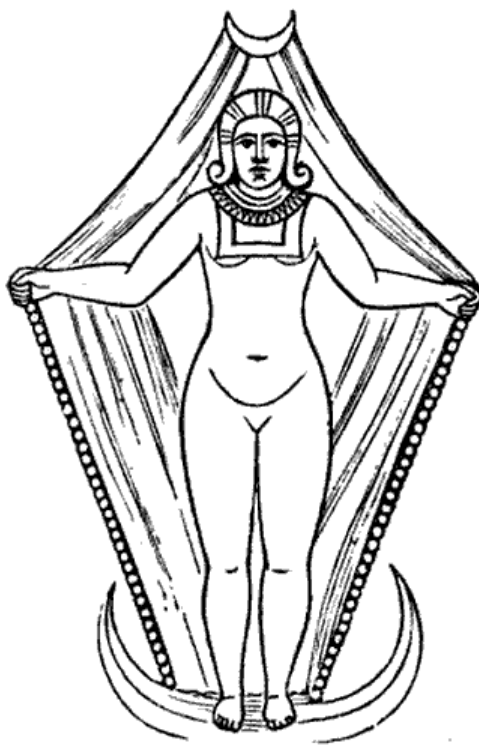
Comme il ne s'agit pas d'un faux roman d'espionnage, la voiture occupe un rôle plus secondaire dans *Beautiful Losers*, et ne prendra jamais le rôle d'appel à la liberté ou de fantasme

qu'elle pourra avoir dans *Prochain Épisode*. Elle n'en demeure pas moins liée à une forme de pouvoir que ce soit celui des publicitaires de Madison Avenue dans le passage sur la jeune fille ou de F. jouissant vers Ottawa. Le fait que le personnage féminin, qui apparaît dans la dernière partie du roman, soit présenté comme une « ménagère blonde » générique vient en quelque sorte inverser l'image publicitaire. Le passage où il est mentionné qu'« [e]lle portait ses cheveux défaits et [qu']elle était habituée aux voitures rapides » vient également trancher avec celle du cowboy aquinien. Au contraire, le rapport de pouvoir est inversé et c'est le narrateur qui se retrouve à la merci d'une femme qui se servira de cet ascendant pour exiger de lui des faveurs sexuelles. Cette infériorité est encore augmentée par la phrase employée par la « ménagère blonde » pour lui donner son congé, « Ισις εγώ » (*BL*, p. 251), Isis ego : « Je suis Isis ». Comme dans le cas de *Prochain Épisode*, le lecteur qui filerait comme un lévrier derrière chaque indice signifiant laissé par l'auteur de *Beautiful Losers* aurait tôt fait de se perdre dans la forêt du sens. Pour le dire autrement que cette métaphore filée, il y a, dans ce jeu des accumulations, quelque chose de volontairement insondable qui ne demande pas nécessairement à être élucidé. Dans ce cas, la référence à Isis est tout de même importante parce qu'elle est une répétition des paroles d'Edith alors qu'elle entretient sa relation avec F. : « Ισις εγώ ειμί πάντα γεγονόςς και όν και έσόμενον και τό έμόν πέπλον ουδείς των θνητών άπεκαλυψεν! » (*BL*, p. 195) Ce passage peut être tiré de deux textes, le premier serait le *Traité d'Isis et Osiris* dans les *Œuvres morales* de Plutarque dont la traduction par Victor Bétolaud donne « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera; et nul mortel n'a encore soulevé mon voile. » Cette inscription, d'après Plutarque, aurait figuré au fronton du temple d'Athéna (aussi connue comme Isis dans la religion ptolémaïque) à Saïs en Égypte. La traduction du terme « πέπλος » [peplos] est toutefois incertaine et peut autant signifier un manteau porté par les femmes qu'un voile porté sur la tête. Toujours est-il que cette image du « voile d'Isis » est une allégorie commune des mystères de la nature⁶² et est ramenée dans le roman à une découverte sensuelle du personnage autochtone ou de la « ménagère blonde ». La nature serait en contrôle final du récit et personnifiée par ces deux personnages féminins. Le territoire parcouru dont jouissait F. ne peut

⁶² Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2004, 400 p.

alors que se retourner contre le narrateur : il n'existe pas de territoire, d'espace, que l'homme pourrait réclamer comme les colonisateurs l'ont fait, et l'image de la déesse Isis vient inculquer l'idée d'une nature insoumise et même dominatrice.

Cette image d'Isis est aussi liée à l'ésotérisme dans un des aspects très « années 60 » du roman. En effet, la citation de Cohen se retrouve également chez Hermès Trismégiste, auteur supposé du corpus hermétique, qui connaîtra une certaine popularité à travers des textes esotériques comme la traduction de *The Virgin of the World* d'Anna Kingsford et Edward Maitlan⁶³ en 1885. Ce livre connaîtra un regain d'intérêt avec le développement de la culture *New Age*. L'image de la statue d'Isis apparaît d'ailleurs dès la première page du texte :



“I, Isis, am everything that has been, and that is, and that shall be, and no mortal hath lifted my veil.”
(In this Treatise, the Goddess is represented as herself lifting her veil.)

⁶³ Hermes Trismegistus, *The Virgin of the World*, London, George Redway, 1885.

La citation est celle attribuée au personnage d'Edith et de la ménagère blonde, ce qui entretient une sorte de mystique autour de ces dernières. La même référence se retrouve également dans *Isis Unveiled: A Master-Key to the Mysteries of Ancient and Modern Science and Technology*, œuvre importante du mouvement théosophique publiée par Helena Petrovna Blavatsky en 1877. Il faudrait aller très loin dans le mouvement *New Age* des années 1960 pour retrouver ainsi toutes les filiations entre le corpus hermétique, le Romantisme européen, les débuts du mouvement ésotérique à l'époque victorienne, la théosophie et *Beautiful Losers* de Cohen. Toujours est-il que cette idée d'un mystère pousse le lecteur à douter de ce qui tire véritablement les ficelles du récit. Isis, déesse voilée, vierge égyptienne, et en quelque sorte l'inspiration de la Vierge Marie dans la mythologie chrétienne, comporte plusieurs ressemblances avec la « vierge » Kateri Tekakwitha du roman. Les disjonctions du récit et les incertitudes liées à la nature des personnages auraient donc une explication ésotérique en sous-basement, comme si une force occulte contrôlait le devenir des protagonistes en se retrouvant personnifiée par la ménagère blonde. Isis est au volant contrairement à l'image connue de son dévoilement, une image qui se retrouve par exemple dans la sculpture « La Nature se dévoilant devant la science » de Louis-Ernest Barrias exposée au musée d'Orsay. Dans cette œuvre de 1899 faite de marbre et d'onyx algérienne, la déesse Isis se dévoile en exposant ses seins avec un air de résignation. Cette passivité n'est pas accompagnée d'une représentation de la science, au contraire, ce rôle du regard scientifique est attribué au spectateur (masculin) qui peut regarder à loisir la poitrine ainsi exposée de la déesse égyptienne. La première version de cette statue était en effet destinée à la faculté de médecine de Bordeaux. La Nature est ainsi soumise à



l'homme qui la regarde et qui se trouve dépositaire du savoir scientifique. L'origine des matériaux, notamment cette robe d'onyx algérienne vient encore appuyer davantage cette image en lui donnant un vernis colonial indéniable. Non seulement le voile est souvent associé à la féminité orientale comme c'est déjà le cas chez Montesquieu, par exemple, avec ce mari qui « fait vivre sous le voile⁶⁴ » ses femmes, mais cette représentation orientalisante est accentuée par la provenance de l'onyx qui la constitue. D'une même manière, le scarabée en malachite sur la robe de la Nature fait écho aux origines égyptiennes de la déesse Isis. L'homme européen qui aborderait l'œuvre assisterait ainsi au dévoilement de la Nature, mais aussi à celui de l'Orient grâce à la science et à la raison. La colonie et les mystères d'Isis seraient alors appelés à se découvrir devant sa toute-puissance, et c'est justement cette toute-puissance que conteste Cohen dans son roman en remettant le volant entre les mains de la déesse égyptienne. Si F. contrôle une partie du récit, tout un réseau de sens sous-terrain contribue alors à sa déchéance et à son dérapage.

Territoire et destruction

L'espace arpenté par le narrateur et son mentor est bien sûr différent du territoire de *Prochain Épisode*, sans cesse restreint, toujours imaginé quand il devient territoire réclamé ou espace rêvé de liberté. Aquin représente un territoire qui lui aurait été interdit tandis que Cohen présente son narrateur en plein contrôle de l'espace canadien. Ce contrôle spatial est également doublé d'un contrôle temporel à travers les connaissances historiques du narrateur, spécialiste des autochtones A-----s. L'incipit du roman est d'ailleurs évocateur à ce sujet :

Catherine Tekakwitha, who are you? Are you (1656-1680)? Is that enough? Are you the Iroquois Virgin? Are you the Lily of the Shores of the Mohawk River? Can I love you in my own way? I am an old scholar, I've come after you, Catherine Tekakwitha. I want to know what goes on under that rosy blanket. Do I have any right ? (*BL*, p. 3)

⁶⁴ Montesquieu, Charles de Secondat de, « Lettre CXLVIII », *Lettres Persanes, tome II*, Amsterdam, Pierre Brunet, 1721, [en ligne].

[Catherine Tekakwitha, qui es-tu ? Es-tu (1656-1680)? Est-ce assez ? Es-tu la Vierge Iroquoise ? Es-tu le Lys des Mohawks ? Puis-je t'aimer à ma façon ? Je suis un vieil universitaire, je suis là pour toi, Catherine Tekakwitha. Je veux savoir ce qui se passe sous cette couverture rose. En ai-je le droit ?]

La « couverture rose » reprend la métaphore du voile d'Isis qui, comme dans la statue de Barrias, pourrait être soulevé par les connaissances scientifiques du « vieil universitaire » en plus de reprendre l'imaginaire des couvertures contaminées à la variole ayant servi à l'entreprise génocidaire de la colonisation anglaise. Ce dévoilement présente le corps de la sainte autochtone comme un objet de désir à la fois du point de vue de la connaissance, comme objet de savoir, que du point de vue charnel. Dans une critique parue en 2018 dans les pages du *Walrus*, Myra Bloom reprend, pour la contredire, l'idée de Randolph Lewis selon laquelle « Cohen imagines the Native female body as a symbol of political conquest in his surreal allegory of intercultural violence⁶⁵. » [Cohen imagine le corps autochtone féminin comme un symbole de conquête politique dans une allégorie surréaliste de la violence interculturelle.] La lecture que faisait Lewis était bien sûr partielle, l'objet de son travail étant la carrière d'Alanis Obomsawin et non pas l'œuvre de Cohen, qu'il n'aborde que par la bande parce que le personnage d'Edith aurait été inspiré – selon la légende – par la célèbre cinéaste abénaquise. De son côté, Myra Bloom se sert de ce bref passage de Lewis pour dénoncer l'« allégorie » de la violence interculturelle, comme s'il s'agissait de ce que le livre véhiculait. Celle qui est aussi éditrice du magazine *The Puritan* tente de déboulonner le mythe Cohen en s'attaquant aux représentations « choquantes » dans le roman. En reprenant la citation de Lewis, Bloom accuse Cohen d'être ironique dans le traitement de cette question. Ce à quoi l'auteure ajoute que « we have collectively rejected irony as a means of addressing systemic injustice » [nous avons collectivement rejeté l'ironie comme moyen de s'attaquer à l'injustice systémique].

Cette dernière affirmation est bien sûr très discutable – au nom de quelle collectivité s'exprime-t-elle ? –, mais il convient surtout de diverger de l'avis de Bloom quant à la nature ironique du texte. Pour que l'incipit, par exemple, soit ironique, il faudrait que le narrateur

⁶⁵ Richard Lewis, *Alanis Obomsawin: The Vision Of A Native Filmmaker*, Lincoln, University Of Nebraska Press, 2006, p. 19 cité dans Myra Bloom, « The Darker Side Of Leonard Cohen », *The Walrus*, April 9th 2018, [<https://thewalrus.ca/the-darker-side-of-leonard-cohen/>]

puisse tenir un discours auquel il n'adhère pas ou à tout le moins auquel le récit n'adhère pas. Au contraire, tout dans cet incipit laisse planer une adhésion sans réserve à cette attraction à la fois corporelle et rationnelle envers le corps autochtone, non pas au sens où le texte en fait l'apologie, mais au sens où il en expose la complexité et la brutalité. D'ailleurs, la forme élégiaque lancée par l'adresse à Catherine Tekakwitha tend à mettre de l'avant la fascination du narrateur. La lecture de Myra Bloom suppose alors une approche binaire selon laquelle il y aurait deux types de textes dans l'univers : ceux qui reconduiraient l'injustice systémique et ceux qui s'y attaqueraient. Dans sa volonté louable de s'en prendre à la statue de Cohen au moment où les comptes rendus hagiographiques sont nombreux (et peut-être également de simplifier un problème complexe en réponse à une certaine économie du clic), Bloom tend à négliger qu'elle se retrouve devant une œuvre littéraire qui expose la difficulté fondamentale des rapports humains dans un contexte où justement ces enjeux politiques sont présents. Réduire *Beautiful Losers* à une question de critique/absence de critique des rapports de pouvoir entre colons et autochtones c'est tuer dans l'œuf la capacité du texte à dépasser l'idéologie pour poser un regard idiosyncratique sur l'expérience du monde, marquée par ses oppositions, ses disjonctions, ses apories ou ses impasses.

Quoique Cohen ne fasse pas une œuvre critique en soi, *Beautiful Losers* met tout de même en scène la violence et la déshumanisation à la base de l'appropriation coloniale, et c'est ce fait que semble oublier Bloom dans sa critique. En effet, le travail de Cohen sur l'imaginaire de la colonisation dépasse largement la question de la critique pour mettre en scène les textes fondateurs du colonialisme français en Amérique tels que les *Relations des jésuites* ou les *Lettres de Marie de L'Incarnation*, non pas dans un rapport de dévotion à ces textes, mais en prenant en compte leur mystique génocidaire⁶⁶. « I love the Jesuits because they saw miracles. Homage to the Jesuit who has done so much to conquer the frontier between the natural and the

⁶⁶ La question du génocide autochtone, pour ce qui est de la période de la Nouvelle-France, est encore sujette à débats et à été l'objet de discussions animées avec des spécialistes de la période dont les conclusions doivent encore être testées par des publications. Bien que le terme génocide soit une invention du XXe siècle, il est cependant possible de rapprocher, avec certaines précautions, plusieurs moments de la colonisation française - notamment les guerres iroquoiennes, les guerres contre les Renards et contre les Natchez - de la notion contemporaine de génocide.

supernatural. » [J'aime les Jésuites parce qu'ils voyaient les miracles. Hommage aux Jésuites qui ont tant fait pour conquérir la frontière entre le naturel et le surnaturel], écrit le narrateur, tout en énumérant au fil du livre les sévices subis par Kateri Takakwitha. Cette mystique est d'ailleurs renvoyée à une extermination décevante pour le spécialiste avide de souffrances qu'il serait en mesure de dénoncer : « City Fathers, kill me, for I have talked too much about the Plague. I thought the Indians died of bullet wounds and broken treaties. More roads! The forest stinks! » [Pères des Villes, tuez-moi, car j'ai trop parlé de la Peste. Je pensais que les Indiens étaient morts tombés sous les balles et sous les ruines des traités. Plus de routes! La forêt empestée !]. La prière du narrateur renvoie à une extermination passive des autochtones par voies biologiques. En effet, la défaite des Agniers peu avant la révélation mystique de la Sainte Mohawk, sera en partie due à l'épidémie de petite vérole qui frappera la région de 1661 à 1663. Cependant, et Cohen ne peut pas le savoir au moment où il écrit ces lignes, l'extermination aura également lieu par les armes, notamment à partir des trois expéditions militaires de 1666, qui se solderont par la mise à sac des récoltes iroquoises et par la mort par famine de plusieurs centaines d'entre eux. Un témoin direct, Chartier de Lotbinière, raconte avec grands détails les exactions commises lors de ces campagnes dans un poème burlesque qui fait l'éloge de l'expédition de Courcelles en Iroquoisie (la première de l'année 1666). Ce texte relate, de manière humoristique, les massacres qui prirent place lors de la première de ces expéditions :

Parlant de la première attaque
 Et de ce qu'on fit de remarque
 En riant on dict vérité
 Je dirai donc en liberté
 Que nos gens forceans la cabanne
 Moins forte qu'une tour de ganne
 Des ennemis forts et hydeux
 Il en fut tué plus de deux
 Et mesme qu'une vieille femme
 Mais laage en refusoit le don
 Car la vieillesse decrepité
 Craignoit moins la mort que la mitte
 Nos gens ne sen contentent pas
 Et continuans leur ravage
 Dans une autre ils firent carnage
 Et raserent avec raison
 Ceux de dedans et la maison

Dont une femme estant blessée
 Ne pouvant marcher fut percée
 Ces cabannes ou ces panniens
 Vous donneront des prisonniers
 Et quelques femmes prisonnières
 Plus affreuses que des megeres⁶⁷

Le genre burlesque, populaire au XVII^e siècle, reprend des événements héroïques pour les tourner en dérision. Le texte le plus connu de ce genre, *Le Virgile travesti* de Paul Scarron, a été publié un peu plus d'une décennie avant les *Vers Burlesques* de Lotbinière, et reprend *L'Énéide* de Virgile de manière parodique. Le texte de Lotbinière se veut une reprise humoristique d'une expédition qui n'a pas été couronnée de succès. La copie que nous en avons aujourd'hui était la propriété du Dr. Milton Lewis Hersey, un collectionneur membre de la Commission du Port de Montréal⁶⁸, avant d'aboutir dans les fonds de la BANQ. Nous pouvons supposer que le texte, comme plusieurs autres pièces de circonstances, a été distribué au moment du retour de l'expédition De Courcelles. Il n'est pas possible de savoir si le gouverneur a bel et bien assisté à sa mise en lecture, les archives de la famille De Courcelles ayant brûlé lors de l'incendie du Louvres en 1871. Il était cependant d'usage courant de faire ce genre de bien-cuit à l'époque, Chartier de Lotbinière avait d'ailleurs été l'un des protagonistes d'un hommage de ce type en 1658, au moment de ses études au collège des Jésuites à Québec, alors qu'il avait joué dans une pièce de réception en l'honneur du Vicomte d'Argenson⁶⁹. Ces détails semblent nous éloigner de Cohen, mais j'en viendrai dans quelques pages à mon argument principal qui m'apparaît justifier ce préambule.

Pour le comprendre, il faut voir à quel point l'historiographie a été muette sur les sévices commis envers les Iroquois. Souvent présentés comme des ennemis dans les sources

⁶⁷ Chartier de Lotbinière, *Sur le Voyage de Monsieur de Courcelles Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en la Nouvelle France en l'année 1666. Vers Burlesques.*, Archives BANQ, [P1000, S3, D374], 1666.

⁶⁸ « René-Louis Chartier de Lotbinière », *Bulletin des Recherches Historiques*, vol. 33, n° 5, mai 1927, p. 264.

⁶⁹ Luc Lacoursière, « La Réception de Monseigneur le Vicomte d'Argenson par toutes les nations du pays du Canada à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France », *Cahier des dix*, n° 42, 1979, p. 175-199.

historiques, avant de devenir une sorte d'opposition mythifiée à l'établissement français au Canada dans les textes du XIXe, l'Iroquois est bien souvent une figure analogue à celle de l'Anglais dans les textes. Le poème « L'Iroquois » d'Alphonse Beauregard ne se gêne d'ailleurs pas de dresser ce parallèle :

Sous la pluie et la neige, impassible, il revoit
 Les pirogues dansant de rapide en rapide,
 Les poteaux de torture et les scalpes humides,
 Les chasses des tribus maîtresses dans les bois.

Le désir grandissant de la ville fumeuse
 D'étouffer l'île entière en ses bras d'octopus,
 Et la clameur de la cohue ambitieuse,
 Sur son masque de bronze impriment un rictus.

Il est vengé. Plutôt qu'errer dans la montagne,
 Libres, indépendants du travail odieux,
 Après s'être emparé d'un pays giboyeux,
 Ses vainqueurs en ont fait, pour eux-mêmes, un baigne⁷⁰.

Le texte de Beauregard évoque certains des grands thèmes qui seront ceux d'un Lionel Groulx en présentant la ville comme un « baigne » où viendra se perdre l'ethnie canadienne-française. L'Iroquois, présenté comme l'ennemi atavique, jouit ici de sa présence spectrale derrière l'ennemi Anglais qui contrôle la vie urbaine. Cette importance du spectre autochtone est à retrouver dans toutes les littératures américaines tant dans ses dehors populaires avec l'image du « cimetière indien » à la Stephen King que dans les écrits d'un Nobel comme Gabriel Garcia Marquez. En Amérique du Nord, cette réalité est d'autant plus criante que le patrimoine bâti précolombien y est très limité. Contrairement aux Aztèques, les Iroquois n'ont pas laissé de temples ou d'infrastructures substantielles pour servir de lieu de mémoire, et il est possible de dire que l'Amérique, qu'il s'agisse du Canada ou des États-Unis, s'est généralement racontée rétrospectivement comme une terre « sans histoire » à partir du XIX^e siècle, une *terra nullius* où les colons ont pu s'établir et « fonder » des villes pour reprendre le terme d'usage.

⁷⁰ Alphonse Beauregard, « L'Iroquois », *Les Forces*, Montréal, Arbour & Dupont, 1912, p. 43-44.

Cela peut paraître absurde, en effet, de fonder une ville. Les agglomérations humaines sont le fait de pratiques et répondent à des besoins structurels qu'ils soient administratifs, commerciaux ou militaires. Au-delà des légendes, personne ne sait réellement qui a fondé Rome ou Paris. Il est possible d'écrire, de la même façon, que nous ne savons pas qui a fondé Québec ou Montréal, même si la culture mémorielle tient à Champlain et Maisonneuve et aux dates de 1608 et de 1642. Les pratiques de ces territoires précèdent ces dates et, si les historiens et anthropologues ont pu déchiffrer en partie les présences et les usages autochtones de ces lieux, l'historiographie dresse encore une frontière implacable entre période précoloniale et période de « fondation ». La multiplicité des figures spectrales de l'Autochtone dans les littératures américaines ne sont pas un hasard. Il y a, dans cela, quelque chose de René Girard dans la *Violence et le sacré*, comme si l'autochtone était la figure sacrificielle sur lequel était fondé l'édifice de l'histoire nord-américaine et qu'il ne pouvait, ce faisant, être toujours en vie pas plus qu'il ne pouvait agir autrement que comme figure mythique, spectrale, dépositaire du crime originel de la fondation.

Un texte comme celui de Chartier de Lotbinière est révélateur en ce qu'il est un témoignage de première main du massacre des Iroquois. Quelques notables se réunissent pour faire une réception au gouverneur et se moquer de son expédition désastreuse où ses troupes auront subi les affres de l'hiver pour peu de gains. Ils se réunissent autour de ce texte burlesque, supposément drôle, dans lequel on se moque ouvertement de ceux qu'on massacre. Difficile d'imaginer un témoignage plus éloquent de la violence coloniale à l'œuvre, où assassiner des vieilles dames et dissenter sur le potentiel de revente d'esclaves sexuelles peut être prétexte à l'humour. Pourtant, la fortune éditoriale à peu près nulle de ce texte montre à quel point peu de cas a été fait de ces témoignages (qui ne se limitent pas à De Lotbinière) auxquels a été préférée la lecture historique d'une simple disparition par maladie que reprend Cohen dans *Beautiful Losers*. Le texte de Cohen va cependant beaucoup plus loin que ce que l'historiographie a pu nous donner du colonialisme, non seulement parce qu'elle met en scène cette violence à travers le narrateur, mais parce qu'elle touche en profondeur à cette déshumanisation que les textes de l'époque nous permettent d'entrevoir.

Depuis quelques décennies, une petite révolution mémorielle ramène ces questions refont surface. Même si les événements récents que sont les pensionnats, les meurtres de femmes autochtones ou les raptés d'enfants prennent plus de place que la première colonisation dans la mémoire contemporaine, il serait faux de dire que cette première colonisation est absente des discussions. L'Université Concordia a, par exemple, adopté récemment une mention du territoire autochtone qui se lit comme suit sur un grand panneau à la sortie du métro :

Concordia University is located on unceded Indigenous lands. The Kanien'kehá:ka Nation is recognized as the custodians of the lands and waters on which we gather today. Tiohtiá:ke/Montreal is historically known as a gathering for many First Nations.

Today it is home to a diverse population of indigenous and other peoples. We respect the continued connections with the past, present and future in our ongoing relationships with Indigenous and other peoples within the Montreal community.

[L'Université Concordia est située sur un territoire autochtone non cédé. La nation Kanien'kehá:ka est reconnue comme gardienne des terres et des eaux sur lesquelles nous nous réunissons aujourd'hui. Tiohtiá:ke/Montréal est connu historiquement comme le lieu de rencontre de plusieurs premières nations.

Aujourd'hui c'est le lieu de résidence d'une population diverses d'autochtones et d'autres peuples. Nous respectons les liens continus avec le passé, le présent et le futur dans notre relation présente avec les autochtones et les autres peuples de la communauté montréalaise.]

Les habitants présents au moment de la première rencontre avec l'expédition Cartier – ceux que l'archéologie a identifié comme les Iroquoiens du Saint-Laurent étaient probablement constitués de plusieurs groupes. Ils ont été, pour des raisons encore imprécises, intégrés aux groupes voisins (dont les Mohawks faisaient partie). Un historien comme Dollier de Casson fait état de pratiques autochtones du territoire montréalais, notamment dans les conflits qui opposeront les Français aux Iroquois. Le massacre de Lachine, par exemple, est expliqué par le fait qu'il s'agissait d'un endroit encore utilisé peu avant l'arrivée des colons comme lieu de portage afin d'éviter les rapides du même nom. L'argument des descendants mohawks est, par conséquent, en partie justifié par les sources historiques, mais là n'est pas la question.

L'expression « custodians », qu'on pourrait traduire par gardiens, est révélatrice parce qu'elle suppose une catégorie transhistorique dans les revendications sur le territoire, comme

si la présence autochtone était consubstantielle à ce dernier, au détriment de son historicité. C'est d'ailleurs l'étymologie grecque du terme « Autochtone », né de la terre, qui se répercute dans cet oubli des pratiques au profit d'une mémoire des lieux presque mystique. Ce genre de reconnaissance va de pair, bien sûr, avec celle entamée par le gouvernement canadien dans sa politique de « réconciliation », mais elle tend toutefois à mettre de côté la colonisation en tant que processus et à faire abstraction des forces actives qui ont mené à l'épuration ethnique et mémorielle du territoire. Non seulement n'est-il pas question, dans la déclaration, des pratiques historicisables qui ont mené à cette perte de contrôle sur l'île de Montréal par les Mohawks (ou à tout le moins par leurs prédécesseurs), mais celle-ci se fait également en anglais, en mentionnant des pratiques anglaise (les cessions de territoire par contrat) qui, comme l'a montré Allan Greer⁷¹, ne trouvent pas leurs pendants dans la colonisation et le droit français. Dans les deux cas, on efface donc l'acte effectif d'appropriation dans sa portée historique pour lui substituer un récit mythique : celui d'une terre génératrice d'identités transhistoriques et d'une reconnaissance tardive par une communauté tout aussi théorique.

Peut-être que la reconstruction d'une communauté entre autochtones et descendants de colons passe par ce genre de mythification de la mémoire. Toujours est-il que la concession symbolique d'un statut de gardien du territoire montréalais poursuit le déni des actions réelles qui ont permis d'évacuer l'Autochtone de la cité. La mémoire de l'extermination est sublimée dans un récit du vivre-ensemble, probablement bienfaiteur, probablement moins dur dans sa scotomisation des aspects génocidaires de la colonisation, mais qui ressemble tristement à celle de la figure sacrificielle du bouc émissaire chez René Girard, où une communauté qui doit sa « fondation » au crime originel des guerres iroquoises se reconstruit dans la mythification de ceux qu'elle persécutait. Présence mystique idéalisée, l'Autochtone devient alors la nouvelle figure d'une communauté reconstruite entre la mémoire imaginaire et l'oubli de l'histoire effective.

⁷¹ Allan Greer, *Property and Dispossession: Natives, Empires and Land in Early Modern North America*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, 464 p.

L'oubli est peut-être le prix de la reconstruction des liens entre colons et Autochtones, une fois les crimes posés, une fois que ceux-ci n'ont plus de témoins directs. La surenchère mémorielle est parfois pire dans ses conséquences que les faux récits qui permettent de reconstruire le commun après l'acte de destruction originel. Je n'ai pas de position à ce sujet, et le lecteur est capable de s'en faire sa propre idée. Cependant, je ne pense pas qu'il soit possible d'effacer entièrement le crime, et la figure récurrente du spectre autochtone en reste la preuve éloquente. Dans l'imaginaire, les morts sont souvent ceux qui reviennent juger les vivants, et cette conscience coupable de la colonisation suinte des murs, transpire des livres comme de tous les noms de lieux au Québec et de leurs résonnances autochtones.

La force de *Beautiful Losers* est justement de plonger à même cette question de la conscience coupable, de la mettre en scène à travers le personnage de Kateri Tekakwhita, d'Edith et de la dévotion que leur porte le narrateur, d'en montrer la violence et le caractère répugnant alors que tout autour cherche à le reconstruire dans le déni de la destruction fondatrice du Canada.

Prochain Épisode et la question coloniale

Alors que la question autochtone est omniprésente chez Cohen, elle est tout à fait absente de *Prochain Épisode*. Une critique psychanalytique comme celle que publie Mireille Bigras en 1965 fait d'ailleurs état de ce qui serait une sorte de refoulé chez Hubert Aquin :

Où est-il ce père, engendreur, dont le rôle est de désengluier l'enfant de la mère et d'établir un ordre protecteur ? Le mouvement thalassien de H. c'est un retour à la minéralisation, à la paix primitive, au magma, à la mer, à la géante : c'est un suicide.

Aurions-nous tué la nature primitive du père dans le symbole même de l'Indien que nous avons anéanti ? N'oublions pas qu'un repas totémique s'est fait, puisque l'Indien ressuscite partout : dans les dessins d'enfant, dans les fantasmes, les contes, la chanson, les arts, le goût de la chasse, les sports, etc ... Nous exhibons les Indiens aux étrangers; avec maladresse, je l'admets; mais qu'on me prouve qu'ils ne participent pas de notre fierté nationale ?



Bien sûr, nous éprouvons un certain malaise à l'avouer; c'est gênant, après tout, ce meurtre qui entache notre conscience⁷².

Cette analyse, qui apparaîtra sans doute folklorique au lecteur contemporain, n'en évoque pas moins une certaine ambigüité de la lecture que fait Aquin du colonialisme canadien. Dans son « Essai crucimorphe », ce dernier écrit d'ailleurs à propos de la Place Ville-Marie que « [c]e nom n'émerge pas vraiment d'un terroir indigène, ni de la nomenclature spontanée du Canadien français, mais témoigne plutôt d'un contrat non-écrit

entre le constructeur allogène et la population de Montréal; il témoigne d'une ambigüité typique de notre situation coloniale⁷³ ». L'opposition sémantique entre l'indigène et l'allogène est révélatrice du rôle joué par le Canadien français, qui devient l'autochtone à qui l'Anglais, figure allogène comme chez Groulx, impose son architecture et son onomastique. C'est cette réalité que souligne Gilles Dupuis lorsqu'il écrit qu'« Aquin avait feint d'oublier que Ville-Marie est le nom originaire que le colonisateur français (l'autre colonisateur au pays) avait donné à Montréal (que les Amérindiens appelaient, eux, Hochelaga⁷⁴) ». Comme chez Bigras, il y aurait dans l'œuvre d'Aquin un refoulé colonial que Dupuis développe à partir des figures du voile et du dévoilement dans l'œuvre aquinienne. En suivant cette idée, pointer du doigt le colonialisme anglais cacherait une tache originelle dans l'édifice aquinien qui ferait écho au

⁷² Mireille Bigras, « Prochain Épisode : le premier roman de Hubert Aquin », *Roman 1960-1965*, vol. 7, n° 6, novembre-décembre 1965, p. 562.

⁷³ Hubert Aquin, « Essai crucimorphe », *Liberté*, vol. 5, n° 4, 1963, p. 324.

⁷⁴ Gilles Dupuis, « Aquin cruciverbiste », *Le Trait*, vol. 3, n° 4, hiver 1999, p. 64.

seul paragraphe que l'auteur consacre à cette question dans « La fatigue culturelle du Canada français » :

En cessant d'être globale, la culture du Canada français imprégnerait, sans danger et de façon dépolitisée, plusieurs aspects de la vie canadienne. Nous-mêmes, de concert cette fois avec nos partenaires anglophones, attachons un certain prix aux survivances folkloriques des tribus amérindiennes. Nous avons même inventé le snobisme de la goutte de sang indigène qui coulerait dans nos veines, concession raffinée à une pré-existence sauvage et instinctuelle! En tant que colonisateurs et vainqueurs, nous avons le réflexe d'encourager l'art esquimau, la poterie huronne, la répétition de chants guerriers des peuples dont la culture a cessé d'être globale et de se manifester comme un vouloir-vivre collectif. Plus l'attention du majoritaire-vainqueur devient particulariste et pleine de sollicitude, plus elle manifeste qu'il ne redoute plus les manifestations globales de la culture minoritaire⁷⁵.

Cet extrait évoque la double colonisation du territoire québécois alors qu'Aquin également porter le blâme aux Québécois francophones, « colonisateurs et vainqueurs ». Le statut victimaire n'est donc pas tout à fait entier. Ce faisant, il efface tout de même la réalité d'une pensée de la communauté autochtone alors qu'il nie l'existence d'un « vouloir-vivre collectif » chez ces différents peuples qui seront au contraire appelés à s'identifier de manière forte dans les décennies qui suivront. Tout se passe comme si, pour que l'autochtonisation du Québec francophone puisse avoir lieu, pour avoir une revendication légitime sur le territoire et prétendre au titre d'indigène et de colonisé, il faille d'abord prétendre que la mort des peuples autochtones se présente comme un fait accompli.

Cette réalité, chez Aquin, est d'autant plus troublante qu'elle fait écho non seulement au spectre autochtone qu'on retrouvait chez Beaugard, mais surtout à un thème récurrent de l'imaginaire des Rébellions de 1837-1838, notamment à travers la figure du « Dernier des Hurons » illustrée dans un tableau représentant le chef wendat Zacharie Vincent réalisé à Québec en 1838 par le peintre Antoine Plamondon.

L'histoire derrière cette œuvre est, d'ailleurs, tout à fait aquinienne. D'abord présentée à Société Littéraire et Historique de Québec, qui remettra une médaille à son auteur, la toile sera

⁷⁵ Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, n° 23, 1962, p. 313-314.

par la suite présentée à nul autre que Lord Durham, qui vient tout juste de débarquer à Québec⁷⁶. Le thème nationaliste évident derrière cette œuvre ne semble pas déplaire au gouverneur puisqu'il en fait aussitôt l'acquisition. La toile traversera donc l'Atlantique avec ce dernier après son séjour au Canada. Elle passera, par la suite, de main en main avant d'être rachetée en 1982 par Fred Schaeffer de Toronto. Un article publié le 30 avril 1838 dans *Le Canadien* ne laisse planer aucun doute quant à l'allégorie qui se dessine derrière le tableau de Plamondon :

Le dernier des Hurons ! C'est là un sujet bien intéressant, bien artistique, et bien Canadien. Mr. Plamondon en a tiré tout le parti possible. Il nous a représenté son sauvage, debout dans une attitude imposante, guerrière, et méditative, les bras croisés sur la poitrine, le front levé vers le ciel ; il l'a placé au milieu de ses bois, auxquels il semble dire un dernier et solennel adieu, pour lui et toute sa race ; en un mot il a vraiment peint le dernier des Hurons. Lorsqu'on fixe pour la première fois ses longs cheveux noirs, bouclés et flottants sur ses épaules, ses traits éminemment caractéristiques, son teint cuivré, ses yeux étincellants [sic], sa belle draperie de couverture, sa ceinture à laquelle est suspendue son coutelas ; un reconnaît bien le fils des *hommes libres*, le chasseur et le guerrier de nos vastes forêts, le canoteur des grands lacs, le dernier rejeton d'une nation noble et intrépide, qui a disparu devant nous, comme les castors de nos rivières, les élans de nos bois ; et comme nous-mêmes, peut-être, nous disparaîtrons devant une nation plus puissante. Le fort chasse le faible ; c'est en deux mots toute l'histoire des fils d'Adam ; et le tableau de Mr. Plamondon nous en déroule un petit coin⁷⁷.

Les vêtements en laine du pays et la ceinture ne sont pas sans rappeler, bien sûr, les représentations de l'habitant et des Patriotes de 1837-1838. De même, le « dernier Huron de sang pur » se présente sans ambages comme une allégorie de l'avenir de la race française en Amérique. Le paysage forestier derrière le sujet vient accentuer cet effet en associant cette figure à celle de la nature vierge d'intervention humaine dont la destruction est déplorée par le commentateur du *Canadien*. L'association du sauvage à la nature est bien sûr un des thèmes récurrents de la pensée coloniale, mais il faut comprendre que l'idée de nature vient ici se lier à un imaginaire romantique où se profilent déjà les réflexions contemporaines sur le déclin des

⁷⁶ François Marc Gagnon et Yves Lacasse, « Antoine Plamondon *Le dernier des Hurons* (1838) », *Journal Of Canadian Art History / Annales d'histoire de l'art Canadien*, vol. 12, n° 1, 1989, p. 68-79.

⁷⁷ « Beaux Arts », *Le Canadien*, 30 avril 1838, p. 3.

écosystèmes. La nature, au même titre que les « races » huronne et canadienne, sont menacées par les avancées du Progrès, et cette modernité en marche ne laissera place qu'aux plus forts, soit les Anglais qui contrôlent le pays. En mode nationaliste, l'ange de l'histoire de Walter Benjamin se voit ainsi contraint de contempler les ruines de l'ethnicité qui s'effondre à mesure que s'installe le nouvel ordre américain. Le ciel rougi de la toile de Plamondon vient accentuer cet effet en donnant à l'image de Zacharie Vincent un tour crépusculaire, c'est bien à la fin d'une race que doit assister le Canadien français qui la regarde, et il doit voir dans celle-ci au mieux une mise en garde et une raison de résister, au pire un avant-goût du sort inéluctable qui lui sera réservé. Cependant, un glissement s'opère, comme chez Aquin. Il importe de déclarer l'indigène mort pour se présenter alors soi-même comme indigène. Ce nativisme est important pour le discours national en ce qu'il permet, comme chez Gellner, de supposer une appartenance naturelle de l'ethnie canadienne-française à son territoire. L'Indien mort, il lui aurait en somme légué sa légitimité.

François-Xavier Garneau reprendra au bond la balle lancée par Plamondon en publiant son poème « Le Dernier Huron » dans les pages du *Canadien* le 12 août 1840. En présentant « Tariolin » (c'est le nom wendat de Zacharie Vincent) comme le dernier de sa race, il reprend un thème qui a commencé à être exploré plus largement par les romantiques, notamment avec *Le Dernier homme* (1805) de Jean-Baptiste Cousin de Grainville ou *The Last Man* (1826) de Mary Shelley. Alors que l'idéal révolutionnaire qu'était celui de De Lorimier pouvait se lire, avec la grille de Frank Kermode, comme un récit apocalyptique dans lequel la fin du révolutionnaire annoncée dans son testament politique en faisait le premier homme par qui adviendrait l'ordre nouveau, l'imaginaire eschatologique des récits du dernier homme est plus près de ce que le chercheur américain qualifiait de « récit de la fin », ou d'apocalypse sans révélation. Le cas du texte de Garneau est hybride parce qu'il propose une certaine image de la Parousie, ou du retour des morts, dans un ultime triomphe de la justice :

‘Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,

Sont avec eux enfouis pour toujours,
 Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
 Aux peuples de nos jours!
 'Orgueilleux, aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
 Ces peuples font rouler leurs chars,
 Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
 Le conseil de nos vieillards.
 Avec fracas leurs somptueux cortèges
 Vont envahir et profaner ces lieux!
 Et les éclats bruyants des rires sacrilèges
 Y montent jusqu'aux cieux!

'Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
 Et l'on brisera leurs tombeaux.
 Des peuples inconnus comme un torrent immense
 Ravageront leurs coteaux.
 Sur les débris de leurs cités pompeuses,
 Le pâtre assis alors ne saura pas
 Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
 Jaillissent sous ses pas.

'Qui sait? peut-être alors renaîtront sur ces rives
 Et les Indiens et leurs forêts;
 En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
 Couvriront tous ces guérets;
 Et se levant comme après un long rêve,
 Ils reverront partout les mêmes lieux,
 Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
 En haut les mêmes cieux!'

Le sort du « dernier » Huron sert alors de mise en garde au Canadien français qui lit ces lignes dans le journal. Le crime originel de la destruction du milieu naturel a été accompagnée par la disparition supposée des Hurons. Cependant, cette souillure est appelée à ressurgir au moment de la disparition du Canadien sous la coupe du Jugement Dernier. Difficile d'imaginer meilleure image de la spectralité autochtone. La nation canadienne peut se construire comme liée à son territoire, à sa terre natale et originelle, à sa patrie où sont enterrés ses morts. Mais ces morts ont été précédés par les Hurons, et c'est eux qui seront appelés à revenir lors de l'extinction finale de la race canadienne-française. Tout se passe comme si Garneau était absolument conscient du geste d'épuration mémorielle qu'il est en train de commettre en déclarant « mort et enterré » le peuple wendat pour mieux se présenter comme membre d'un

peuple appelé à présider aux destinées d'une terre qui lui sera enlevée à son tour. C'est cette même double tension coloniale qui se retrouve chez Aquin quand il parle de ces peuples désolidarisés que seraient devenus les autochtones et de la complicité des Québécois francophones dans cette soumission coloniale.

Nous connaissons surtout le texte de Garneau dans la version qui nous a été transmise par le Répertoire National de James Huston en 1842, mais la version originale, publiée dans *Le Canadien*, est accompagnée d'un long avant-propos dans lequel les Français sont identifiés comme « la cause innocente des malheurs de Toska ». Reprenant l'ekphrasis du tableau du même nom, Garneau écrit ensuite :

M. Plamondon a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer, dans les regrets du dernier Huron, l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

« Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas,
Dans ce vaste désert, quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas. »

Ambitions vengeresses, crime à expier pour les Canadiens français : si ce ne sont pas les Hurons qui seront eux-mêmes les auteurs de cette vengeance, ce sont les Anglais qui en seront les porteurs. Tout l'édifice cataclysmique qui se met en place repose cependant sur le cas du « dernier Huron » qui, de fait, n'est pas du tout le dernier de sa race. Au contraire, Zacharie Vincent sera un membre très actif de sa communauté, chef des Hurons de Lorette qui militera activement pour défendre les droits territoriaux de son peuple et qui sera le premier peintre autochtone de tradition européenne à être reconnu pour son œuvre.

L'œuvre picturale de Zacharie Vincent comporte d'ailleurs plusieurs autoportraits, comme si Tehariolin avait voulu corriger le tir de cette représentation de l'Autochtone en

double éteint du Canadien français. Au contraire, de la toile de Plamondon, Vincent se présente dans les habits traditionnels du peuple wendat, comme s'il cherchait à souligner à gros traits le processus d'ethnisation à l'œuvre dans sa peinture. Au contraire des fossoyeurs qui annonçaient la disparition des Hurons pour mieux les remplacer, l'œuvre picturale de Zacharie Vincent tend à rappeler avec force que cette identité se raconte toujours et qu'elle se construit au présent encore durant le XIX^e siècle.



À la manière d'un Cornelius Krieghoff (Vincent a d'ailleurs été son élève), qui inventait la tradition canadienne-française à travers son œuvre picturale, l'œuvre de Vincent cherche à documenter l'existence d'un peuple que les commentateurs de l'époque décrivaient pourtant comme éteint.

Il est révélateur de retrouver ces débats du XIX^e siècle dans les textes d'Aquin au XX^e siècle, mais il est difficile d'extrapoler la position de l'auteur à partir d'un seul paragraphe d'un seul de ses textes. Il est également difficile d'abonder dans le sens de Bigras et Dupuis pour affirmer que cette question autochtone serait, en somme, de l'ordre du refoulé dans l'œuvre de l'auteur. Il s'agit là, il me semble, d'une explication tautologique (ce refoulé étant, comme je l'ai mentionné, un peu partout) ou à tout le moins d'une explication qui tire le texte à son extrême limite en extrapolant à partir de ce qui n'y est absolument pas écrit. Pour Aquin, comme pour Garneau, les peuples autochtones n'existent plus de manière opérante, et l'indigène est devenu le Québécois francophone qui est à son tour passé au stade de colonisé.

L'historiographie postcoloniale de Beautiful Losers

Contrairement à Aquin, Cohen fait de la question autochtone un des piliers de son roman à travers les personnages d'Edith et de Kateri Tekakwitha. Le narrateur-historien fait d'ailleurs reposer sa démarche sur un travail des sources assez détaillé :

The two principal sources of her life are the Jesuit Fathers Pierre Cholenc and Claude Chauchetiere. Both were her confessors at the mission Sault Saint-Louis, to which Catherine Tekakwitha came in the autumn of 1677 (breaking her promise to Uncle). Of P. Cholenc we have *Vie de Catherine Tegakouita, Première Vierge Iroquoise*, in manuscript. Another *Vie*, written in Latin, was sent to P. General de la Compagnie de Jesus in 1715. Of P. Chauchetiere we have *La Vie de la B. Catherine Tekakouita, dite a present la Sainte Sauvegesse*, written in 1695, the manuscript of which is at present preserved in the archives of College Sainte-Marie. In those archives rests another important document written by Remy (Abbe, P.S.S.), intitled *Certificat de M. Remy, cure de la Chine, des miracles faits en sa paroisse par l'intercession de la B. Cath. Tekakwita*, written in 1696⁷⁸.

[Les deux principales sources à propos de sa vie sont les pères jésuites Pierre Cholenc et Claude Chauchetière. Les deux étaient ses confesseurs à la mission du Sault Saint-Louis, où Catherine Tekakwitha est arrivée à l'automne 1677 (brisant par le fait même in promesse faite à son oncle). Du R. P. Cholenc, nous avons aujourd'hui *Vie de Catherine Tegakouita, Première Vierge Iroquoise*, sous forme manuscrite. Une autre *Vie*, écrite en latin, fut envoyée au Père Général de la Compagnie de Jésus en 1715. Du R. P. Chauchetière, nous avons *La Vie de la B. Catherine Tekakouita, dite a present la Sainte Sauvegesse*, rédigé en 1695, lequel manuscrit fut conservé dans les archives du Collège Sainte-Marie. Dans ces archives existe un autre document important rédigé en 1696 par Monsieur Rémy (Abbé, P.S.S.), intitulé *Certificat de M. Remy, cure de la Chine, des miracles faits en sa paroisse par l'intercession de la B. Cath. Tekakwita*.]

Les sources citées sont, en effet, celles qu'utiliseront en partie les historiens pour remonter le fil des événements qui marqueront la vie de la sainte mohawke. C'est d'ailleurs une démarche similaire qu'empruntera l'historien Allan Greer un peu plus de trois décennies plus tard quand il écrira son livre sur Kateri Tekakwitha, sans toutefois faire reposer sa recherche seulement sur les hagiographies. Comme l'explique Greer :

Until now, the history of Native Americans of the colonial period has been written largely in terms of faceless collectivities [...]. And as is always the case in history, the

⁷⁸ Allan Greer, *Mohawk Saint : Catherine Tekakwitha and the Jesuits*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. vii.

evidence, such as it is, tends to focus on men and male concerns. Hence my interest in Catherine Tekakwitha, a Mohawk woman of the early colonial period whose short life happens to be more fully and richly documented than that of any other indigenous person of North or South America in the colonial period.

[Jusqu'à maintenant, l'histoire des autochtones à l'époque coloniale a surtout été écrite à partir de collectivités anonymes [...]. Et, comme c'est toujours le cas en histoire, les documents, tels qu'ils sont, ont tendance à privilégier les hommes et les préoccupations masculines. D'où mon intérêt pour Catherine Tekakwitha, une femme mohawk du début de la période coloniale dont la courte vie a été plus richement et exhaustivement détaillée que celle de n'importe quelle autre personne d'origine autochtone des Amériques durant cette même période.]

Comme l'historien du roman, Greer concentre son travail sur un seul personnage, Kateri Tekakwitha, mais Cohen s'avance davantage en exposant les ressorts de cet intérêt scientifique. L'imprécation, « to fuck a saint », lancée par F. dès le départ inscrit le projet de retour sur les sources historiques dans une démarche d'appropriation sexuelle de l'objet d'étude. Il est, bien sûr, difficile d'imputer une telle démarche à Allan Greer, qui cite d'ailleurs le travail de Cohen en soulignant sa sagacité⁷⁹ à propos de la sexualisation à l'œuvre dans les écrits de Cholenc. En effet, d'après Greer, les jésuites, en continuité avec le discours européen sur la question, ont eu tendance à associer le corps des femmes iroquoises à la nature et à la sexualité⁸⁰. C'est pour cette raison, et pour justifier sa sainteté, que Cholenc consacra de nombreuses pages à témoigner de la pureté de Kateri Tekakwitha. Il est alors important, pour le révérend père, de prouver hors de tout doute la virginité irréprochable de la jeune Tekakwitha pour l'éloigner de ce qui serait autrement considéré comme un penchant sauvage et par définition hostile au catholicisme. Comme l'explique Greer :

The fact that she was a "savage," a woman raised outside the constraining influence of civilization, meant that her sexual virtue was doubly uncertain and therefore doubly in need of verification and emphasis. As Indian and as woman she tended to be associated with nature, a wild, unregulated, and therefore dangerous domain in the eyes of many Europeans of the seventeenth century⁸¹.

⁷⁹ Ibid., p. 192

⁸⁰ Ibid., p. 178

⁸¹ Op. cit., p. 189-190

[Le fait qu'elle était considérée comme une « sauvage », une femme élevée en-dehors de l'influence contraignante de la civilisation, signifiait que sa vertu sexuelle était doublement incertaine, et qu'elle méritait à la fois une attention soutenue et d'être vérifiée. Comme Indienne et comme femme, elle était associée à la nature, un domaine sauvage, non réglementé et donc dangereux aux yeux de plusieurs Européens du XVII^e siècle.]

La démarche de Cohen joue sur cette propension des discours religieux puis scientifiques à associer le corps autochtone à la nature et à la sensualité. Il ne suffit que de penser aux films ethnographiques du XX^e siècle dont les plans s'attardent sur les corps nus des tribus autochtones pour comprendre que cette fascination s'est étirée bien au-delà des œuvres des jésuites en Amérique. Il faut alors comprendre que le roman de Cohen exploite doublement ce filon qui trouve son aboutissement dans l'apparition de la déesse Isis à la fin du récit. Comme l'avance Myra Bloom, il y a bien sûr une part de provocation dans ce geste. La démarche de Cohen se déploie en partie sous le signe du sacrilège. « To fuck a saint » est à comprendre comme un acte de dégradation de la figure sanctifiée de la vierge iroquoise. En ce sens, le personnage de F. est celui qui invite à toutes les transgressions. D'autre part, au-delà de la question de la provocation et du sacrilège du roman dit « pornographique », le récit expose les travers d'une pensée scientifique qui – comme chez les jésuites – prétend s'élever au-dessus des questions charnelles au nom de la raison tout en reconduisant un imaginaire de la sensualité du corps autochtone. C'est cette contradiction fondamentale d'un discours qui tend à se présenter sous des devoirs d'objectivité savante pour en aboutir à faire de la question de la sexualité autochtone une obsession qui est alors exposée.

Il serait possible de reprocher à Cohen de reconduire le schéma d'objectivation du corps autochtone en association avec la féminité, la sensualité et la nature. La victoire de la déesse Isis à la fin de *Beautiful Losers* serait ainsi une simple victoire de la nature sur la culture dans une opposition bien connue des Romantiques. Alors que certains en appellent à une déconstruction de ces rapports, Cohen les reconduirait, selon cette lecture, même si c'est pour en souhaiter l'inversion. Le mystère autochtone, comme le mystère féminin, ne pourraient alors être dévoilés sans que le mortel qui commet ce sacrilège en paye le prix. Il serait donc envisageable de voir dans la forme que prend le récit, avec ses multiples prières et oraisons, une forme d'appel à un nouveau sacré qui ne se construirait pas en opposition avec le naturel, mais qui en

épouserait les formes et la crainte. La sanction finale du narrateur serait ainsi à comprendre comme un refus de reconnaître le mystère, qui entraînerait nécessairement la décadence de l'individu qui commettrait cette transgression.

À ce sujet, il est important de noter qu'une incertitude existe au sein de la critique relativement à l'identité du personnage à la fin du roman. Certains chercheurs semblent, en effet, attribuer la troisième partie du roman à F.. Comme l'explique Jacques Cardinal : « C'est depuis l'impersonnalité de la voix narrative qu'est racontée, dans la troisième partie, la fin à la fois grotesque et édifiante d'un terroriste doublé d'un satyre, et qu'on reconnaît (bien qu'il ne soit pas nommé) comme étant F. Ce montage narratif a son importance parce qu'il organise, on le verra, le travail testamentaire du récit et, ce faisant, recadre autrement le discours sur l'Histoire⁸² ». Cette lecture est intéressante parce qu'elle permet de mettre tout à fait à distance le rôle de mentor du personnage, de le reléguer au statut de mauvais maître. En somme, la révélation finale serait celle de la perversion du mentor qui permettrait au narrateur d'enfin se libérer de sa tutelle. Dans une hypothèse assez rocambolesque pour valoir la peine d'être citée, Frank Davey explique, quant à lui, que cette troisième partie serait marquée par la fusion des personnages de I. et de F. dans un IF hypothétique où la dépersonnalisation culminerait dans la projection de Ray Charles dans une salle de cinéma. Ni F., ni I., cette partie à la troisième personne serait purement textuelle, elle ne situerait plus les personnages comme des référents clairs dans la diégèse⁸³. Quoique admirable par sa virtuosité, cette lecture peut être remplacée par une conclusion plus simple : dès le départ, la narration indique que F. a prêté la maison dans l'arbre au narrateur : « The trees around F.'s treehouse (where I am writing this), they are dark. » La situation d'énonciation est donc clairement indiquée, c'est depuis cet arbre que le roman est écrit. Plus loin, la décadence professionnelle et morale du narrateur est indiquée :

Is that what you will cause me to feel, Catherine Tekakwitha? But aren't you dead? How do I get close to a dead saint? The pursuit seems like such nonsense. I'm not happy here

⁸² Jacques Cardinal, « Tombeau de Catherine Tekakwitha. Histoire, deuil et prière dans *Beautiful Losers* de Leonard Cohen », *Théologiques*, vol. 5, n° 2, octobre 1997, p. 110

⁸³ Frank Davey, « *Beautiful Losers* : Leonard Cohen's Postcolonial Novel », Stephen Scobie (dir.), *Intricate Preparations : Reading Leonard Cohen*, Toronto, ECW Press, 2000, p. 21

in R'S old treehouse. It's long past the end of summer. My brain is ruined. My career is in tatters. O F., is this the training you planned for me?

[Est-ce que tu me feras ressentir, Catherine Tekakwitha ? N'es-tu pas morte ? Comment me rapprocher d'une sainte morte ? Cette quête est un non-sens. Je suis malheureux dans la vieille maison dans l'arbre de R. L'été est fini depuis longtemps. Mon cerveau est en ruines. Ma carrière est en miettes. Ô, F, était-ce l'entraînement que tu avais planifié ?]

La carrière ruinée, l'esprit affecté, tout semble indiquer que le narrateur est déjà, à ce moment, dans un état de déliquescence qui annonce la fin du récit, sa chute inévitable. Peu après, la situation d'énonciation est d'ailleurs rappelée : « I'm freezing to death in this damn treehouse. » La folie qui habite le narrateur, quant à elle, s'aggrave au fil des pages :

-F.! Why did you lead me here?

And do I hear an answer? Is this treehouse the hut of Oscotarach? F., are you the Head-Piercer? I did not know the operation was so long and clumsy. Raise the blunt tomahawk and try once more. Poke the stone spoon among the cerebral porridge. Does the moonlight want to get into my skull? Do the sparkling alleys of the icy sky want to stream through my eyeholes? F., were you the Head-Piercer, who left his hut and applied to the public ward in pursuit of his own operation? Or are you still with me, and is the surgery deep in progress?

[-F. ! Pourquoi m'as-tu mené ici ?

Et est-ce que j'entends une réponse ? Est-ce que cette maison dans l'arbre est la hutte d'Oscotarach ? F., es-tu le Perce-tête ? Je ne savais pas que l'opération était si longue et maladroite. Lève le tomahawk émoussé et reprends-toi. Frappe la cuillère de pierre dans le pouding cérébral. Est-ce que la lueur de la lune veut entrer dans mon crâne ? Est-ce que les chemins scintillants du ciel glacé veulent jaillir dans mes orbites ? F. es-tu le Perce-tête qui a laissé sa hutte et s'est porté volontaire à l'asile en quête de sa propre opération ? Ou bien es-tu toujours avec moi, la chirurgie profondément entamée ?]

L'intervention de F. est présentée comme celle du dieu huron Oscotarach relayée par Francis Parkman dans son ouvrage sur les Jésuites⁸⁴. Plus loin F. écrit : « Ask yourself. Was I your Oscotarach? I pray that I was. The surgery is deep in progress, darling. I am with you. »

⁸⁴ Francis Parkman, *The Jesuits Of North America In The Seventeenth Century*, Boston, Little, Brown & Company, 1879, p. xxxii.

[Demande-toi. Étais-je ton Oscotarach ? Je prie pour l'avoir été. La chirurgie est en chemin, mon chéri. Je suis avec toi.] Tout se passe comme si l'influence de F. sur le narrateur se poursuivait après sa mort, pénétrant son esprit pour guider ses gestes, comme s'ils ne faisaient plus qu'un. C'est probablement à partir de ces éléments que Cardinal ou Davey, qui sont évidemment loin d'être de mauvais lecteurs, en viennent à conclure que le personnage de la troisième partie est, en fait, une sorte de transsubstantiation de F. Force est d'admettre cependant que la dépersonnalisation à l'œuvre s'explique d'avance par la folie du narrateur isolé dans sa cabane, qui entend encore l'influence de son mentor raisonner dans sa tête, et qui y trouve l'explication de ses comportements déviants. Il n'est pas vraiment important de déterminer quelle est la bonne ou la mauvaise interprétation, mais il faut comprendre que le choix de celle-ci vient orienter, comme l'avance Cardinal, les conclusions qu'il est possible de tirer du roman.

Faire de F. le personnage dans la cabane discrédite tout à fait son rôle tutélaire, et permet de faire du narrateur une victime de ce dernier. Faire de I. le personnage dans la cabane vient alors montrer toute la perversion derrière son rapport à Edith, à la Sainte Mohawk et à l'historiographie. Pour comprendre l'échec du projet initial de compréhension de la vie et de l'œuvre de Kateri Tekakwitha, il faut revenir à cette image du voile d'Isis. Le narrateur, alors qu'il retourne dans la forêt cherche, comme c'était le cas dans sa démarche de connaissance du monde autochtone, à percer les mystères de la Nature. Son rapport à l'autochtone s'avèrera destructeur pour Edith, et son rapport à la nature sauvage le sera tout autant : « I'm freezing to death in this damn treehouse. I thought Nature would be better than my little semen basement kitchen. » [Je gèle à mort dans cette maudite maison dans l'arbre. Je croyais que la Nature serait meilleure que ma petite cuisine dans un sous-sol plein de sperme.] Le thème du retour à la Nature est récurrent dans la poésie et la fiction depuis l'invention progressive du concept à partir du XVIII^e siècle. Il prend cependant des teintes plus populaires avec l'avènement des années 1960 et du mouvement hippie qui reprend dans une forme digérée l'idéal romantique du retour à la terre. « Let nature be your teacher », écrivait William Wordsworth, une imprécation qui semble motiver également le narrateur de *Beautiful Losers* alors qu'il cherche à se départir d'un professeur de désir aux idées tortueuses. Mais le retour à la nature romantique

ne s'accomplit pas dans le roman, pas plus que les figures autochtones sont assimilables à celles de bons sauvages. Au contraire, l'abandon de la civilisation par le narrateur signera sa décadence psychologique et ontologique. Cette absence d'un idéal naturel salvateur n'est d'ailleurs pas sans rappeler la représentation qu'en fait Gilles Carle dans son film *Les Mâles* (1972) où, là aussi, l'état de nature en est un d'ennui, de violence et de dépravation⁸⁵.

Il n'y a donc pas de raccourci possible, d'identité sauvage primordiale qui permettrait de retrouver l'absolu dans une nature éternelle et sanctifiée. L'apparition de la déesse Isis à la toute fin du récit ne vient que confirmer cette réalité : si la Nature contrôle bel et bien le récit, elle est marquée elle aussi par la perversion et la jouissance destructrice. Cette vision nihiliste du monde naturel trouve des échos dans les propos que tient Werner Herzog dans le making of de *Fitzcarraldo* (1982⁸⁶). À propos de la jungle amazonienne, le réalisateur explique à la caméra : « Nature here is violent. I would see fornication, and asphyxiation, and choking. And fighting for survival, and growing, and just rotting away. » [La nature ici est violente. J'y vois de la fornication, de l'asphyxie, de l'étranglement. Un combat pour la survie, qui pousse de partout, mais qui ne fait que pourrir.] Le roman de Cohen est, en ce sens, très herzoguien, parce qu'il représente justement cette nature comme un endroit qui, loin de servir de *locus amoenus*, de refuge pour les âmes tourmentées par les angoisses de la modernité et de la civilisation, poursuit le travail suicidaire et génocidaire de cette dernière. Lieu de fornication, de défoulement des pulsions les plus inavouables, la nature n'est pas différente de la vie moderne qui n'est à peine qu'une sophistication de cette fornication destructrice au fondement de l'organisation du monde.

À partir de ce constat, il est intéressant de comprendre la description du génocide autochtone par Cohen non pas comme la dénonciation d'un crime au sens où il faudrait identifier des coupables et réparer les torts commis. Il ne s'agit pas, à l'image de Bartholomé de las Casas dans sa *Brevissime relation de la destruction des Indes*, de dénoncer le massacre des

⁸⁵ Gilles Carle (réalisateur), *Les Mâles*, Onyx films inc., 1971, 113 minutes.

⁸⁶ Les Blank (réalisateur), *Burden Of Dreams*, DVD, The Criterion Collection, 2005 [1982], 95 min.

Indiens et les crimes des colons, mais plutôt d'en exposer la logique perverse qui se poursuit jusque dans les moindres replis de la civilisation.

L'ultime renversement de cette logique se trouve sans doute au moment où F. tente de faire jouir Édith à l'aide des descriptions des tortures subies par les pères Brébeuf et Lalemant aux mains des Iroquois. La lecture la mène alors au bord de l'orgasme mais, comme c'était le cas pour le narrateur et F. alors qu'ils se masturbaient en route vers Ottawa, elle n'arrive pas jusqu'au bout et la scène se termine en bousculade pour savoir qui pourra s'emparer du « Danish Vibrator » que le jeu des sacrilèges désigne sous l'abréviation D.V., souvent utilisée dans le monde anglophone au début du XXe siècle pour désigner « Deo Volente », si dieu le veut. Ainsi, le moment cathartique, le renversement révolutionnaire de l'Histoire où le perdant deviendrait vainqueur, où les victimes deviendraient enfin tortionnaires, est sans cesse repoussé. Il n'y a qu'une décadence possible, qu'une perversion annihilante, et l'historiographie finale de *Beautiful Losers* n'entrevoit pas de renversement ou de revanche de l'histoire autrement que dans la destruction des identités.

D'une décolonisation, l'autre

Comme l'a souligné Frank Davey, la question nationale québécoise occupe une place importante dans *Beautiful Losers* à travers le personnage de F., qui est un député fédéral aux tendances terroristes. La fascination du narrateur pour la révolution proposée par le leader politique francophone est à placer sur même plan que celle qu'exerce le sort des autochtones du Canada. Cohen explique cet amour pour le discours révolutionnaire dans un long passage construit autour de l'anaphore « I wanted » et d'une série d'antithèses :

I wanted to rush across America in a sealed train, the only white man whom the Negroes will accept at the treaty convention. I wanted to attend cocktail parties wearing a machine gun.

Le début du passage, « I always wanted to be loved by the Communist Party and the Mother Church », fait état de la continuité entre le discours marxiste révolutionnaire et le discours religieux. Cette sécularisation du discours apocalyptique maintes fois commentée

prend toutefois des atours plus pervers chez Cohen. En effet, l'image convoquée dans l'extrait cité est celle de Lénine, rentré de son exil en Suisse pour rejoindre Petrograd par train blindé après la Révolution de février et la déposition du Tsar Nicolas II. Celle-ci est juxtaposée à une hypothétique révolution noire évoquée par certains éléments plus radicaux du black nationalism aux États-Unis (mais surtout par ses détracteurs). Le contraste entre ces deux événements, l'un réel, l'autre imaginé, place le narrateur dans une situation ambiguë. La ligne officielle des bolchéviques, quant au prolétariat, était au mieux celle d'une bienveillance paternelle. Le sort du soviét de Petrograd, noyauté par les partisans de Lénine, et de la résistance ouvrière au communisme de guerre, qui sera réprimée dans le sang quelques années plus tard, montre bien les apories du discours bienveillant du parti communiste. L'ironie de Cohen, à ce propos, est perceptible dans la deuxième phrase de l'extrait cité. Assister à des cocktails party avec un fusil-mitrailleur en bandoulière est une illustration forte d'un certain kitsch révolutionnaire qui se retrouve aussi dans la figure du cowboy aquinien. Le narrateur est d'ailleurs assez limpide à ce sujet quand il ajoute :

I wanted to tell an old girl friend who is appalled at my methods that revolutions do not happen on buffet tables, you can't pick and choose, and watch her silver evening gown dampen at the crotch.

Ces « méthodes » sont alors réduites à une manière d'exciter les femmes et de se rendre séduisant en société. Là aussi, il est possible d'établir un parallèle avec Aquin qui entremêle lyrisme amoureux envers K et discours révolutionnaire, comme si la révolution et la conquête de la femme allaient de pair. La différence est que Cohen ne se laisse pas tout à fait berner par sa propre petitesse, que le ridicule de son narrateur et de ses « I wanted » est bien visible, alors que, chez Aquin, les failles du narrateur en la matière sont plus nébuleuses. Peut-être existe-t-il une révolution réelle susceptible d'advenir ? Pour Cohen, si c'est le cas, cette révolution est à célébrer avant tout pour son esthétique, et non pas pour l'hypothétique libération qu'elle pourrait apporter. Cette fascination pour la pose révolutionnaire sera d'ailleurs une des constantes de son œuvre, tant dans le poème cité en début de chapitre, qui précède *Beautiful Losers*, que dans une pièce tardive comme « *A Street* » dans laquelle il chante :

You put on a uniform

To fight the Civil War
 You looked so good I didn't care
 What side you're fighting for

Dans un jeu bien commun chez Cohen, la gravité historique de la révolution est ramenée à la concupiscence et à la séduction. C'est la même chose qui s'opère dans *Beautiful Losers*, et qui rend difficile d'établir une réelle volonté politique chez l'auteur. Trahison des déshérités de la terre, la révolution présentée par Cohen est présentée avec envie, mais aussi avec bassesse, comme une manière de bien paraître en société. Le début du passage complet fait d'ailleurs écho à un effet de mode très populaire chez la jeunesse universitaire de l'époque : « I wanted to live in a folk song like Joe Hill ». Joe Hill, figure emblématique du mouvement ouvrier américain : à un moment où les folk singers comme Peete Seeger, Joan Baez, Phil Ochs ou Bob Dylan font fureur dans les cafés new-yorkais et sur les campus en chantant des hymnes ouvriers ou des chansons engagées, cette ligne montre la vanité sous-jacente à l'identification de la jeunesse aux combats des déclassés. Alors qu'il a tout en main, le narrateur de Cohen voudrait être une victime de l'histoire, celui que les Noirs accepteraient comme un des leurs s'ils parvenaient à renverser l'ordre racial, alors que tout en lui respire le privilège.

S'il faut chercher une politique cohénienne, elle est à chercher dans cette dénonciation de l'hypocrisie des dominants. Son amour pour Kateri Tekakwitha et sa fascination pour les révolutions (dont l'éventuelle révolution québécoise) transpirent la mise en scène, la vision fantasmatique d'être un Norman Bethune ou un Che Guevara tout en n'arrivant même pas à être un Hemingway libérant le bar du Ritz.

Il est possible de trouver un rapport similaire à l'esthétique révolutionnaire chez Aquin. En effet, le ridicule du narrateur aquinien menant la grande vie à travers ses courses poursuites est à loger à la même enseigne que la concupiscence révolutionnaire chez Cohen. La différence réside cependant dans l'objet de leur désir d'identification. Chez Aquin, cette identification est triple : celle à l'espion-révolutionnaire québécois, celle à H. de Heutz et celle au sujet plongé dans la folie. Dans le passage sur le manoir d'Echaendens, le narrateur admire forcément l'érudition de son double-ennemi tout en cherchant à se retrouver en lui. Il voudrait être ce dominant, contrôler enfin le fil du récit. La défaite du narrateur sera de ne pas avoir le luxe de

ce vouloir-être, c'est lui le perdant de l'Histoire, le dominé, l'imposteur. Il n'est pas en mesure de s'identifier lui-même, que ce soit dans sa folie, dans sa quête ou dans ses fantasmes. Il est identifié par un système dont il ne contrôle pas les instances, que ce soit à l'asile ou dans l'édifice canadien. Le prochain épisode, s'il advient, serait alors celui d'une identification où, au-delà de l'identité en tant que telle, le sujet aquinien pourrait quitter sa fatigue culturelle et son désespoir, la case folklorique et impotente dans laquelle le système le confine pour pouvoir accéder au luxe de la globalité et de l'identification infinie.

Dans le cas de Cohen, le narrateur a bel et bien ce luxe, il est l'individu global, et le ridicule de son désir victimaire est d'autant plus fort qu'il est au sommet de la pyramide. Il voudrait être Noir, Mohawk, Québécois, mais il n'est qu'un universitaire anglophone qui jouit de cette liberté d'être un autre à loisir, d'avoir cette grandeur morale qu'on attribue souvent aux perdants de l'Histoire sans jamais en payer le prix.

Comme je l'ai précisé plus haut, il est à mon avis difficile de douter de la volonté révolutionnaire d'Hubert Aquin. Même s'il est possible d'y aller d'explications psychologisantes, il faut prendre l'auteur au mot quand il écrit qu'il souhaite l'avènement d'une révolution québécoise. Politiquement, la ligne est claire : elle suit celle, fréquente à l'époque, qui vise l'avènement d'un Québec indépendant et socialiste. Le parti pris politique de Cohen est beaucoup moins clair.

Tout au long de sa carrière, comme l'explique son biographe Ira Nadel, Cohen jouera d'ambivalences à propos des questions politiques, passant d'un appui explicite aux causes révolutionnaires à des dénégations esthétisantes. C'est le cas, notamment, en 1961, lorsqu'il part rejoindre la révolution cubaine pour finalement passer son temps dans les boîtes de nuit de la Havane. Comme l'auteur l'expliquera plus tard à son biographe : « I had this mythology of this famous civil war in my mind. I thought maybe this was my Spanish civil war, but it was a shabby kind of support. It was really mostly curiosity and a sense of adventure. » [J'avais ce rapport mythologique à la guerre civile dans mon esprit. Je croyais que ce serait peut-être ma Guerre civile espagnole, mais c'était un appui brinqueballant. C'était avant tout porté par la curiosité et le goût de l'aventure.]

La fascination exercée sur Cohen par l'indépendantisme québécois se déploie de manière similaire dans *Beautiful Losers*. La scène où F. traîne le narrateur dans un rallye indépendantiste joue de ce rapport ambigu entre révolution et séduction. Le passage débute par une promenade à travers la ville :

Arm in arm, we walked through the narrow harbor streets of Montreal. We watched great showers of wheat fall into the holds of Chinese cargo boats. We saw the geometry of the gulls as they drifted in perfect circles over center points of garbage. We watched great liners shrink as they hooted down the widening St. Lawrence, shrink into shining birch-bark canoes, then into white caps, then into the mauve haze of distant hills.

L'extrait rappelle « l'Invitation au voyage » de Charles Baudelaire (Vois sur ces canaux/ Dormir ces vaisseaux/ Dont l'humeur est vagabonde ; / C'est pour assouvir / Ton moindre désir / Qu'ils viennent du bout du monde) avec cette image du blé des prairies qui s'engouffre dans les cales pour servir l'appétit des marchés, mais il montre aussi un narrateur-flâneur qui est témoin de cette scène du sommet de l'Histoire, en mesure de contempler le délitement de l'économie de marché où le déchet, concept on-ne-peut-plus lié à l'imaginaire de la civilisation, et le naturel s'entremêlent dans ces « cercles parfaits » des goélands. Non seulement l'espace n'est pas limité pour le narrateur qui voit le monde au-delà, mais le temps non plus ne l'est pas quand il voit au large du Saint-Laurent les canots autochtones. Cette maîtrise de l'espace et du temps se déplace par la suite vers la colline du Mont Royal, puis vers le « Parc Lafontaine Park » où se déroule la manifestation indépendantiste. Dès cet instant, le confort du narrateur est affecté : « This is an ugly crowd, F. Let's walk faster. », demande ce dernier, comme si justement sa domination sur l'espace montréalais était menacée par la foule francophone et nationaliste, elle crie d'ailleurs en bloc « History! [...] Give us back our History! The English have stolen our History! », pour réclamer le contrôle sur le temps et le territoire. À partir de ce moment une transition s'opère entre la peur du narrateur et son désir de faire un avec la foule : « Arm in arm, F. pulled me to the scene of commotion. Many of the demonstrators wore sweatshirts inscribed with QUEBEC LIBRE. I noticed that everyone had a hard-on, including the women. » La volonté de puissance de la foule est alors assimilée au désir sexuel, et le narrateur cherche à participer à l'orgie symbolique en train de se dérouler. Alors qu'une des participantes l'empoigne, il s'écrie « Fuck the English! », reniant sa propre position dans l'échiquier

montréalais pour mieux se fondre à la foule et jouir de son contact. La situation commence à se dégrader quand le jeune réalisateur de l'ONF qui livre le discours se met à parler de pureté du « sang » : « Rub harder! I shouted, but some angry faces shushed me. » Le narrateur demande à jouir, mais la foule commence à s'apercevoir de son imposture. Le discours se termine, la foule se disloque et en vient même à se retourner contre lui : « He looks English ! », « He looks Jewish ! », non seulement ne parvient-il pas à se dépersonnaliser totalement, à ne faire qu'un avec la foule, mais son statut lui est rappelé brutalement. L'Histoire, le sang et son pouvoir symbolique le dissocient irrémédiablement de la force sexuelle du désir collectif qui est en train de se déployer. La révolution québécoise exerce chez lui un désir profond d'émulation, une volonté de suivre le mouvement, et même d'épouser la cause un peu comme c'était le cas avec les révolutionnaires cubains : « [...] they think they are Negroes, and that is the best feeling a man can have in this century », son désir d'émulation est aussi un désir victimaire qu'il n'arrivera pas à assouvir.

Une dernière promenade montréalaise

Chez Hubert Aquin, contrairement à chez Cohen, cette position victimaire n'est pas remise en question. Alors que le narrateur de *Beautiful Losers* est un dilettante vaniteux dont le désir d'émulation des mouvements révolutionnaires ne sert que sa propre cause, celui d'Aquin évolue dans un territoire contrôlé et entravé. En ce sens, la scène finale où il se fait arrêter peut être rapprochée des promenades désinvoltes du narrateur de Cohen. « En y réfléchissant et pour me réadapter plus vite, j'ai marché interminablement » (PÉ, p. 154), explique-t-il, mais les lieux qu'il traverse ne sont pas ceux de l'espace mondial, ce sont le « Mayfair Hospital », « la rue Drummond », le « Picaddily », le « King's Ransom », autant de toponymes qui représentent la domination anglaise réaffirmée par son arrestation à la sortie de la cathédrale Notre-Dame. « [C]omme j'ai hâte de courir à nouveau dans l'immensité désœuvrée de mon pays pour te voir en chair, toi, mon amour, autrement que je te vois disparaître dans la frêle opacité du papier. » (PÉ, p. 158) L'enfermement réel et romanesque doivent être surmontés pour que le narrateur puisse jouir d'une liberté analogue à celle du narrateur cohénien. Pour lui, la révolution est le

seul moyen d'accès au monde alors que pour Cohen, ce monde est un donné qui lui deviendra hostile dans sa déchéance. D'ailleurs, les phrases suivantes interrogent ces limitations de l'espace : « Où es-tu ? À Lausanne ou dans ton appartement de Tottenham Court Road ? » La possibilité d'une libre circulation sur le territoire québécois serait alors le moyen pour lui d'accéder à la mondialité. Comme dans la *Fatigue culturelle*, la révolution nationale devient le moyen par lequel le monde peut se donner au Canadien français et au narrateur.

Pour Cohen, l'espace canadien ne posera jamais une grande limite. Sa carrière, après *Beautiful Losers*, l'amènera à se produire dans le monde entier, partant d'abord d'Hydra, où il écrit son roman, pour rejoindre ensuite New York et se lancer dans la musique. Pour Aquin, les choses se dérouleront différemment. Ses romans n'atteindront jamais d'autres publics que celui du Québec, ses tentatives à la radio et au cinéma ne seront jamais couronnées de succès et sa mort prématurée en 1977 scellera la fin d'une œuvre qui restera beaucoup cantonnée chez les spécialistes avec des romans comme *L'Antiphonaire* ou *Neige Noire* qui ne trouvent guère d'écho en-dehors du cercle dévoué des aquiniens. Bien sûr, Aquin reste à l'heure actuelle un « écrivain national », une spécialisation sans doute bien imagée par le pavillon de l'UQAM qui porte son nom. L'inscription de l'écrivain dans les lieux de mémoire n'est cependant sans commune mesure avec celle de Leonard Cohen tout juste après sa mort.

À Blainville, une petite rue résidentielle porte le nom Hubert-Aquin, il s'agit d'une courte lignée de multiplex sans âme débouchant d'un côté sur une forêt de peupliers à moitié entamée par les futurs développements, de l'autre sur la cour à bois de la gare de Blainville, comme une sorte de synecdoque parfaite de l'étalement urbain qui ronge les derniers espaces verts de la vallée du Saint-Laurent et de l'extractivisme à la base de la confédération canadienne. Même dans la mise en mémoire, l'espace aquinien est encore celui de la dépossession.

De l'autre côté, alors que j'écris ces lignes depuis les locaux de l'Université Concordia, je peux sortir de mon bureau, faire quelques pas dans le corridor qui mène du département d'études françaises à celui d'études anglaises, et tomber sur une fenêtre qui donne sur une gigantesque fresque de 1000 m² représentant Leonard Cohen, fedora sur la tête et main sur le cœur, comme une sorte de saint qui veillerait sur le centre-ville. Celui qu'Oward et Brittain

présentaient déjà comme le maître de la ville alors qu'il n'était à peine qu'un jeune poète est finalement devenu son saint patron, une figure bienveillante et rassembleuse capable de faire le pont entre anglophones et francophones. Bien sûr, ce genre de monumentalisation vient avec sa part de zone d'ombres, de présupposés et de mauvaises lectures. Bien peu de francophones ont véritablement lu les romans de Cohen, et les personnages narcissiques, masochistes et autodestructeurs qu'ils mettaient en scène ont depuis laissé le pas à la figure du *crooner* mélancolique, bouddhiste à ses heures, habité par sa quête de l'absolu à peine entravée par les plaisirs du monde que sont l'alcool et les femmes.

À sa mort à l'automne 2016, les scènes de deuil et d'éloges se sont multipliées. Une vigie improvisée avait même pris place devant l'appartement donnant sur le Parc du Portugal qu'il occupait encore de temps à autres quand il n'était pas à Los Angeles. À ce sujet, une chroniqueuse connue du *Journal de Montréal* écrivait d'ailleurs qu'« [i]l avait beau s'acheter une petite maison à Hydra, en Grèce, passer cinq ans dans un monastère bouddhiste à Los Angeles ou fréquenter l'Hôtel Chelsea à New York, Montréal était toujours sa maison⁸⁷ ». Celui que *Parti Pris* écorchait en 1965 en le qualifiant pratiquement d'étranger avait désormais sa place, certains allant même jusqu'à le qualifier de « vrai héros des Québécois⁸⁸ ». Après les éloges, les spectacles-hommage, les murales, le Musée d'Art Contemporain organisa même une rétrospective intitulée « Leonard Cohen. Une brèche en toute chose⁸⁹ » qui ne se gênait pas pour verser dans l'imaginaire hagiographique. À partir d'éléments biographiques l'exposition passait par toute la carrière de Cohen avant d'aboutir, au moment de la mort, à une œuvre en plomb de Marc Quinn, assimilable à l'enveloppe corporelle de Cohen, pour aller vers une reconstitution de sa chambre incorporant une vision en hologramme du poète ressuscité. Difficile d'avoir une illustration plus forte de l'imaginaire prophétique désormais accolé à la figure de Cohen. Tout comme dans les sanctuaires chrétiens, d'ailleurs, la sortie de la visite se

⁸⁷ Sophie Durocher, « Leonard Cohen, Montréalais et Québécois », *Le Journal de Montréal*, 14 novembre 2016.

⁸⁸ Louis-Samuel Perron, « Leonard Cohen “était un vrai héros des Québécois” » *La Presse*, 11 novembre 2016.

⁸⁹ Musée d'Art Contemporain de Montréal, *Leonard Cohen. Une brèche en toute chose*, Montréal, 9 novembre 2017-12 avril 2018.

terminait à la boutique avec ses images pieuses, où il était possible d'acheter un sac à l'effigie de Cohen ou encore de savourer « Les favoris de Leonard Cohen » au restaurant du MAC, soit un sandwich au smoked meat ou un bagel au saumon fumé.

Prochain Épisode a été reçu au moment de sa parution comme une œuvre qui venait combler le vide sociologique et stylistique d'une littérature québécoise naissante à la recherche d'un corpus qui incarnerait son projet national d'émancipation. Autant le texte met-il en scène ces limites d'un territoire de dépossession où le sujet canadien-français ne peut accéder à un espace-monde où il serait libre et en pleine possession de la « grande culture », autant ce livre dessine-t-il un espace de liberté, tant créative que culturelle, où les références ne sont pas celles du pays ou de la nation. La mise en mémoire défaitiste de l'œuvre et de l'auteur, à l'image du projet national dans lequel elle a été circonscrite, la territorialise une fois de plus en limitant sa portée à l'échelle de la littérature québécoise. Il ne s'agit pas, en soi, d'une erreur de lecture, la défaite est partout chez Aquin, et cette défaite est aussi nationale. Toutefois, cet échec se présentait aussi dans sa fulgurance, comme un mode d'accès à l'universel pour le fou, le désœuvré ou le dominé. Il y a, chez Cohen, un désir de défaite qui cherche à rejoindre cette beauté désespérée du narrateur aquinien : c'est seulement en retrouvant sa faiblesse que le narrateur anglophone pourrait accéder au statut de *beautiful loser*, mais le résultat, lui, est plus qu'incertain. Alors qu'il voudrait se placer du côté des damnés de la terre, ses tentatives de désescalade de l'échelle sociale ne le mènent qu'à l'ignominie et à la méchanceté, incapable d'être totalement la victime qu'il voudrait être.

L'ironie du sort a voulu que le barde montréalais devienne une figure quasi-christique, consensuelle et réconciliatrice, alors que Cohen se posait lui-même, dans la première partie de son œuvre, comme un écrivain à scandale, une sorte d'anti-canadien radical. Pour Aquin, cette mise en mémoire est souvent celle, comme dans le film de Godbout, d'une défaite dans l'aliénation et l'inachèvement. Mais il ne s'agit d'un inachèvement que si nous le lisons dans l'étroite lorgnette d'un projet national qui n'aurait pas abouti et que nous l'enfermons dans un territoire qu'il appelait certes de ses vœux, mais qui avait aussi pour frontière ultime une forme d'universalité. Relire Aquin à travers Cohen permet alors de voir le caractère libérateur de la défaite, seule manière de devenir des perdants magnifiques.

CHAPITRE 4 : LET US COMPARE MYTHOLOGIES

Une anecdote relayée par Charles Foran, le biographe de Mordecai Richler, veut qu'à la première du film *The Apprenticeship Of Duddy Kravitz* en 1974, Saidye Bronfman, l'héritière de la riche famille montréalaise propriétaire de la compagnie de spiritueux Seagram, se serait exclamée : « Eh bien, Mordecai, vous en avez fait du chemin pour un petit gars de la rue Saint-Urbain », ce à quoi l'auteur aurait répondu : « Et vous, vous en avez fait du chemin pour une femme de bootlegger ». Susan Margaret Murphy¹ relate, de son côté, cette histoire à propos de Jacques Ferron et du journaliste canadien-anglais Scott Symons (qui deviendra plus tard l'auteur de *Place d'Armes*).

Invité en 1960 lors de la IV^e Rencontre des écrivains qui avait lieu à Saint-Sauveur, Symons serait intervenu, de son propre aveu, dans un débat dont le thème était « Comment concilier notre civilisation américaine et notre culture française ? ». « Quel est le rôle du Canada anglais ? », aurait-il demandé. Un certain Jacques Ferron se serait alors écrié « On se f... du Canada anglais », au grand désespoir de Gilles Vigneault et d'André Guérin qui durent prendre la défense de leur invité.

Quelques semaines plus tard, Symons recevait un appel du même Jacques Ferron pour l'inviter à dîner avec sa famille. Après une soirée que Symons qualifia d'agréable, les deux hommes ne se revirent pas, mais ils se recroisèrent par l'écrit un an plus tard quand, au milieu d'une controverse entre Jacques Godbout et Symons à propos de la valeur de l'œuvre de Marie-Claire Blais, Ferron prit la peine d'écrire :

Scott Symons a été un plaisant personnage aussi longtemps qu'il a rédigé son journal intime : on ne savait pas ce qu'il y mettait, il en avait que plus de talent. Dans sa lettre à Jacques Godbout, il montre que sa verve peut avoir un fond de grande platitude².

¹ Susan Margaret Murphy, *Le Canada anglais de Jacques Ferron (1960 - 1970): formes, fonctions et représentations*, Québec, Presses de l'Univ. Laval, 2011, p. 87-88.

² *Ibid.*, p. 83.

Les deux hommes ne se reparleraient jamais, même si Symons découvrit, en 1963, que Ferron lui avait dédié sa pièce de théâtre *La Tête du roi*. Ces anecdotes relaient sans doute deux styles différents, l'un, richlérien, plus près du combat de rue, et l'autre, ferronien, plus près de l'escrime des grands seigneurs, mais ils n'en illustrent pas moins deux figures d'écrivains polémistes³.

Le présent chapitre vise à revenir sur deux de leurs romans, *La Chaise du maréchal ferrant* (1971) et *Solomon Gursky Was Here* (1989) qui ont en commun d'avoir été décrits comme des romans nationaux. Nous verrons que cette étiquette, bien que justifiée, ne parvient pas à rendre compte tout à fait de la complexité des rapports identificatoires qu'ils entretiennent par rapport au territoire. Au contraire, il nous sera permis de voir comment les deux œuvres mettent de l'avant un espace-monde de liberté, tantôt comme un souhait impossible à atteindre pour les personnages, tantôt comme un avenir rêvé pour le Québec. Avant d'en arriver à ces réflexions sur l'espace et le territoire, je tiendrais tout d'abord à revenir sur le parcours de la critique feronienne et richlérienne qui ont, dans les deux cas, beaucoup influencé la compréhension de leur œuvre. Ferron, vu comme écrivain national, puis comme victime d'une nation qui ne vient pas, Richler vu comme l'ennemi canadien-anglais par excellence, puis comme une sorte d'adjuvant critique d'une certaine pensée postnationale : ces portraits méritent d'être nuancés, et c'est par ces nuances que j'aimerais commencer le parcours de ce chapitre.

Breve histoire de la réception de Ferron : les débuts

À l'automne 1976, quand paraît le dossier d'*Études françaises* sur son œuvre, Jacques Ferron est déjà un écrivain établi de 55 ans, mais ses débuts en littérature ont été plus timides. Il faut dire que Ferron ne vient pas de nulle part. Déjà en 1938, alors qu'il n'a que 17 ans, l'auteur publie des textes dans le journal étudiant du Collège Jean-de-Brébeuf.

³ À ce sujet, voir aussi : Dominique Garand, *Ferron face à Trudeau : variations polémiques*, vol. 29, n° 3-4, té-automne 2005, p. 92-109.

Brébeuf est un des hauts lieux de la bourgeoisie canadienne-française de l'époque, et la petite caste qui se met déjà en place durant ces années aura une influence considérable sur la période de la Révolution tranquille. Le premier texte de Jacques Ferron de la série de chroniques intitulée « Les carnets d'un bellettrien », par exemple⁴, est dans une édition qui regroupe des auteurs tels que le futur syndicaliste Pierre Vadeboncoeur, le futur premier ministre du Canada Pierre-Elliott Trudeau (qui signe un texte sur les ronflements de son co-chambreur), ainsi que le jeune Pierre Péladeau, futur magnat de la presse (qui rédige une brève critique littéraire prémonitoire intitulée « Le Roi de l'Or »). Le rédacteur en chef est, quant à lui, Paul Gérin-Lajoie, futur député libéral et premier homme à la tête du ministère de l'éducation.

À cette éducation dans les hautes sphères sociales vient s'ajouter un succès d'estime pour sa sœur, Marcelle Ferron, connue dans le milieu des arts dès 1948, pour avoir été une des signataires de *Refus Global*. Bien sûr, à cette époque, les Automatistes n'ont pas encore la cote et ne sont pas reconnus par le milieu artistique canadien-français, mais cette association précoce avec l'avant-garde aura certainement un impact sur la réception subséquente des œuvres de son frère.

Les liens de l'auteur avec le groupe automatiste se font sentir en 1949 alors qu'un débat public éclate à propos d'une lettre aux journaux rédigée par Pierre Gauvreau et signée, entre autres, par Claude Gauvreau, plusieurs autres automatistes et Jacques Ferron au sujet de la loi du cadenas, qui permettait au gouvernement québécois de fermer préventivement les lieux de réunion des supposés communistes. La lettre prenait deux cas en exemple pour monter comment cette loi débordait de son cadre pour devenir une loi de censure, celui de Paul-Émile Borduas, renvoyé de l'École du Meuble à cause de la publication de *Refus Global* et celui de Jules Sioui, activiste wendat emprisonné pour incitation à la rébellion contre le Canada⁵.

La polémique qui éclate par la suite tient un peu du cirque. Dans l'édition du 14 février du *Canada*, Robert Cliche, le beau-frère de Jacques Ferron, prend la plume pour dénoncer des

⁴ Jacques Ferron, « Le carnet d'un bellettrien », *Le Brébeuf*, vol. 5, n° 7-8, 12 février 1938, p. 2.

⁵ Pierre Gauvreau, « Protestation collective », *Le Canada*, Montréal, 8 février 1949, p. 4.

automatistes qu'il décrit comme plus censeurs que libertaires, les accusant d'appliquer eux-mêmes une forme de loi du cadenas⁶. Il en profite pour lancer une boutade raciste à l'encontre de l'association du « Primitif » Borduas et de Jules Sioui. La réponse de Jacques Ferron ne tarde pas à venir et est insultante au point où la rédaction se sent dans l'obligation de publier un rectificatif en accompagnement : « Nous regrettons que dans l'intéressante réponse qu'il donne à la lettre de M. Robert Cliche, M. Ferron soit si peu resté insensible aux charmes de l'invective⁷ ». Il faut dire que les termes utilisés par l'auteur sont forts :

Cliche est Beauceron : le Surréalisme ne l'est pas : honni soit donc ce mouvement. D'ailleurs on trouve en Beauce quelque chose de beaucoup mieux que le Surréalisme : on trouve l'amiante et le culte des poussières sclérosantes. Car chaque pays a ses splendeurs, chaque laideur a ses beautés; votre correspondant a sans doute des vertus secrètes. Sa lettre ne les montre guère. Elle révèle cependant une ignorance étonnante de ce que peut être le fascisme. L'emploi des mots à contre-sens est le fait des têtes sans cervelle. Ce qui, semble-t-il, n'est pas un malheur dans cette province⁸.

Le contexte nous amène à douter de la sincérité de la boutade. En effet, Cliche est marié à Madeleine Ferron, la sœur de Jacques, ce qui peut amener le lecteur à se demander si toute cette empoignade n'est pas arrangée pour épater la galerie. L'édition des correspondances où sont reproduites les lettres que s'envoient les deux polémistes montrent un portrait différent de cette hostilité de façade. Dans une lettre datée de février 1949, Cliche écrit par exemple à Ferron :

Nombre de gens (j'en ai été surpris) suivent cette polémique. On s'attend à ce que je réponde violemment et on me prend en pitié. On trouve que tu as été pour le moins insolent et on me demande quel énergumène tu peux bien être. Je ne dis pas que tu es mon beau-frère, car on croirait que nous sommes fous. Je dis simplement que tu es morphinomane divorcé, et communiste! Les braves gens se signent et ils prient pour ta conversion et pour le succès de la sainte croisade dont je suis, pour eux, le porte-étendard⁹.

⁶ Robert Cliche, « Ceux qui cadnasseraient volontiers l'atelier de Pellan », *Le Canada*, Montréal, 14 février 1949, p. 4.

⁷ Jacques Ferron, « Réponse à Me Robert Cliche », *Le Canada*, Montréal, 16 février 1949, p. 4.

⁸ *Ibid.*

⁹ Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Une famille extraordinaire : correspondances*, 1^{re} éd., Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 2012, p. 162.

En comparaison de la guerre de coqs entre Cliche et Ferron, la réponse de Gauvreau¹⁰ reste la plus intéressante de toute cette polémique parce qu'elle met en branle une réflexion profonde sur les liens entre automatisme, antiracisme et anarchisme. Toutefois, la participation de Ferron à cette affaire montre publiquement les liens qu'il développe avec l'avant-garde artistique de l'époque. Ces liens ne sont pas évidents si l'on s'intéresse à la dramaturgie ferronienne ou à ses contes, qui empruntent des formes beaucoup plus classiques que l'écriture automatique d'un Claude Gauvreau.

La polémique prend fin par un rappel à l'ordre de la part de Pierre Gauvreau :

[C]es discussions qui se sont élevées entre Robert Cliche, Jacques Ferron et mon frère ont laissé dans l'ombre un point important. Monsieur Cliche a semblé croire que les signataires de cette protestation se rattachaient tous à l'automatisme. Monsieur Jacques Ferron ne s'est pas défendu d'en être, et mon frère, dans son empressement à défendre l'intégrité de l'automatisme a négligé de démontrer ce fait : un grand nombre des signataires de cette protestation n'ont rien à voir avec l'automatisme. Plusieurs d'entre eux œuvrent dans des disciplines fort différentes¹¹.

La défense passionnée du « surréalisme » par Ferron dans sa deuxième intervention semble avoir fait fausse note¹². Dans un geste d'excommunication, Pierre Gauvreau rappelle que Ferron ne fait pas partie du groupe automatiste. La tentative de l'auteur d'entrer dans le débat esthétique soulevé par la publication de *Refus Global* fait peut-être chou blanc, mais l'association, elle, se fait tout de même. D'ailleurs, un peu moins d'un mois plus tard, alors qu'il est arrêté en marge d'une manifestation pacifiste qui se tient sur le boulevard Saint-Laurent le 29 mars¹³, le poète Claude Gauvreau se lance à nouveau à la défense de Ferron en comparant le traitement médiatique de l'affaire à *Mein Kampf*¹⁴ au fil d'une longue diatribe antiraciste.

¹⁰ Claude Gauvreau, « Lettre Ouverte à M. Robert Cliche », *Le Canada*, Montréal, 22 février 1949, p. 4.

¹¹ Pierre Gauvreau, « Mise au point adressée à Robert Cliche », *Le Canada*, 7 mars 1949, p. 4.

¹² Jacques Ferron, « Peur du surréalisme et de la vérité », *Le Canada*, Montréal, 3 mars 1949, p. 4.

¹³ « Douze communistes sont arrêtés », *La Presse*, vol. 65, n° 138, 30 mars 1949, p. 3.

¹⁴ Claude Gauvreau, « Il refuse d'être témoin mais il aime à blâmer », *Le Canada*, vol. 47, n° 6, avril 1949, p. 4.

Du théâtre au conte

Au-delà des débats dans les journaux, c'est d'abord comme dramaturge que Jacques Ferron se fait connaître, notamment avec sa pièce *L'Ogre*, qui est publiée en 1949 quelques mois après la querelle avec Robert Cliche. Le jeune Ferron a déjà goûté à la publication avec une série de contes peu remarquables publiés dans *L'Amérique française* en 1942 et 1943, mais *L'Ogre* est son premier saut dans l'espace public comme dramaturge. La pièce est publiée à compte d'auteur aux Cahiers de la file indienne, fondés par Éloi de Grandmont et Gilles Hénault¹⁵ et, si elle est bien reçue dans sa forme écrite, elle ne sera montée qu'en 1958 par Marcel Sabourin sur la modeste scène du Théâtre-Club¹⁶. En juin 1950, un journaliste de Trois-Rivières va tout de même jusqu'à qualifier Ferron d'« auteur déjà célèbre de *L'Ogre*¹⁷ ».

Il ne faut évidemment pas se fier à la presse locale, prompte aux emportements, pour mesurer la célébrité de l'auteur, mais il devient rapidement un nom connu dans le petit milieu des lettres canadiennes-françaises. En 1951, ses premiers textes parus dans *L'Information médicale et paramédicale*, ses « Souvenirs de Sanatorium », font les manchettes du magazine *Photo-Journal*¹⁸ dans une édition dont la Une est consacrée aux soucoupes volantes. L'auteur se fait également remarquer pour plusieurs de ses frasques dans les journaux, qui sont parfois relayées dans les pages du magazine à potins.

La production de Ferron, au début des années 1950, est frénétique. L'auteur publie des récits dans *L'Information médicale et paramédicale*, des lettres dans les journaux comme *l'Action Catholique* ou *le Devoir*, des contes dans *L'Amérique française* en plus de ses pièces de

¹⁵ Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle: Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Les Éditions Fides, 1999, p. 235.

¹⁶ Jean Hamelin, *Le théâtre au Canada français*, Québec, Ministère des affaires culturelles, coll. « Art, vie et sciences au Canada français 2 », 1964, p. 72.

¹⁷ « Quand les écrivains se réunissent », *Le Nouvelliste*, 22 juin 1950, p. 13.

¹⁸ « Les bruits de la ville », *Photo-Journal*, 22 février 1951, p. 5.

théâtre qui lui valent la reconnaissance comme dramaturge, même si seulement trois de ses pièces sont publiées durant les années 1950.

Après une première publication aux Cahiers de la file indienne, c'est aux Éditions d'Orphée d'André Goulet que seront publiés les textes suivants. Cette affiliation à des éditeurs d'avant-garde contribue à situer la pratique du conte de Ferron, qui deviendra de plus en plus visible au fil des publications, dans la sphère littéraire. Cela ne va pas nécessairement de soi. Même si le conte est un des genres littéraires les plus populaires au Canada français depuis le XIXe siècle (il suffit de penser à Louis Fréchette ou à Honoré Beaugrand), sa place au sein de l'édifice d'une littérature en voie de modernisation avec la Révolution tranquille est incertaine.

Au moment où écrit Ferron, il est possible d'assister, comme aux États-Unis avec les frères Lomax, à une nouvelle vague d'études sur le folklore, après celles commencées au début du siècle par un Marius Barbeau au Québec ou un Cecil Sharp de l'autre côté de la frontière. Mais le conte considéré comme objet de folklore n'est pas la même chose que le conte littéraire. De fait, il existe une abondante littérature folklorisante contemporaine de Ferron, publiée dans les journaux ou destinée aux enfants, et celle-ci ne connaîtra pas une même reconnaissance dans les milieux littéraires.

S'il faut comparer le travail de Ferron à celui de ses contemporains, c'est sans doute vers des exemples musicaux comme ceux de Pete Seeger aux États-Unis ou de George Brassens en France, plus vieux représentants du « folk revival » des années 1960 et 1970. Comme chez Seeger, le travail de Ferron en est un du répertoire historique et folklorique avec une focalisation marquée pour le milieu ouvrier et le discours politique. Alors que les contes plus conservateurs et moralisateurs prendront le chemin du folklore ou de l'oubli, la reconnaissance de Ferron comme conteur se jouera à un moment où le *revival* se mettra bien en branle avec l'émergence de représentations qui mettent de l'avant le Québec comme communauté historique et politique, tout en gardant une distance par rapport au folklore.

Au début des années 1960, Ferron publie successivement aux Éditions d'Orphée ses *Contes du Pays Incertain* (1962), *Cotnoir* (1962) et les *Contes Anglais* (1964). Pour mettre le lecteur en

contexte, Bob Dylan sort au même moment ses quatre premiers albums. Au Québec, les Cailloux mettent en vente leur premier microsillon en 1964 et Pierre Perrault a dévoilé *Pour la suite du monde* (1962) deux ans plus tôt. La parenté entre la démarche d'un Perrault, qui recrée de toute pièce la tradition de la pêche au béluga dans le premier film de sa trilogie de l'Isle-aux-Coudres, et la recreation littéraire du pays dans les contes de Ferron se trace assez facilement. Une anecdote relayée par Yolande Simard, la veuve de Perrault, raconte d'ailleurs comment les deux hommes se seraient rencontrés lors d'un dîner durant lequel Ferron n'aurait pas prononcé un mot. À la fin du repas, au moment de partir, l'écrivain aurait alors dit au cinéaste : « Nous aurions eu beaucoup de choses à nous dire¹⁹. »

Les contes de Ferron sont non seulement publiés chez un éditeur d'avant-garde, mais ils le sont à un moment où le post-folklore militant arrive à son apogée. Peu joué, le théâtre de Ferron prendra donc pour un temps la route des oubliettes de l'histoire. L'historien Jean Hamelin parle de lui en 1964 comme un des principaux dramaturges canadiens-français des années 1950 aux côtés de Marcel Dubé, de Jacques Languirand et de Paul Toupin, mais c'est avant tout à l'art du conte qu'il l'associe²⁰.

C'est dans la période subséquente que sont publiées les œuvres les plus connues de Ferron en commençant par *la Nuit* (1965) et *Papa Boss* (1966). Le passage de l'auteur aux éditions *Parti Pris* l'associe alors à des écrivains plus jeunes et plus militants comme Claude Jasmin, Jacques Renaud, André Major et Paul Chamberland. Un peu comme ses débuts s'étaient déroulés chez des petits éditeurs d'avant-garde, le passage de Ferron chez les partipristes l'inscrit dans un renouveau de la littérature au Québec. Après *La Charrette* (1968), publiée chez HMH, suivent les romans et les grands contes parus aux Éditions du Jour : *Le Ciel de Québec* (1969), *L'amélanchier* (1970), *Le salut de l'Irlande* (1970), *Les roses sauvages* (1971), *La chaise du maréchal ferrant* (1972) et *Le Saint-Élias* (1972).

¹⁹ Entrevue téléphonique avec Yolande Simard Perrault.

²⁰ Jean Hamelin, *op. cit.*, p. 58.

Les deux premiers dossiers

La publication du premier dossier thématique sur Jacques Ferron dans la revue *Études françaises* en 1976 est précédée par cinq monographies dont la première est celle de Jean Marcel, parue en 1970²¹ (elle sera revue et augmentée en 1978). Les autres livres sont ceux de Jacques Roussan en 1971, de Jean-Pierre Boucher en 1973 et en 1974, et d'Yves Taschereau en 1975.

Le dossier de 1976, même s'il témoigne d'une certaine consécration de l'écrivain, n'en demeure pas moins très critique de son œuvre. Les textes de Gilles Marcotte et de Bernard Dupriez, notamment, soulignent les faiblesses et les échecs de son œuvre²².

Il peut paraître étrange de voir apparaître de telles critiques négatives dans un numéro qui se veut anthologique, mais cette particularité s'explique par les lectures sociologisantes de l'œuvre ferronienne dans le numéro. Comme l'explique Jean Marcel, le conte ferronien mettrait en œuvre non pas une cosmogonie, mais bien une « sociogonie ». Difficile alors de ne pas voir poindre les théories de l'inachèvement à travers ce portrait d'une société que serait l'œuvre de Ferron.

Pour le rappeler au lecteur, les théories de l'inachèvement sont intimement liées au discours nationaliste et au développement de la sociologie au Québec. Un des plus grands représentants de cette « école de l'inachèvement » est sans doute Fernand Dumont, qui parachèvera cette œuvre dans les années 1990 avec ses ouvrages synthétiques que sont *Genèse de la société québécoise* (1993) et *Raison Communes* (1995), mais des historiens comme Michel Brunet et comme Guy Frégault en sont peut-être les représentants les plus cités à l'époque. D'ailleurs, le texte de Robert Migner qui clôt le dossier sur Ferron s'amorce sur une citation de Brunet :

Il est toujours difficile d'accéder à l'étude scientifique de l'histoire de la pensée canadienne-française, ce produit culturel d'une formation sociale « dont le

²¹ Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 221 p.

²² Gilles Marcotte, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 217-236; Bernard Dupriez, « Du bout de sa baguette », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 237-250.

développement historique n'a pas été normal » à cause des formes particulières de la lutte des classes imposées par la colonisation britannique²³.

Il ne s'agit donc pas de découvrir un agenda caché : l'idée d'un développement anormal est clairement mentionnée. La sociologie de l'inachèvement met alors en place une grille de lecture très proche de ce que Gellner a défini comme le sentiment national, soit l'idée d'une incomplétude de la nation sans un État qui la recouvrerait entièrement. Les sociologues et les historiens québécois ont été nombreux, surtout dans les années 1970, à employer indistinctement les termes société et nation, et ce glissement sémantique s'opère encore parfois aujourd'hui. Selon cette idée, la société québécoise serait incomplète dans son développement en l'absence d'indépendance nationale, ce qui est supposé par un cadre méthodologique où le social et le national seraient une seule et même catégorie. Le type de lecture où l'œuvre deviendrait le miroir de cette société, qui est privilégiée dans le numéro d'*Études Françaises* en 1976, force en quelque sorte cette conclusion : si l'œuvre de Ferron est un reflet de la société québécoise et que cette société québécoise est incomplète, l'œuvre est par conséquent elle-même incomplète ou du moins en partie ratée.

Bien sûr, toutes les lectures ne sont pas aussi schématiques, et il est possible de dire que le numéro se divise entre deux tendances sociologiques : soit ceux qui, comme Jean Marcel ou Donald Smith, mettent de l'avant une forme de société embryonnaire dans l'œuvre de Jacques Ferron, une sociogonie génératrice d'un autre monde possible, et ceux qui, comme Marcotte, pour qui les idiosyncraties ferroniennes sont nécessairement mineures ou comme Dupriez, qui y va d'une lecture plus pessimiste où la société incomplète équivaldrait à une œuvre incomplète. Entre les deux positions, il serait possible de situer un Robert Melançon, qui opterait pour une lecture « incertaine » de la société feronnienne.

Dans son intransigeance idéologique, le texte de Migner est sans doute celui qui se veut le plus dénonciateur de l'incomplétude feronnienne :

²³ Robert Migner, « Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 343.

Anxieux de retourner aux sources, de remonter aux formes historiques qui ont permis son apparition de producteur culturel, Jacques Ferron n'a pas échappé au piège de l'identification peuple/individu qu'une lecture attentive permet de déceler constamment en filigrane. Cette identification idéaliste a permis à Ferron d'absoudre et de re-crée la nation canadienne-française qui n'est pas responsable de son inconscient préhistorique. Opérant dans la région cervicale, dans la tête, le romancier n'a pas jugé bon de s'attarder au corps. C'est un peu pourquoi *Historiettes* a très mal vieilli à l'heure où l'histoire progressiste, sortie de la problématique de la décennie précédente, a définitivement opté pour la perspective de la grenouille, celle qui ne ment pas²⁴.

L'historien est souvent un bien mauvais devin, et cet extrait de Migner devrait servir de mise en garde à quiconque cherche à jouer au jeu des prédictions. Quelques années plus tard, loin d'être une tare, cette « re-création » de la nation sera justement la porte d'entrée par laquelle la critique va reprendre Ferron. Loin, justement, de la lecture marxisante d'une évolution naturelle du peuple québécois vers l'indépendance à travers la prise en main des moyens de production, l'œuvre de Ferron devient un pied de nez aux lectures nationalisantes à un moment où elles se ringardiseront.

Le deuxième dossier thématique, celui de *Voix et Images* en 1983, ne s'inscrit jamais autant en opposition avec l'œuvre ferronienne. Dès le premier article, Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault prennent le contre-pied de la dénonciation de Migner en avançant que « [l']influence [de Ferron] s'est fait sentir surtout sur le terrain de l'histoire nationale dont [il a] renouvelé la conception²⁵ ».

Alors que le dossier de 1976 relevait l'inachèvement de l'œuvre de Ferron, le dossier de 1983 est plus clément quant à l'œuvre accomplie. Deux des articles portent d'ailleurs sur le *Ciel de Québec*, « son seul véritable roman²⁶ » d'après Donald Smith. Les deux autres, ceux de Pelletier et de Guy Monette, portent sur les *Confitures de coings*. Dans tous les cas, il est surtout question des aspects politiques de l'œuvre de Ferron, notamment de ses relations avec les anglophones qui reviennent dans les articles de Pelletier, de Smith et de Monette. Il faut dire

²⁴ *Ibid.*, p. 352.

²⁵ Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, « L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983, p. 402.

²⁶ Donald Smith, « Jacques Ferron et les écrivains », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983, p. 437.

que la période est marquée par les débats entourant la minorité anglo-québécoise et ses droits culturels et linguistiques.

Ferron posthume

Le décès de Jacques Ferron le 22 avril 1985 va marquer durablement les lectures de son œuvre. Dans un schéma connu au Québec, la mise en récit de la mort de l'auteur est liée de près au récit national. En première page du *Devoir* le 27 avril, l'éloge se lit d'ailleurs comme la rubrique nécrologique de l'indépendantisme québécois :

Le Québec a perdu l'un de ses écrivains les plus importants. Le docteur Jacques Ferron, conteur, essayiste, romancier, dramaturge, laisse une œuvre où le pays est portraituré de façon magistrale. Ironiste, érudit, exigeant, Jacques Ferron a profondément marqué le siècle de l'affirmation québécoise avant de retraiter dans l'amertume du rêve déçu²⁷.

Cette édition du *Devoir* fait aussi paraître un texte de Victor Lévy-Beaulieu intitulé « Jacques Ferron, notre énorme solitude » dans lequel ce dernier revendique ouvertement sa filiation littéraire avec Ferron, qu'il qualifie de « père », mais en tant que fils indigne :

Jacques Ferron disait des gens de mon âge que nous formions la grande génération, que d'elle viendrait tout. Mais c'était avant l'opéra-bouffe que fut le FLQ et c'était avant que Claude Charron ne vole un coat chez Simpson et c'était avant que Pierre Turgeon ne se recycle dans les ordinateurs et c'était avant que plusieurs parmi nous ne se réfugient dans les facilités du silence²⁸.

Le texte de Lévy-Beaulieu le situe lui-même dans la lignée de Ferron, mais le regard qu'il porte sur ce dernier est moins dysphorique que celui des autres textes. Au contraire, ce sont les héritiers de Ferron qui seraient moribonds, alors que l'auteur leur concédait d'avance une certaine grandeur. Pour VLB, c'est la relève qui a trahi, « je ne pouvais pas être à la hauteur de

²⁷ « Jacques Ferron », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 1.

²⁸ Victor-Lévy Beaulieu, « Jacques Ferron. Notre énorme solitude », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 19, 25.

Jacques Ferron », écrit-il, comme si le projet du père littéraire trouvait sa faillite finale non pas dans la mort, mais dans l'héritage raté.

Le Devoir présente également ce jour-là un texte peu remarquable de Jean Royer, si ce n'est que ce dernier met en place une équivalence entre le déclin de l'auteur et la mort du Pays qui se retrouvera en partie dans les travaux universitaires qui suivront (quoiqu'avec plus de subtilité) : « La mort de Jacques Ferron, au moment où le « pays » devient de plus en plus « incertain », nous déporte dans une immense tristesse²⁹ », écrit Royer. Ce faisant, le critique trace ouvertement le parallèle entre la mort de l'auteur et la mort du « projet » indépendantiste. Il vient de plus l'appuyer d'une métaphore lourde de sens avec cette image de la déportation. La mort d'un écrivain serait alors le signe avant-coureur de la mort du Québec, de sa déportation dans la souffrance et la tristesse, pour reprendre le trope un peu maladroit de l'« acadianisation » qui guetterait la province.

Toutefois, Royer ne part pas de rien pour dresser un tel parallèle. En effet, il se réfère à un texte de Ferron qu'il a lui-même publié cinq ans plus tôt, ce qu'il ne manque pas de rappeler au lecteur. Il est d'ailleurs intéressant de voir que VLB et Royer se revendiquent tous deux de ce rapport privilégié aux textes et à l'auteur. Les deux mentionnent l'avoir connu et édité (quoique le lien entre VLB et Ferron est beaucoup plus clair), comme si le conflit potentiel des mémoires était avant tout à propos des restes textuels d'une œuvre inachevée. La suite de la réception ferronienne ne les fera pas mentir puisque cet héritage archivistique sera un des enjeux majeurs des retours critiques des deux décennies qui suivront.

Pour en revenir au texte mentionné, cet article intitulé « L'alias du non et du néant » que Royer qualifie de « testament littéraire » est publié dans le cadre d'un dossier thématique sur « L'écrivain et le politique » qui paraît un mois avant le référendum de 1980 sur l'indépendance du Québec. Dans ce texte, Ferron dresse lui-même le parallèle entre sa carrière et le Pays :

Je ne suis pas tellement fier de mes livres, je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais pensé au monde entier en les faisant. Il m'aurait semblé incongru d'envoyer un manuscrit en France. Mes livres, je les ai faits pour un pays comme moi, un pays qui était mon pays, un pays inachevé

²⁹ Jean Royer, « La vie littéraire », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 20.

qui aurait bien voulu devenir souverain, comme moi un écrivain accompli, et dont l'incertitude est même devenue mon principal sujet, ce qui m'a forcé à mêler au beau livre dont je rêvais de la rhétorique, un discours politique plus ou moins camouflé³⁰.

Comme chez Aquin, l'accès de l'œuvre de Ferron est entravée par la situation provinciale. Faute de pouvoir libérer le Pays, la littérature est condamnée à un rôle accessoire, à une fonction rhétorique, qui l'empêche d'atteindre la globalité (ici, la France). Ce passage est clair, mais ce qui suit le rend plus ambigu. D'un sujet collectif évident où le sort de l'œuvre et de l'individu sont liés au sort de la nation, Ferron passe à une réflexion plus ontologique : « En dépit de tout cela, je tiendrais, je tiens, à garder la responsabilité de mes œuvres et de ma vie, et d'en répondre après ma mort si l'on daigne alors me faire l'honneur d'un procès. » Ce glissement est important et contient, à mon sens, toute l'ambiguïté du rapport de Ferron à la nation. Il y a, d'une part, cet engagement qui se joue en mode transitoire, une littérature comme fonction et un engagement comme devoir, mais aussi ce rapport de l'œuvre à la liberté de l'individu qui ne saurait être seulement réduit à la question nationale. Cette contradiction entre la nécessité de libérer le pays pour se libérer soi-même et la capacité de l'individu à se libérer lui-même est une brèche par laquelle entre souvent la lumière dans l'œuvre de Ferron. Dans ce texte en particulier, qui est un de ses derniers, cette lumière s'éteint cependant assez rapidement lorsqu'il est question des langues qui « se salissent » entre elles ou quand l'auteur écrit qu'il regrette le rôle du catholicisme comme « religion nationale ». L'amalgame dysphorique entre le récit national et le récit de vie de l'écrivain que fait Jean Royer dans son hommage n'est donc pas tiré de nulle part, au contraire, Ferron lui-même en ayant joué dans les dernières années de sa vie.

Le dossier de la revue *Littératures* de l'Université McGill publié en 1993 marque un moment de transition dans la critique parce qu'il s'agit du premier numéro thématique publié après la mort Ferron. Comme l'expliquera plus tard Ginette Michaud dans *Ferron Post-Scriptum*, l'ouverture des archives de l'auteur permettra de jeter un nouvel éclairage sur

³⁰ Jacques Ferron, « L'alias du non et du néant », *Le Devoir*, section Culture et Société, Montréal, 19 avril 1980, p. 21.

l'œuvre, et ces archives font effectivement leur apparition dans le numéro, notamment avec les correspondances de Pierre Cantin.

Le numéro fait suite au colloque « Présences de Jacques Ferron » qui s'est tenu à l'Université McGill en 1992, « premier colloque consacré à Jacques Ferron et à son œuvre³¹ » comme le souligne Jean-Pierre Duquette, à l'époque directeur du département de langue et littérature française. Le numéro témoigne d'un apaisement par rapport aux testaments de 1985. Cela a peut-être à voir avec le climat politique des années 1992-1993, qui ravive les tensions constitutionnelles, mais le ton général est beaucoup moins crépusculaire qu'il ne l'était en 1985 et qu'il ne le deviendra par la suite.

Ferron crépusculaire

La période post-1995 marque une autre transition dans les lectures de Ferron. Cette transition est inaugurée par la parution de *L'Autre Ferron* dans lequel l'accent est mis sur les papiers inédits de l'auteur, notamment avec une retranscription du *Pas de Gamelin*, son grand roman inachevé. Comme c'était le cas pour *Présences de Jacques Ferron*, les textes de *L'Autre Ferron* sont diversifiés, passant des ferroniens plus classiques que sont Pierre l'Hérault ou Marcel Olscamp aux lectures postmodernes, mais une tendance aux lectures crépusculaires commence à se tracer très fortement à partir de la « poétique du désastre » mise de l'avant par Patrick Poirier.

L'introduction de Ginette Michaud traduit une certaine ambivalence à ce sujet. En effet, cette dernière écrit :

Car plus que jamais aujourd'hui, à l'aube d'un second référendum où la question toujours irrésolue de notre souveraineté nationale revient nous hanter, la relecture de l'œuvre ferronienne, l'une des plus complexes dans sa double articulation, à la fois politique et

³¹ Jean-Pierre Duquette, « Propos Liminaires », *Littératures*, n° 9-10, printemps 1993, p. 7.

esthétique, de cette question identitaire, s'impose comme notre tâche et notre forme d'action particulière, à nous littéraires³².

La position du « nous » de Michaud n'est pas tout à fait stable, à la fois « nous » québécois et « nous » littéraire, rapports politique et esthétique à la question de l'identité, le Ferron qui est présenté n'est plus entièrement ce Sujet-Nation des textes de Beaulieu ou de Royer, mais bien une sorte de carrefour où pourrait se réinventer à la fois la nation de 1995 et son détournement. Cette tentative de regrouper Ferron comme une sorte de mosaïque postmoderne mènera bientôt à son éclatement sous diverses figures.

L'échec du référendum, les thèmes récurrents du suicide et de l'inachèvement dans les papiers de Ferron, que ce soit dans ce roman inachevé ou dans ses lettres vont paver la voie à des lectures plus pessimistes, qui culmineront à partir de 2003 avec le documentaire de Jean-Daniel Lafond *Le Cabinet du docteur Ferron*³³. Dans le film, qui revient sur la carrière de l'écrivain, le réalisateur laisse entendre, à travers un entretien avec son psychiatre, que l'auteur se serait suicidé. La rumeur sera alors relayée dans des articles journalistiques comme ceux d'Odile Tremblay ou de Luc Perrault. Dans sa critique du documentaire pour le magazine *Spirale*, Patrick Poirier reprend cette idée du suicide, qui trouve également écho dans la pièce « Un carré de ciel » montée en 2004 au Théâtre d'aujourd'hui. D'autres critiques universitaires se laisseront prendre au jeu. Gilles Dupuis écrit par exemple la même année : « Ferron a été très discret, dans son œuvre publiée comme dans sa vie privée, sur la question de la folie et du suicide (c'est une carte qu'il cachait soigneusement dans sa manche tandis que l'as de la littérature québécoise [Hubert Aquin] l'exhibait en joker³⁴) ». Pour sa part, Catherine Mavrikakis, sans tout à fait se mouiller, met en place une poétique de l'écrivain suicidé dans son texte « Les Testaments de Ferron ». Ce faisant, elle retourne la question de l'héritage développée par Victor Lévy-Beaulieu :

³² Ginette Michaud, Patrick Poirier, Jacques Ferron et Université de Montréal (dir.), *L'autre Ferron*, Ville Saint-Laurent] : [Montréal, Fides ; CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 8.

³³ Jean-Daniel Lafond, *Le cabinet du docteur Ferron*, Office National du Film, 2003, 1h21m.

³⁴ Gilles Dupuis, « L'Anti-Ferron », *Spirale : arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 196, 2004, p. 19.

S'il est nécessaire d'hériter de Ferron et de comprendre que rien n'est liquidé dans la mort, la grande liquidation ou encore dans la logique de l'exécution testamentaire, il faut toutefois bien se garder de croire pouvoir rembourser les dettes que Ferron aurait contractées envers la folie ou encore de se penser quittes avec celle-ci en lui assignant sa place. La liquidation des dettes ne se fait qu'à crédit³⁵.

Très loin de la figure du Sujet-Nation, Mavrikakis attire l'attention du lecteur sur une sorte de pacte faustien signé avec la figure de Ferron. Hériter de ce dernier c'est cependant aussi hériter de sa folie suicidaire et d'une œuvre qui peut se terminer dans la mort et l'inachèvement. Le texte de Mavrikakis est alors un retournement brillant de la réflexion de VLB pour qui il existait soit des héritiers dignes ou des héritiers indignes. Au contraire, la question de la dignité ne se pose pas chez Mavrikakis. Il n'y aurait en somme, que des héritiers indignes parce que l'héritage s'acquiert de naissance. Il ne se mérite pas, mais il ne s'évite pas non plus. Hériter du Ferron fou et suicidaire c'est alors s'exposer à devoir en payer le prix par un mécanisme tragique qui devra tôt ou tard se refermer.

Pourtant, les lectures qui extrapolent à partir du suicide de l'écrivain font en grande partie fausse route, même si c'est pour parfois se diriger vers des avenues intéressantes. Les documents du bureau du coroner que j'ai pu obtenir des Archives Nationales mentionnent clairement :

« Le 22 avril 1985, il fut transporté d'urgence de son domicile à l'hôpital Charles Lemoyne où son décès fut constaté le même jour.

Les policiers de Saint-Lambert ont fait enquête.

[...]

La cause du décès est inscrite comme suit : Insuffisance ventriculaire. Maladie artériosclérotique cardiaque »

Bien sûr, cette erreur factuelle à propos d'un supposé décès par suicide n'invalidé en rien la plupart des critiques citées. Ce que cette rumeur récurrente nous montre c'est surtout l'endroit où la critique a choisi à noircir le trait. Partant de ce Ferron sépulcral des derniers

³⁵ Catherine Mavrikakis, « Les testaments de Ferron / Rosaire, précédé de L'exécution de Maski, de Jacques Ferron, Préface de Pierre Migneault, Lanctôt Éditeur, « Petite collection Lanctôt », 255 p. », *Spirale : Arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 196, 2004, p. 17.

textes, la lecture crépusculaire a permis de noircir le portrait d'une œuvre qui, pour certains, résonnait avec l'échec du Pays souhaité par l'auteur et plusieurs de ses lecteurs. Pour d'autres, comme Mavrikakis, cela permettait de sortir de l'image du notaire de province ou du père national pour faire de Ferron un héros tragique, de lui restituer un peu d'humanité dans la mort au-delà du national qui ne faisait que l'enterrer. Aucune de ces lectures n'est totalement fautive, même si le portrait qui a été fait de l'œuvre était peut-être un peu trop sombre. Deux autres collectifs paraîtront dans au début des années 2000, tous deux chez Lanctôt et tous deux dirigés par Patrick Poirier et Brigitte Faivre-Duboz. Le premier des deux est *Autour des commencements*, qui revient sur les origines de l'œuvre et sur l'origine dans les textes de Ferron. Le second est *Le Palimpseste infini* qui, par le travail sur la correspondance inédite, tend à présenter un Ferron plus sombre, certes, mais aussi plus universel dans son rapport à la maladie.

Le dossier Liberté : vers une relecture

La brève section « rétroviseur » que *Liberté* consacre à Jacques Ferron en 2014 dessine un portrait partagé entre la nostalgie d'un âge d'or perdu de la question nationale et entre une relecture d'un Ferron qui nous aurait présenté une indépendance ouverte sur le monde. Il ne reste plus énormément de trace, dans ce dossier, du Ferron triste des années 1990 et 2000. Sans doute cela tient-il en partie à la ligne éditoriale plus politique de *Liberté* et au contexte dans lequel le numéro s'élabore. À partir de 2013 et de la débandade du gouvernement péquiste de Pauline Marois, l'indépendantisme québécois semble s'être concrètement divisé en deux factions : celui du souverainisme de gauche, qui se retrouve en partie chez Québec Solidaire, et celui d'un nationalisme canadien-français qui se retrouve essentiellement dans des projets comme la « Charte des valeurs » de Bernard Drainville. Il faudrait bien sûr ajouter à ce portrait à gros traits toute une constellation de positions intermédiaire mais, pour les besoins de la démonstration, cela suffit à montrer le rôle que pourra prendre Ferron dans cette division. Les trois critiques de ce numéro, Mélissa Grégoire, Jonathan Livernois et Jacques Pelletier, sont tous connus pour leurs affiliations indépendantistes de gauche, et le numéro est teinté par cette

vision d'un auteur qui présente une alternative à la tangente identitaire, mais il est surtout marqué par un dialogue entre deux générations. Le texte de Jacques Pelletier, ce ferronien de la première heure, est, en ce sens, un constat d'échec partiel :

Lors de sa parution, en 1965, *La nuit* a été accueilli avec enthousiasme par les jeunes gens qui parvenaient à l'âge adulte et qui étaient impliqués dans le mouvement étudiant ou les organisations indépendantistes, ce qui était mon cas. Ils y découvraient une représentation littéraire de leurs aspirations et de celles de leurs aînés dans lesquelles ils pouvaient se reconnaître et auxquelles ils pouvaient s'identifier. Il n'est pas certain que cela puisse se reproduire aussi spontanément chez les jeunes d'aujourd'hui qui partagent d'autres préoccupations. On peut parier toutefois qu'ils seront touchés par l'authenticité du récit en forme de témoignage oblique de Ferron, de même que par l'éclairage singulier qu'il projette, dans une prose magnifique, sur une époque qu'il contribue à sauver de l'oubli, cette caractéristique trop répandue du rapport des Québécois à l'histoire³⁶.

À mi-chemin entre la lecture critique et le testament politique, l'article de Pelletier est tout entier dirigé vers la question de l'héritage. Sans avoir réussi à faire un pays indépendant du Québec, qu'est-ce que sa génération peut-elle passer aux générations suivantes ? Ferron, de la génération des Pierre Elliott Trudeau et des Pierre Vadeboncoeur, faisait déjà le pont entre deux générations politiques, celle des communistes et des socialistes du CCF, de cette gauche internationaliste canadienne, et celle du socialisme décolonisateur québécois de *Parti Pris*. Le texte de Mélissa Grégoire vient alors répondre en partie aux questions que se pose Pelletier :

Si Jacques Ferron, qui a passé sa vie à soigner les pauvres gens et les malades mentaux, à relier la tradition orale et l'écrit, pouvait se sentir, un peu comme Tolstoï au même âge que lui, tout aussi coupable qu'un Ivan Ilitch prenant conscience, à la fin de sa vie, qu'il n'a pas vécu comme il aurait dû vivre ; si, lui, Ferron, a pu s'accuser de ne pas avoir fait assez pour son pays, pour assurer la suite du monde, comment ne pas vous accuser vous-même d'être restée campée sur votre rive à « garrocher des cailloux contre le ciel », de ne pas avoir essayé de comprendre ce que la génération précédente a voulu vous laisser : le rêve d'un pays moins incertain, l'amour de la langue française, du fleuve, de l'hiver, et la pêche aux marsouins pour la suite du monde ? Vous êtes-vous suffisamment demandé pourquoi ce rêve l'a empêchée de comprendre le vôtre, celui d'un pays plus vert, plus juste, plus ouvert ? Votre tâche à vous, qui avez presque quarante ans, n'est-elle pas de faire le lien entre

³⁶ Jacques Pelletier, « La nuit de la Grande Résurrection / Jacques Ferron, *La nuit*, Le jour, 1965, 132 p. », *Liberté*, n° 305, 2014, p. 70-71.

l'ancien et le nouveau, entre les rêves de Ferron et les vôtres, ne serait-ce qu'en relisant « Les salicaires » de temps en temps pour vous demander si vous avez vraiment fait mieux que la génération précédente, ce qu'il faut faire pour faire mieux que ce que vous avez déjà fait ?

Au moment où le courant identitaire semble prendre de l'élan chez les nationalistes, indépendantistes ou non, Grégoire accuse les générations précédentes de ne pas entendre et de mettre le couvercle sur la marmite d'une jeunesse qui rêverait d'un autre Québec. Contrairement à ce que craint Pelletier, Grégoire cherche cependant à faire sienne (c'est la nature du « vous » de l'extrait) l'énergie politique qui aura été celle des années 1960 et 1970 pour la diriger vers le présent. C'est ainsi que Ferron devient le moteur à la fois d'une critique de l'identitarisme et d'une conception de la lutte sociale dans la longue durée. Le texte de Livernois sur les *Historiettes* vient alors territorialiser ce pont entre les époques que serait l'œuvre de Ferron. En se concentrant sur le Chemin Chambly et ses représentations, le chercheur en vient à révéler cette présence d'un imaginaire progressiste du territoire éloigné d'un identitarisme souvent vu comme sans objet : ceux qui mettent de l'avant les « valeurs québécoises » se passent, en effet, souvent très bien des pratiques sociales qui devrait les animer.

La réception richlérienne

Le cas de Richler est différent de celui de Ferron, parce que ses lectures, au Québec francophone, se construisent dans l'adversité. Pour la province, il serait possible de séparer la réception richlérienne en trois périodes : de 1954 à 1976, l'œuvre de Richler passe plutôt sous le radar, de 1976 à 2001 elle entre en conflit avec le discours nationaliste et devient très commentée, après 2001, elle est récupérée pour servir d'arme contre un nationalisme plus fermé, mais cette récupération se fait en séparant l'essayiste du romancier.

Fait inusité, la réception israélienne de Mordecai Richler suit une trajectoire à peu près similaire à celle du Québec, alors que l'auteur est à peu près ignoré jusqu'à ce qu'il se mette à commenter la situation locale. *This Year In Jerusalem* (1994) sera en quelque sorte le *Oh*

Canada! Oh Quebec! (1992) des Israéliens. Comme l'explique d'ailleurs un commentateur de l'époque :

[...] his book ends up offering as much insight into what life in Israel is really like as one might find in a portrait of Southern California as seen through the eyes of expatriate Newfoundland fishermen.... When another Montreal native, Saul Bellow, undertook a similar stint in Israel, the result was the thoughtful memoir "To Jerusalem and Back." But when Richler piles his bits of reportorial cod on the racks to dry into something approaching a point of view, what we are left with in the end is the reek of fish turning nasty in the sun.

Reading a book I badly wanted to like, I began to understand why so many French Quebecois head for their bunkers every time Richler publishes a portrait of his native Quebec³⁷...

[[...] son livre finit par offrir une perspective aussi juste sur la vie en Israël que celle que donnerait un pêcheur de Terre-Neuve expatrié sur la Californie du Sud... Quand un autre Montréalais, Saul Bellow, s'est attelé à la même tâche en Israël, le résultat a été un intelligent : *To Jerusalem and Back*. Mais quand Richler empile sa morue journalistique sur les tréteaux pour la faire sécher vers quelque chose qui s'approcherait d'un point de vue, ce qu'il nous reste n'est que l'odeur nauséabonde du poisson qui tourne sous le soleil.

En lisant un livre que j'espérais tant aimé, j'ai commencé à comprendre pourquoi tant de Québécois francophones se réfugient dans leurs casemates chaque fois que Richler publie une description de son Québec natal.]

Le parallèle entre le rejet de Richler au Québec et en Israël se fonde sur une même dénonciation de ses observations partiales et partielles. Et ces deux périodes de dénonciation font suite à des périodes où l'œuvre passe inaperçue pour être suivies, après 2001, par une réhabilitation de l'auteur. Le silence autour de l'œuvre avant les polémiques se transcrit, au Québec, dans les termes utilisés par les journalistes pour la décrire.

Dans la *Presse* du 27 septembre 1969, il est possible de lire « Mordecai Richler est un romancier, journaliste et scénariste de grande réputation ». Dans la *Tribune* du 3 janvier 1974, il est question de « Mordecai Richler, auteur montréalais de réputation internationale ». Si les

³⁷ Sheldon Teitelbaum, « Review of This Year in Jerusalem by Mordecai Richler », *Jerusalem Report*, March 11th 1994, p. 55-56. Cité dans Joseph B. Glass, « Mordecai Richler's reception in Israel », *Canadian Literature*, n° 207, Winter 2010, p. 191-199.

journalistes sentent le besoin de présenter l'auteur à leurs lecteurs, c'est bien parce que sa réputation ne dépasse pas tellement, comme je l'écrivais, les lecteurs plus rompus à la littérature canadienne. Ce portrait mérite toutefois d'être nuancé.

En 1970, Jacques Ferron ironise d'ailleurs à propos du romancier : « L'écurie Hurtubise devient morne comme tout. Contre le dernier roman de Mercadai Ritcher, Rue Saint-Urbain, qui réduit la masse québécoise de Montréal à rien du tout, il n'y a qu'une réponse : la charge du cheval Goulatrombe³⁸. » Pour le lecteur, rappelons que « Goulatrombe » ou plutôt Goulatromba est une obscure référence hugolienne tirée de *Ruy Blas* qui ressurgit dans la *Nuitte de Malcolmm Hudd* de Victor Lévy-Beaulieu. Déjà en 1970, Richler est présenté comme un étranger – la dysorthographe du nom renvoie à son altérité – qui ne comprend pas le Québec, et VLB est en quelque sorte désigné comme celui qui sera son pourfendeur. Ce rapport agonique à la figure richlérienne existe avant, donc, que l'auteur soit reconnu pour ses polémiques avec les indépendantistes.

Une lettre d'un certain Philip Baxter de Chicoutimi, publiée dans le *Devoir* du 26 janvier 1974, et intitulée « Vertus et limites de M. Richler » reprend un peu le même genre d'analyse, mais dans une perspective canadienne-anglaise. Je la cite en détail :

Il est difficile de laisser passer sans commentaires l'article de Robert Guy Scully sur Mordecai Richler, dans le cahier des arts et lettres. M. Scully réduit le roman "Two Solitudes" de Hugh MacLennan à une "ennuyeuse brigade" et son auteur à un être "scandaleusement ignorant de la réalité canadienne-française". Cependant, M. Scully loue les oeuvres de Richler pour leur "ampleur" et leur "profondeur" littéraires. Ses jugements, ou plutôt ses opinions, représentant mal les valeurs respectives de Richler et de MacLennan, et la place qu'on leur accorde dans le monde littéraire anglophone canadien. Ainsi, les opinions de M. Scully risquent-elles de très mal servir vos lecteurs francophones, à qui elles s'adressent.

Si M. Scully a bien lu "Two Solitudes", il a dû découvrir que MacLennan, originaire du Cap-Breton, a mieux compris le caractère répugnant du ghetto anglophone de Westmount et du West Island de Montréal, beaucoup mieux même, que Mordecai Richler n'a compris les nuances "morales" du ghetto juif de la rue Saint-Urbain. MacLennan, dès le début des années quarante, au moment où il a écrit et publié son roman, avait observé le caractère néfaste du ghetto anglophone avant même que la masse des Québécois francophones n'en

³⁸ Jacques Ferron. « Une grande nuitte », *Le Petit Journal*, 25 janvier 1970, p. 81.

ait pris conscience; de même dans son autre roman, "The. Watch that ends the night". Par contre, on ne tire presque aucune leçon morale ou humaine des œuvres de Richler. Il n'a pas à être philosophe. Mais il ne transmet même pas les valeurs qui nous autoriseraient à le qualifier de satiriste. Richler est amusant, mais dans la manière des "jokes" newyorkaises des comédies musicales dépassées. Il est plutôt du calibre de "Abbie's Irish Rose" et "The Bells of Saint-Mary's", que de l'ordre de la critique romancière sociale de Zola, à qui M. Scully ose indirectement l'associer. Par la plume de M. Scully, Richler nous informe que dans sa jeunesse, New York était la Mecque intellectuelle et culturelle des Juifs montréalais. Cette phrase révélatrice nous en dit beaucoup plus long sur les œuvres de Richler que tous les dires de M. Scully (même si Richler est allé vivre à Londres).

Comme chez Ferron, le caractère étranger de Richler est rappelé, mais cette fois c'est l'étrangeté de l'auteur par rapport au Canada anglais qui est mentionnée. L'auteur puise ses références à Londres et à New York plutôt qu'au pays comme le ferait MacLennan. Cette extranéité de la figure richlérienne et sa relation supposée à un réseau international exogène comportent sans contredit une part d'antisémitisme, mais elles ne se retrouvent pas fréquemment dans la critique. Dans *le Soleil* en 1972, par exemple, il est mentionné que le recueil *Shoveling Trouble* « manque de vie, d'action, d'intérêt; à moins que l'on ne soit juif et torturé³⁹ », mais ces lectures antisémites où l'origine juive de l'auteur est mise directement en rapport avec le contenu de son œuvre sont plutôt rares.

Cette tendance ira tout de même, à l'extrême, jusqu'aux théories du complot avec deux sagas conspirationnistes auto-publiées au sujet de Richler, une dans un obscur forum intitulé ViveleCanada.ca où le poète Robin Mathews se demande en 2005 « Was Mordecai Richler A Paid "Operative" Of The CIA? » alors qu'un certain Claude Boulay met en ligne en 2003 un document intitulé « L'IMPÉRIALISME CANADIAN. CHEVALIER SERVANT : MORDECAI RICHLER ». L'aspect commun de ces œuvres de folie est qu'elles supposent toutes les deux, dans un mouvement très caractéristique de la pensée antisémite, un mécanisme insidieux derrière Richler : son affiliation à une force étrangère hostile.

La plupart des critiques canadiennes-anglaises sont toutefois promptes à célébrer le caractère canadien de l'œuvre richlérienne. Dans un mécanisme qui a été observé grâce à la

³⁹ Serge Laliberté, « Une réussite qui ne fera pas de vieux os », *Le Soleil*, Québec, 30 septembre 1972, p. 49.

comparaison des cas de Leonard Cohen et d'Hubert Aquin, le rapport de l'écrivain à l'étranger, qu'il soit américain ou européen, est compris d'une manière différente au Québec et au Canada anglais. La fuite de l'écrivain canadien est vue comme une sorte de passage nécessaire pour atteindre l'universalité, tandis que le retour s'impose pour l'écrivain québécois qui doit prendre connaissance de sa québécoïté au contact de l'étranger.

Un fait divers de 1972 montre bien la construction de ce discours. Dans cette histoire relatée par le *Globe And Mail*, trois adolescents de Montréal à qui leur professeure avait demandé de rencontrer un écrivain canadien pour un travail d'école décident de faire le voyage jusqu'à Londres pour aller interviewer Mordecai Richler (leurs pères travaillaient tous pour une compagnie aérienne et les billets d'avion étaient gratuits). Richler accepte alors de les rencontrer, et la description que fait le *Globe And Mail* de cet entretien est révélatrice : « The boys said Mr. Richler, who was "very tired looking, with the beginnings of a double chin" was still very much a Canadian despite the fact that he lives in England⁴⁰. » [Les garçons ont raconté que Mr. Richler, qui avait l'air « très fatigué avec un début de double menton », était toujours très canadien malgré le fait qu'il vive désormais en Angleterre.] Peu importe où il se trouve, Richler garde en lui sa canadienneté, et ses 20 ans de carrière en Angleterre vont lui permettre un autre regard sur son pays d'origine.

Le « retour d'Europe » se jouait, dans le cas de Cohen, dans un rapport beaucoup plus critique au Canada anglais que pour les exemples classiques de Québécois francophones, qui sont marqués par une certaine responsabilité vis-à-vis de leur lieu de naissance. La même chose va se produire avec Richler, alors que l'écrivain revenu d'Europe devient un critique virulent du Canada et du Québec. Fait intéressant, cependant, la question identitaire qui se pose pour les francophones – le Québécois perd-il son identité de l'autre côté de l'Atlantique ou la retrouve-t-il ? – ne se pose pas tout à fait de la même manière au Canada. Le Canadien anglais qui part garde en lui-même cette provenance, sa canadienneté, mais elle ne se gagne pas dans l'adversité comme c'est le cas chez le Québécois. C'est tout le sens de la réplique que Française

⁴⁰ « Weekend in London: Teen-agers fly to Mordecai Richler to complete Grade 11 assignment », *The Globe and Mail*, March 25th 1972.

adresse à Pierre Vallières dans *Nègres Blanc d'Amérique* alors qu'il vit à Paris : « [T]u ne trouveras pas ici la réponse que tu cherches. Il faut que tu te réconcilies avec ton pays⁴¹ ». De même, chez Miron, c'est l'exil parisien qui permet de confirmer la « condition de colonisé » du poète : « Ma confrontation avec l'Europe, en 59-60, finit par vaincre définitivement mes résistances et mes doutes humanistos-démocratiques-pacifistes-universalistes-etc⁴² ». Dans la veine partipriste, le Québécois découvre son aliénation au contact de l'altérité européenne. Il en va différemment pour Richler qui relate son « retour d'Europe » dans un article publié dans le *New York Times* en 1974 :

[...] I had sailed away from Canada without regards in 1951. Like many of my contemporaries, I was mistakenly charged with scorn for all things Canadian. For the truth is if we were indeed hemmed in by the boring, the inane, and the absurd, we foolishly blamed it all on Canada, failing to grasp that we would suffer from a surfeit of the boring, the inane and the absurd wherever we eventually settled and would carry Canada with us everywhere for good measure⁴³.

[[J]'avais vogué loin du Canada sans trop de regrets en 1951. Comme plusieurs de mes contemporains, j'étais par erreur empli de contentement pour tout ce qui était canadien. À la vérité, si nous étions assiégés par l'ennuyeux, l'inutile et l'absurde, nous accusions à tort le Canada, incapables de nous rendre compte que nous souffririons d'un retour de l'ennuyeux, de l'inutile et de l'absurde peu importe où nous nous installerions, et que nous trimballerions le Canada partout avec nous par-dessus le marché.]

Ici, pas d'aliénation. Le retour d'Europe, chez Richler, se double d'un serment de sympathie envers son pays d'origine, à défaut d'être un engagement. Le reste de l'article est d'ailleurs marqué par la satire de tout ce qui est canadien, comme si l'auteur revenait au-dessus de la mêlée, en mesure de critiquer la comédie sociale de son lieu de naissance. Un tel positionnement serait difficile à envisager chez Vallières ou Miron, pour qui le retour est le double constat d'une incapacité à s'élever au-dessus de la « condition de colonisé » et du devoir d'intervention politique qui en découle. Dans le cas de Richler, le paternalisme envers la

⁴¹ Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*. Nouvelle édition revue et corrigée, Montréal, Parti Pris, coll. « Aspect social », 1969, p. 263.

⁴² Gaston Miron, « Un si long chemin », *Parti Pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 26.

⁴³ Mordecai Richler, « Going Home Again », *New York Times*, section BR, New York, N.Y., United States, New York, N.Y., 1974, p. 214.

« mentalité de garnison » canadienne ne semble pas rebuter outre-mesure le lectorat. L'auteur poursuit d'ailleurs en expliquant comment la plupart des retours d'Europe seront aussi des retours à la médiocrité et au nationalisme littéraire, alors que son retour est marqué par une perspective « internationaliste »:

Look at it this way. If, instead of Fitzgerald, a writer from Ottawa had written a story called, "A Diamond as Big as the Ritz," he would have had to title it, "A Diamond as Big as the Chateau Laurier, the Most Exclusive Hotel in Ottawa, the Capital of Canada."

But within this difficulty, as I have argued before, lies our greatest advantage. Our symbols are not yet hackneyed. The mythology is still to be fabricated⁴⁴.

[Regardons les choses en face. Si, à la place de Fitzgerald, un écrivain d'Ottawa avait écrit « Un diamant gros comme le Ritz », il aurait dû l'intituler « Un diamant gros comme le Château Laurier, l'hôtel le plus chic d'Ottawa, la capitale du Canada ».

Mais de cette difficulté, comme je l'ai déjà avancé par le passé, vient notre plus grand avantage. Nos symboles ne sont pas encore des lieux communs. La mythologie est encore à construire.]

Ce projet de construction mythologique se retrouvera moins dans le roman que Richler publiera quelques années plus tard (*Joshua Then And Now*, 1980), mais il se laisse déjà entrevoir dans *St. Urbain's Horseman* (1971) avant d'atteindre son apogée dans *Solomon Gursky Was Here* (1989). Toujours est-il que l'internationalisme revendiqué par l'auteur trouve un obstacle dans le caractère périphérique de la culture canadienne. Pour Richler, la farce sera une manière de dénoncer la petitesse de ce milieu, ce à quoi le lectorat canadien répondra avec enthousiasme.

Alors que Miron et Vallières optent pour une écriture dépourvue d'humour dans la foulée de leur retour d'Europe et de leurs nouvelles responsabilités politiques, il en va tout autrement pour Jacques Ferron, qui entretient un rapport beaucoup plus conflictuel à l'ancienne métropole. Dans un texte jamais publié – heureusement, diront certains – destiné aux *Cahiers de l'Herne*, ce dernier s'adresse directement aux Français: « Vous êtes dominateurs, nous sommes dominés. Mon accointance avec la France se fait par le détour d'un temps lointain;

⁴⁴ *Ibid.*

tenue, elle ne "tint" guère que par mon accent charentais et ma prononciation normande. Paris, j'ignore, Louis XIV, Louis Philippe et Pompidou⁴⁵. » Ferron prend, pour son texte, une position en contre-plongée. Alors que Richler renverse le nationalisme canadien en montrant que le roi est nu, il le fait avec l'aisance que l'étranger a pu lui donner. De son côté, Ferron, qui se targue de n'être jamais sorti du pays, adopte un discours minoritaire. Pour que ce regard minoritaire soit légitime, il doit cependant s'appuyer sur la déculpabilisation et la victimisation du Québécois :

Nous occupions un territoire trouvé vacant; à cause de cela, et parce que nous étions peu nombreux, nous avons été propices aux Amérindiens et nous jouissions d'un droit de passage par toute leur Amérique aussi longtemps qu'elle dura; nous nous y sommes métissés et surtout, innocents des génocides, nous avons acquis une supériorité morale sur ceux qui les ont perpétrés, les mêmes qui nous ont dominés. Ce fut là un autre avantage. Notre lieu de fierté est d'avoir pris naissance et progressé sous une domination étrangère, et d'être la première nation d'origine européenne à se situer dans le Tiers-Monde⁴⁶.

Il importe, pour Ferron, de nier l'entreprise de délocalisation que fut la colonisation française pour représenter une collectivité : ce « nous », vierge du péché colonial. D'une même manière, l'accès à l'Amérique est justifié par la notion d'un « droit » fondamental qui aurait été accordé à la collectivité québécoise. Ce droit vient alors se justifier par une autochtonie supposée dans le métissage. Non content de délocaliser l'autochtone, de nier sa présence sur le territoire, le colon français de Ferron s'approprie jusqu'à son autochtonie pour se déclarer lui-même issu de la terre, et victime d'une domination étrangère qui l'autoriserait (alors que tous les marqueurs socio-économiques disent le contraire) à se revendiquer du tiers-mondisme.

Innocent de la faute coloniale, c'est sur le Québécois que repose alors toute l'injustice du système, et ce statut de victime permet à Ferron de devenir à son tour dénonciateur de la France colonisatrice :

⁴⁵ Jacques Ferron, « Un texte inédit de Jacques Ferron - «À Monsieur de l'Herne, Français de France, sur l'écriture et ses implications, quand on est un Français neutre» », *Le Devoir*, 23 avril 2005.

⁴⁶ *Ibid.*

Vous êtes comme ces Algérois, nés dominateurs, que vous nous envoyez et qui, bien que ce soient de pauvres gens en nostalgie d'une lumière perdue, flairant en nous l'Algérien, passent contre nous. Et pourtant, le soleil sur la neige a plus de lustre qu'à Oran. Ces étrangers ne sont rien dans l'admiration qu'on a ici pour un roman de Camus et qui s'intitule *L'Étranger*. Notre point de vue permet d'en saisir la supplique cachée, le sens prémonitoire qu'il avait à sa parution: cet étranger était-il tellement en avance sur son pays?

Inutile de rappeler ici les quelques 300 000 morts de la guerre d'Algérie pour montrer que la comparaison est quelque peu hyperbolique. Lecteur habile, Ferron anticipe tout de même la lecture révolutionnaire qui sera faite de *L'Étranger* par Edward Saïd quelques années plus tard. Ce faisant, il montre sans doute une sensibilité envers le sort de celui que le discours colonial rend invisible, que ce soit l'Arabe ou, dans ses mots, le Québécois que ni le Français, ni l'Anglais ne peut voir.

Alors que Richler explique cette invisibilité par l'ennui, le provincialisme et le nationalisme paroissial des Canadiens – conséquences de leur statut périphérique –, Ferron l'explique par un statut de victime dont il tire la légitimité qui lui permet d'attaquer les Français qui lui commandent un texte pour les Cahiers de l'Herne. Loin de l'internationalisme richlérien, le provincialisme de Ferron adopte tout de même lui aussi le véhicule satirique. Si les coups sont permis envers les Anglais et les Français, c'est qu'ils ne portent pas vraiment, et cet antagonisme fondamental, son exagération, en fait une bataille picaresque. À la condescendance mesquine et amusante d'un Richler, Ferron opposerait une sorte de quichotisme dans la démesure de son sujet et de sa formulation.

De La Chaise du maréchal ferrant à Solomon Gursky Was Here

La Chaise du maréchal ferrant de Jacques Ferron paraît en 1972, dans un moment d'intense productivité pour l'écrivain. La même année paraissent *Le Saint-Élias* et la réédition de *la Nuit* sous le titre *Les Confitures de coings*. Le lancement est même couvert par la revue à potins *Télé Radiomonde*, qui lui consacre un petit encart. De son côté, Jean Éthier-Blais reproche à Ferron sa manie de publier trop :

M. Jacques Ferron écrit trop et trop vite. Il sait écrire et il a un ton personnel, ce qui est bien, chez un écrivain, la qualité la plus importante. Il est naturel. Il sait raconter une histoire. L'imagination déborde de partout. Ses sujets sont curieux. Il n'a pas la langue dans sa poche et on se demande toujours si ce qu'il raconte des vivants est vrai ou faux. Hélas! la bousculade l'emporte et le lecteur se demande où il va. Ce n'est qu'à la fin de *La chaise du maréchal-ferrant* qu'il se rend compte que c'est nulle part⁴⁷.

Cette critique négative reprend certains des éléments souvent reprochés à Ferron : la complexité de sa diégèse, les références historiques obscures, la langue fleurie, le caractère peu travaillé des textes... Tous ne sont cependant pas si durs avec l'auteur. Ceux qui se montrent plus favorables à son roman le font cependant à partir d'arguments non pas esthétiques, mais nationalistes. Anticipant peut-être la chronique d'Éthier-Blais, Réginald Martel écrit dans *La Presse* une semaine plus tôt :

Il est possible que l'insistance sur la chronique condamne une partie de l'œuvre de Jacques Ferron à l'oubli des lecteurs de demain. Pour nous, cette partie est une partie de plaisir. Elle nous apprend la géographie du pays, en tout cas, car je vous jure que la chaise du maréchal-ferrant se promène sans cesse : depuis Cap-Chat jusqu'à Québec, jusqu'aux ruines que construit Mackenzie King dans la banlieue d'Ottawa jusqu'au fin fond du comté de Dorchester et même, fantaisie extrême, jusqu'aux Antilles⁴⁸.

La critique oscille entre le transitoire – le rapport de Ferron à la chronique – et l'éternel – son lien avec le pays. À la question de la qualité littéraire vient se superposer un enjeu de représentation du territoire. Si Ferron réussit son œuvre, c'est par sa portée descriptive. Ce rapport à la géographie se retrouve dans la plupart des critiques. C'est le cas chez Raymond Plante qui, dans la revue *Maintenant*, proche du Parti Québécois, insiste sur les aspects national et géographique de l'œuvre : « Le livre devient peu à peu, dans la suite des pages, un grand voyage aux intérieurs du pays. Car Ferron n'est pas photographe et ses descriptions prennent vite le sens d'une pénétration, en descendant vers le cœur de la race plutôt que de demeurer en surface, aux simples frictions de l'œil sur la vie⁴⁹. » Le vocabulaire employé par le critique rappelle étrangement celui d'un Lionel Groulx, tant par son rapport à la race que pour le

⁴⁷ Jean Éthier-Blais, « La chaise de M. Jacques Ferron », *Le Devoir*, Montréal, 8 avril 1972, p. 14.

⁴⁸ Réginald Martel, « L'ascension des chefs », *La Presse*, Montréal, 1 avril 1972, p. E3.

⁴⁹ Raymond Plante, « La chaise du maréchal ferrant ou la vérité du pays », *Maintenant*, n° 116, mai 1972, p. 8.

vocabulaire de la « pénétration » employé, mais il se déplace tout de même vers une cartographie du pays absente chez Groulx : « Autant de villages, autant de noms peuplés qui prennent vie au rythme des phrases, que Ferron connaît pour les posséder dans la géographie des œuvres, pour les voir se lever sur l'étendue de son pays⁵⁰ ». Les critiques stylistiques et diégétiques plus ambitieuses d'un Jean-Éthier Blais sont donc désamorçées par la critique nationaliste sous le signe d'un rapport nominatif au territoire. Si l'œuvre de Ferron a sa pertinence c'est parce qu'elle nomme le pays, lui permet d'exister. En filigrane, il est possible de voir le même phénomène que dans le numéro d'*Études françaises* qui paraîtra quelques années plus tard : au pays incomplet correspondrait une œuvre encore brouillonne, et ce ne serait pas là un défaut, mais un quasi-déterminisme sociologique : le Québécois qui apprend à parler, à nommer les contours de son pays, balbutie ses mots avant de pouvoir réellement entrer en littérature. L'œuvre de Ferron serait, dans cette logique, un jalon, une pierre posée sur le chemin de l'obscurité à l'indépendance.

Publié dix-sept ans après *La chaise du maréchal ferrant*, *Solomon Gursky Was Here* est un roman qui vient couronner une carrière déjà remplie pour Mordecai Richler. Contrairement à Ferron qui vivra toute sa vie de la pratique de la médecine, Richler vit de sa plume depuis le tout début de sa carrière. Enchaînant les contrats pour le cinéma, la radio, la télévision, les journaux ou les magazines, l'auteur jouit également d'une réputation internationale, ce qui fait que les critiques du roman de Richler paraissent un peu partout dans le monde anglophone. Les critiques conservatrices du roman vont, comme chez Ferron, célébrer son caractère national. C'est le cas, par exemple, de la critique publiée dans le *Washington Post* : « Richler is Canadian, and the subject of "Solomon Gursky Was Here" is Canada itself⁵¹ ». Comme chez Ferron, c'est la fresque nationale qui est célébrée. Même chose dans les pages du très conservateur *Jerusalem Post* : « Richler's vision is wildly satiric as it delves below the surface of official history to examine its darker aspects. In essence, it is a comic anti-history designed both

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Jonathan Yardley, « "Gursky": Richler's National Epic », *The Washington Post*, May 2nd 1990, p. D2.

to entertain and comment upon the Canadian national character⁵² ». Une « contre-histoire », mais qui serait encore plus révélatrice du « caractère national » que l'histoire officielle : ce sont les « fake news » et l'Histoire inédite avant l'heure. Les critiques canadiennes sont quant à elle, parmi les plus mitigées. Dans le *Globe And Mail*, William French écrit :

This is a risky venture by Richler, a high-wire act without a safety net. Part of the problem is the novel's length; it's impossible to read in one sitting, or even two, except perhaps by chronic insomniacs. Yet its structure is so intricate, its family relationships so complex, that readers will need a refresher course every time they return to the task⁵³.

[C'est une entreprise risquée de la part de Richler, un travail d'acrobate sans filet. Un part du problème est la longueur du roman. Il est impossible de le lire d'une traite, ni même de deux, à moins d'être chroniquement insomniaque. Pourtant, sa structure est si tordue, ses relations familiales si complexes que les lecteurs auront besoin d'un cours de rattrapage chaque fois qu'ils reviendront à la tâche.]

Cette critique, bien qu'elle ne soit pas des plus éclairées, reprend les thèmes que la critique qu'Éthier-Blais adressait à Ferron en lui reprochant sa narration complexe et difficile d'approche. French va cependant plus loin, avec une dénonciation morale du travail de Richler dans la comparaison qui peut s'établir entre la famille Bronfman et la famille Gursky. Ce crime de lèse-majesté n'est pas mentionné ailleurs, mais d'autres critiques anglophones ont des récriminations morales à adresser au roman. Deux critiques différentes publiées dans le *New York Times* dénoncent au passage la vulgarité⁵⁴ de *Solomon Gursky Was Here* (en tout, le journal publie trois articles sur le roman, le troisième étant une brève entrevue de l'auteur à propos de son chalet au Lac Memphrémagog). L'une de ces critiques, celle de Francine Prose, prend un angle moral familier aux lecteurs d'aujourd'hui pour formuler cette critique :

Equally distracting is the fact that while the novel's plot turns are seldom predictable, its characters often are: the bigot is a repressed religious nut, the millionaire a pompous slob and, most upsettingly, the Eskimos a bunch of whoop-em-up mystic blubber-chewers

⁵² Robert Di Antonio, « Canadian dynasty », *The Jerusalem Post*, August 30th, 1990, p. 20.

⁵³ William French, « The high-wire act », *The Globe and Mail*, section Books, November 11th, 1989, p. C19.

⁵⁴ MICHIKO KAKUTANI, « A Canadian Dynasty, Lively and Unpleasant: Solomon Gursky Was Here By Mordecai Richler 413 pages. Alfred A. Knopf. \$19.95. », *New York Times*, section WORD AND IMAGE, New York, N.Y., United States, New York, N.Y., 1990, p. C17.

and wife-swappers. Though being Jewish apparently enables Mr. Richler to feel on safe ground with outrageous Jewish jokes, he is, so to speak, on much thinner ice here⁵⁵.

[Un aspect également distrayant vient du fait que, bien que les détours narratifs du roman soient souvent imprévisibles, ses personnages, eux, sont tout le contraire : le bigot est un fanatique religieux réprimé, le millionnaire est un rustre pompeux et, c'est plus décevant, les Eskimos sont un tas d'écervelés mystiques mangeurs de graisse et échangeistes. Bien qu'être Juif autorise apparemment Monsieur Richler à se sentir en terrain ferme pour faire des blagues scandaleuses sur les juifs, il est, pour ainsi dire, sur de la glace bien plus fine ici.]

Un peu comme les précautions de Jean Éthier-Blais et de Réginald Martel visaient juste dans leurs critiques de Ferron quant à l'accessibilité du texte collé au contexte historique qui risquait de devenir de plus en plus incompréhensible avec le temps, la critique morale de Prose explique sans doute aujourd'hui la désaffection pour l'œuvre de Richler dans le monde anglophone. Cette question ethnoculturelle, - qui parle et de qui parle-t-il ? -, se posera davantage au fil des années 2000 et 2010, d'autant plus dans le cas des Autochtones du Canada. L'humour potache de Richler sera donc appelé à devenir de plus en plus décrié ou considéré comme grossier.

La position sociale de Richler et des autres écrivains juifs d'Amérique du Nord a évolué depuis l'après-Guerre. Cette situation s'explique par ce que certains critiques, comme Roy Goldblatt, ont appelé le « blanchiment des Juifs⁵⁶ ». Les travaux de Corrie Scott ont d'ailleurs su montrer comment un phénomène similaire a pu se produire pour les Québécois⁵⁷, qui sont passés d'un groupe perçu comme minoritaire à un groupe majoritaire autour des années 1970 et 1980, bien que leur proportion relative dans le Canada n'ait pas changé de manière significative (si ce n'est une légère diminution).

Selon la thèse du blanchiment, le Juif nord-américain des années d'après-guerre est perçu comme un « autre », un étranger, déconsidéré et désavantagé par l'antisémitisme ambiant.

⁵⁵ Francine Prose, « Hopping Mad in Montreal », *New York Times*, section Book Review, April 8th, 1990, p. BR7.

⁵⁶ Roy Goldblatt, « The Whitening of the Jews and the Changing Face of Newark », *Philip Roth Studies*, vol. 2, n° 2, octobre 2006, p. 86-101.

⁵⁷ Corrie Scott, « How French Canadians became White Folks, or doing things with race in Quebec † », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 39, n° 7, 2016, p. 1280-1297.

Vont donc émerger dans cette période ce que le biographe Charles Foran a appelé les « wild jews⁵⁸ », en prenant pour exemple les Isaac Bevi Singer, Saul Bellow, Woody Allen et Philip Roth : des artistes juifs qui seront à la fois critiques de leur société d'accueil et de leurs communautés, adeptes des références autobiographiques et d'un humour grinçant, une forme de comédie sociale du minoritaire. Les conditions socio-économiques des Juifs canadiens et américains vont cependant rapidement connaître une embellie, si bien qu'à la fin du siècle, il devient difficile de les représenter comme un groupe défavorisé. La position de fou du roi qui était alors réservée aux Juifs parce que le minoritaire peut rire de tout, ses coups ne pouvant jamais faire mal, commence dès lors à vaciller. Ce repositionnement ne semble pas être compris par Richler. Il répondra de manière astucieuse à ces critiques dans *Barney's Version*, mais *Solomon Gursky* fonce tout droit dans le piège. Le monde a changé plus vite que Richler. Alors qu'il a pu profiter de l'intérêt des lecteurs pour le minoritaire qui lui conférait une sorte de sauf-conduit humoristique, ce sauf-conduit lui est retiré par la critique du *New York Times*. Il n'est plus le jeune Juif en quête d'autonomie et d'universel qui écrivait *The Apprenticeship Of Duddy Kravitz*, il est devenu un vieil homme blanc, et le vieil homme blanc ne peut plus se permettre de rire des Inuits d'après une perspective critique qui juge de la moralité des textes selon leurs conditions d'énonciation.

Au Canada, cette modification dans les perceptions sera accentuée par des débats internes auxquels Richler prendra part, ce dernier n'hésitant pas à critiquer l'opposition au libre-échange, le nationalisme littéraire, les nationalismes canadien et québécois, les revendications de groupes minoritaires comme les Autochtones ou les francophones... Autant de positions publiques qui le rapprocheront du Parti Égalité au Québec, du Parti Progressiste Conservateur au Canada et qui culmineront dans son travail de chroniqueur pour le *National Post*, un journal de droite peu populaire chez les littéraires.

La critique québécoise emprunte d'ailleurs une voie similaire à celle du *New York Times*, mais sans toutefois s'intéresser à la représentation des Inuits. « Les Québécois francophones du roman sont tous décrits comme des porteurs d'eau incultes et mal dégrossis : une sous-race »,

⁵⁸ Charles Foran, « The Last of the Wild Jews », *The Walrus*, 12 décembre 2008.

écrit Odile Tremblay dans les pages du *Devoir* à la sortie de la traduction française chez Calmann-Lévy en 1992. Cette lecture de Tremblay est bien sûr discutable, comme nous le verrons, mais elle fait suite au psychodrame entourant la parution de l'article polémique de Richler à propos du nationalisme québécois dans le *New Yorker* en 1991 et de son essai *Oh Canada! Oh Quebec!* l'année suivante. Comme je l'ai déjà montré par le passé, la critique du texte se fera par une mise à distance de l'écrivain comme un « étranger » qui commente les agissements d'un « nous » québécois et francophone. Fait intéressant, cette mise à distance est aussi fondée sur une notion de privilège, et sur un examen de la situation d'énonciation dans laquelle se trouve l'écrivain :

Richler épouse ici, avec violence parfois, les intérêts de la minorité riche, anglaise et "westmontaise" (qu'il décrit pourtant dégénérée) mise en scène dans cette saga puissante et embroussaillée d'une grande famille juive agrippée à ses privilèges⁵⁹.

Cette critique montre la position victimaire dans laquelle se place son auteure afin de justifier son attaque. La référence aux « porteurs d'eau incultes » permet alors de porter à charge l'infériorité économique historique des Québécois francophones afin de leur conférer un statut de déshérités similaire à celui que revendique Richler en tant que Juif. Alors qu'on retirait sa carte du parti des victimes de l'Histoire à l'écrivain montréalais dans la critique du *New York Times* pour la donner aux Inuits, le texte du *Devoir* abonde dans le même sens, seulement cette fois-ci c'est le « nous » Québécois qui s'empare de cette carte de victime en dénonçant les « privilèges » de Richler. Ce malentendu s'incarne bien dans l'épisode du *Bye Bye 1991*. Durant la célèbre émission de fin d'année, Patrice L'Écuyer joue le personnage du fantôme de Trudeau, calqué sur le Fantôme de l'opéra, et insulte la foule :

Petit peuple. Porteurs de boîtes à lunch. Mangeux de hot-dogs. J'vais vous en faire un pays, moi. Un gentil pays à part de ça. Regardez-les, ils se sont loués du linge propre. Pour avoir l'air des big shots. C'est-tu ça votre société distinguée ? Bande de ceintures fléchées. La preuve que j'ai raison c'est que tout le monde est du même avis que moi. Mon ami Clyde Wells, Mordecai Richler et puis le jeune Lindros. [La foule hue]

⁵⁹ Odile Tremblay, « Mordecai et nous », *Le Devoir*, Montréal, 23 mai 1992, p. D-2.

Contrairement à ce qu'un chroniqueur connu de Montréal a pu avancer plus tard, la foule ne hue pas le nom de Mordecai Richler, mais bien celui d'Éric Lindros, une talentueuse recrue ontarienne de la Ligue Nationale de Hockey qui venait de refuser de jouer pour les Nordiques de Québec – disait-on par dégoût pour les francophones⁶⁰. Les scandales littéraires ont beau faire les choux gras du public lettré, la majorité de la population (y compris souvent le public lettré lui-même) est souvent plus mobilisée par les scandales liés au hockey. Il n'en demeure pas moins que Richler est associé, par l'énumération, à ce joueur tant détesté, de même qu'au Premier Ministre de Terre-Neuve-et-Labrador Clyde Wells, qui s'était opposé à l'utilisation du terme « société distincte » pour décrire le Québec dans ce qui aurait été l'Accord du Lac Meech.

Tout dans la tirade du « fantôme de Trudeau » contribue à rappeler le statut inférieur du Québécois francophone, que ce soit le « petit peuple » ou l'utilisation ironique de l'expression « big shots ». Trudeau est présenté comme élégant, cultivé aussi, grâce à la référence au roman de Gaston Leroux et au masque, qui rappelle le personnage de Pantalone, ce sieur vénitien avare et condescendant de la Commedia dell'arte, qui est souvent – comme dans ce *Bye Bye* – l'objet de la farce. Ce faisant, c'est la position inférieure du Québécois qui est martelée par l'émission de fin d'année, c'est de cette position en contre-champ que le public et les comédiens peuvent alors tirer l'humour de la situation. Ce carnaval repose tout entier sur l'inversion du haut et du bas, c'est le « petit peuple » qui, de sa position en contre-plongée, prend d'assaut les puissants pour s'en moquer durant un soir ou un sketch. Comme chez Richler, cependant, l'humour victimaire ne fonctionne que dans la mesure où ce statut ne peut être contesté.

Un sketch diffusé plus tard dans la soirée vient d'ailleurs éliminer la possibilité d'une compétition victimaire. Reprenant le personnage du « journaliste français » qui avait fait fureur lors du *Bye Bye 1990*, Patrice L'Écuyer se moque de l'incompréhension européenne pour les enjeux locaux en montrant comment la victimisation des Autochtones est ridicule. Le personnage porte d'ailleurs un béret basque transpercé d'une flèche de production industrielle

⁶⁰ Le célèbre attaquant a depuis démenti ce fait, insinuant plutôt que les mœurs légères du directeur général de l'équipe – depuis lors devenues de notoriété publique –, étaient finalement la cause de son refus de jouer à Québec.

pour montrer l'aveuglement européen devant la nature réelle de l'Autochtone à la fois vindicatif, criminel et faux comme le plastique. La tirade du personnage est révélatrice :

Selon le réputé quotidien américain *New York Times*, les Québécois assassinent les caribous pour les boire. Ils boivent du Caribou, mesdames et messieurs! Ça nous rappelle Brigitte Bardot et le massacre des bébés phoques qu'on tuait pour en extraire de la ouate. Tous les Indiens à qui j'en ai parlé me l'ont dit : ouate de phoque. [...] Saviez-vous que depuis la Guerre Civile d'Oka l'an dernier, Radio-Canada – et ça c'est dégueulasse – diffuse de plus en plus de chansons de cowboys pour intimider les Indiens ?

Le Français est présenté comme un personnage déconnecté de la réalité locale, mais il est associé à une représentation générale de l'Étranger avec la référence au *New York Times*. Peut-être s'agit-il ici d'une référence à Richler, qui avait cependant publié son article « Inside/Outside » dans le *New Yorker* et pas dans le *New York Times*, peut-être aussi s'agit-il simplement de convoquer une référence étrangère pour montrer que l'avis du Français repose sur une vision extérieure. L'incompréhension de l'homophonie entre le ruminant qu'est le caribou et le vin fortifié du Carnaval qu'est le Caribou vient accentuer cette représentation de l'étranger qui n'y comprend rien. Non seulement n'est-il pas crédible, cet étranger, mais il commet son erreur fondamentale quand vient le temps d'aborder le statut victimaire des « Indiens ». Leur nature est, en fait, hostile. Son chapeau est transpercé d'une flèche, mais en plus les Autochtones ne comprennent pas sa langue. Malgré l'amour que le Français peut leur porter, ils lui répondent par « What the fuck ? ». Cette incompréhension mutuelle a pour ressort implicite la compréhension du Québécois. L'étranger qui juge la situation si terrible ne comprend ni la monde dans lequel il est, ni le langage employé. En somme, le Québécois serait le plus à même de comprendre les enjeux autochtones, n'en déplaisent aux Français et au *New York Times*. L'erreur ne peut venir que de l'extérieur, et les récriminations farfelues du personnage du journaliste français ne tiennent pas la route. Le sketch se termine d'ailleurs sur la manière de « *caller* le ski-doo sauvage », renvoyant l'image d'Indiens dégénérés qui demanderaient des privilèges légaux et sociaux par opportunisme, des faux Indiens, en somme, révoltés non pas pour des raisons culturelles, sociales et coloniales, mais par appât du gain. Leur statut de « victimes » de l'Histoire se retrouvant donc tourné en ridicule, isolés du jugement de l'ailleurs devant des Québécois seuls juges et seules victimes du Canada.

Ce genre de représentations populaires montre à quel point la compétition victimaire au tournant des années 1990 atteint un point de rupture et fait ressembler la politique canadienne à un match de Coupe du Monde Brésil-Italie. C'est d'ailleurs tout l'enjeu derrière *Oh Canada! Oh Québec!* de Richler de montrer à quel point les Anglophones sont des victimes du nationalisme québécois et des politiques linguistiques. Pas surprenant que le malentendu ait été, pour un temps, insolvable.

Ce ne sont toutefois pas tous les critiques francophones qui s'en prennent à *Gursky*. Dans le *Soleil*, par exemple, Monique Giguère qualifie Richler de « puissant romancier⁶¹ ». Pour sa part, Gilles Marcotte, dans un article sur la traduction de 1992, écrit :

Mais nationalistes à la peau sensible, s'abstenir. En parcourant le roman, je suis tombé sur certains passages, à propos des Québécois francophones, qui n'étaient pas de la dernière amabilité. J'ajoute que, pour moi, ces saillies font partie de l'univers richlérien, et que pour rien au monde je n'aurais souhaité qu'elles fussent atténuées. Quand M. Richler rédige des tartines socio-politiques pour le *New Yorker* où il s'amuse à dire des sottises sur un Québec qu'il connaît très mal, on a le droit et peut-être le devoir de lui répliquer vertement. Mais, comme romancier, il a tous les droits. Un écrivain sans préjugés, sans injustices, serait un pauvre type⁶².

Dans sa lecture nuancée, Marcotte renvoie du revers de la main la possibilité d'une lecture moralisatrice. Au contraire, l'immoral peut faire partie de l'œuvre et, si les personnages richlériens sont parfois injustes, la fiction a « tous les droits ». Ce rapport esthète à l'œuvre tranche avec la lecture du *Devoir* et du *New York Times*, mais elle n'en évite pas pour autant la question de la posture énonciative. Dans un article publié l'année d'avant, Marcotte expliquait plus en détail le problème de la version anglaise du roman de Richler. Les nuances qu'apporte Marcotte sont fondamentales pour déplier la question qui nous intéresse, et le lecteur ne m'en voudra sans doute pas de le citer aussi longuement :

Il y a un os. Petit ou gros, c'est selon. Je suis un peu gêné d'en parler, je me sens un peu mesquin, mais allons, je n'aurai pas la digestion tranquille tant que je ne l'aurai pas

⁶¹ Monique Giguère, « En dépit de beaucoup d'énormités, le romancier Mordecai Richler captive », *Le Soleil*, septembre 1992, p. B4.

⁶² Gilles Marcotte, « Bons sentiments, mauvais romans et vice versa... », *Écrivains québécois - dossiers (L'Île) - L'Actualité*, vol. 17, n° 17, novembre 1992, p. 125.

dégorgé. Parmi la faune considérable qui entoure les Gursky, on rencontre de temps à autre un Canadien français, un Québécois. Ce n'est pas généralement quelqu'un de très intéressant. Un fonctionnaire fédéral plutôt marron. Un juge complaisant... Quelqu'un, quelque part, parlera de "French Canadian unrest", comme dans les romans coloniaux on parle de "native unrest". On peut soutenir avec quelque apparence de raison que, parmi les ethnies représentées dans le roman, l'indienne, la chinoise, la britannique, la juive et quelques autres, la québécoise francophone obtient la palme, non pas du martyr mais de l'insignifiance. Je sais. Un romancier n'est obligé de parler que de ce qui se trouve dans son collimateur, et jamais le collimateur Richler n'est tombé sur un Québécois francophone de quelque intérêt. Manque de pot, sans doute. On peut d'ailleurs revendiquer, pour un romancier, le droit à l'injustice, voire au mépris, puisqu'on lui reconnaît le droit à la passion. Cela dit, ma foi, un roman n'est pas qu'un roman, ça existe aussi à l'extérieur de l'ordre romanesque, de la passion romanesque, c'est un signe entre autres de la raison sociale, et quand je sors du roman de Mordecai Richler je ne peux, m'empêcher d'être un peu songeur. Je me demande ce qui fait que, dans le système Richler, je (en tant que Québécois et cetera) n'arrive pas à exister, à apparaître, à être vu. La question sans doute n'est pas importante pour tout le monde. Elle l'est pour moi.

Loin de la critique du *New York Times*, Marcotte ne reconnaît pas un devoir moral de représenter adéquatement. Dans la plus pure tradition moderniste, voire baudelairienne, le laid, l'injuste et le mal doivent, eux aussi, être montrés. Comme il l'expliquera dans sa critique de 1992, les bons sentiments ne font pas les bons romans. Lecteur brillant, le critique en vient tout de même à montrer que cette qualité littéraire ne se gagne pas sans heurts. Au contraire, il arrive à montrer la douleur de se voir lui-même réduit à l'invisibilité. À ce sujet, le parallèle qu'il dresse entre le roman de Richler et le film *Bethune : The Making Of A Hero* à propos de la vie du camarade Norman Bethune est révélateur :

Vous ne me voyez pas venir, non. Vous n'imaginez pas ce que je vais être obligé de dire, et qui n'a presque aucun rapport avec le beau film que je viens de voir, mais qui s'y trouve quand même. Norman Bethune a pratiqué la médecine pendant plusieurs années à Montréal, notamment à l'hôpital de Cartierville. On le voit, faisant la visite des malades dans un hôpital où il y a des infirmières laïques mais aussi des religieuses. Il s'attarde auprès du lit d'une fillette d'une douzaine d'années, condamnée, et qui s'en doute. Le médecin ne peut que confirmer et la serre dans ses bras. C'est une scène très belle, émouvante sans pathos. Et je me sens bête, oui bête, en la regardant, de penser à autre chose. Nous sommes dans un hôpital francophone, évidemment. Or l'infirmière, la petite malade, et Bethune lui-même évidemment, parlent anglais avec un naturel parfait, comme s'il n'existait à Montréal aucune autre langue. Les Chinois ont une langue, les Espagnols en ont une, ou du moins un accent ; les Canadiens français, non. La question ne se pose

même pas. Dans le roman de Richler, j'étais invisible ; dans le film, sur Bethune, je suis inaudible.

De nos jours, le concept d'« invisibilisation » est principalement utilisé dans des blogues et dans les médias de masse mais, au début des années 1990, il est connu surtout dans les champs restreints des études féministes et postcoloniales anglophones. La réussite de la critique de Marcotte est de pointer du doigt le mécanisme, d'en analyser la portée symbolique et émotive, tout en refusant de verser dans le jugement moral et prescriptif. Au contraire, pour Marcotte, l'œuvre peut aussi faire mal et garder son caractère grandiose, elle n'a pas de compte à rendre ou de devenir bréviaire. Le critique se refuse catégoriquement à faire passer le roman dans la grille d'une éthique de la lecture où le ressenti et l'identification seraient les seuls gages de vérité. C'est une lecture qui va au-delà de l'identification, mais ce n'est pas pour autant une lecture insensible. Marcotte cherche à se reconnaître, mais il ne nie pas pour autant l'altérité fondamentale de l'œuvre, ses injustices, ses aveuglements.

C'est d'ailleurs sur une véritable théorie de la lecture et de l'altérité que termine Marcotte :

On ne lit toujours que de l'étranger ; lire, ce n'est pas se conforter dans le même, c'est s'écarter, accepter de ne plus se reconnaître, de n'être plus reconnaissable. À ce titre, le *Solomon Gursky* de Richler offre au Québécois francophone un des plus rudes et des plus utiles exercices de lecture qui soient⁶³.

Le critique propose une éthique de la lecture à l'opposé des lectures identificatoires. Pour lui, la posture énonciative n'a d'importance que dans la mesure où elle s'incarne dans l'œuvre, mais elle ne constitue en aucun cas une limite au droit d'écrire. Loin de l'anathème, la lecture affective permet alors d'engager le lecteur sur le chemin de l'altérité et de la confrontation. Le texte peut blesser, il peut effacer l'individu qui y est confronté, ne pas l'inclure, ne pas le représenter, l'invisibiliser, mais il ouvre cependant un monde autre que seul l'acte herméneutique permet de rendre compréhensible.

⁶³ Gilles Marcotte, « La race invisible », *Écrivains québécois - dossiers (L'Île) - L'Actualité*, vol. 1er février 1991, p. 69-71, n° 1er février 1991, p. 69-71, février 1991.

Deux incipits, deux territoires

Le bref parcours de la critique des romans a pu nous montrer comment les deux œuvres étaient célébrées pour leur caractère national. Le caractère polémique de Richler attirera davantage les récriminations, et celles-ci sont surtout fondées sur la position d'énonciateur privilégié de l'auteur. Dans le cas de Ferron, ces critiques n'existeront pas, le statut minoritaire du Québécois francophones au début des années 1970 étant sans doute moins contesté qu'il ne le sera par la suite. Les deux romans sont toutefois attaqués pour leur forme éclatée, bien que cette forme soit différente dans les deux cas.

Pour Richler, la fresque historique est davantage à rapprocher de la tradition du roman du XIXe siècle, que ce soit Dickens ou Balzac, avec cette fresque monumentale dont l'ambition est à la fois de l'ordre de la satire et du portrait social. Cette forme générale est également empruntée par plusieurs romanciers juifs d'après-guerre, qu'il s'agisse de la satire de la société américaine chez Philip Roth ou chez Saul Bellow. L'influence du réalisme magique dans ce roman familial est difficile à ne pas percevoir. Bien sûr, la publication de *Cien años de soledad* (1967), dont la traduction en anglais de 1970 avait fait grand bruit⁶⁴, a pu avoir une influence sur le travail de Richler (amorçé en 1974, abandonné, et repris par la suite⁶⁵). Il peut être tentant, en effet, de rapprocher les sagas des familles Gursky et Buendia, mais il en faut pas perdre de vue non plus que les latino-américains ne sont pas les inventeurs du réalisme magique, et que ce dernier est bien ancré dans les contes d'Europe de l'Est (le grand-père de Richler était d'ailleurs connu pour avoir publié une légende du golem), de même que dans la tradition des écrivains juifs comme Bernard Malamud avec une nouvelle comme « The Jewbird » ou celles d'Isaac Bashevis Singer⁶⁶.

Le rapport de Ferron à la forme romanesque est plus inusité. Son grand roman balzacien, *le Ciel de Québec* a été publié en 1969 avec un succès mitigé. D'abord conte traditionnel, *la*

⁶⁴ Nous savons que Richler possédait une copie de l'édition de 1970 dans sa bibliothèque grâce à la collection du *Richler Library Project* de l'Université Concordia. (#54659, Box 11)

⁶⁵ Charles Foran, *Mordecai: the life & times*, 1st ed, Toronto, Alfred A. Knopf Canada, 2010, 738 p.

⁶⁶ Tracy Mishkin, « Magical Realism in the Short Fiction of Isaac Bashevis Singer », *Studies in American Jewish Literature* (1981-), vol. 22, 2003, p. 1-10.

Chaise du maréchal ferrant est un faux roman familial, où la dynastie des Jean Goupil repose sur une filiation onomastique sans pour autant qu'il n'y ait de liens de sang. Du conte et de ses racines, le récit évolue (ou dévolue) peu à peu vers le réalisme, si bien qu'à la toute fin du roman le Diable n'est même plus le Diable, mais l'oncle Émile, un vétéran de la Guerre des Boers.

Autochtonisation et territoire

Le terme autochtone vient du grec ἀυτόχθωνος pour désigner un enfant né de la terre, de αὐτός (autos), soi-même, et de χθών (chton), la terre. L'étymologie rappelle déjà une forme de propriété, faisant correspondre l'autonomie de ce « soi-même » à une notion de territorialité à travers le χθών. D'après Apollodore le Mythographe dans sa *Bibliothèque*, le premier roi de la Cité d'Athènes fut un Autochtone :

Κέκροψ αὐτόχθων, συμφυὲς ἔχων σῶμα ἀνδρὸς καὶ δράκοντος, τῆς Ἀττικῆς ἐβασίλευσε πρῶτος, καὶ τὴν γῆν πρότερον λεγομένην Ἀκτὴν ἀφ' ἑαυτοῦ Κεκροπίαν ὠνόμασεν⁶⁷.

Cécrops, né de la terre, au corps moitié humain et moitié serpent, fut le premier roi de l'Attique ; la région qui auparavant s'appelait Acté de son nom fut nommée Cécropia. [Traduction d'Ugo Bratelli.]

Le texte en grec ancien permet de voir que le terme utilisé, ἀυτόχθων, est bien la racine du nom « autochtone » d'aujourd'hui. Il s'agit d'un fait doublement intéressant parce qu'il est lié, d'une part, à l'acte de fondation d'Athènes et parce qu'il est également lié à l'action de renommer (ὠνόμασεν) l'Acté (Ἀκτὴν) du nom de Cécropia (Κεκροπίαν). Ces deux mouvements de fondation et d'appropriation onomastique des lieux n'est pas sans rappeler la colonisation telle qu'elle sera vécue plus tard en Amérique, à la fois comme un effacement des noms anciens, et comme un acte de renouveau dans la fondation des villes.

De façon tout aussi fascinante, le terme d'origine latine « indigène » vient de « indu », forme archaïque de in- (dans) et du verbe « genere » (engendrer). Comme dans le grec

⁶⁷ *Apollodorus, Library, book 3, chapter 14, section 1*, en ligne, <<http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus%3Atext%3A1999.01.0021%3Atext%3DLibrary%3Abook%3D3%3Achapter%3D14%3Asection%3D1>>, consulté le 23 juin 2019.

αὐτόχθων, la notion de localisation et d'engendrement sont présentes et, comme chez les Grecs, la conception de l'autochtonie est liée aux mythes fondateurs. Chez Tite-Live, c'est l'association des premiers habitants du Latium, les Aborigènes, et des Troyens qui donne naissance au peuple Latin, un moment symbolisé par l'union d'Énée et de Lavinia, fille du roi aborigène Latinus. Ce genre de mythe fondateur n'est pas étranger aux cultures nord-américaines, qu'il s'agisse de John Smith et de Pocahontas aux États-Unis ou de la promesse de Champlain faite à un « Capitaine » venu visiter Québec : « nous ne serons plus qu'un peuple⁶⁸ ». L'hybridation entre autochtones et allochtones pour fonder un nouveau peuple n'est cependant pas la seule façon de concevoir le mythe fondateur.

Au Québec, par exemple, plusieurs mythes de la disparition ou de la terre vierge côtoient ceux des métissages. C'est le même genre de mythe qui se retrouve dans d'autres versions des mythes fondateurs romains. Alors que Tite-Live accordait aux Aborigènes leur indigénéité, la latiniste Mary Beard nous rappelle que plusieurs penseurs comme Dionysius vont tenter de déconstruire ce mythe, allant même jusqu'à inventer des étymologies farfelues en cherchant l'origine d'Aborigènes dans le mot « errare » (errer) qui se serait transmis par une mauvaise prononciation d'« Aberrigènes », devenu « Aborigènes ». Cette désautochtonisation des premiers habitants du Latium permet à la fois d'asseoir la légitimité latine sur la région, mais aussi, comme l'explique Beard, de faire de la mobilité un des principes fondateurs de l'identité romaine. De façon similaire, Virgile, qui rédige *l'Énéide* sous César Auguste, fait disparaître les Aborigènes pourtant connus dans la tradition. Comme l'explique Dominique Briquel, cette disparition joue un rôle politique au sens où elle permet de faire remonter la présence latine *ab origines* et de faire reposer l'unification de la région sur un dirigeant, Énée, dont la gouvernance n'est pas sans évoquer dans les esprits, *iam redeunt Saturni regna*, Saturne retournant au royaume, celle de ce premier empereur qu'est César Auguste.

Évidemment, il faut se garder de relever trop bêtement des parallèles entre les récits de fondation de l'Antiquité et ceux du colonialisme européen de l'ère moderne. Il n'en demeure

⁶⁸ Paul Le Jeune, « Relation de 1633 » Jésuites, *Relations des Jésuites: contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, vol. I, Québec, A. Côté, 1858, p. 28.

pas moins qu'il est possible de voir émerger certaines constantes dans les récits de fondation, qui s'érigent dans un rapport privilégié d'une collectivité à la terre, autochtonie souvent inventée qui fait remonter *ab origines* cette appartenance. Au Québec, elle se retrouve dans le mythe du métissage ou dans le mythe d'une terre vierge peu fréquentée par les nomades. Au Canada anglais, elle se retrouve dans le mythe sacrificiel – proche de ce que décrivait René Girard – où la dépossession de l'Autochtone devient le symbole d'une tache originelle qui demanderait réparation de la part d'une collectivité reformée autour d'un pouvoir nouveau. Les Romains avaient un mythe similaire avec le viol des Sabines, l'enlèvement des femmes de la tribu voisine pour peupler Rome, que ces derniers – loin de le cacher – ne manquaient pas de représenter dans de multiples fresques ou monuments.

Il peut paraître intrigant que les récits collectifs puissent aussi se construire autour d'événements honteux, ce n'est pourtant pas une exception. Le cas canadien est intéressant parce que le mythe qui se construit autour du crime originel permet de mettre de l'avant une autochtonie autre que celle qui était accordée autrefois par l'historiographie aux Français sous l'appellation des « French & Indians ». Au récit national du métissage canadien-français s'opposerait alors le récit national d'une faute originelle qui viendrait trouver sa réparation dans le temps présent, réparation d'autant plus girardienne qu'elle est marquée par une forme de cannibalisme culturel où l'Autochtone devient un objet des représentations du pouvoir. Les derniers Premiers Ministres du Canada, que ce soit Stephen Harper ou Justin Trudeau, ont tous porté à un moment ou à un autre une tenue autochtone, et les danses ou chants autochtone font partie de l'attirail des représentations officielles depuis des décennies, qu'il s'agisse des cérémonies olympiques de 1976, de 1988 ou de 2010, où la « nation » canadienne se montrait au monde, ou des représentations plus locales comme les différentes cérémonies d'assermentation ou de commémoration.

L'avantage de la faute originelle c'est qu'elle suppose une prise de conscience actualisée, une forme de supériorité nécessaire du présent sur le passé dans la marche du Progrès. Elle permet alors de légitimer le pouvoir en place. C'est pour cette raison sans doute que l'éventail des commémorations sacrificielles est autant élargi, qu'il s'agisse de rappeler en toute occasion le territoire non-cédé ou les épisodes tragiques de l'histoire, comme si cette sacralisation des

victimes permettait alors de conforter les gouvernants dans leur bonté d'âme, remplaçant alors la légitimité issue de la terre et des mythes d'autochtonisation par une légitimité d'administration fondée sur la morale et l'appropriation à des fins d'édification nationale des symboles et des souffrances du passé.

Les deux romans étudiés ont en commun de mettre en scène une vision de l'autochtonisation, quoique celle-ci puisse être concurrente. Ferron s'était déjà intéressé à ces questions à plusieurs reprises, notamment dans sa série « Ce bordel de pays » publiée dans *Parti Pris* entre 1963 et 1966. Dans ces sept textes qui finiront en partie dans les *Historiettes* (1969), Ferron conteste, entre autres, la vision d'une race canadienne-française postulée par Lionel Groulx dans *La Naissance d'une race* (1930), et préfère le récit d'une origine métissée des Québécois. Le texte d'« Un amour inquiétant » s'attarde d'ailleurs à décrire la division de la province entre grand-village, où vivaient les bourgeois, et petit-village où vivaient les populations déshéritées comme les Magouas du comté de Maskinongé. Issus de population métissées de coureurs des bois et d'Algonquins datant d'avant l'établissement français des Trois-Rivières, les Magouas sont une minorité encore aujourd'hui méconnue⁶⁹. La représentation qu'en donne Ferron lui sert alors d'allégorie pour définir un Québec vu du dessous :

Il y a, bien sûr, là-dedans un relent de colonialisme. La partie la plus pauvre du petit-village se nommait souvent petit-Canada, petit-Montréal. L'indigène, c'est-à-dire l'homme du pays, qu'on ne peut concevoir ailleurs, n'était jamais du grand-village. Si notre patriotisme a souvent été bizarre, se manifestant par une rhétorique creuse et des symboles inappropriés, c'est que dans la réalité il n'existait guère et que ses tenants, toujours du grand-village, non seulement cherchaient à déguiser le pays, mais se considéraient eux-mêmes comme des étrangers en puissance. Dominé par la France, puis par l'Angleterre et le Canada anglais, le notable canadien-français dominait à son tour le petit-village à noyau amérindien⁷⁰.

⁶⁹ Denys Delâge et Claude Hubert, « La mémoire orale contemporaine des Metabenutins Uininis (Algonquins de Trois-Rivières) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 40, n° 1-2, p. 83-101.

⁷⁰ Jacques Ferron, « Ce bordel de pays - d'un amour inquiétant », *Parti Pris*, vol. 2, n° 7, mars 1965, p. 62.

Dans ce texte beaucoup plus nuancé que celui mentionné supra destiné aux *Cahiers de l'Herne*, Ferron emprunte la figure du métissage et de la mixité pour parler de ceux d'en bas. Cette identification permet d'imaginer un autre « patriotisme » qui ne viendrait pas des Hauts avec leur fond colonial et groulxiste, avec leurs influences provenant de pouvoirs extérieurs, mais qui viendrait des Bas, des négligés. À la bourgeoisie canadienne-française, factice dans ses traditions, s'opposerait un peuple aux influences autochtones et c'est la même logique qui s'opère dans *La Chaise du maréchal ferrant* autour des Jean Goupil :

Ce beau nom de Goupil serait normand au dire de certains de nos académiciens, et pour d'autres, souriquois, de cette grande nation qui réunit toutes les provinces des maritimes, de la Gaspésie à la Nouvelle-Écosse, à l'exception de Terre-Neuve et du Labrador. (CMF, p. 61-62)

Ce qui retient l'attention dans cette citation c'est surtout l'origine des Goupil. Celle-ci est triple : d'abord littéraire avec les « académiciens » puisque le rapprochement avec le *Roman de Renart* se retrouve dans la forme traditionnelle « goupil » (qui désignait le renard, à l'origine du latin *vulpes*, et qui est devenu « renard » par antonomase grâce au roman médiéval). Les personnages principaux ont d'ailleurs beaucoup en commun avec le personnage de Renart, du moins dans leur recours à la ruse et aux fourberies pour tromper le Diable, et dans le genre de la fable qu'il est possible de rapprocher du texte de Ferron. Les origines du *Roman de Renart* sont, quant à elles, moins évidentes, un seul des rédacteurs identifiables, Richard de Lison, ayant eu des origines normandes. Le premier Goupil à faire souche au Canada, Nicolas Goupil, était toutefois bien originaire du Calvados, ce qui viendrait en quelque sorte doubler la mise d'une influence littéraire et généalogique ultramarine. Troisièmement, c'est vers l'autochtonie des Jean Goupil que pointe Jacques Ferron avec une incertitude consommée pour ces origines souriquoises. L'auteur poursuit alors avec la distinction du Bas et du Haut qui était présente dans « Ce bordel de pays » :

Les connaisseurs ont prétendu que le nom [Goupil] a pu se prêter à ce mélange de Normand et de Souriquois parce qu'on ne le rencontrait guère autrefois qu'en Gaspésie. C'est de cette province qu'il serait parti au travers de la Baie des Chaleurs pour gagner les hauteurs de Caraquet et la péninsule de Miscou, et de même à rebours le grand fleuve, Québec et Montréal. L'usage semble prendre le parti de ces connaisseurs, car on dit que les Goupil sont gens des Bas. Évidemment cette notion, si importante dans notre pays,

reste relative et doit toujours être comprise par le repère. Ainsi les Hauts, dont on a parlé à propos de la grande famille des Létourneau, de Saint-Pierre-de-la-rivière-du-sud, de Cap Saint-Ignace et de Montmagny, et en opposition avec l'origine de Jérôme Goupil, venu des Bas les plus profonds, ces Hauts-là n'en sont pas vraiment. Le partage semble se faire à Québec. Ainsi a-t-on encore Berthier-en-bas, près de Montmagny, qui s'oppose à Bertier-en-Haut sur la rivière Bayonne, en face de Sorel. Cela montre bien que notre pays a un genre familial et qu'on n'en parle bien que dans l'intimité, à la barbe des étrangers, fussent-ils Français de France. (*CMF*, p. 62-63)

Il est possible de voir se mettre en place les trois axes de la géographie ferronienne, à la fois divisée entre les Hauts et les Bas, verticalement, entre le centre et la périphérie et entre l'intérieur et l'extérieur. Dans « Ce bordel de pays », c'était de l'extérieur, de la France, de l'Angleterre et du Canada anglais que venaient les influences de la bourgeoisie et de son mauvais patriotisme. De même, dans *La Chaise du maréchal ferrant*, le rapport du pays à l'intime situe l'identification du sujet sur le plan d'une tension entre extériorité et intériorité. Le personnage du Pape Poulin apprend d'ailleurs au jeune Jean Goupil à pisser sur les États-Unis, geste de rejet par excellence qu'avait commis Duplessis lui-même à la frontière du Labrador. Ferron va cependant plus loin, et c'est en ce sens que les représentations du pays dans son œuvre ne se laissent pas réduire facilement à une idéologie. Il y a bien sûr cette division entre extérieur et intérieur – fondement classique de tous les nationalismes –, mais cette division se double d'une division interne entre le bas et le haut, qui vient elle-même se jouer dans la répartition spatiale. Il y aurait un hinterland qui serait le lieu par excellence des Bas, et qui s'opposerait à la société des Hauts, plus centrale et urbaine. Non seulement l'identification du sujet au pays serait fondée sur le rejet des identifications extérieures du pouvoir culturel (le « Français de France », dans la citation), mais il serait également fondé sur une autochtonisation du sujet ou son métissage dans les espaces liminaires.

Dans le cas de Richler, cette autochtonisation se joue de manière similaire, mais procède d'une réinvention de l'histoire. Sarah Phillips Casteel a consacré un article au cas de *Solomon Gursky Was Here* dans lequel elle explique que l'autochtonisation⁷¹ (*indigenization*) serait un des principes fondamentaux des sociétés coloniales afin d'asseoir la légitimité des

⁷¹ En français, « indigène » a pris une connotation péjorative à cause de son emploi pour désigner les populations locales dans les colonies françaises au XX^e siècle, notamment en Algérie.

revendications du colon sur le territoire. Dans une perspective d'étude comparée de la racialisation, Phillips Casteel s'intéresse alors principalement au cas de l'autochtonisation dans la littérature juive pour montrer comment celle-ci permet aux auteurs, dont Richler fait partie, non pas seulement de trouver dans l'autre autochtone un semblable qui aurait subi les affres des déportations et de l'exclusion, mais surtout pour justifier, comme c'est le cas pour les autres populations d'origine européenne, un lien privilégié au territoire. En somme, l'autochtonisation du juif correspondrait alors au stade final de son « américanisation » ou de sa « canadianisation ». Cette observation fait évidemment écho à celle que je mentionnais plus haut en ce qui a trait au blanchiment des Juifs nord-américains, et elle pourrait être mise en parallèle avec le cas des francophones du Québec, dans la mesure où cette revendication d'autochtonie correspond au moment d'une affirmation nationale et d'une « québécoisisation » du Canada français.

Comme le souligne Phillips Casteel, cette autochtonisation – comme chez Ferron d'ailleurs – n'est cependant pas certaine. Dans le cas de Richler, elle sert davantage à retourner le récit national canadien de la nordicité en y insérant un *trickster* qui se jouerait des identités. Ephraïm Gursky, un juif anglais d'origine russe, parvient à s'insérer dans l'expédition Franklin en se faisant passer pour un naturaliste et un chirurgien, mais il s'est déjà démarqué par ses escroqueries et ses rapines, tout comme son camarade Izzy Garber « a born scrounger for whom nothing was impossible » [un profiteur né pour qui rien n'était impossible]. C'est d'ailleurs ce même Izzy Garber qui se fait passer pour un autochtone nord-américain dans un spectacle donné au Egyptian Hall à Londres. La description des crimes londoniens que découvre Moses Berger à la fin du roman dépeint Ephraïm comme un fraudeur qui change souvent son apparence : « Gursky evaded detection by travelling in various disguises and characters through the southern counties of the kingdom; he visited the great towns as a quack doctor, clergyman, etc. » (SG, p. 427) [Gursky s'évada grâce à différents déguisements et à différents personnages qui lui permettaient de voyager dans les comtés du Sud du Royaume; il visita les villes en tant que faux médecin, faux clerc, etc.] Les voyages d'Ephraïm qui le mènent de la Terre de Van Diemen à la Terre de Rupert jusqu'aux Cantons de l'Est et aux Prairies canadiennes combinés à tous ses larcins ancrent le personnage de Gursky dans les grands tropes

antisémites. Juif errant, voleur et filou, Ephraim Gursky est loin d'être un exemple à suivre, mais il est d'abord et avant tout une caricature satirique de la judéité :

Gursky was desired to take off his hat, and raising his left arm, he cautiously removed his hat from his head, when a metal watch, a pearl brooch, and a scarlet garter fell to the floor. (SG, p. 427)

[Gursky fut prié d'enlever son chapeau. Levant son bras gauche, il s'exécutait tranquillement lorsqu'une montre de métal, une broche de perles et une jarretière écarlate tombèrent sur le plancher.]

Cette image du couvre-chef porté par les juifs qui cacheraient leurs larcins en est une bien fréquente des représentations antisémites, tout comme leur amour supposé pour les métaux précieux et leur lubricité (représentée ici par la jarretière). Ce n'est pas la première fois que Richler joue de ces clichés pour créer un personnage d'antihéros. Déjà *The Apprenticeship Of Duddy Kravitz* (1959) avait suscité la controverse parce qu'il mettait en scène un personnage jugé archétypal de l'imaginaire antisémite avec ce jeune ambitieux qui s'appuyait sur l'héritage juif pour réaliser son projet de posséder un lac des Laurentides. Loin d'un portrait grandiose, ce réseau de significations du mauvais juif présente le personnage d'Ephraim comme quelqu'un du Bas, un peu comme c'était le cas avec la basse extraction et les fourberies des Jean Goupil de Ferron.

L'appropriation de la culture autochtone peut alors se présenter comme quelque chose d'à la fois fantasmé (il n'y a pas de référent réel) et d'inoffensif, le juif, lui aussi victime d'exclusion n'étant pas en mesure de causer un tort véritable en jouant à l'autochtone. Ce phénomène se retrouve également à l'inverse, et Phillips Casteel mentionne plusieurs exemples de fictions d'auteurs autochtones qui font ce parallèle avec les juifs. Plus récemment, le rapport de l'*Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées* consacre quelques pages à comparer le sort des autochtones du Canada à l'Holocauste. Phillips Casteel souligne d'ailleurs le partage qui s'établit entre l'appropriation des symboles et des connaissances autochtones par Ephraim et Solomon Gursky et l'appropriation des symboles juifs par les autochtones. Que ce soit un harpon avec la lettre « gimmel », la présence de *tsitsit* sur les parkas (franges du châle de prière, le Talit) ou la découverte d'une yarmoulka, l'Arctique

du roman est marqué culturellement par le passage des Gursky dans le Grand Nord. Alors qu'Harvey Schwartz rencontre le vieil anglais Walter Osgood, curateur de la collection familiale des Gursky, et qu'il remarque un signe hébreu sur un harpon, l'érudit le corrige sur son vocabulaire : « Eskimo, don't you know, is an Indian word that means 'eater of raw meat'. It's pejorative.» Osgood grinned. "Like kike, to take a random example," he said, reaching for the harpoon. » (SG, p. 258-259) [« Esquimau, vous savez, est un mot indien qui signifie « mangeur de viande crue ». C'est péjoratif », maugréa Osgood. « Comme Youpin, pour prendre un exemple au hasard », dit-il en prenant le harpon.] Le parallèle entre les deux termes racistes « Esquimau » et « Youpin » montre le rapprochement que Richler souhaite établir entre juifs et autochtones, tous deux sont en position d'être victimes de ce genre de discours, et la bienveillance supposée d'Osgood est mise en contradiction avec le fait qu'il pense aussi rapidement à un terme antisémite. C'est d'ailleurs le terme « Esquimau » qui prédomine dans le roman, partout où la narration désigne des Inuits, sauf quand il s'agit de style indirect libre. En fait, les seules fois où le terme « Inuit » est employé, c'est pour montrer le discours des autorités, comme c'est le cas lors de la visite royale :

Before dinner the royal couple was entertained by a group of outstanding Inuit artists, flown in from remote settlements for the occasion. Professor Hardy rose to introduce the first poet. He explained that unimaginable hardship was the coin of the Inuit's daily existence, but, reflecting on the woof and warp of their lives, they made ecstasy the recurring theme of their anacreontic salute to the world. This remarkable people plucked odes of joy, *à la* Beethoven, out of the simplest blessings enshrining them in their own form of haiku. Then Oliver Girskee stood up and recited:

Cold and mosquitoes

These two pests

Come never together ...

Ayi, yai, ya. (SG, p. 58)

[Avant le souper, le couple royal fut divertie par un groupe d'artistes inuits exceptionnels arrivés directement par avion de leur lointain village pour l'occasion. Le Professeur Hardy se leva pour introduire le premier poète. Il expliqua que des souffrances inimaginables étaient le lot quotidien de l'existence de l'Inuit. Pourtant, quand il réfléchissait aux aléas de la vie, l'exaltation demeurait tout de même le thème récurrent de sa salutation anacréontique au monde. Ce peuple remarquable cueillait des Hymnes à la joie, paix à

Beethoven, à partir des appas les plus simples qu'ils recueillaient dans leur forme singulière d'haïku. Alors Oliver Girskee se leva et commença sa récitation :

Froid et moustiques

Ces deux calamités

Ne viennent jamais ensemble...

Ayi, yai, ya.]

La passion canadienne pour une culture autochtone folklorisée était déjà tournée en ridicule dans *The Incomparable Atuk* (1963), avec son personnage de jeune poète inuit qui faisait fureur à Toronto. Ce faisant, Richler se moque surtout, dans l'extrait cité, de l'utilisation de l'Inuit à des fins officielles, et de la célébration bête et exagérément érudite, avec les références aux odes anacréontiques et à Beethoven, d'une poésie qui n'a de valeur aux yeux du public bien-pensant que dans son rapport à une culture essentialisée. Tout ce que dit le Professeur Hardy participe à cette essentialisation de la culture inuite sous des traits simples et bon-enfant. Pourtant, le terme utilisé pour les désigner est bien le plus poli qui soit. Se pourrait-il que Richler soit en train de montrer à la fois le racisme un peu bête de certains de ses personnages et de son narrateur qui n'adoptent pas le terme « Inuit », mais aussi leur rapport plus authentique à la culture de l'autre ?

Ce projet, chez Richler, remonte à loin, et fait partie de la critique qu'il adresse dès *Son Of A Smaller Hero* (1955) aux Juifs montréalais. À son grand-père Melech qui demandait au jeune Noah Adler ce qu'il deviendrait s'il partait pour l'Europe et s'il quittait le ghetto juif de la rue Saint-Urbain, sa réponse était « I'll be a human being » [Je serai un être humain]. D'ailleurs, dans *Solomon Gursky Was Here*, c'est sans doute le poète juif LB Berger, sorte de double d'AM Klein, qui est le plus ridiculisé pour sa folklorisation poétique du judaïsme avec son livre *The Burning Bush* (« Bush » en anglais désigne aussi le poil pubien). Dans une de ses chroniques de 1998, l'auteur dénonce d'ailleurs :

Today, such is our guilt, the pendulum has swung too far into an equally false and insulting sentimentality. It would have us regard all Indians as philosopher kings and queens who can hear the grass grow. Far too much is being made of aboriginal accomplishments. [...] Much as I admire the B.C. Indian totem poles, especially the art of the Haida, I must say

that aboriginal drumming has a far closer relationship to noise than it does to Mozart. And if they have been on this continent since time immemorial than the truth is they have yet to yield a Tolstoy or Flaubert, and it is a far superior European civilization that brought them single malt whiskey, syphilis and Sea-Doos⁷².

[De nos jours, la culpabilité est telle que le pendule est allé trop loin vers une sentimentalité tout aussi fausse et insultante. C'est comme s'il fallait voir tous les Indiens comme des rois et des reines philosophes qui peuvent entendre la pelouse pousser. On fait bien trop de cas du moindre accomplissement autochtone. [...] Autant j'admire les totems des Indiens de Colombie-Britannique, surtout l'art des Haïdas, autant je dois dire que le tambour autochtone a une bien plus grande proximité avec le bruit qu'avec Mozart. Et, même s'ils vivent sur ce continent depuis des temps immémoriaux, la vérité est qu'ils n'ont pas encore produit un seul Tolstoï ou un seul Flaubert. C'est une civilisation européenne largement supérieure qui leur a apporté le single malt, la syphilis et les motomarines.]

La blague peut encore fonctionner (selon la bienveillance du lecteur) parce que Richler s'en prend d'abord à la culture juive, quelques lignes plus haut, en dénigrant les accoutrements et les danses orthodoxes avant de décharger son fiel sur les Autochtones, mais elle touche à des enjeux délicats. Pour ce dernier – et l'idée est moins populaire vingt ans plus tard –, la culture doit être prise en tant que grand référent humaniste, d'où l'évocation de Mozart, de Tolstoï et de Flaubert, et les particularismes n'ont un intérêt que dans la mesure où ils servent à produire des œuvres singulières. Bien sûr, cela vaut aussi pour la culture des colons, tournée en ridicule par l'association du single malt, de la syphilis et des motomarines (le lecteur se surprendra à imaginer l'éventail possible des scénarios impliquant ces trois éléments, mais aucun d'entre eux n'est très glorieux).

Pour Richler, l'essentialisme est toujours tourné en ridicule, et la littérature doit se mesurer à l'aune de l'universalisme. Chaque fois qu'un héros se sert de son appartenance à un groupe pour justifier ses actes, la mécanique des romans richlériens lui réserve un mauvais sort. Dans l'extrait de *Solomon Gursky* cité plus haut, ce n'est pas le poète autochtone Oliver Girskee qui est ridicule, mais bien l'attirail bien-pensant qui l'entoure, qui fait de lui un Inuit et rien d'autre, au détriment d'un regard sérieux sur son œuvre.

⁷² Mordecai Richler, « The pendulum has swung too far on native claims: [Final Edition] », *The Windsor Star*, section Editorial, Windsor, Ont., Canada, Windsor, Ont., 1998, p. A6.

Quant à l'autochtonisation des personnages juifs, elle permet tout de même, comme chez Ferron, de les faire entrer dans un rapport fondamental au territoire, de ramener leur présence *ab origines*. D'ailleurs les premières pages du roman s'ouvrent sur la maîtrise qu'a Ephraïm Gursky de ce territoire, et inversement toutes les tentatives de refontes sectaires du personnage se verront contrecarrées par l'hostilité de l'environnement. Qu'il s'agisse des Millénariens ou de la colonie protestante de Gloriana, la tentative d'Ephraïm Gursky d'impliquer les Canadiens anglais dans une de ses aventures montrera que ces derniers n'ont pas d'emprise sur le territoire, qu'ils sont incapables de s'y implanter. C'est tout le contraire d'Ephraïm et Solomon, c'est tout le contraire aussi de Moses Berger et de son rapport intime à ce territoire.

Richler retourne donc le mythe, ramène le Juif à un moment fondateur de la psyché canadienne et de son grand récit de nordicité avec l'expédition Franklin que nous étudierons ensuite, mais aussi montre une autochtonisation dont il ne faut pas oublier le caractère fourbe et mensonger. Personne ne croit réellement que les Gursky sont des autochtones, mais leur rapport au territoire – tout comme pour les Inuits judaïsés du roman ou ceux des Bas chez Ferron – se construit par l'appropriation et le métissage.

Cartographies richlériennes et imaginaires du Nord

Dans son recueil d'essais *Strange Things* (1995), Margaret Atwood revient sur l'importance de l'imaginaire du Nord dans la littérature canadienne-anglaise. Le titre du recueil est d'ailleurs tiré d'un poème de Robert W. Service intitulé « The Cremation Of Sam McGee » dans lequel une des lignes est « There are strange things done in the midnight sun » [Il se passe des choses étranges sous le soleil de minuit]. Dans ce poème de « barde du Yukon », la nordicité est présentée comme un lieu où l'homme civilisé s'ensauvage, quitte à commettre des actes contre nature comme la crémation des restes de ses camarades. La nordicité est alors présentée comme un moyen d'« étrangement », sorte de marais de Despond du pèlerinage canadien, mais bientôt, comme l'explique Atwood, elle deviendra un des éléments fondamentaux des représentations nationales. Comme cette dernière le souligne, l'expédition Franklin occupera une place importante dans le récit de la nordicité canadienne. D'abord récit britannique, elle

devient rapidement une légende de l'héroïsme colonial, rôle qu'elle jouera de manière grandissante dans l'imaginaire populaire avec un radiroman comme *Terror And Erebus* (1962) de Gwendolyn Macewan ou une chanson comme « The Northwest passage » (1981) de Stan Rodgers. Les paroles de Rodgers sont d'ailleurs pétries de l'imaginaire colonial :

Ah, for just one time I would take the Northwest Passage
To find the hand of Franklin reaching for the Beaufort Sea;
Tracing one warm line through a land so wild and savage
And make a Northwest Passage to the sea.

[Ah, une fois seulement, je prendrai le Passage du Nord-Ouest
Pour trouver la main de Franklin tendue vers la mer de Beaufort
En train de tracer une ligne chaude à travers une terre si vierge et sauvage
Et de faire un Passage du Nord-Ouest vers la mer.]

Benedict Anderson expliquait, dans *Imagined Communities*, comment la cartographie était un des principaux fondements des nationalismes, en permettant de délimiter le territoire national servant de socle à la communauté imaginée. La terminologie employée par Rodgers est forte parce qu'elle met en scène la septentrionalité à travers la main chaude de l'explorateur Franklin, comme si le Sud s'appropriait consciemment le Nord par l'acte cartographique. L'étude comparée des imaginaires de la nordicité québécoise et canadienne, prise sous l'angle de l'étude des récits nationaux nous entraîne à découvrir une certaine tendance, qui se retrouve mise en scène dans *Solomon Gursky Was Here* et dans la *Chaise du maréchal ferrant*. Au Québec francophone, le fleuve Saint-Laurent est resté le principal axe à partir duquel se sont imaginés les récits du territoire national et, si certains exemples d'une littérature des frontières peuvent être relevés, notamment avec un bestseller comme *Agaguk* (1958), de même qu'une volonté continue des élites provinciale d'entretenir une relation coloniale à l'ensemble du territoire, du curé Labelle au Plan Nord en passant par la convention de la Baie-James, je m'avancerais à dire que l'imaginaire de la « grand-nordicité » n'occupe pas une place aussi importante dans les représentations populaires au Québec que dans les représentations nationales canadiennes.

Bien sûr, l'étude de ces représentations éparses est fondamentale pour comprendre comment s' imagine le Nord au Québec, et c'est d'ailleurs ce à quoi s'est attelé Daniel Chartier dans les dernières années avec son équipe du laboratoire sur les imaginaires du Nord. Mon but

n'est pas de nier l'importance de ce travail, mais de souligner le fait que les représentations de conquêtes nordiques, depuis la *Compagnie de la Baie d'Hudson* et son journal *The Beaver* lancé en 1920 jusqu'aux cris lancés par les fans des *Raptors* de Toronto, « We the North! », lors de leur conquête du championnat de la NBA, occupent une place plus centrale dans l'imaginaire national canadien que dans l'imaginaire national québécois.

Je m'avancerai un peu plus en proposant maintenant l'idée selon laquelle cette différence est liée à la façon dont se sont élaborés ces imaginaires nationaux, d'abord comme empire dans le cas canadien, et d'abord comme espace ethnique au Canada français. Comme il en a été question dans le premier chapitre, la territorialisation du nationalisme québécois à partir des années 1960 verra se confirmer des ambitions impériales au Québec, celles de régner sur l'ensemble d'un territoire où existent des groupes disparates : Cris, Innus, Inuits, Anglo-Québécois, etc. Cependant, ces tentatives d'impérialisme québécois ne passeront jamais tout à fait dans les représentations populaires, et le récit de la nation restera essentiellement celui des colons de la Vallée du Saint-Laurent, conquérants du Nord, certes, mais jamais en mesure de le surplomber comme dans les cartographies canadiennes. Un exemple-clé de cette intuition de lecture se retrouve, par exemple, dans la « Manicouagan » de George d'Or :

Si tu savais comme on s'ennuie
À la Manic
Tu m'écrirais bien plus souvent
À la Manicouagan

Loin de la main conquérante de Stan Rodgers, la lettre des colonies de George d'Or en est une d'exil, d'amour et d'abandon. Le colon n'est pas chez lui dans les lointaines contrées de la Côte-Nord. Cet imaginaire du Saint-Laurent, d'un centre et de ses périphéries, tient peut-être à la manière dont s'est élaborée la colonisation française, avec sa petite population administrative, militaire, marchande et agricole dans la région riveraine de Québec, Trois-Rivières et Montréal et ses satellites un peu partout sur le continent, ce serait là une longue hypothèse à prouver. Il n'en demeure pas moins que ce rapport à l'éloignement est là dans bien des récits des XIXe et XXe siècles, qu'il s'agisse de penser à « la Chasse-galerie » d'Honoré

Beaugrand dont tout l'enjeu est de s'enfuir du Nord pour retourner veiller en ville ou à Gatien Lapointe qui écrit dans son « Ode au Saint-Laurent » :

Je prends pied sur une terre que j'aime
 L'Amérique est ma langue ma patrie
 Les visages d'ici sont le mien
 Tout est plus loin chaque matin plus haut
 Le flot du fleuve dessine une mer
 J'avance face à l'horizon
 Je reconnais ma maison à l'odeur des fleurs
 Il fait clair et beau sur la terre

Je reviendrai sur ce texte de Lapointe quand viendra le temps d'analyser le rapport au monde et au territoire de Jacques Ferron, mais il faut comprendre que la dualité, celle qui se retrouve d'ailleurs chez le romancier dans cette comparaison des Bas et des Hauts et dans sa représentation des zones liminaires, se joue dans les représentations nationales entre le centre, la périphérie et l'extérieur.

Bien sûr, il faut ajouter que je ne traite exclusivement que de représentations nationales et qu'il existe aussi bien des Canadiens errants, des coureurs des bois, des Elisabeth d'Aulnières, des Lorenzo Surprenant ou des Survenant, qui cherchent à fuir la force centripète de la société canadienne-française au Québec, mais rarement voit-on apparaître l'*imperium* tel qu'il peut se présenter dans les récits canadiens. Or, c'est justement de cette conscience de l'*imperium* que part Richler pour retourner le récit national canadien. Comme l'explique Casteel :

To insert an English Jewish con artist, Ephraim Gursky, into the Franklin narrative, as Richler does in the novel, is to claim a Jewish space in the Canadian nation—to liberate Jewishness from the urban ghetto and locate it at the heart of the national narrative and territory⁷³.

[Insérer un escroc Juif anglais, Ephraim Gursky, dans le récit de Franklin, comme Richler le fait dans son roman, permet de réclamer un espace pour la judéité dans la

⁷³ Sarah Phillips Casteel, « Jews among the Indians: The Fantasy of Indigenization in Mordecai Richler's and Michael Chabon's Northern Narratives », *Contemporary Literature*, vol. 50, n° 4, Winter 2009, p. 783-784.

nation canadienne – de la libérer du ghetto urbain afin de la mettre au cœur du récit national et du territoire.]

Cette interprétation est tout à fait juste pour peu qu'il faille s'intéresser aux deux Gursky, Solomon et Ephraïm, et à leur rapport à l'espace. Ensauvagé, le grand-père est à son aise sur le territoire canadien et peut y circuler librement. L'incipit du roman dans lequel le personnage arrive avec ses chiens de traîneau et ses coutumes tout droit sorties du Nord comme la fabrication d'igloo, la pêche sur la glace et la consommation de viande crue montrent son adaptation aux éléments.

De son côté, le récit d'apprentissage du petit-fils montre comment ce dernier en vient à suivre les traces de son grand-père tant dans sa fourberie que dans sa maîtrise du territoire :

He began to wonder if he had been wrong about him, just as he had been mistaken about so many other people over the wasting years. Then he discovered that Solomon had been surreptitiously filling the pages of one of his exercise books with a map of their progress, landmarks carefully drawn. He noted with even more satisfaction that each time he had apparently dozed off, Solomon would sneak out of the igloo, hatchet in hand, marking a tree in every one of their camps with a deep gash. (SG, p. 36)

[Il commença à se demander s'il n'avait pas eu tort à propos de lui, tout comme il s'était mépris au sujet de bien d'autres durant toutes ces années perdues. Puis, il découvrit que Solomon avait rempli clandestinement les pages d'un de ses cahiers d'exercice avec une carte de leur trajet où chaque point de repère était soigneusement dessiné. Il se rendit compte avec une satisfaction encore plus grande que, chaque fois qu'il semblait somnoler, Solomon se glissait en-dehors de l'igloo avec sa hachette pour marquer d'un encoche profonde un arbre dans chacun de leurs campements.]

C'est en traçant une carte que Solomon réussit à acquérir le respect de son grand-père. Or, tracer la carte n'est pas un geste anodin. D'ailleurs, un des plus grands artefacts de l'histoire canadienne est le fameux « astrolabe de Champlain » qui aurait été retrouvé en Ontario, supposée relique du voyage au pays des Hurons de l'explorateur, et dont l'attribution plus que douteuse remonte à 1867, année même de la confédération. Dans cet outil cartographique réside tout le projet colonisateur d'une confédération créée pour pouvoir s'étendre vers l'Ouest avant les Américains. Une statue sera d'ailleurs érigée sur la colline Neapan en 1915 pour souligner ce rêve, Champlain tenant glorieusement son astrolabe à l'envers. C'est dans cette statue que le narrateur de Groulx retrouvait le rêve d'une autre colonisation, française celle-là.

Quelques années après la « découverte » du fameux astrolabe, c'est d'ailleurs, dit-on, en posant le pied sur la chaîne d'un arpenteur que Louis Riel entamera la révolte des Métis de la Rivière-Rouge. Ce geste montre à quel point les enjeux du cadastre et de la cartographie sont liés à l'entreprise coloniale canadienne, à cet *imperium* dans lequel le jeune Solomon Gursky apprend à s'inscrire. Il ne faut cependant pas oublier que Solomon Gursky, tout comme Ephraïm, même s'ils sont des personnages principaux, ne sont pas les seuls, et que l'écrivain Moses Berger a aussi un grand rôle à jouer dans la diégèse.

Plus loin dans le roman, alors qu'il est en voyage en Gaspésie, l'universitaire se rejoue les scènes originelles de la colonisation :

Blinding himself to what we had made of our provenance, he would try to see the countryside as it must have looked to Cartier and his crew of sea-weary fishermen out of St. Malo in 1534. The year that they first ventured beyond the gulf, sailing into the estuary and up the fjord, anchoring at Ile Verte to scamper after hares for the pot, putting in at Ile aux Coudres to shake wild hazelnuts free of the trees. Sailing into the Kingdom of the Saguenay and beyond, drifting past beluga whales and walrus and unbelievably thick schools of salar the leaper, as the king of freshwater fish was first known. Though the river would fail to lead them to La Chine—a disappointment to François I no doubt—how the poor and pinched men of Brittany must have marvelled at the cornucopia on either shore. The abundance of virgin dark green forest and the river-enriched black soil. The moose and deer and beaver and geese and ducks. The cod. The salmon, the salmon. The silvery, sea-bright salmon rolling in the ripples and leaping free. (SG, p. 268-269)

[Il tâcherait d'oublier ce que nous avons fait de ces débuts. Il tenterait de voir la campagne qui était apparue à Cartier et à son équipage épuisé par la mer immense qui les avait éloignés de Saint-Malo en 1534, l'année où ils s'étaient aventurés au-delà du Golfe pour naviguer dans l'Estuaire et remonter le fjord. Ils s'étaient ancrés à l'île Verte pour chasser des lièvres, puis à l'île aux Coudres pour faire tomber des noisettes des arbres qui en étaient chargés. Ils avaient navigué dans le Royaume du Saguenay, et au-delà, passant devant les bélugas et les morses... et les immenses bancs de salmo salar, le roi des rivières. Même si le fleuve ne leur permettrait pas de se rendre jusqu'à la Chine —ce qui était sans doute une déception pour François I^{er}—, ces Malouins dépenaillés devaient être ébahis devant la richesse de chaque rive. L'abondance de forêts vierges au vert profond et cette terre noircie par le limon. Les orignaux, les cerfs, les castors, les oies et les canards.... La morue. Le saumon, le saumon. Le saumon argenté, brillant comme les reflets du soleil sur la mer, dont il sautait les vagues en toute liberté.]

Je reviendrai sur le passage qui précède cet extrait dans la prochaine section, mais cet aveuglement du « nous » est attribuable à ce que les Québécois ont fait du territoire. Le portrait qui est dressé du voyage de Cartier est une image d'Épinal. Celle d'une terre vierge, riche, d'un Paradis Perdu où les noisettes tombent des arbres, où la terre se suffit à elle-même et où les habitants du territoire sont effacés. Cette nostalgie coloniale se cristallise dans l'image du saumon, d'abord présenté pour son abondance, mais ensuite nommé deux fois dans un rare moment de lyrisme de la prose richliérienne. Cette répétition n'est pas anodine : Moses Berger est un pêcheur de saumon, mais le poisson est décrit à la fin de l'extrait comme « leaping free », libre. Le mode de vie du poisson, lié au territoire par les rivières où il revient se reproduire, mais aussi à l'immensité des profondeurs atlantiques dans laquelle il passe l'essentiel de sa vie adulte, se présente comme un idéal. Dans sa capacité de gravir les torrents, dans sa fidélité à la rivière qui l'a vu naître, *salmo salar* est aussi celui dont l'existence, comme celles des Gursky, ne se limite pas au cadre imposé par les frontières. Cette image fait alors écho à ce qu'il serait possible d'appeler le deuxième incipit du roman. Alors que le premier chapitre est consacré à la présentation d'Ephraïm Gursky, le deuxième est marqué par celle de Moses Berger dans sa maison des Cantons de l'Est alors qu'il cherche, justement, sa « Silver Doctor », une mouche pour la pêche au saumon. Dans ce passage, il est aussi fait référence au père de Moses Berger, le poète LB Berger, dont la vie dans le milieu artistique juif, constitué de réfugiés des grandes terreurs du XXe siècle, est marquée par le caractère clos, la peur des goyim, et la volonté de se trouver une situation en terre canadienne. « The children, the children » (SG, p. 15), écrit Richler. À l'exact inverse de « The salmon, the salmon » et sa liberté, leur vie est marquée par cette volonté sédentaire. Quant à elles, les nouvelles qui viennent de l'ailleurs, alors que LB Berger tente de faire une carrière littéraire, sont mauvaises. Dans une scène où le jeune Moses essaye de plaire enfin à son père, il attend le facteur pour lui apporter le courrier et lui remettre une grande enveloppe brune que le lecteur comprend être une lettre de refus que le père s'empresse de déchirer. Plus tard, quand le fils attendra lui-même son « enveloppe brune » du *New Yorker*, LB l'ouvrira lui-même et le refus signifiera la fin des ambitions littéraires de son fils. Pourtant, apprend-on plus loin, la réponse était bien positive, et c'est le père qui prendra la décision pour son fils d'écrire une lettre au *New Yorker* pour signifier son refus de la publier. La liberté de Moses Berger, sa capacité d'aller vers le monde, sera donc entravée par le

provincialisme de son père et par sa petitesse. Mais, avant d'en arriver à ce point, la scène originelle nous montre un père, prenant son petit déjeuner habituel après sa routine d'écriture de poèmes toujours montrés comme médiocres : « Afterward he would stagger back into bed, fall into a deep sleep and wake whole, even chirpy, the next morning, demanding his favourite breakfast: scrambled eggs with lox, potatoes fried with onions, bagels lathered with cream cheese. » (SG, p. 17) [Après ça, il s'effondrerait dans son lit, plongerait dans un profond sommeil et se réveillerait reposé et guilleret, même, le lendemain matin. Il demanderait alors son déjeuner préféré : des œufs brouillés avec du lox, des patates frites avec des oignons et des bagels tartinés de fromage à la crème.] Ce père provincial, castrateur, qui limite son fils dans ses ambitions de voir le monde à cause de ses déceptions personnelles est ramenée à cette routine alimentaire où le saumon devient le lox traditionnel des juifs ashkénazes.

Brisé dans ses rêves littéraires, Moses n'en essaye pas moins de sortir de ce ghetto à travers sa passion pour les Gursky. C'est d'ailleurs, avec Solomon, le seul personnage lié à l'imaginaire cartographique :

The one living-room wall free of ceiling-to-floor bookcases was dominated by an enormous map of Canada, circa 10,000 B.C., when most of the country had still been buried under the Cordilleran and Laurentide Ice Sheets. Alongside there was a smaller 1970 government surveyor's map of the Northwest Territories, Ephraim Gursky's journey out traced in red ink. Moses's Arctic books were stacked here, there, and everywhere, most of them annotated again and again: Franklin, M'Clure, Richardson, Back, Mackenzie, M'Clintock and the rest, but that was not what concerned him right now. (SG, p. 10)

[Le seul mur du salon à ne pas être obstrué par une bibliothèque était dominé par une énorme qui représentait le Canada autour de 10 000 avant Jésus-Christ, quand la majorité du pays était encore ensevelie sous le glacier Laurentien et l'inlandsis de la Cordillère. À côté, il y avait une plus petite carte gouvernementale de prospection des Territoires du Nord-Ouest datant de 1970. Le trajet d'Ephraim Gursky y était tracé à l'encre rouge. Les livres de Moses sur l'Arctique étaient empilés ici, là, et partout, la plupart annotés encore et encore : Franklin, M'Clure, Richardson, Back, Mackenzie, M'Clintock et le reste, mais ce n'était pas ce qui le préoccupait en ce moment.]

Alors que le petit-fils Gursky traçait lui-même sa carte, Moses Berger est enfoncé dans son enquête. La juxtaposition des deux cartes, celle d'un Canada imaginé des géologues où la désignation « canadienne » n'a de sens que rétrospectivement dans l'idée d'une prédestination

de l'espace à devenir canadien et l'autre, celle de l'arpenteur tant craint par les Métis de la Rivière-Rouge, montrent un projet colonial dans lequel Ephraim Gursky navigue plus qu'il n'en est l'auteur. Alors que Casteel insistait sur les deux Gursky, leur autochtonisation et leur rapport au récit national, le personnage de Moses vient s'inscrire par le dessous, tentant une herméneutique de leur parcours et du territoire, tentant de s'y inscrire lui-même pour pouvoir s'en échapper. Mais c'est peine perdue et, comme il ne parvient pas à retrouver sa mouche à saumon, il ne parvient pas non plus à retracer tout à fait l'itinéraire des Gursky. Le lecteur demeure le seul à être en mesure de réunir les pièces de ce puzzle qui se perd dans l'immensité du monde.

Deux tavernes : deux rapports à l'espace

La démarche herméneutique de Moses Berger, partagée entre une identification juive canadianisée et la volonté de retracer la liberté des Gursky, est aussi limitée par son propre rapport à l'espace. Je ne l'ai pas encore mentionné, mais la scène de présentation du personnage commençait par cette image d'une gélinotte huppée qui, soulée par les vieux fruits du pommier, venait se heurter dans la fenêtre de la maison des Cantons de l'Est de l'universitaire. Cette scène peut être mise en parallèle avec l'image du corbeau de l'incipit, abattu d'un coup de fusil par un Protestant des Cantons de l'Est. Le réalisme magique propre aux corbeaux du roman, synecdoque du pouvoir occulte des Gursky, mais aussi de leur capacité à surplomber le territoire et à échapper à ses contraintes est alors mise en relation avec la bête réalité du retour au territoire de ce juif du ghetto. Jamais Moses ne sera Ephraïm ou Solomon. Jamais sera-t-il en mesure de faire un avec l'espace canadien à travers ses livres et ses recherches.

Sa quête désespérée de la « silver doctor » et le passage à propos Jacques Cartier que nous venons d'analyser permettent alors de comprendre la différence fondamentale entre les deux ancêtres Gursky et lui-même. Alors que le corbeau représente à la fois leur autochtonisation, mais également une capacité à agir dans un espace sans limites et sans contraintes, le saumon est lié à la rivière à laquelle il doit revenir. Prisonnier de cette territorialité et de ses contraintes

politiques, son *imperium* s'exerce de moins en moins comme le montre le passage qui précède tout juste son identification à Cartier :

Each time he reached that point on the 132 where it overtook the St. Lawrence River and hung in there, twisting with the shore, hugging it—past Trois Pistoles, winding beyond Rimouski—Moses's spirits soared. In his mind's eye, he would obliterate the straining Winnebagos and swarms of black-leather motorcyclists and roadside signs: TARZAN CAMPING ICI ... BAR BQ CHICKEN CHEZ OCTAVE ... 10 DANSEUSES NUES 10. He would shut out the slapdash little riverside towns with their souvenir shops mounted on cinderblocks, windows choked with machine-tooled carvings of cute spade-bearded habitants. He would ignore the houses framed by multi-coloured lights, the owner's initials woven into the aluminum storm door. Plastic reindeer staked in mid-prance on lawns already adorned with geranium beds set in worn whitewashed tires, the Quebecker's coronet. (SG, p. 268)

[Chaque fois qu'il arrivait à ce point de la 132 où elle dominait le Saint-Laurent, suspendue là où elle se tortillait avec la grève et l'enlaçait de Trois-Pistole à Rimouski, les idées de Moses s'emballaient. Au regard de ce qu'il imaginait, il ferait disparaître les Winnebagos lancinants, les escadrilles de motards en cuir noir et les panneaux qui hurlaient : TARZAN CAMPING ICI, BAR BQ CHICKEN CHEZ OCTAVE, 10 DANSEUSES NUES 10. Il effacerait les petites villes côtières rafistolées avec leurs magasins de souvenirs posées sur des blocs de béton et leurs fenêtres remplies de petits paysans barbus sculptés à la machine. Il ignorerait les maisons enrubannées de lumières multicolores et les initiales de leurs propriétaires gravées dans les portes d'entrée en aluminium. Il ignorerait aussi les chevreaux de plastique bondissants empalés sur les pelouses déjà décorées de géraniums qu'on avait plantés dans des vieux pneus blanchis par l'hiver, ce qu'on appelait aussi la couronne du Québécois.]

Il s'agit sans doute d'un des passages les plus violents de *Solomon Gursky Was Here* envers les Québécois francophones, et qui explique en partie les inimitiés qu'a pu s'attirer Richler de la part de certains critiques. Un peu comme on lui reprochait sa « posture » énonciative quand venait le temps de représenter les autochtones, il serait facile ici de lui reprocher de ne pas tenir compte de cette même posture en se moquant ouvertement de la culture du pauvre. Ce genre de critique à partir de la « posture » de l'écrivain est toutefois courte de vue, et rate, comme Marcotte l'a souligné, le pouvoir de l'œuvre d'art de transcender ces catégories énonciatives et de parvenir, quitte à blesser ou à choquer, à saisir tout de même une part de réel.

Je m'engouffrerai toutefois, si cela m'est permis, dans ce genre de lecture un instant pour mentionner deux observations qui me semblent importantes à propos de ce passage. Puisqu'il

est question d'arguments *ad hominem*, je commencerais tout d'abord par souligner que l'observation de Richler, loin d'être mensongère, représente bien un certain rapport désincarné au territoire des Canadiens français. Tout le kitsch et le faux, cette volonté d'aller chercher chez Tarzan, dans les barbecues ou les décorations de plastique un plaisir esthétique ou charnel (comme avec les danseuses) alors que l'espace de l'Estuaire et du Golfe devrait déjà avoir tout à offrir est bien sûr un problème pour quiconque voudrait un rapport plus authentique au territoire. Depuis au moins Arthur Buies jusqu'à la Conspiration Dépressionniste, les critiques de ce refus de voir la beauté ou la richesse là où elles sont déjà est une constante d'un certain discours critique québécois. Cependant, l'authenticité ne peut exister sans pratiques, et cette culture du kitsch et du faux est sans doute davantage à envisager à l'aune de la pauvreté économique et culturelle, et d'une dynamique coloniale beaucoup plus profonde. Comme à bien d'autres endroits en Amérique, la culture locale de la Gaspésie et du Bas-Saint-Laurent n'a jamais eu la chance de s'ancrer tout à fait, puisqu'elle a été, dès le départ, fondée sur un rapport à l'extraction, aux monopoles et à l'en-dehors. Que cet ailleurs factice vienne ensuite servir de repère avec son plastique et ses boulevards sans âme à une population de surcroît défavorisée par la grande marche du monde n'a donc rien d'étonnant. C'est là où Ferron vient chercher une sorte d'authenticité dans les Bas. Cependant, le rapport de Ferron à cet espace est aussi dans sa réinvention postcoloniale fantasmée alors que Richler en arrive à rêver à une nouvelle colonisation, à une remise à zéro du territoire pour en retrouver sa virginité supposée.

Je quitte cette parenthèse pour en arriver à ma deuxième observation qui marque un retour au texte : peu importe l'avis de Richler sur le sujet, le personnage de Moses Berger est un anglophone aux prises avec la petitesse canadienne. Si son regard sur les Québécois du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie est peut-être injuste, comme Marcotte l'a souligné plus généralement, c'est bien parce que le personnage est lui-même réduit à ses derniers retranchements :

If Canada had a soul (a doubtful proposition, Moses thought) then it wasn't to be found in Batoche or the Plains of Abraham or Fort Walsh or Charlottetown or Parliament Hill, but in The Caboose and thousands of bars like it that knit the country together from Peggy's Cove, Nova Scotia, to the far side of Vancouver Island. (SG, p. 64)

[Si le Canada avait une âme (une proposition douteuse, d'après Moses), alors il ne fallait pas la chercher à Batoche ou sur les Plaines d'Abraham, encore moins à Fort Walsh ou à Charlestown, ni même sur la colline du Parlement, mais dans la Caboose et des milliers de bars du même type qui tricotaient le pays de Peggy's Cove, Nouvelle-Écosse, à l'extrémité Ouest de l'île de Vancouver.]

Immigré dans les Cantons de l'Est, Berger se retrouve dans la communauté masculine et anglophone de *The Caboose*. Alors que les ancêtres Gursky parvenaient à s'inscrire dans les mythes nationaux, l'universitaire est réduit à ses rapports politiques au territoire. C'est là où l'interprétation basée sur les grands mythes canadiens tend à s'effriter. Bien sûr, Ephraïm et Solomon en étaient l'incarnation carnavalesque, mais le décrypteur de ces parcours de Juifs errants se trouve à évoluer dans un espace de plus en plus restreint. Alors que leur renversement des mythes canadiens par l'inscription juive dans l'autochtonie et le territoire pouvait avoir une portée potentiellement critique, Moses Berger en vient à croire que le Canada ne s'imagine que dans ces espaces restreints de socialité.

De fait, cette réduction de l'espace colonial anglophone n'est pas sans rappeler *La Chaise du Maréchal Ferrant*, où la figure du diable est de plus en plus cantonnée à la taverne Neptune. La taverne Neptune fait référence à un lieu réel qui se trouvait au 121 rue de la Commune Ouest (autrefois « rue des Commissaires ») à Montréal de 1820 à 1976 (les dates varient de 1813 à 1832 selon les sources)⁷⁴. Attenant aux docks, le débit de boisson était connu pour son caractère ombrageux, ayant été fréquenté par des marins et des débardeurs qui n'étaient pas réputés pour leur caractère tranquille. Des articles des années 1930 font d'ailleurs état de batailles violentes, et des entrevues menées après la Guerre relatent qu'il fallait peser plus de 250 livres pour être engagé comme serveur dans l'établissement, afin d'être en mesure d'expulser les clients turbulents. Louis Cyr, alors policier, serait d'ailleurs intervenu chez Neptune à plusieurs reprises pour interrompre des bagarres qui, d'après un témoin de l'époque, étaient aussi fréquentes que l'arrivée des navires. Parmi la clientèle historique du réputé tripot, il est possible de compter James Whelan, l'assassin du père de la confédération Thomas D'Arcy McGee, le Grand Antonio, alors qu'il n'était encore qu'un débardeur nommé Antonio Barichiévitch, et

⁷⁴ Je tiens à remercier Kristian Gravenor pour certaines des informations à propos de ce lieu mythique.

un autre assassin, celui du Docteur Martin Luther King Jr., James Earl Ray, qui tentera longtemps d'attribuer le meurtre du célèbre pasteur américain à un certain « Raoul », rencontré chez Neptune dans le Vieux-Port de Montréal.

La réputation sulfureuse de l'établissement en fait le lieu idéal pour que le diable y établisse son quartier général, mais s'il n'en sort plus, c'est d'abord parce qu'il a été trompé par le premier Jean Goupil :

Il était rentré à Montréal par autobus et par l'Océan Limité, et depuis, plus méchant que jamais, sans pitié pour personne, sans le moindre mouvement d'affection ou d'amitié, glacial avec un feu dans le regard qui ne se pouvait guère comprendre et traversait le temps, s'insinuait dans le plus profond des cœurs tel le scintillement d'un astre mort, il se tenait dans l'arrière-cuisine de la taverne Neptune qu'il ne quittait plus, faisant rouler ses dés pipés avec ennui, décidé à ne plus jamais la quitter. (*CMF*, p. 103)

Trompé par Jean Goupil qui avait d'abord offert son âme à Dieu dans l'église Saint-Jacques, le diable transfère sa mobilité aux héros du roman qui se succéderont en tant que propriétaires de sa vilaine chaise de maréchal-ferrant. Celle-ci lui permettait pourtant d'aller et venir, d'être maître de l'espace, et le fait que le malin doive retourner chez lui en autobus est non seulement une humiliation, mais une déchéance de son statut légendaire, surnaturel et effrayant, pour le faire retomber dans la trivialité et l'incompétence. L'image des dés pipés qu'il fait rouler lui-même sans qu'un seul personnage, depuis ce capitaine de goélette trompé au début du récit, ne se laisse jamais bernier.

La dévolution du conte merveilleux à la chronique, puis au roman participe de cette structure où la figure traditionnelle d'un diable tout-puissant est de plus en plus désenchantée à mesure que s'avance le récit, et elle peut être mise en parallèle avec l'ascension vers la liberté des Jean Goupil, tous partis des Bas pour aller vers les Hauts. Le premier Jean Goupil, au moment où le diable est encore puissant, se fait d'ailleurs éconduire de l'église Saint-Jacques, située plus haut sur Saint-Denis, quand il vient y offrir son âme. Normalement, nous apprend la narration, ce dernier fréquente la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours, chapelle traditionnelle des marins située dans le Vieux-Port. Le second Jean Goupil, quant à lui, se fait aussi éconduire par les gens des Hauts, que ce soit le pape Poulin, le curé Lagueux ou le juge

Léonce quand il montre la note rédigée par la maquerelle. Pour les deux Jean Goupil, l'ascension devra passer par les Bas et l'évasion.

C'est cette évasion qui devient de plus en plus impossible pour le diable et qu'il convient d'inscrire dans un rapport plus général aux communautés du roman. Comme je l'avais mentionné plus haut, les Bas de Ferron et les zones liminaires se caractérisent par l'hybridation et l'autochtonisation de ceux qui les fréquentent. La taverne Neptune est, de son côté, analogue au bordel que décrivait Ferron dans « Ce bordel de pays ». Ce n'est pas un hasard si Jack O'Rooke, l'Irlandais qui gère le débit de boisson du diable, a une sœur nommée Sally O'Rooke qui, elle-même, gère une maison de passe dans la Basse-Ville de Québec. Quand le jeune Jean Goupil, trop mal vêtu, ne peut pas aller manger en Haute-Ville avec Sally O'Rooke, il décide d'aller « en dehors des murs, chez un p'tit Chinois qui, sans faire de façons, me laissera entrer avec ma chaise et mon suin⁷⁵ » (*CMF*, p. 102). La communauté des Bas est une communauté du dehors où s'entremêlent les identités, où le Québécois aux origines troubles côtoie la maquerelle irlandaise et le Chinois. Le bordel est également cet endroit où se côtoient une maquerelle française, cette sous-maquerelle irlandaise et une jeune québécoise nommée Térésa, et la taverne Neptune est, elle aussi, un lieu ouvert sur le monde dans lequel viennent à se croiser toutes les nationalités :

Il s'y faisait un tintamarre d'enfer parce que des Malais et des Siciliens d'un équipage différent, naviguant néanmoins dans deux mauvais cargos arborant tous deux les illustres couleurs du Panama, avaient des choses à se dire, des choses d'autant plus pressantes qu'ils avaient dû laisser leurs armes blanches au vestiaire de la taverne Neptune. (*CMF*, p. 108)

L'ouverture au monde, chez Ferron, occupe une place paradoxale. Comme chez Aquin dans la « Fatigue culturelle », la globalité doit être saisie comme un horizon à atteindre, mais dont il faut tout de même se méfier. Le cas des équipages Malais et Siciliens est intéressant parce qu'il suppose, comme dans le cas de Sally O'Rourke, de Jean Goupil et du Chinois, une forme de fraternité des déshérités. Les différends qui peuvent survenir épisodiquement entre ceux des Bas ne sont alors que comédie, et la cruelle ironie en est dessinée par les « couleurs du Panama »

⁷⁵ Il s'agit d'un terme du moyen français qui désigne la matière grasse sécrétée par la peau des moutons et, par extension, la peau humaine. S'écrit aussi « suint ».

de même par les deux maîtres d'équipage grecs qui conspirent avec le diable pour calmer le jeu. À la globalité souhaitable, celle des êtres humains et de leur capacité de partager sans frontière, se poserait une globalité écrasante, celle des riches et des puissants. Ce souverainisme de gauche se retrouve déjà en 1961 dans un texte que l'auteur adresse à Pierre Elliott Trudeau :

Pierre Elliott Trudeau, qui a beaucoup voyagé et beaucoup oublié — autrement il se serait embarrassé la tête qu'il n'a pas démesurée — a trouvé en revenant de Chine que le pays sentait le renfermé. Alors il a dit dans *Cité Libre*, une revue drôle : «Ouvrez les frontières, ce pays étouffe !» Par pays il entendait, sans être nationaliste, le Québec. Tout le monde sait en effet que le Canada n'est pas un pays, mais un système ferroviaire avec des locomotives [...]»⁷⁶.

Alors que Richler pose le citoyen du monde comme modèle, l'œuvre de Ferron reste plus partagée à ce sujet. Pour ce dernier, la menace posée par l'idéal trudeauiste est celle d'un humanisme de façade qui ne serait au fond que le cheval de Troie du libéralisme économique et de l'anglicisation généralisée. D'ailleurs, le retour de la bonne entente dans la taverne Neptune est le fait des Grecs et du diable, mais aussi de « quelques douzaines de matelots de Liverpool [qui] survinrent d'un siècle plus récent et [qui] achevèrent de feutrer la paix dans la taverne de leurs droits humanitaires » (*CMF*, p. 111). Au final, si l'ouverture est souhaitable, elle ne peut se faire sans la reconnaissance des altérités. Une ouverture intransitive, celle du « bordel » de pays, signifie nécessairement l'ouverture aux forces écrasantes du capitalisme mondial piloté par les anglophones sous couvert de « droits humanitaires ».

Le roman va cependant plus loin que ce souverainisme de gauche et que cet anti-trudeauisme. En effet, Ferron imagine, à travers la figure du diable poussé dans ses derniers retranchements, une forme de repossession de l'espace par ceux des Bas. D'ailleurs, Jack O'Rooke reprend une formule attribuée au patron de la GRC lors de la crise d'Octobre : « quand les frogs sortent de l'eau, attention aux Cannocs : ils sont déjà partout » (*CMF*, p. 116). Dans le cas du port de Montréal, le grand remplacement gaspésien participe de ce phénomène :

Les Gaspésiens avaient commencé par pousser leurs gens de racque, les Robinson, les Elemen, les Henley, les Tapp, les Ferguson, les Ross et bien d'autres encore dont j'ai oublié les noms, qui se proclamèrent d'Irlande et furent accueillis comme des frères même s'ils

⁷⁶ Jacques Ferron, « Le pigeon voyageur », *La Presse*, Montréal, 26 juillet 1961, p. 4.

parlaient surtout le français et ne portaient guère que des noms d'Écosse et d'Angleterre. D'ailleurs, quand ils furent en place, ils montrèrent que leur parenté était surtout de Gaspésie et se mirent à introduire des parents dont le nom était français. Patrick Blanchette fut le premier. Dorénavant les Irlandais, à moins de se franciser, en seront quittes pour aller faire les farauds plus haut, dans les postes de police, loin des quais. (*CMF*, p. 17)

Métissés, ces Gaspésiens parviennent à tromper la vigilance ethnique des Irlandais à cause de leurs patronymes, réclamant peu à peu l'espace pour le rendre francophone et en expulser symboliquement les Anglophones condamnés à finir dans « les postes de police, loin des quais », donc loin du monde. Alors qu'un Trudeau pouvait reprocher au Québec son manque d'ouverture et son provincialisme, l'ambition de la narration ferronienne est de provincialiser le « Cannoc » pour permettre à ceux des Bas d'accéder à l'espace-monde. Cette provincialisation à partir d'une lutte pour le contrôle de l'espace urbain se retrouve également symboliquement dans la provincialisation du conte à travers la figure du diable enfermé dans la taverne Neptune, qui finit d'ailleurs par être gérée par un Gaspésien, le Do Boulé.

Un parcours analogue se retrouve chez les Anglophones des Cantons de l'Est dans Solomon Gursky. Les personnages qui gravitent autour de *The Caboose* et de *The Thirsty Boot* sont en tout point des déshérités qui n'arrivent pas à s'accommoder de la nouvelle maîtrise francophone sur le territoire. En premier lieu, ce sont les enjeux linguistiques qui viennent limiter leur rapport à l'espace :

Then he beat up an inspector from the Commission de la Langue Française outside The Thirsty Boot on the 243. According to reports the inspector had ordered The Thirsty Boot to take down their sign and replace it with a French one. "Sure thing," the Rabbit had said, kneeling the inspector in the groin, just to cut him down to his own height before laying into him. "We're gonna put up a pepper sign all right. Only it's gonna read 'De Tirsty Boot'." After that he could do no wrong. (*SG*, p. 65)

[Ensuite, il avait battu un inspecteur de la Commission de la Langue Française à l'extérieur du Thisty Boot sur la 243. Selon ce qu'on en disait, l'enquêteur avait demandé au Thisty Boot d'enlever leur annonce et de la remplacer par une qui serait en français. « Bien sûr », avait répondu The Rabbit avant de mettre un coup de genou dans la fourche de l'enquêteur pour le mettre à sa hauteur pour l'engueuler. « On va mettre une ben ben belle annonce. Et dessus il va y avoir écrit "Ze Tirsty Boutte". » Après ce coup-là, il ne pouvait plus rien faire de mal.]

Le combat contre la loi sur l’affichage en français est une manière pour les ivrognes de The Caboose et The Thirsty Boot de réclamer l’espace. Pourtant, à part donner un coup de pied à un inspecteur et se moquer de l’accent des francophones avec la prononciation « De Tirsty Boot », la résistance des clients des deux établissements se limite à ce genre de coups d’éclats d’ivrognes. La taverne devient alors, comme le diable de Ferron, une sorte de *safe space* pour des individus d’une race mourante.

Dans une inversion de la scène de découverte du territoire gaspésien, les nouveaux propriétaires du territoire sont d’ailleurs de riches francophones :

Moses was seated alone when one of the rich cottagers stumbled into The Caboose. Clearly distressed, he held a slip of paper before him like a shield to guard against contagious diseases. “Pardonnez moi,” he said, “mais je cherche—”

“We speak English here,” Bunk said. »

« I’m looking for Mr. Strawberry Watson, the house painter. I was told he lived up on the hill, just past Maltby’s Pond, but the only house I could see there is obviously abandoned. It’s unpainted, the grass hasn’t been cut, and the yard is full of rusting automobile parts.”

“You found it, mister. (SG, p. 68)

[Moses était assis seul quand un des riches villégiateurs était entré dans la Caboose. Visiblement déconfit, il tenait un bout de papier devant lui comme un bouclier qui le protégerait d’une maladie contagieuse. « Pardonnez-moi », dit-il, « mais je cherche »...

« On parle anglais icitte », lui avait répondu Bunk.

« Je cherche Monsieur Strawberry Watson, le peintre en bâtiment », poursuivit-il en anglais. « On m’avait dit qu’il vivait en haut de la colline, tout juste après Malby’s Pond, mais la seule maison que j’ai pu voir était abandonnée. Ce n’est pas peint, l’herbe n’a jamais été coupée et la cour est pleine de vieux morceaux de voitures rouillés. »

« Vous l’avez trouvé, Mister ».]

L’encanaillement de Moses Berger chez les prolétaires anglophones des Cantons de l’Est est une alternative à l’autochtonisation, un peu comme la gélinotte qui venait frapper sa baie vitrée était une version plus réaliste et décevante des corbeaux des Gursky. Même si Berger est lui-même étranger à ce milieu, sa déchéance professionnelle et amoureuse, de même que son

alcoolisme l'en rapprochent de plus en plus. Le monde du personnage principal se rétrécit tout au long de son parcours : de Londres, alors qu'il est un boursier Rhodes, à NYU où il enseigne avant d'être renvoyé et de passer à l'Université Carleton à Ottawa jusqu'à finir sans emploi à nouveau à Montréal pour finalement aboutir dans les Cantons de l'Est, obsédé par les Gursky. « You belonged to better clubs once » (SG, p. 318) [Tu as déjà appartenu à de meilleurs clubs], lui dira à un moment Beatrice Wade, en se posant en juge, comme d'autres femmes des romans de Richler⁷⁷.

Avec ce nouveau club, Moses Berger retrouve une communauté fondée, comme bien d'autres, sur un antagonisme, cette fois-ci avec les francophones. Le rappel « We speak English here » permet d'affirmer cette appartenance, comme il permet de défendre l'espace restreint de la garnison anglophone. Les francophones en question sont cependant désormais des gens des Hauts, des « rich cottagers », alors que Strawberry Watson est tout sauf de haute extraction. Son rapport au territoire ressemble en tout point à celui des Gaspésiens, à l'opposé de la carte postale, mais sans cette fois aucune ostentation ni désir décoratif. Il est le représentant d'une fin de race « abandonnée » au bout des chemins de terre, un hillbilly dont le nom rappelle les chanteurs country des Appalaches, et dont l'empire n'est fait que de rapines et d'escroqueries :

Only a week earlier Legion Hall and Sneaker had set up a stall on the 243 piled high with quart cans, ostensibly filled with maple syrup. A placard nailed to the stall read:

HELP ANGLO FARMERS
LAST OF A DYING BREED.

They moved two hundred cans and skedaddled before any of their customers could discover that the cans were actually filled with a mixture of used motor oil and water, and now the provincial police were out making inquiries. (SG, p. 550)

[Tout juste une semaine auparavant, Legion Hall et Sneaker avaient installé un étalage sur la 243 où s'empilait une montagne de pots Mason d'un quart de gallon remplis de ce qui avait toutes les apparences du sirop d'érable. Un écriteau cloué à la table disait :

⁷⁷ Yan Hamel, « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 57-71.

AIDÉS LES FERMIER ANGLO
C'EST UNE RASSE MOURRANTE

Ils ont vendu deux-cents pots. Ensuite, ils ont détalé avant que leurs clients s'aperçoivent qu'ils étaient remplis d'un mélange d'eau et de vieille huile à moteur. Et maintenant la police provinciale avait ouvert une enquête.]

Alors qu'un lecteur peu consciencieux aurait pu voir dans les critiques de Moses Berger à l'égard des francophones une forme de volonté de remplacement, le modèle des remplaçants est loin d'être admirable. Au contraire, l'angoisse de disparition, avec sa mauvaise orthographe, est ramenée, dans cet extrait, à une manière de frauder les touristes en leur faisant passer des vidanges d'huile pour du sirop d'érable. De plus, la volonté re-colonisatrice de Moses Berger est à comprendre à travers la petitesse du personnage. Beatrice, cette femme « raven-haired » de Yellowknife, après l'avoir laissé à cause de son alcoolisme, l'insultera d'ailleurs: « You are as smug and pompous and hateful as ever » (SG, p. 320). Empli de haine et de lui-même, Berger ne traite personne à sa juste valeur. D'une même manière, la narration rappelle souvent, par le discours indirect libre qui détaille ses caractéristiques physiques, la relation d'objet qu'il entretient avec sa concubine. Dans une scène plus pathétique que les autres, un Moses Berger complètement ivre essaye fort de se concentrer sur les seins de cette dernière pour les faire passer de quatre à deux. Or, Beatrice suivra un chemin inverse, née à Yellowknife, elle gravit les échelons pour devenir une femme du monde tandis que Berger s'effondre, seul et amer jusque dans sa taverne Neptune des Cantons de l'Est. Allégorie, il est vrai, d'une anglophonie moribonde et renfrognée, mais allégorie surtout de sa propre incapacité à confronter la castration imposée par son père, ayant choisi l'objet de son humiliation – les Gursky dont il était le laquais, le poète de circonstance – pour en faire son obsession d'adulte.

Une mauvaise lecture pourrait ici assimiler Berger à Richler lui-même. Les biographèmes sont nombreux, du passage à Londres jusqu'à la fréquentation de deux bars des Cantons de l'Est (l'auteur était un habitué du Thirsty Boot et du Owl's Nest). La bibliothèque estrienne de Richler qui a été reconstituée à Concordia contient une bonne partie des livres mentionnés comme faisant partie de la collection de Moses Berger, qu'il s'agisse d'ouvrages sur les Bronfman (remaquillés en Gursky pour les besoins du roman), sur l'expédition Franklin, sur le Nord ou les Inuits. Richler était aussi connu pour sa tendance à boire quelques scotchs de

trop avant ses allocutions publiques. Autant d'éléments qui peuvent porter le lecteur à confondre Berger et Richler, à faire de l'œuvre le produit de ce personnage hargneux, injuste et misérable. Si cela peut comporter une part de vérité, la force du roman est justement d'en exposer le mécanisme, la petitesse, et au-delà de montrer la légende qui permettrait d'en sortir. Berger reste assez dépossédé de son enquête. L'apparition du Gypsy Moth, qu'il voit se transformer en corbeau à la fin du roman (l'avion était piloté par Solomon Gursky en personne), est à classer sans doute du côté des hallucinations, mais la symbolique de cette scène improbable est celle d'une dépossession de Moses Berger. Le titre est d'ailleurs clair : « was here », Solomon Gursky était là. L'imparfait est important. Moses pour sa part est, comme le diable de Ferron, de plus en plus là, enfermé dans ses livres, dans sa haine, dans sa petitesse, alors que les Gursky tirent les fils d'une histoire sans frontières : « Solomon, Moses suspected, didn't die of old age, but in the Gulag or a stadium in Latin America. Wherever, the ravens would have gathered » (SG, p. 550-551). Comment devenir ce juif errant, moteur de l'histoire, libre et insoumis ? La réponse est offerte au lecteur, pas seulement comme ce « roman du Canada » présenté par certains, ce qui serait trop peu, mais comme un roman de la liberté au-delà des identifications collectives et des bassesses qu'elles obligent.

Le travail de Ferron dans *la Chaise du maréchal ferrant* est à lire de la même façon, quoique de manière plus optimiste. La dévotion au grand saint Pierre de Miquelon du premier Jean Goupil était déjà une ouverture au monde. Il allait chercher les moyens de son ascension en-dehors, dans un territoire sans bornes (« à sept milles des côtes commençait la liberté des mers, ce qu'on appelait les eaux internationales » (CMF, p. 29)), à la barbe de la GRC, mais la chaise du diable permettra au deuxième Jean Goupil d'aller encore plus loin, jusqu'à tirer les fils de la politique canadienne au moment où le récit passe « du conte à la chronique » (CMF, p. 125). Dans cette section, Jean Goupil essaye d'aider les libéraux à gagner l'élection de 1939 afin d'être nommé sénateur. Le complot lui permet d'offrir son aide à Maurice Duplessis, le conduisant dans les mauvais comtés pour lui faire perdre l'élection. Toujours pas nommé sénateur, il met au point un subterfuge où Thérèse joue le rôle de la mère disparue de William Lyon Mackenzie King pour le convaincre de choisir Jean Goupil pour un poste à la chambre haute. Le plan échoue, et l'insulte est d'autant plus grande que les libéraux que Jean Goupil a

permis de mettre au pouvoir, se tournent du côté de la conscription. Thérèse en profite alors pour retourner à Ottawa sur la chaise du diable et livrer un dernier message à Mackenzie King sous les traits de sa mère disparue :

Reste dans ta marde, William Lyon Mackenzie King. Ton beau et cher Canada durera peut-être encore un peu, plus ou moins comme une sorte de Mongolie extérieure : il est fini, foutu. Il n'y a plus que deux pays en Amérique du Nord, les États-Unis et le Québec. (CMF, p. 159)

La chronique inaugure le passage plus net au discours politique. Dans ce cas, l'humiliation des députés québécois par la mise en place de la conscription est montrée comme un renoncement à l'indépendance canadienne. Ce manque d'autonomie et la volonté du gouvernement MacKenzie de suivre ses alliés anglais et américains signe la fin du Canada, sa mise en tutelle à la manière d'une Mongolie extérieure n'existant que par un compromis entre ses voisins chinois et russe. Que le Québec soit le seul véritable pays du Canada va s'affirmer dans le récit par la suite : « Le Do, [dit le diable,] sois franc avec moi et avoue que ces Canadiens, qu'on commence à appeler Québécois, me prennent pour un imbécile. » (CMF, p. 183-184) La transition politique vers un nouveau nationalisme québécois, qui n'est plus celui du pape, de Duplessis ou des gens des Hauts, se transmet sur le plan onomastique par le passage de la désignation de Canadien à celle de Québécois. Ce grand trope de la Révolution tranquille, le changement de désignation si souvent rappelé, marque aussi la fin du règne du diable.

Jean Goupil se joue du diable un temps, et se sert de sa vieille chaise pour amener Tinamer dans les Antilles où elle acquiert une connaissance qu'elle n'aurait pu avoir sur le territoire :

Jean Goupil l'emmenait dans les îles du sud. Elle y savourait des fruits dont le nom n'était même pas connu à Saint-Zacharie. Un jour, dans ce petit village, il y eut branle-bas : le marchand avait reçu pour la première fois des pamplemousses. Ce fut la grande nouvelle du jour. Seule Tinamer Poulin n'en fut pas bouleversée; elle esquissa un petit sourire de biais qui en disait long. » (CMF, p. 162)

L'espace-monde permet à Tinamer d'acquérir une connaissance que n'ont pas les gens du cru. Comme les corbeaux des Gursky arpentaient l'espace sans contrainte, contrôlant l'histoire comme une vision renversée du complot juif, le Canadien français villageois qui ne connaît rien au monde et aux fruits exotiques est supplanté par un Québécois qui maîtrise et connaît le

monde. Mais ce Québécois ne saurait advenir que si, comme le diable, le modèle ancien des Jean Goupil céda sa place au nouveau monde.

D'ailleurs, le passage où Tinamer découvre les Antilles est marqué par son autochtonisation : « De plus en plus elle ressemblait à son arrière-grand-mère abénaquie » (*CMF*, p. 163), écrit le narrateur, comme si l'autochtonie supposée des Jean Goupil devenait une autochtonie affirmée chez la femme de ce dernier. Le personnage principal s'efface alors peu à peu, mauvais sénateur illettré, arrivé, mais qui ne pense guère plus à la chaise du diable, lui préférant le jardinage. Tinamer prend alors le dessus sur son mari, c'est elle qui aurait dû devenir sénatrice, et c'est sa fille, désormais, qui devra prendre la chaise : « Vous nous avez dominées ainsi, pour nous protéger contre nous-mêmes tandis que vous vous accordiez toute liberté. » (*CMF*, p. 200) Le roman se clôt sur une toute nouvelle place pour les femmes qui contrôlent désormais la chaise. Jeanne Goupille s'en servira pour amener les garçons loin dans les Antilles, nouvelle maîtresse de l'espace, sans que puisse se poser la menace du « pauvre vieux diable auquel personne ne croit plus guère » (*CMF*, p. 217). Alors que les romans nationaux étudiés se caractérisaient surtout par une nation marquée par l'héritage masculin ou par des rapports de domination virile envers les femmes, l'ouverture du roman de Ferron et de la nation qu'il imagine repose sur le retrait des pères.

L'émergence de la dernière Jean Goupil, Jeanne Goupille, signale la fin du conte et la fin de la domination masculine de l'espace. Au contraire, et Jean Goupil et le diable (devenu l'oncle Émile) se retrouvent dans le jardinage, un peu à la manière de Pangloss et de Candide à la fin du roman de Voltaire. Le Do Boulé, pour sa part, devient le maître de la taverne qui était jadis la clé de l'espace-monde : « Il y avait dans la taverne, ce jour-là, des marins venus de pays pensifs, slaves ou scandinaves, qui gardaient des visages enfantins et buvaient ferme. Le Do n'arrêtait pas de faire sonner sa caisse » (*CMF*, p. 193). Pouvoir monétaire, pouvoir sur l'espace-monde, le remplacement gaspésien est accompli. Montréal n'est plus cet espace de domination d'un bordel de pays, tout comme les hommes n'ont plus leur mot à dire, même la vieille chaise perd peu à peu son pouvoir alors que le monde se désenchant. De la fondation mythique de la nation avec les Jean Goupil à son combat nationaliste avec la chronique politique, cette dernière devient un pays où l'ouverture peut enfin advenir, il ne s'agit plus de défendre, mais d'être, et

cette existence passe par la fin du patriotisme, de la terre des pères tant précieuse à Groulx. Cette terre ne sera pas une terre des morts non plus, ce ne sera pas le cimetière du Long-Sault, pas plus qu'un espace masculin. « [N]y a-t-il pas les avions à présent ? » (*CMF*, p. 221), se demande Jeanne Goupille quand finalement il faut se débarrasser de la vieille chaise des légendes. Ce ne sera pas l'assassinat du présent à coups redoublés du passé, le conte et les ancêtres doivent laisser leur place aux femmes, au monde et à la liberté. Si, comme je l'ai montré, le souverainisme de gauche et le nationalisme ont leur rôle à jouer dans le discours ferronien, la *Chaise du maréchal ferrant* permet d'entrevoir un dépassement de cette lutte initiale où l'avenir n'appartient ni au diable, ni aux pères, ni au passé, et où cet avenir émerge du territoire, mais ne saurait jamais s'y limiter.

CONCLUSION

Dans un contexte mondial de montée des populismes et de tirs groupés contre l'Université, la pensée scientifique et les universitaires, les enjeux politiques viennent peser sur les catégories d'analyses qui font nos objets d'études. Les réflexions actuelles à propos de la littérature québécoise ne peuvent s'abstraire de ce contexte, et doivent faire face à la généralisation, dans le débat public, de l'« étrécissement identitaire¹ » dénoncé par l'historien Patrick Boucheron. Les tentatives d'élargissement du littéraire ont bien sûr été nombreuses au Québec, et ont connu un tournant majeur dans les années 1980 et 1990 avec des travaux comme ceux de Pierre Nepveu², de Régine Robin³, de Simon Harel⁴ ou de Sherry Simon⁵, qui ont tous contribué à souligner le caractère pluriel du cadre d'analyse. Force est cependant de constater que ces lectures postnationales, ou du moins en tension, de la notion de littérature québécoise sont plus que jamais remises en question, non pas généralement par les chercheurs ou les universitaires, mais bien par un ensemble de discours publics, qui mettent de l'avant les « deux solitudes », « nos valeurs », la « majorité historique » ou la « culture de référence ».

Fidèle au projet de Boucheron, et fidèle aussi à une certaine tradition de lecture de la diversité, cette thèse visait donc à aller au cœur de ces lieux communs du discours national pour montrer que même les romans qui imaginent la nation mettent en scène la question du pluralisme sur un même territoire. Aborder ce problème par des œuvres en anglais et en français permettait alors de confronter une des territorialisations les plus importantes de notre

¹ Patrick Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, p. 7.

² Pierre Nepveu, *op. cit.*

³ Voir, par exemple : Régine Robin, « Défaire les identités fétiches », *Culture française d'Amérique*, 1994, p. 215-240.

⁴ Simon Harel, *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise*, Montréal, XYZ, 2000 [1989], 334 p.

⁵ Sherry Simon, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, 185 p.; Sherry Simon, *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, 224 p.

domaine d'étude : la division entre corpus anglophone et francophone, pour montrer que ces deux catégories ne différaient pas fondamentalement dans leur manière de construire les romans nationaux.

Les travaux d'Andreas Wimmer et de Nina Glick Schiller sur le nationalisme méthodologique ont su montrer à quel point prendre les nations comme unités d'analyse pouvait contribuer à perpétuer sans cesse les mêmes conclusions. À trop penser comme un marteau, tous les problèmes deviennent des clous. Toutefois, les deux chercheurs mettent en garde quiconque voudrait passer de Charybde en Scylla, et opposer à la rigidité des cadres un fluidisme méthodologique⁶. Il serait possible de reprocher à certains travaux des années 1980 et 1990 d'avoir versé dans ce travers en faisant de la transculture et de l'étude des marginalités, par le biais des figures de l'étranger, du migrant ou du lecteur cosmopolite, un idéal désincarné et aveugle aux catégorisations qui structurent l'existence d'une majorité de la population.

Il faut bien se rendre à l'évidence, la littérature nationale ne s'abolit pas d'un coup de clavier. Il ne suffit pas de dire que la littérature québécoise est une littérature-monde, que sa contemporanéité est marquée par son cosmopolitisme et son ouverture, pour qu'advienne la fin du grand récit qui l'a vue naître. Les appareils idéologiques d'État mis en place dans la foulée de la création des ministères de la culture et de l'éducation dans les années 1960 ont contribué à faire de la nationalisation du littéraire un des facteurs incontournables pour quiconque cherche à penser la littérature au Québec. Cette thèse aura eu beau tâcher de réfléchir aux frontières de l'objet, elle aura eu beau remonter à sa conception et à son invention, un objet n'en est pas moins réel et opérant parce qu'il a été un jour inventé. C'est en ce sens que j'ai cherché à penser à la fois les transferts et les cadres, pour mettre de l'avant une historiographie littéraire qui réussirait à se dégager du nationalisme et du fluidisme méthodologiques.

Le premier chapitre de ce parcours nous aura montré comment les littératures canadiennes et québécoises se sont d'abord imaginées à partir de l'idéal romantique de

⁶ Andreas Wimmer et Nina Glick Schiller, « Methodological Nationalism, the Social Sciences, and the Study of Migration: An Essay in Historical Epistemology », *International Migration Review*, vol. 37, n° 3, septembre 2003, p. 600.

correspondance entre langue, culture et littérature. À cette longue genèse auront succédé deux modèles d'intégration des textes en d'autres langues, l'un implicitement anglo-centré, dans *Five-Part Invention* d'Edward Dickinson Blodgett, et l'un explicitement franco-centré, dans *L'Histoire de la littérature québécoise*. L'enjeu des territorialisations est cependant toujours plus présent au Québec, alors que la question du territoire linguistique, et par la suite, d'un territoire étatique est sans cesse convoquée, tandis que le récit de la littérature canadienne s'accommode plus aisément d'un espace vaguement défini.

La même préoccupation se retrouve dans les romans nationaux canadiens et québécois. Chez Hugh MacLennan, les personnages principaux de *Two Solitudes* sont appelés à se défaire de leurs attaches territoriales pour devenir des Canadiens portés vers l'espace mondial. Cette mise en récit du Canada s'oppose directement au récit national d'un Lionel Groulx, pour qui les territoires religieux, linguistique, ethnique et culturel se confondent et posent une limite indépassable. Ce faisant, les deux auteurs vivent dans le cauchemar de l'autre, le Canada de MacLennan effaçant la spécificité défendue par Groulx, le Canada français de Groulx excluant de facto l'assimilation comme solution à la création d'un nouveau Canada. En terminant ce chapitre, nous avons vu tout le paradoxe du territorialisme de Groulx, en ce qu'il apporte à la fois des arguments pour la résistance, tout en ne se préoccupant presque jamais du territoire effectif et de ses pratiques.

Chez Hubert Aquin et Leonard Cohen, la trame du récit national se défait pour poser la question ontologique de l'appartenance. Nous avons vu comment l'invention d'une littérature québécoise permettait à *Prochain Épisode* d'entrer dans le canon de la littérature nationale, mais comment aussi cette territorialisation nouvelle de la littérature canadienne-française entraînait une réponse, ce que nous avons nommé la co-crédation des littératures québécoise et anglo-québécoise. Nous avons alors pu voir la similarité des deux romans, tant dans leur rapport à la folie, aux récits nationaux, à la forme et à la révolution. Cependant, pour Cohen, l'identification est un espace ludique, dilettante et sexualisé. Pour Aquin, c'est une sentence qui empêche le Canadien français d'être au monde un sujet entier. Tout se passe comme si Aquin saisissait la faillite profonde du modèle groulxiste et cherchait à retrouver le territoire oublié par les nationalistes canadiens-français sans jamais y parvenir. Dans *Beautiful Losers*, l'esthétique de

la défaite n'est jamais aussi incarnée, la narration demeure à peu près libre de s'identifier comme bon lui semble jusqu'à la toute fin du roman.

Finalement, Mordecai Richler et Jacques Ferron ont tous deux recours au légendaire dans *Solomon Gursky Was Here* et *La Chaise du Maréchal ferrant*. La régénération des récits nationaux dans les deux œuvres passe par leur autochtonisation, pour les ancrer dans le territoire. Cette autochtonisation, tantôt fantasmée, tantôt historicisée, permet alors de justifier la présence sur le territoire d'ethnies dont l'horizon serait mondialisé. Pour Ferron comme pour Richler, la québécoité ou la canadienneté n'a de sens que dans la mesure où elle pourrait être dépassée. Cela passe par un rapport agonique et humoristique à l'altérité, que ce soit chez Richler ou chez Ferron, mais ce rapport agonique est davantage remis en question par la critique dans le cas de *Solomon Gursky Was Here*. Pour Ferron, la situation de « dominés » des personnages québécois fait moins polémique au moment de la sortie du livre, et ce n'est que rétrospectivement que le lecteur contemporain peut se demander si elle est encore fondée. Dans nos analyses, nous avons toutefois choisi de mettre ces questions de côté pour nous concentrer sur l'espace littéraire revendiqué par les deux œuvres, qui cherchent à dépasser les catégories de l'ethnicité pour s'inscrire dans l'espace-mondial. Ce parcours est limité, chez Richler, par la petitesse du narrateur et son égoïsme. Il en ressort une vision critique de l'ethnicité qui semble cependant avoir été manquée par les critiques trop collées aux politiques identitaires de l'énonciation. Chez Ferron, ce parcours n'est que promis à la toute fin du roman, qui laisse aux nouvelles générations la liberté de se départir des cadres anciens.

Ce que l'enquête sur les romans nationaux nous apprend, c'est que, bien que la territorialisation critique les ait séparés en des domaines d'étude distincts, comme s'il s'agissait de l'expression de deux solitudes, ils n'en mettent pas moins en scène des enjeux communs. Ces derniers peuvent être conflictuels, bien sûr, mais il demeure difficile de les comprendre sans faire référence à la mise en récit du national d'un côté comme de l'autre. L'histoire croisée nous apprend donc que, malgré les distinctions de champs ou de catégories d'analyse, ces catégories d'analyses nationales ne sauraient être comprises que dans leur constructions réciproques. La lecture de Cohen et d'Aquin, mais encore plus celle de Ferron et de Richler, nous enseigne que certaines œuvres, même lorsqu'identifiées par la critique comme des romans

nationaux, tendent à chercher un espace de liberté qui dépasserait cette territorialisation. À partir de ce constat, il serait possible d'imaginer une littérature québécoise qui ne serait plus pensée comme territoire, où les questions d'exclusion et d'inclusion au corpus demeurent toujours présentes, mais bien comme un espace littéraire au sens où nous l'avons défini. Cet espace ne serait ni un point d'ancrage, ni une délimitation claire, mais une perspective qui ferait appel aux enjeux des territoires critiques et romanesques sans pour autant s'y limiter. Il serait alors envisageable d'étendre cette réflexion à d'autres questions : que faire, par exemple, des textes européens, si importants dans leurs influences sur l'imaginaire des textes québécois ? Que faire d'exemples américains comme Jack Kerouac, dont l'œuvre est influencée davantage par l'Europe et les États-Unis - qui constituent son espace premier de réception - mais qui entretient aussi des rapports complexes à la franco-américanité ? Que faire, finalement, des textes anglo-québécois qui participent, de manière explicite, à bien des récits de la littérature canadienne ? La réponse est à apporter dans cette notion d'espace littéraire où ils font à la fois partie de territoires conflictuels et d'un ensemble non-délimité d'interactions symboliques qui peut être mobilisé dans une lecture spécifiquement liée à un imaginaire québécois. Il faut en conséquence comprendre que nos objets d'études limitent toujours les conclusions que nous pouvons tirer de nos analyses, mais qu'en interrogeant ces mêmes catégories, il est possible de désenclaver les textes et de les comprendre dans la liberté qu'ils revendiquent souvent ouvertement.

Prendre la littérature comme l'expression d'un caractère national ou d'une destinée canadienne-française, c'est en fermer l'accès et en limiter les potentialités. Il faut, pour ainsi dire, problématiser l'objet plutôt que de le concevoir comme une catégorie inébranlable. Libre au lecteur de s'y engager ensuite ou de s'en dégager, mais le parcours se doit d'être ouvert et son horizon doit être théoriquement illimité. Une histoire mondiale de la littérature québécoise peut parvenir à montrer que le bagage culturel de l'ailleurs ou d'une altérité supposée peut aussi servir et être appliqué dans la compréhension des phénomènes littéraires du Québec. Afin d'y parvenir, il faut absolument se garder d'essentialiser des catégories comme la « littérature québécoise », et il faut tâcher de montrer plutôt comment et dans quels contextes se sont formées ces catégories.

Aller au cœur de la question nationale, pour reprendre une formule connue, aura été une manière de montrer comment elle ne peut se penser de manière monologique, et comment elle est toujours en interaction avec des modèles soi-disant opposés par la métaphore des deux solitudes. Ce travail n'aurait jamais été possible sans enquêter sur les pratiques symboliques qui constituent l'objet littéraire, et c'est là, il me semble, la tâche aveugle de bien des lectures nationalisantes. Si je ne me suis intéressé qu'à un seul type de pratiques, celles du roman national, plusieurs autres chercheurs se sont attelés et s'attèlent aujourd'hui encore à représenter l'espace littéraire québécois dans sa diversité, sans pour autant en limiter la portée ou l'horizon. Alors que certains voudraient mettre un passé réifié au service d'un présent marqué par la fermeture sous différents noms d'emprunts tels que la nation, la culture ou l'identité, ces enquêtes sur la multiplicité des pratiques sont plus que jamais nécessaires. Elles montrent le caractère irréductible des expériences humaines qui ont façonné les territoires au passé comme au présent. Ce serait tuer la littérature que de la réduire à un rôle de majorette de la nation, de la langue ou de l'ethnicité. Peut-être faut-il rappeler que l'espace littéraire est avant tout un espace de liberté, et que les frontières ou les catégories n'empêcheront jamais les textes d'imaginer et de représenter le monde.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus principal

Aquin, Hubert, *Prochain épisode*, Saint-Laurent, Bibliothèque Québécoise, 2003, 289 p.

Cohen, Leonard, *Beautiful losers*, Toronto, McClelland & Stewart, coll. « The new Canadian library », 1998, 269 p.

Ferron, Jacques, *La chaise du maréchal ferrant*, Éditions du Jour, 1972, 223 p.

Groulx, Lionel *L'Appel de la race*, 5^e éd., Montréal, FIDES, coll. « Du Nénuphar », 1956, 252 p.

MacLennan, Hugh, *Two solitudes*, Toronto, McClelland & Stewart, 2008, 528 p.

Richler, Mordecai, *Solomon Gursky was here*, Toronto, Penguin Books, 1998, 576 p.

Corpus d'histoires littéraires et d'anthologies

Atwood, Margaret, *Survival : a thematic guide to canadian literature*, Toronto, Anansi, 1972, 335 p.

Baillargeon, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, 460 p.

Bender, Louis Prosper, *Literary sheaves, or, La littérature au Canada français : the drama, history, romance, poetry, lectures, sketches*, Montreal : Dawson brothers, 1881, 232 p.

Bennet, Donna, Brown, Russel, *An Anthology of Canadian Literature in English*, 2 Volumes, Toronto, Oxford University Press Canada, 1983, 674 p., 640 p.

Biron, Michel, Dumont, François et Nardout-Lafarge, Élisabeth, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 689 p.

Blodgett, Edward Dickinson, *Five-part invention : a history of literary history in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2003 [2008], 371 p.

Chartier, Étienne, *Au Canada français : la Vie de l'Esprit*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 355 p.

Dandurand, Albert *Littérature canadienne-française : la Prose*, Montréal, Le Devoir, 1935, 208 p.

- Dandurand, Albert, *La poésie canadienne-française*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 244 p.
- , *Le roman canadien-français*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1937, 252 p.
- De Grandpré, Pierre, *Histoire de la littérature française du Québec*, 4 volumes, Montréal, Beauchemin, 1967-1969.
- Gay, Paul, *Notre littérature. Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaire et collégial*, Montréal, HMH, 1969, 214 p.
- Huston, James, *Le répertoire national ou recueil de littérature canadienne*, vol. 1, Montréal, Imprimerie Lovell et Gibson, 1848, 434 p.
- Jones, D.G., *Butterfly on Rock: Study Of Themes And Images in Canadian Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 1970, 197 p.
- Klinck, Carl Frederick, *Literary History of Canada: Canadian Literature in English*, Toronto, University of Toronto Press, 1965, 945 p.
- Lareau, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 1874, 496 p.
- Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec*, 6 vol., Montréal, Fides, 1978-.
- Lemire, Maurice, BOIVIN, Aurélien (dir.), *La Vie littéraire au Québec, Volume III (1840-1869) : « un peuple sans histoire ni littérature »*, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.
- Lighthall, William Douw (dir.), *Songs of the Great Dominion*, London, W. Scott, 1889, 465 p.
- Lortie, Jeanne d'Arc, *La Poésie nationaliste au Canada français, 1606-1867*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 535 p.
- Mailhot, Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, PUF, 1974, 127 p.
- Moisan, Clément, *Poésie des frontières : Étude comparées des poésies canadiennes et québécoises*, La Salle, Éditions HMH, 1979, 346 p.
- New, William Herbert, *History of Canadian Literature*, Montréal, McGill-Queen's, 2003 [1989], 488 p.
- O'Leary, Dostaler, *Le Roman canadien-français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, 195 p.

Rhodenizer, V.B., *Handbook of Canadian Literature*, Ottawa, Graphic Publishers, 1930, 295 p.

Roy, Camille, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne*, Québec, L'Action sociale ltée, 1930, 310 p.

Stevenson, Lionel, *Appraisals of Canadian Literature*. Toronto, Macmillan, 1926, 272 p.

Sulte, Benjamin, *La Poésie française au Canada*, dans Louis Hippolyte Taché, Imprimerie du Courrier de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe, 1881, p. 5-36.

Tougas, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, PUF, 1960, 286 p.

Réception des histoires littéraires

Bélanger, Damien-Claude, « Compte-rendu », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n° 3-4, hiver-printemps 2008, p. 565-568.

Brosseau, Marc, « Le paradoxe de la frontière », Gilbert, Anne, Veronis, Luisa et Brosseau, Marc, *La frontière au quotidien : expérience des minorités*, Ottawa, Presse de l'Université d'Ottawa, 2014, p. 26-39.

Cellard, Karine, « Une somme considérable », *Spirale*, n° 218, 2008, p. 51-52.

Denfert, Jean-Jacques, « Compte-rendu », *Francophonies d'Amérique*, n° 17, 2004, p. 175-179.

Gagnon, Nicole, « Compte-rendu : Ronald Rudin, Faire de l'histoire au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 40, n° 1, 1999, p. 144-147.

Godbout, Patricia, « Une histoire inventée ? Le Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec et le regard métahistorique de Five-part Invention d'E. D. Blodgett », Savoie, Chantal (dir.), *Le "Dictionnaire des Œuvres Littéraires du Québec". Témoin et acteur de l'essor des études littéraires québécoises*, Montréal, Nota bene, coll. « Séminaires » du CRILCQ, p. 131-149.

Ravi, Srilata, « Voix plurielles », *Canadian Literature*, n° 217, Summer 2013, p. 131.

Robert, Lucie, *Discours critique et discours historique dans le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française de Mgr Camille Roy*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 196 p.

Snauwaert, Maité, « E. D. Blodgett, Roland Bourneuf, Andrea Oberhuber », *Lettres Québécoises*, n° 150, été 2013, p. 52-53.

Lionel Groulx (autres textes cités)

Groulx, Lionel, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, 532 p.

———, *Lendemain de conquête : Cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal*, Montréal, Bibliothèque de l'Action nationale, 1920, 235 p.

———, *La naissance d'une race*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, 283 p.

———, *Mes Mémoires*, Montréal, Fides, 1970-1974, 4 vol.

———, *Pour bâtir*, Montréal, L'Action Nationale, 1953, 216 p.

Lionel Groulx (études)

Asselin, Olivar, *L'œuvre de l'Abbé Groulx*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 96 p.

Bock, Michel, « Le rapport des groulxistes au politique », *Vingtième siècle*, vol. 129, n° 1, 2016, p. 27-42.

Boily, Frédéric, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Québec, Septentrion, 2003, 234 p.

Bouchard, Gérard, *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 316 p.

De Montigny, Louvigny, « Un mauvais livre », *La Revue Moderne*, janvier 1923, p. 8-10.

Du Roure, René, « L'Appel de la race », *La Revue Moderne*, décembre 1922, p. 8-9.

Gaulin, Michel, « A Note On The Text », *The Iron Wedge*, Ottawa, Carleton University Press, 1986, [en ligne].

Hébert, Pierre et Marie-Pierre Luneau, *Lionel Groulx et L'appel de la race*, Montréal, FIDES, 1996, 228 p.

Lemire, Maurice, « Lionel Groulx et l'Appel de la race by Pierre Hébert », *University of Toronto Quarterly*, vol. 67, n° 1, Winter 1997/1998, p. 491-492

Livernois, Jonathan, « Le retour du chanoine Groulx malgré Pierre Vallières : l'hypothèse d'une palinodie dans les années 1970 », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n° 1, janvier-avril 2013, p. 109-126.

Luneau, Marie-Pierre, « Compte rendu. Gérard Bouchard, *Les Deux Chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx* », Montréal, Boréal, 2003, 313 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 47, n° 1, janvier-avril 2006, p. 153-156.

Robert, Lucie, « Camille Roy et Lionel Groulx : la querelle de L'Appel de la race », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, n° 3, 1978, p. 399-405.

Hugh MacLennan (études)

« The Last Saga Of Hugh MacLennan », *The Globe And Mail*, May 18th 1985, p. B1.

Cardinal, Jacques, « Les bons sentiments : Amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », *Tangence*, n° 63, juin 2000, p. 135-164.

Kattan, Naïm, « Deux solitudes de Hugh MacLennan », *Le Devoir*, 25 avril 1964, p. 13.

Leith, Linda, *Introducing Hugh MacLennan Two Solitudes*, Toronto, ECW Press, 1990, [en ligne].

Mercier, Samuel, « Entretien avec Louise Gareau-Desbois », colloque *Langues poétiques/Poetic languages*, Montréal, 29 mai 2015, <<http://radiospirale.org/capsule/colloque-langues-poetiques-poetic-languages-24>>.

Vacante, Jeffery, « The Decline of Hugh MacLennan », *University of Toronto Quarterly*, vol. 85, n° 1, 2016, p. 43-65.

Hubert Aquin (autres textes cités)

Aquin, Hubert, « Essai crucimorphe », *Liberté*, vol. 5, n° 4, 1963, p. 274-384.

———, « L'art de la défaite », *Liberté*, vol. 7, n° 5, 1965, p. 33-41.

———, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, n° 23, Mai 1962, p. 299-325.

———, *Point de fuite*, Montréal, Cercle du livre de France, 1971, p. 16-17.

———, *Prochain Épisode*, Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, 1969.

———, « Profession : Écrivain », *Parti Pris*, vol. 1, n° 4, janvier 1964, p. 23-31.

———, « Hubert Aquin refuse le prix », *Le Devoir*, 22 avril 1969, p. 10.

Hubert Aquin (études)

Bergeron, Léandre, « *Prochain Épisode* et la révolution », *Voix et Images du Pays*, vol. 6, n° 1, 1973, p. 123-129

Bigras, Mireille, « Prochain Épisode : le premier roman de Hubert Aquin », *Liberté*, vol. 7, n° 6, novembre-décembre 1965, p. 557-563

Blais, Jean-Éthier, « Un roman d'Hubert Aquin. "Prochain Épisode" », *Le Devoir*, 13 novembre 1965, p. 11.

Cardinal, Jacques, *Le roman de l'histoire : politique et transmission du nom dans Prochain Épisode et Trou de mémoire de Hubert Aquin*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1993, 192 p.

Cardinal, Jacques, « Tombeau de Catherine Tekakwitha. Histoire, deuil et prière dans *Beautiful Losers* de Leonard Cohen », *Théologiques*, vol. 5, n° 2, octobre 1997, p. 107-126.

Dupuis, Gilles, « Aquin cruciverbiste », *Le Trait*, vol. 3, n° 4, hiver 1999, p. 41-54.

Hamel, Jean-François « De révolutions en circonvolutions. Répétition du récit et temps de l'histoire dans *Prochain épisode* », *Voix et Images*, vol. 25, n° 3, printemps 2000, p. 541-562.

Jameson, Frederic, « Euphorias of Substitution : Hubert Aquin and the Political Novel in Québec », *Yale French Studies*, n° 165, 1983, p. 214-223.

Lapointe, Martine-Emmanuelle, *Emblèmes d'une littérature. Le libraire, Prochain Épisode, L'avalée des avalés*, Montréal, FIDES, coll. Nouvelles Études Québécoises, 2008, 368 p.

Morin, Lisette (Francion), « Hubert Aquin ou notre verbe enfin retrouvé », *Le Progrès du Golfe*, 19 novembre 1965, p. 14.

Randall, Marilyn, « La disparition élocutoire du romancier. Du "roman de la lecture" au "roman fictif" au Québec », *Voix et Images*, vol. 31, n° 3, printemps 2006, p. 87-104.

Smart, Patricia, *Hubert Aquin, agent double*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973.

Leonard Cohen (études)

Anonyme, « Leonard Cohen: Playing The Favourite Game », *CBC Digital Archives*, 12 novembre, 1963, [<http://www.cbc.ca/player/play/1736797763>].

Bloom, Myra, « The Darker Side Of Leonard Cohen », *The Walrus*, April 9th 2018, [<https://thewalrus.ca/the-darker-side-of-leonard-cohen/>].

Camlot, Jason, « La Foster Poetry Conference (1963) », *Voix et Images*, Vol. 40, n° 2, Hiver 2015, p. 59-75.

Lewis, Richard, *Alanis Obomsawin: The Vision Of A Native Filmmaker*, Lincoln, University Of Nebraska Press, 2006, 262 p.

Nadel, Ira, *Various Positions. A Life Of Leonard Cohen*, Toronto, Vintage Canada, 1996, 336 p.

Rampel, Leslie, *Postmodernism's defeat : "Beautiful losers" and "Prochain Episode" as postcolonial works*, Mémoire, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2010.

Ringuet, Chantal et Gérard Rabinovitch (dir.), *Les révolutions de Leonard Cohen*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2016, 292 p.

Scobie, Stephen (dir.), *Intricate Preparations : Reading Leonard Cohen*, Toronto, ECW Press, 2000, 240 p.

Simmerling, Winfried, *Discoveries of the Other: Alterity in the Work of Leonard Cohen, Hubert Aquin, Michael Ondaatje, and Nicole Brossard*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, 259 p.

Simmons, Sylvie, *I'm Your Man: The Life Of Leonard Cohen*, New York, Ecco Press, 2013, 592 p.

Williams, Stephen, « The Confessions of Leonard Cohen », *Toronto Life*, February 1978, p. 49.

Jacques Ferron (autres textes cités)

Ferron, Jacques, « Ce bordel de pays I - Import Export », *Parti Pris*, vol. 1, n° 3, décembre, p. 58-58.

———, « Ce bordel de pays - d'un amour inquiétant », *Parti Pris*, vol. 2, n° 7, mars 1965, p. 60-61.

———, « Le carnet d'un belletrien », *Le Brébeuf*, 12 février 1938, p. 2.

———, *Escarmouches : la longue passe, vol. II*, Montréal, Leméac, 1975, 392 p.

———, « Peur du surréalisme et de la vérité », *Le Canada*, Montréal, 3 mars 1949, p. 4.

———, « Réponse à Me Robert Cliche », *Le Canada*, Montréal, 16 février 1949, p. 4.

———, « Le pigeon voyageur », *La Presse*, Montréal, 26 juillet 1961, p. 4.

———, « L'alias du non et du néant », *Le Devoir*, section Culture et Société, Montréal, 19 avril 1980, p. 21-22.

———, « Un texte inédit de Jacques Ferron - « À Monsieur de l'Herne, Français de France, sur l'écriture et ses implications, quand on est un Français neutre » », *Le Devoir*, 23 avril 2005.

Ferron, Jacques, Ferron, Madeleine et Cliche, Robert, *Une famille extraordinaire : correspondances*, 1^{re} éd., Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 2012, 432 p.

Jacques Ferron (études)

« Les bruits de la ville », *Photo-Journal*, 22 février 1951, p. 5.

« Douze communistes sont arrêtés », *La Presse*, 30 mars 1949, p. 3.

« Jacques Ferron », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 1.

« Quand les écrivains se réunissent », *Le Nouvelliste*, 22 juin 1950, p. 13.

Beaulieu, Victor-Lévy, « Jacques Ferron. Notre énorme solitude », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 19, 25.

Cliche, Robert, « Ceux qui cadnasseraient volontiers l'atelier de Pellan », *Le Canada*, Montréal, 14 février 1949, p. 4.

Dupriez, Bernard, « Du bout de sa baguette », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 237-250.

Dupuis, Gilles, « L'Anti-Ferron », *Spirale : arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 196, 2004, p. 18-19.

Duquette, Jean-Pierre, « Propos Liminaires », *Littératures*, n° 9-10, printemps 1993, p. 7-8.

Éthier-Blais, Jean, « La chaise de M. Jacques Ferron », *Le Devoir*, Montréal, 8 avril 1972, p. 14.

Garand, Dominique, *Ferron face à Trudeau : variations polémiques*, vol. 29, n° 3-4, té-automne 2005, p. 92-109.

Gauvreau, Claude, « Lettre Ouverte à M. Robert Cliche », *Le Canada*, Montréal, 22 février 1949, p. 4.

———, « Il refuse d'être témoin mais il aime à blâmer », *Le Canada*, 9 avril 1949, p. 4.

Gauvreau, Pierre, « Protestation collective », *Le Canada*, Montréal, 8 février 1949, p. 4.

———, « Mise au point adressée à Robert Cliche », *Le Canada*, 7 mars 1949, p. 4.

Hamelin, Jean, *Le theatre au Canada francais*, Québec, Ministère des affaires culturelles, coll. « Art, vie et sciences au Canada français 2 », 1964.

Lafond, Jean-Daniel, *Le cabinet du docteur Ferron*, Office National du Film, 2003, 1h21m.

Laliberté, Serge, « Une réussite qui ne fera pas de vieux os », *Le Soleil*, Québec, 30 septembre 1972, p. 49.

Marcel, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 221 p.

Marcotte, Gilles, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 217-236.

Martel, Réginald, « L'ascension des chefs », *La Presse*, Montréal, 1 avril 1972, p. E3.

Mavrikakis, Catherine, « Les testaments de Ferron / Rosaire, précédé de L'exécution de Maski, de Jacques Ferron, Préface de Pierre Migneault, Lanctôt Éditeur, « Petite collection Lanctôt », 255 p. », *Spirale : Arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 196, 2004, p. 16-17.

Michaud, Ginette, Poirier, Patrick, Ferron, Jacques et Université de Montréal (dir.),

L'autre Ferron, Ville Saint-Laurent] : [Montréal, Fides ; CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 466 p.

Migner, Robert, « Jacques Ferron et l'histoire de la formation sociale québécoise », *Études françaises*, vol. 12, n° 3-4, 1976, p. 343-352.

Murphy, Susan Margaret, *Le Canada anglais de Jacques Ferron (1960 - 1970): formes, fonctions et représentations*, Québec, Presses de l'Univ. Laval, 2011, 435 p.

Pelletier, Jacques, « La nuit de la Grande Résurrection / Jacques Ferron, La nuit, Le jour, 1965, 132 p. », *Liberté*, n° 305, 2014, p. 70-71.

Pelletier, Jacques et L'Hérault, Pierre, « L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983, p. 397-405.

Plante, Raymond, « La chaise du maréchal ferrant ou la vérité du pays », *Maintenant*, n° 116, mai 1972, p. 8.

Royer, Jean, « La vie littéraire », *Le Devoir*, Montréal, 27 avril 1985, p. 20.

Smith, Donald, « Jacques Ferron et les écrivains », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983, p. 437-453.

Mordecai Richler (autres textes cités)

Richler, Mordecai, « Going Home Again », *New York Times*, 1^{er} septembre 1974, p. 214.

———, *Oh Canada! Oh Quebec! requiem for a divided country*, Toronto, Penguin Books, 1992, 277 p.

———, « The pendulum has swung too far on native claims: [Final Edition] », *The Windsor Star*, section Editorial, Windsor, Ont., Canada, Windsor, Ont., 1998, p. A6.

Mordecai Richler (études)

« Weekend in London: Teen-agers fly to Mordecai Richler to complete Grade 11 assignment », *The Globe and Mail*, Toronto, March 25th, 1972.

Casteel, Sarah Phillips, « Jews among the Indians: The Fantasy of Indigenization in Mordecai Richler's and Michael Chabon's Northern Narratives », *Contemporary Literature*, vol. 50, n° 4, Winter 2009, p. 775-810.

Di Antonio, Robert, « Canadian dynasty », *The Jerusalem Post*, Jerusalem, Israel, Israel, Jerusalem, Israel, 1990.

Foran, Charles, *Mordecai : the life & times*, Toronto, Knopf Canada, 2010, 726 p.

———, « The Last of the Wild Jews », *The Walrus*, 12 décembre 2008, en ligne, <<https://thewalrus.ca/2008-12-literature/>>, consulté le 21 juin 2019.

French, William, « The high-wire act: SOLOMON GURSKY WAS HERE », *The Globe and Mail*, section Books, Toronto, Ont., Canada, Toronto, Ont., 1989.

Giguère, Monique, « En dépit de beaucoup d'énormités, le romancier Mordecai Richler captive », *Le Soleil*, septembre 1992, p. B4.

Hamel, Yan, « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 57-71.

Kakutani, Michiko, « A Canadian Dynasty, Lively and Unpleasant », *The New York Times*, section Word and Image, 24 avril 1990, p. C17.

Marcotte, Gilles, « La race invisible », *Écrivains québécois - dossiers (L'Île) - L'Actualité*, vol. 1er février 1991, p. 69-71, n° 1er février 1991, p. 69-71, février 1991.

———, « Bons sentiments, mauvais romans et vice versa... », *Écrivains québécois - dossiers (L'Île) - L'Actualité*, vol. 17, n° 17, novembre 1992, p. 125.

Mercier, Samuel, « Une brève histoire des lectures de Mordecai Richler au Québec francophone », *Journal Of Canadian Studies*, vol. 46, n° 3, Fall 2012, p. 225-241.

Mishkin, Tracy, « Magical Realism in the Short Fiction of Isaac Bashevis Singer », *Studies in American Jewish Literature (1981-)*, vol. 22, 2003, p. 1-10.

Prose, Francine, « Hopping Mad in Montreal », *New York Times*, section Book Review, 8 avril 1990, p. BR7.

Tremblay, Odile, « Mordecai et nous », *Le Devoir*, Montréal, 23 mai 1992, p. D-2.

Yardley, Jonathan, « "Gursky": Richler's National Epic », *The Washington Post*, Washington, D.C., United States, Washington, D.C., 1990, p. D2.

Théories du racisme et de l'ethnicité

Bernasconi, Robert et Tommy Lott, « Introduction », *The Idea Of Race*, Indianapolis, Hackett Publishing, 2000, p. IX-XVIII

Brubaker, Rogers, « Ethnicity without groups », *European Journal Of Sociology*, vol. 43, n° 2, August 2002, p. 163-189.

Goldblatt, Roy, « The Whitening of the Jews and the Changing Face of Newark », *Philip Roth Studies*, vol. 2, n° 2, octobre 2006, p. 86-101.

Juteau, Danielle, *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, 226 p.

Kymlicka, Will, *Finding our way: rethinking ethnocultural relations in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1998, 220 p.

Scott, Corrie, « How French Canadians became White Folks, or doing things with race in Quebec », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 39, n° 7, 2016, p. 1280-1297.

Scott, Corrie, *Une race qui ne sait pas mourir : une analyse de la race dans plusieurs textes québécois*, Thèse, University of Toronto, 2011.

Théories des nationalismes

Anderson, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1991 [1983], 224 p.

Breuilly, John, *Nationalism and the state*, 2nd ed, Manchester, Manchester University Press, 1993, 474 p.

Dufour, Frédéric Guillaume, *La sociologie du nationalisme. Relations, cognition, comparaisons et processus*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Politeia », 2019, 521 p.

Cahen, Raphaël, et landwehrlen, Thomas, « De Johann Gottfried Herder à Benedict Anderson : retour sur quelques conceptions savantes de la nation », *www.sens-public.org*, 2010.

Forster, Michael, « Johann Gottfried von Herder », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, plato.stanford.edu, été 2015.

Gellner, Ernest, *Nations And Nationalism*, New York, Cornell University Press, 2006 [1983], 208 p.

Hobsbawm, Eric, *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 [1990], 206 p.

Hroch, Miroslav, *Social preconditions of national revival in Europe a comparative analysis of the social composition of patriotic groups among the smaller European nations*, Cambridge, Angleterre, Cambridge University Press, 1985.

Renan, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997 [1882], 42 p.

Seymour, Michel, « Au-delà de la dichotomie ethnique/civique », *Le pari de la démesure*, Montréal, L'Hexagone, 2001, p. 69-72.

Smith, Anthony D., *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell Publishing, 1988 [1986], 332 p.

Tagore, Rabindranath, *Nationalism*, San Francisco : The Book Club Of California, 1917, 172 p.

Wimmer, Andreas et Glick Schiller, Nina, « Methodological Nationalism, the Social Sciences, and the Study of Migration: An Essay in Historical Epistemology », *International Migration Review*, vol. 37, n° 3, septembre 2003, p. 576-610.

Zahra, Tara, « Imagined non-communities : National Indifference as a Category of Analysis », *Slavic Review*, vol. 69, n° 1, Spring 2010, p. 93-119

Espace, frontières et territoires

Alphandéry, Pierre et Bergues, Martine, « Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot », *Ethnologie française*, vol. Vol. 34, n° 1, 2004, p. 5-12.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 241 p.

Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, 294 p.

Bouvet, Rachel, « L'altérité des frontières », Chartier, Daniel, Vidar Holm, Helge Savoie Chantal et Vibe Skagen, Margery (dir.), *Frontières*, Montréal, Imaginaire | Nord, UQAM et Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017, p. 11-28.

Charland, Philippe, « Les toponymes se cachent pour revivre : la longue aventure de la toponymie autochtone », *Circuit*, n° 111, Printemps 2011, p. 12-13.

Desbiens, Caroline, « Le Jardin au Bout du Monde : terre, texte et production du

paysage à la Baie James », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 38, n° 1, 2008, p. 7-15.

Foucault, Michel, *Sécurité, Territoire, Population*, Paris, Gallimard et Seuil, coll. Hautes Études, 2004, 435 p.

Lefebvre, Henri, *Le droit à la ville*, Éditions Anthropos, 1968, 164 p.

———, *La production de l'espace*, 4. éd, Paris, Éd. Anthropos, coll. « Ethnosociologie », 2000, 485 p.

Raffestin, Claude, « Écogénèse territoriale et territorialité », dans Franck Auriac et Roger Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot : Fayard, coll. « Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques », 1986, p. 173-185.

———, « Éléments pour une théorie de la frontière », *Diogène*, vol. 34, n° 134, 1986, p. 3-21.

Stuart, Elden, « Land, terrain, territory », *Progress in Human Geography*, vol. 34, n° 6, 2010, p. 799-817.

Wilson, Thomas M. et Donnan, Hastings, *A Companion to Border Studies*, Londres, Wiley-Blackwell, 2012, 636 p.

Études anglo-québécoises

Brunet, Michel, « La minorité anglophone du Québec: de la Conquête à l'adoption du Bill 22 », *L'Action nationale*, vol° 64, n° 6, février 1975, p. 452-466.

Donovan, Patrick, « L'hôpital Jeffery Hale : 150 ans de relations interethniques », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 25-28.

Garneau, Jean-Philippe, « Procès et conflits linguistiques à Montréal au début du XIXe siècle », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 4-8.

Harel, Simon, « Les loyautés conflictuelles de la littérature anglo-québécoise », *Québec Studies*, vol. 44, hiver/printemps 2007/2008, p. 41-52.

Lane-Mercier, Gillian, « La fiction anglo-québécoise en traduction française depuis 1990 : agents, agences et textes », *Recherches sociographiques*, vol. 55, n° 3, septembre-décembre 2014, p. 531-558.

Lapointe, Martine-Emmanuelle et Mercier, Samuel, « "C'est pas l'anglais qui vous fait peur". Vers la constitution d'un imaginaire anglophile québécois », Anne Caumartin, Karine Hébert, Julien Goyette, Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Je me souviens, j'imagine. Lieux de la culture québécoise*, Montréal, PUM, 2019. [à paraître]

———, « Les lieux de l'écrivain anglo-québécois », *Voix et images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 73-96.

Leclerc, Catherine, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2010, 416 p.

Leclerc, Catherine et Simon, Sherry, « Zones de contact : Nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise », *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, printemps 2003, p. 15-29.

Moyes, Lianne. « Histoires littéraires décousues », CELLARD, Karine et LAPOINTE, Martine-Emmanuelle, *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 47-70.

Nadeau-Saumier, Monique, « Un lieu de rencontre entre deux communautés : la première bibliothèque publique à Sherbrooke », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 21-24.

Noppen, Luc, « L'architecture du Vieux-Québec, ou l'histoire d'un palimpseste. Pour en finir avec le mythe de la juxtaposition », Marie-Andrée BEAUDET (dir.), *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 19-40.

Simon, Sherry, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, 185 p.

Simon, Sherry, *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, 224 p.

Simon, Sherry *Translating Montreal : Episodes In The Life Of A Divided City*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, 296 p.

Tremblay Lamarche, Alex, « Les mariages mixtes à Québec dans les deux derniers tiers du XIX^e siècle », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 121, printemps 2015, p. 17-20.

Études québécoises

Beaudet, Gérard, *Les dessous du printemps étudiant. La relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire*, Montréal, Nota Bene, 2013, 186 p.

Beaudet, Marie-Andrée, « Présentation », *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Saine-Foy, PUL, 1999, p. IX-X.

Bellavance, Marcel, *Le Québec au siècle des nationalités (1791-1918) : essai d'histoire comparée*, Montréal : VLB éditeur, 2004, 248 p.

Bouchard, Gérard, « Qu'est-ce que l'interculturalisme ? », *McGill Law Journal/Revue de droit de McGill*, vol. 56, n° 2, février 2011, p. 395-468.

Brunet, Michel, « Les Canadiens après la conquête : les débuts de la résistance passive », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n° 2, 1958, p. 170-207.

Brunet, Michel, Frégault, Guy et Trudel, Marcel, *L'Histoire du Canada par les textes*, Montréal, Fides, 1952, 297 p.

Brunet, Michel, « Les idées politiques de la *Gazette Littéraire* de Montréal (1778-1779) », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, vol. 30, n° 1, 1951, p. 43-50.

Boisclair, Isabelle, « Roman national ou récit féminin? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 2, n° 1, 1999, p. 97-115.

Cambron, Micheline, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 201 p.

Campeau, Sylvain, « De l'idolâtrie des formes. La poésie des exotiques », *Voix et Images*, vol. 19, n° 2, hiver 1994, p. 342-362.

De Montigny, Louvigny, « La revanche de Maria Chapdelaine », *Le Devoir*, 14 février 1938, p. 7.

Désy, Jean, *Les sentiers de la culture*, Montréal, FIDES, 1954, 222 p.

Dickinson, John A., « La guerre iroquoise et la mortalité en Nouvelle-France 1608-1666 », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, vol. 36, n° 1, juin 1982, p. 31-54.

Dufour, Andrée, « La révolution de l'éducation au Québec », *Histoire Canada*, en ligne, <<https://www.histoirecanada.ca/consulter/canada-francais/la-revolution-de-l-education-au-quebec>>.

Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.

Durham, John G., *The Report and Dispatches of the Earl of Durham Her Majesty's High Commissioner and Governor-General of British North America*, London, Ridgways, Piccadilly, 1839, 423 p.

Folch-Ribas, Jean, « Monument québécois à la mémoire des héros du Long-Sault », *Vie des Arts*, n° 50, printemps 1968, p. 38-41.

Gagnon, François Marc, « Antoine Plamondon *Le dernier des Hurons* (1838) », *Journal Of Canadian Art History*, vol. 12, n° 1, janvier 1989, p. 68-79.

Garand, Dominique, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron*, Montréal, Hurtubise, 2004, 450 p.

Green, Mary Jean Matthews, *Women and narrative identity [ressource électronique] : rewriting the Quebec national text*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2009.

Greer, Allan, *Mohawk Saint : Catherine Tekakwitha and the Jesuits*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

Harel, Simon, *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise*, Montréal, XYZ, 2000 [1989], 334 p.

Hertel, François, « "Speak White" ou vers l'unité canadienne », *L'Action Nationale*, janvier 1942, p. 75-76.

Lamarre, Jean, « La Conquête et l'école de Montréal », *Cap-aux-diamants*, n° 99, 2009, p. 42-47.

———, *Le devenir de la nation québécoise*, Québec, Septentrion, 1993, 568 p.

Lamonde, Yvan, Livernois, Jonathan, *Papineau : Erreur sur la personne*, Montréal, Boréal, 2012, 208 p.

Lamoureux, Diane, « Nationalisme et féminisme : impasses et coïncidences », *Possibles*, vol. 8, n° 1, 1983, p. 43-59.

Lapointe, Paul-Marie, « Situation tragique de l'écrivain de langue française au Canada », *Le Devoir*, 10 avril 1958, p. 25.

Laurendeau, André, « Oui, deux solitudes », *Le Devoir*, 16 mars 1959, p. 4.

Lemire, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire québécois, 1764-1867: essai*, Montréal, Québec, L'Hexagone, coll. « Collection Essais littéraires », n° 16, 1993, 280 p.

Martel, Marcel, *Le deuil d'un pays imaginé : rêves, luttes et déroute du Canada français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. Amérique française, 1997, 203 p.

Michon, Jacques, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle: Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Les Editions Fides, 1999, 544 p.

Mills, Sean, *The empire within: postcolonial thought and political activism in sixties Montreal*, Montreal, McGill-Queen's University Press, coll. « Studies on the history of Quebec = Études d'histoire du Québec », n° 23, 2010, 303 p.

Miron, Gaston, « Un si long chemin », *Parti Pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 25-32.

Nepveu, Pierre, *L'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1999 [1988], 241 p.

Morin, Michel et Bertrand, Claude, *Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. Brèches, 1979-1982, 2 vol.

Parkman, Francis, *The Jesuits Of North America In The Seventeenth Century*, Boston, Little, Brown & Company, 1879, 2 vol.

Robert, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », n° 28, 1989, 272 p.

———, « Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, vol. 23, n° 3, 1987, p. 31-41.

Robin, Régine, « Défaire les identités fétiches », *Culture française d'Amérique*, 1994, p. 215-240.

Roberts, Katherine Ann, « Le roman national des femmes au Québec (1891-1984) », Kingston, Queen's University, 1999, 220 f.

Rushforth, Brett, *Bonds of Alliance, Indigenous and Atlantic Slavery in New France*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2012.

Warren, Jean-Philippe, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 2, 2008, p. 97-115.

Études canadiennes

Berger, Carl, *The writing of Canadian history aspects of English-Canadian historical writing since 1900*, 2nd ed., Toronto, University of Toronto Press, 1986, 364 p.

Camlot, Jason, « The Sound of Canadian Modernisms: The Sir George Williams University Poetry Series, 1966-74 », *Journal Of Canadian Studies*, vol. 46, n° 3, Fall 2012, p. 28-59.

Cook, Ramsay, *Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism*, Toronto, McClelland and Stewart, 1986. 224 p.

Dashuk, James, *Clearing The Plains: Disease, Politics Of Starvation, and the Loss Of Aboriginal Life*, University Of Regina Press, Regina, 2013.

Dudek, Louis, « The Two Traditions: Literature And The Ferment In Quebec », *Canadian Literature*, Vol. XII, Spring 1962, p. 44-51.

Heriot, George, *Travels Through The Canadas*, London, Richard Phillips, 1807, 602 p.

Söderlin, Sylvia, « Ghost-National Arguments », *University of Toronto Quarterly*, vol. 75, n° 2, 2006, p. 673-692.

Taylor, Charles, *Reconciling The Solitudes: Essays On Canadian Federalism And Nationalism*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1993, 228 p.

Tully, James, *Strange Multiplicity: Constitutionalism in an Age of Diversity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 253 p.

Historiographie

Boucheron, Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, 795 p.

Cock, Laurence de (dir.), *La fabrique scolaire de l'histoire : illusions et désillusions du roman national*, Marseille, Agone, coll. « Passé & présent », 2009, 216 p.

Cock, Laurence de, Larrère, Mathilde, Mazeau, Guillaume et Discepolo, Thierry, *L'histoire comme émancipation*, Marseille, Agone, coll. « Contre-feux », 2019, 138 p.

Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1972, 700 p.

Hadot, Pierre, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2004, 515 p.

Hartog, François, « Frontière et altérité », *Le miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2001, p. 135-200.

Nietzsche, Friedrich, « De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *Considérations inactuelles I et II*, Paris, Gallimard, coll. Folio/essais, 1990 [1874], p. 91-160.

Noiriel, Gérard, *Une histoire populaire de la France: de la guerre de Cent Ans à nos jours*, Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2018, 829 p.

Offenstadt, Nicolas, *L'histoire bling-bling. Le retour du roman national*, Paris, Stock, collection « Parti Pris », 2009, 148 p.

Ory, Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2011, 128 p.

Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1996 [1990], 424 p.

Werner, Michael et Zimmermann, Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n° 1, 2003, p. 7-36.

Études littéraires

Casanova, Pascale (dir.), *Des littératures combattives : l'internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011, 214 p.

Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Points, coll. « Essais », 2008, 512 p.

Citton, Yves, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2017, 576 p.

———, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2014, 312 p.

Clément, Bruno, *Le récit de la méthode*, Paris, Seuil, 2005 et Jean-Claude Schmitt, « L'autobiographie comme récit de conversion », *L'Atelier Bis*, n° 17, 2017.

Eagleton, Terry, Jameson, Frederic et Said, Edward W, *Nationalism, Colonialism and Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990, 102 p.

Eco, Umberto, « James Bond : Une combinatoire narrative », *Communications*, n° 8, 1966, p. 77-93.

Gadamer, Hans-Georg, *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Ed. intégrale, Paris, Editions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, 533 p.

Jauß, Hans Robert, Maillard, Claude et Starobinski, Jean, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Tel », n° 169, 2005, 333 p.

Kermode, Frank, *The Sense Of An Ending : Studies In The Theory Of Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 2000 [1967].

Lotman, Youri, *La sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999, 152 p.

Morris, Rosalind C. et Spivak, Gayatri Chakravorty (dir.), *Can the subaltern speak? reflections on the history of an idea*, New York, Columbia University Press, 2010, 318 p.

Popovic, Pierre, *La mélancolie des Misérables: essai de sociocritique*, Montréal (Québec), Le Quartanier, coll. « Collection Erres essais », 2013, 310 p.

Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1995.

Said, Edward, *Culture And Imperialism*, New York, Vintage Books, 1994, 380 p.

———, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, 369 p.

Saint-Jacques, Denis et Viala, Alain, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales*, vol. 49, n° 2, 1994, p. 394-406.

Suleiman, Susan, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Garnier, coll. Classiques Garnier, 2018, 274 p.

Autres œuvres citées

Antane Kapesch, An, *Je suis une maudite sauvagesse*, Montréal, Leméac, 1976, 238 p.

Apollodorus, *Apollodorus, Library, book 3, chapter 14, section 1*, en ligne, <<http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus%3Atext%3A1999.01.0021%3Atext%3DLibrary%3Abook%3D3%3Achapter%3D14%3Asection%3D1>>, consulté le 23 juin 2019.

Barrès, Maurice, *La Terre et les morts (Sur quelles réalités fonder la conscience française)*, Paris, Ligue de la Patrie française, 1899, 36 p.

Beaugard, Alphonse, « L'Iroquois », *Les forces*, Montréal, Arbour & Dupont, 1912, p. 43-44.

Blais, Marie-Claire, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions du Jour, 1965, 128 p.

Blank, Les (réalisateur), *Burden Of Dreams*, DVD, The Criterion Collection, 2005 [1982], 95 min.

Carle, Gilles (réalisateur), *Les Mâles*, Onyx films inc., 1971, 113 minutes.

Chenel, Eugénie, *La Terre se venge*, Montréal, Roger Garand, 1932, 109 p.

Compagnie de Jésus, *Relations des Jésuites: contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, vol. I, Québec, A. Coté, 1858, 985 p.

Conan, Laure, *Angéline de Montbrun*, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1884, 343 p.

———, *La sève immortelle*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 231 p.

Daveluy, Marie-Claire, *Les Aventures de Perrine et Charlot*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 310 p.

De La Bretonne, Nicolas Edme Rétif, *Le Palais Royal, Partie 2*, Bruxelles, A. Christiaens, 1790.

De Las Casas, Bartolomé, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2006 [1552].

De Lorimier, Chavalier, *Testament politique de Chevalier de Lorimier, prison de Montréal – 14 février 1838*, Québec, Archives BANQ, Fonds Ministère de la Justice, Événements de 1837-1838, [E17, S37, D297], 1838.

De Lotbinière, Chartier, *Sur le Voyage de Monsieur de Courcelles Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en la Nouvelle France en l'année 1666. Vers Burlesques.*, Québec, Archives BANQ, [P1000, S3, D374], 1666.

Eckerman, Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Munich, Beck, 1984 [1836], 988 p.

Fichte, Johann Gottlieb, *Reden an die deutsche Nation*, Leipzig, Philipp Reclam, 1878 [1808], [<http://gutenberg.spiegel.de/>].

Godbout, Jacques et Ricard, François (réalisateurs), *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, ONF, 1979, 56 min.

Guèvremont, Geneviève, *Le Survenant*, Montréal, Beauchemin, 1945, 262 p.

Hébert, Anne, *Kamouraska*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 249 p.

Lacoursière, Luc, « La Réception de Monseigneur le Vicomte d'Argenson par poutes les nations du país du Canada à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France », *Cahier des dix*, n° 42, 1979, p. 175-199.

Landry-Guillet, Simone, *L'itinéraire*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1966, 160 p.

- Lemelin, Roger, *Les Plouffe*, Québec, Bélisle, 1948, 470 p.
- Leprohon, Rosanna, *The Manor House of De Villerai: A Tale of Canada Under the French*, Guelph, J. R. Sorfleet & JCF Press, 1985 [1859-1860], 151 p.
- Maillé, Cécile, *Les Aventures de Petit Pierre*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1925, 124 p.
- Maillet, Andrée, *Le bois pourri*, Montréal, L'Actuelle, 1971, 133 p.
- Michelet, Magali, *Comme jadis...*, Montréal, L'Action française, 1925, 270 p.
- Montesquieu, Charles de Secondat de, « Lettre CXLVIII », *Lettres Persanes, tome II*, Amsterdam, Pierre Brunet, 1721.
- Owen, Don et Brittain, Donald (réalisateurs), *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen*, ONF, 1965, 44 minutes.
- Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Nouv. éd. rev. et corrigée, Paris, Éd. Galilée, coll. « Collection l'espace critique », 2010, 185 p.
- Richard, Jean-Jules, *Ville Rouge*, Montréal, Éditions Tranquille, 1949.
- Ringuet, *Trente Arpents*, Montréal, Flammarion, coll. Bis, 2001 [1938], 292 p.
- Roy, Régis, *La Main de fer, roman historique canadien*, Montréal, L'Action Canadienne, 1931.
- Saint Augustin, *Œuvres complètes*, Paris, L. Vivès, 1871.
- Scott, Gail, *Heroine*, Toronto, Coach House Press, 1987, 182 p.
- Sieyès, Joseph-Emmanuel, *Qu'est-ce que le Tiers-État ?*, Paris, Flammarion, 2009 [1789], 188 p.
- Symons, Scott, *Combat journal for Place d'Armes : a personal narrative*, Toronto, McClelland & Stewart, 1967, 279 p.
- Trismegistus, Hermes, *The Virgin of the World*, London, George Redway, 1885, 154 p.
- Vallières, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique. Nouvelle édition revue et corrigée*, Montréal, Parti Pris, coll. « Aspect social », 1969.
- Wordsworth, William, *Lyrical Ballads*, London, J. & A. Arch, 1798, 210 p.